

TRIPTYQUE 3

3 Films Documentaires de 52 m

Tritonis / A la recherche des Amazones / Matriarcats Berbères

Synopsis – 2016

Pierre CROZAT – Auteur©

* * *

TRITONIS

(Chotts algéro-tunisiens et Grand Erg Oriental)

I. INTRODUCTION

1. **L'article de Saâd Lounès, journaliste, publié le 22 décembre 2004**, par le quotidien algérien El Watan, suffit à lui seul pour dresser le cadre et poser les interrogations qui structurent notre propos sur la grande question de la localisation du Golfe ou Lac Tritonis et de l'existence historique des Amazones. Citons-le ci-après en entier :
2. **La remontée des eaux dans le Souf** : « Le phénomène de la remontée des eaux dans la willaya d'El Oued (voir la carte du Grand Erg Oriental : *Fig n° 1*) a de nouveau été évoqué, et le ministère des Ressources en eau a annoncé la réalisation d'un mégaprojet de 22 milliards de dinars (xxx €) pour mettre fin à ce problème, notamment la propagation des eaux usées dans les nappes phréatiques les rendant impropres à la consommation et à l'irrigation .

La ville aux Mille coupes se trouve noyée sous d'autres chiffres moins enchanteurs : plus de 50 000 fosses septiques, plus de 2000 ghots, 1,5 million de palmiers noyés,... El Oued comme son nom l'indique veut dire la rivière. Et si c'était une prédestination inéluctable ? Cette remontée des eaux (que les experts climatologues nous annoncent, due à la fonte des glaces des pôles de la planète Terre – NDLR) ravive les mémoires, les mythes et les légendes que l'on trouve dans les bibliothèques des érudits. Les Algériens se souviennent certainement d'un truculent Constantinois dénommé Bencherif qui créa un parti politique, en 1989, et évoqua le projet fantasmagorique de « mer intérieure ». On se moqua de lui dans la presse et les discussions de

café, par ignorance. Ce projet existe bel et bien et se réveille à l'attention de quelques rêveurs, pratiquement à chaque décennie.

La vallée du Souf et de ses chotts auraient été dans des temps immémoriaux une mer intérieure donnant sur la golfe de Gabès en Tunisie. Les chotts sont des lacs salés collectant les eaux de surface. Les plus grands sont le chott Melhrir en Algérie et le chott El Djerid en Tunisie. Le bassin hydrographique du chott Melhrir est connu pour être le point le plus bas, moins de 40 m en dessous du niveau de la mer, recensé sur tout le territoire algérien. Il s'étend sur 8 wilayas (Biskra, Tébessa, Khenchela, Laghouat, Batna, M'sila, Djelfa et El Oued) et se distingue par un important cours d'eau, l'oued Djedi, avec de nombreux affluents dont les crues peuvent être dévastatrices. Le lit du chott Melhrir communique à l'est avec celui du chott Sellem. De celui-ci jusqu'au golfe de Gabès, situé à 320 km à l'est, on trouve une série de fons semblables, dont les plus importants sont les chotts Rarsa et El Djerid. Le bord oriental de ce dernier n'est distant de la méditerranée que d'environ 18 km. Creuser un canal qui permettrait à la mer de se déverser dans les chotts, pour y constituer (ou restituer) une mer intérieure « une Baltique de la Méditerranée », est une idée qui hanta plus d'un bâtisseur. Le projet le plus élaboré fut celui d'Elie Roudaire, officier français à l'époque coloniale, qui reçut le soutien peu connu de Jules Verne, le prophète visionnaire du modernisme. »

3. Le projet Roudaire d'une mer intérieure :

« A Partir de 1864, l'officier Elie Roudaire participa à l'élaboration de travaux cartographiques de l'armée coloniale. Chargé des nivellements géodésiques dans la région de Biskra, il formule alors l'hypothèse d'une mer saharienne qui aurait recouvert une grande partie du Nord-Sahara depuis le Sud des Aurès jusqu'au golfe de Gabès. Les « restes » de cette mer étant, selon lui, les chotts qui occupent cette région. Roudaire appuyé par un certain nombre de politiciens, de scientifiques et surtout de Ferdinand de Lesseps, le réalisateur du Canal de Suez, démontra :

- La présence en ces régions d'importantes concentrations salines formant des croûtes ou, quand il y a de l'eau, des boues salées ;
- La découverte de coquillages formant de véritables amas coquillers autour des chotts et dans nombre de sebkhas ;
- L'altimétrie négative de nombreux points situés dans les chotts ;
- Le niveau des eaux aurait graduellement baissé sous l'effet de la sécheresse et de l'évaporation à une époque indéterminée.

Selon Roudaire et ses défenseurs, le fameux lacus ou palus Tritonis mentionné par de nombreux auteurs tels Scyllax, Ptolémée, Pomponius Méla et Hérodote n'était autre que cette « mer saharienne » aujourd'hui disparue.

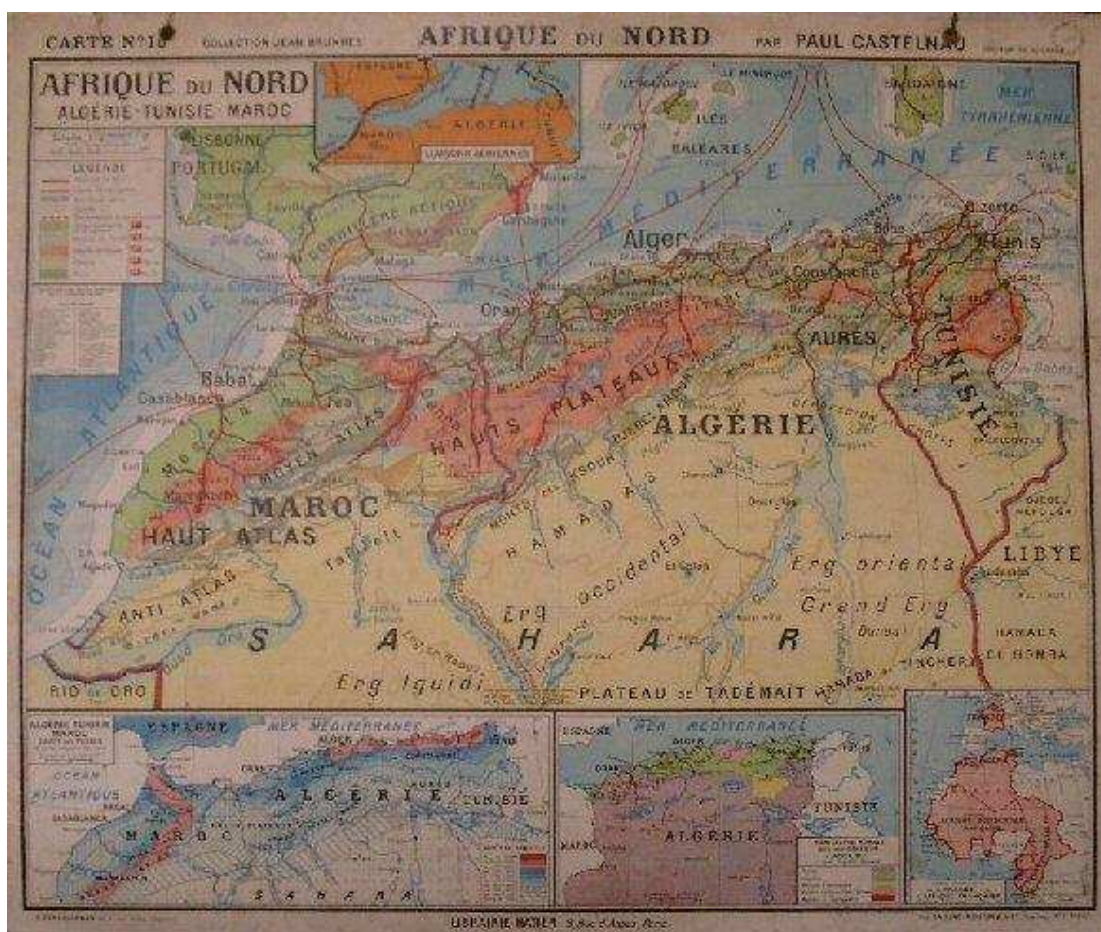
Avant Roudaire, bien d'autres avaient émis cette hypothèse d'une mer saharienne. Dès le XVIII^e siècle, l'Anglais Shaw avançait que la zone des chotts correspondait au lac Triton des anciens, sur lequel fut jeté le vaisseau des Argonautes. Par la suite, avec l'arrivée française dans cette région (prise de Biskra en 1844) et la découverte que le chott Melhrir est située au-dessous du niveau de la mer, cette thèse sera défendue par de nombreux chercheurs. Au moment où l'on s'apprête à célébrer en 2005 le centenaire de la mort de Jules Verne dans les villes qui l'ont vu naître (Nantes en 1828) et mourir (Amiens en 1905), il est utile de savoir que l'invasion de la mer, inspiré du projet Roudaire, est le dernier manuscrit que Jules Verne a confié en 1904, peu de temps avant sa mort, à son éditeur Hetzel et ne figure pas parmi ses romans les plus célèbres. Ce manuscrit n'est cité dans aucune de ses nombreuses bibliographies. Jules Verne fut un prophète, comme il le disait lui-même : « ce que j'ai écrit sera réalisé à la fin du siècle. ». Du ballon (Cinq semaines en ballon) à la fusée (De la Terre à la Lune), au sous-marin (Vingt mille lieues sous les mers) à la spéléologie (Voyage au centre de la Terre), à la notion de vitesse (Le tour du monde en 80 jours), cet auteur apparaît dans l'imagerie commune comme un visionnaire scientifique, comme celui qui « rend perpétuellement l'irréel croyable ».

4. Le mythe de l'Atlantide :

« Bien avant le projet Roudaire, il y eut le mythe de l'Atlantide qui fascina tant d'auteurs. Platon fut le premier à « découvrir » l'Atlantide, sans situer exactement son emplacement. Ce n'est que plus tard qu'il fut déduit que le Sahara fut une sorte de paradis terrestre, car il avait tout pour être une contrée florissante en ces temps reculés. On trouve dans le Sahara de grandes vallées d'érosion et des traces de végétation, ainsi que des traces de troncs pétrifiés et de végétaux arborescents. On trouve également la trace d'une mer intérieure au sud de l'Algérie et de la Tunisie. Cette mer de 400 km de long aurait été alimentée par une série de quatre fleuves : le Souf, l'Ighargar, l'oued Miya et l'oued Djedi qui sont en réalité les quatre fils du Nil. Les vestiges de la civilisation montrent que la flore y était des plus abondantes. On y trouve des dessins primitifs sur la pierre desséchée représentant des lions, des rhinocéros, des gazelles, des hippopotames et des caïmans. On peut trouver aussi en abondance des silex taillés sur les bords de ces anciens fleuves. Il y a aussi des traces de construction d'anciens canaux. A Mertoutek, dans le Sahara central à 2000 m d'altitude, on a trouvé des peintures rupestres représentant des hommes et des troupeaux de bœufs ; ces peintures sont comparables à celles que l'on trouve en Egypte. Ce qui tendrait à prouver une civilisation d'il y a plusieurs millénaires dans cette partie d'Afrique centrale. Elle fut sans doute l'ancêtre de la civilisation égyptienne dont le berceau fut le Hoggar, où des fouilles ont révélé l'emplacement de la tombe de la mystérieuse reine Tin-Hinan (Antinéa dans la littérature de l'Atlantide) toujours vénérée par les Touareg. On y a découvert, près du squelette féminin, de nombreux bijoux, colliers et bracelets d'or et une statue du style aurignacien. Ce squelette montrait une ressemblance avec la race Cro-Magnon, ce qui laisserait supposer que les habitants de l'époque de cette région étaient de grande taille, à peau blanche, aux cheveux blonds et aux yeux clairs, ce qui ne correspond en rien à des races africaines de la

même latitude. Ils y seraient venus avant la séparation de l'Europe et de l'Afrique. En raison de tous ces avantages climatiques que ces végétations luxuriantes, ce pays fut donc considéré comme un éden, et c'est pour cela que l'Atlantide a toujours été considéré comme le pays idyllique. Les conteurs parlent souvent des contrées jadis florissantes, couvertes de cultures abondantes et de palmeraies entourant d'importantes villes. Il est possible qu'un mouvement tellurique ait dévié le cours du Nil de son ancien lit à celui qu'il a actuellement. De ce fait, le manque d'irrigation de cette partie de l'Afrique du Nord a désertifié toute la région et le Sahara est devenu le désert que nous connaissons maintenant. Deux récents ouvrages incitent à réexaminer le projet de cette mer intérieure, à la lumière des nouvelles connaissances scientifiques en la matière. Le réchauffement de la planète et la fonte des glaces polaires entraînent une montée graduelle du niveau des mers et océans. L'organisation d'un colloque de scientifiques et spécialistes algéro-tunisiens à El Oued ou à Tozeur sur l'éventualité d'une résurgence d'une mer au Sahara et ses implications géo-économiques serait la bienvenue. »

LA REGION DES CHOTTS ALGERO-TUNISIENS



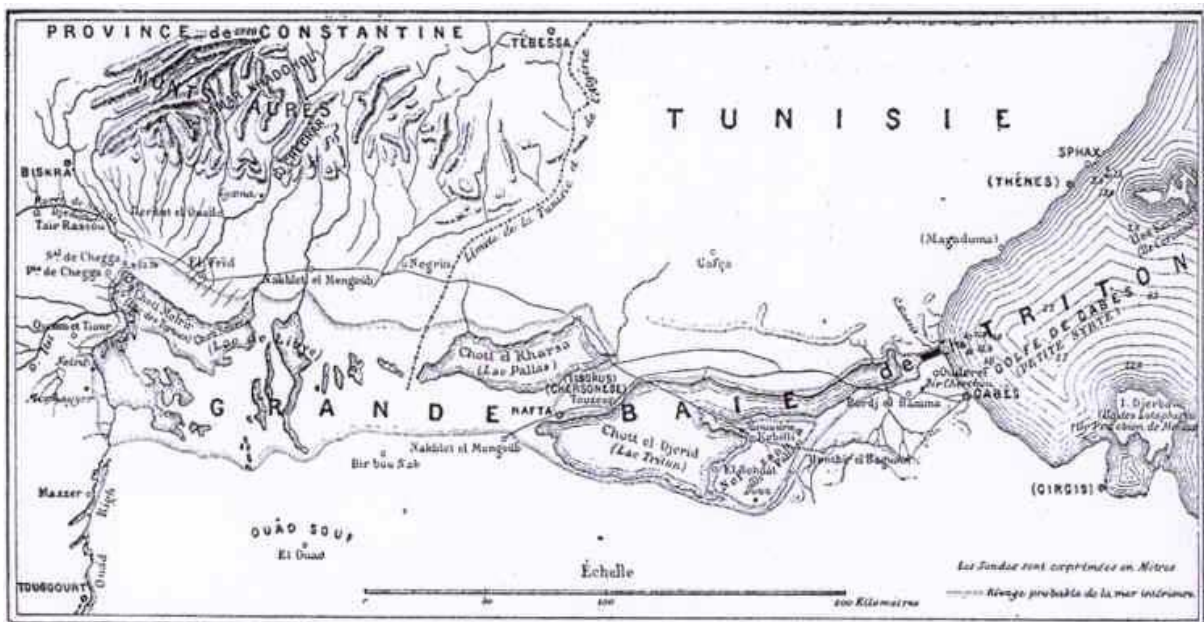


FIG : Carte du projet Roudaire.

Ce projet n'était pas réalisable étant donné que les chotts Fedjed et El Jérid se sont révélés, après vérification, être en fait d'environ 15 m au-dessus du niveau de la Méditerranée et le seuil d'Oudref qui barre la communication, à 47 m.

II. CHAPITRE 2: TRITONIS A-T-IL RÉELEMENT EXISTÉ ?

1. L'argumentaire du Capitaine Roudaire

a) Une mer intérieure en Algérie :

Ce texte est de la main d'Elie Roudaire, lui-même, dans lequel il étudie chronologiquement les sources apportées par les auteurs anciens, grecs, romains, puis arabes et enfin anglais et français.

« **Hérodote**, qui écrivait vers l'an 456 avant Jésus-Christ, est le premier auteur qui ait donné des détails géographiques sur le lac Triton. Dans le livre IV de son *Histoire*, il décrit successivement, en allant de l'orient vers l'occident, les peuples qui habitent la côte septentrionale de l'Afrique. « Après les Lotophages, dit-il, viennent les Machlyes, qui mangent aussi du lotus; leur pays s'étend jusqu'au fleuve Triton, qui se jette dans le grand lac ou golfe¹ de Triton, dans lequel est l'île de Phla. ». Il raconte ensuite que Jason fut poussé par la tempête sur les côtes de la Libye, et qu'il se trouva dans les bas-fonds de la baie de Triton avant de découvrir la terre; un triton lui montra le moyen de sortir de ce passage dangereux. Cet épisode du voyage des argonautes avait déjà été mentionné par Pindare², qui écrivait quelques années plus tôt. Hérodote nous apprend encore que les Libyens qui habitaient sur le bord occidental du lac Triton étaient des peuples laboureurs, tandis que ceux qui habitaient sur le bord oriental étaient des peuples nomades et bergers. Cette particularité est confirmée par Scylax. Il n'y a que les peuples laboureurs en effet qui bâtissent des villes, et nous verrons que ce géographe place la ville des Libyens sur le bord occidental du lac Triton. Ce qui ressort des récits, d'Hérodote et ce qu'il est essentiel de noter, c'est d'abord 'que le grand lac de Triton communiquait avec la mer, puisque le vaisseau de Jason y fut jeté par la tempête; c'est ensuite qu'il ne parle pas de la Petite Syrte, dont le nom n'apparaît que plus tard, et qui semble avoir été désignée en même temps que le lac sous la dénomination collective de grand lac ou grande baie de Triton.

b) Histoire de bassin des chotts

Après Hérodote vient **Scylax**, auteur du *Périple de la Méditerranée*, qui écrivait vers le II^e siècle avant l'ère chrétienne. Dans sa description de l'Afrique, il cite l'île Brachion³, où croît le lotus, et l'île de Cercinna, où il y a une ville du même nom. « Vers l'intérieur des terres, ajoute-t-il, se trouve le grand golfe de Triton⁴, qui renferme la Petite Syrte, surnommée de Cercinna, et le lac Triton avec l'île Triton, ainsi que l'embouchure d'un fleuve du même nom. L'entrée du lac est étroite; on y voit une île au reflux de la mer, et souvent alors les vaisseaux ne peuvent plus y pénétrer. Ce lac est considérable; les bords en sont habités par les peuples de Libye, dont la ville est située sur la côte

¹ Le mot .!p.Y7I, employé par Hérodote, signifie à la fois *lac intérieur* et lac attenant à la mer, par conséquent *baie, golfs*.

² IV, .44 et seq.

³ D'après Mannert, la véritable leçon serait V;)(fO; AOtt"O:poXY"" , île des Lotophages

C'était probablement l'île des Lotophages ou Homère conduit Ulysse. Plus tard Strabon, Plin, Solin, l'appellent *île de Meninx*. C'est l'île Djerba de nos jours.

⁴ (3) K6lTco; p.iyiZ; ApOVInj;. D'après Vossius, il faut lire Tp,_.vinj;.

occidentale. « Les savants sont d'accord pour reconnaître dans les îles Brachion et Cercinna les îles actuelles de Djerba et de Karkenah⁵, entre lesquelles se trouve l'entrée du golfe de Gabès, La Petite Syrte était donc évidemment le golfe de Gabès; le lac Triton occupait le bassin des chotts; la Syrte et le lac, réunis par une communication assez étroite, formaient ensemble le grand golfe de Triton. L'île basse qu'on voyait dans la communication au moment du reflux était sans doute formée par les sables qui s'y amoncelaient et qui devaient finir par la combler. Quant à l'île Triton, elle était évidemment la même que *l'île dé Phla* d'Hérodote. Où était-elle située ? Nous ne nous arrêterons pas à discuter les différentes hypothèses qui ont été émises à ce sujet. Sir Grenville. Temple, M. Guérin, M. Duveyrier, l'identifient avec le Nifzaoua qui est une presqu'île importante et couverte d'oasis du chott El-Djerid. Cette opinion paraît la seule admissible. Le Nifzaoua en effet devait être une île à l'époque où le bassin des chotts était occupé par les eaux de la mer. Lorsque la communication se combla, le niveau des eaux baissa; l'île devint une presqu'île. De même qu'Hérodote, Scylax désigne encore la Petite-Syrte et le lac Triton sous le nom collectif de *grand golfe de Triton*; mais il écrit trois cents ans plus tard: la communication qui les réunit étant devenue étroite, on les désigne déjà en même temps par des noms particuliers.

Pomponius Melas écrivait vers l'an 43 de Jésus-Christ, environ deux siècles après Scylax.. « Le golfe de la Syrte⁶ (1), dit-il, est dangereux non seulement à cause des bas-fonds, mais encore à cause du flux et du reflux de la mer. Au-delà de ce golfe est le grand lac Triton, qui reçoit les eaux du fleuve Triton. On l'appelle aussi lac de Pallas. » Le lac et la Syrte ne communiquent plus entre eux; cela ressort clairement de ce passage; le niveau des eaux a baissé par l'évaporation, et l'île Triton a disparu. Dans le chapitre VI du même auteur, chapitre consacré à la description de la Numidie, dont Cirta (Constantine) était la ville la plus importante, on lit le remarquable passage suivant : « on assure qu'à une assez grande distance du rivage, vers l'intérieur du pays, il y a des campagnes stériles où l'on trouve, s'il est permis de le croire, des arêtes de poissons, des coquillages, des écailles d'huîtres, des pierres polies telles qu'on en tire communément de la mer, des ancres qui tiennent aux rochers, et autres marques et indices semblables qui prouvent que la mer s'étendait autrefois jusque dans ces lieux. » Ce texte n'est-il pas frappant? Dans les campagnes stériles situées vers l'intérieur du pays, au sud de Constantine, ne reconnaît-on pas le Sahara algérien, qui commence à Biskra? Ces cailloux arrondis par les flots de la mer, ces coquillages, ces ancres abandonnées, ne sont-ils pas des témoins irrécusables de la présence récente de la mer? Il n'y a pas longtemps en effet qu'elle s'est retirée, puisque Scylax décrivait encore minutieusement l'entrée de la baie. Sur certains points, comme à El-Feidh, où le terrain avoisinant les chotts s'élève en pente insensible, les flots en se retirant ont laissé à découvert des zones d'une largeur de plusieurs kilomètres. C'est là que les voyageurs trouvent les vestiges qui excitent leur étonnement; mais bientôt les ancres seront recueillies par les indigènes, les cailloux roulés et les coquillages seront entraînés par les torrens jusque dans le fond du lit desséché des lacs ou recouverts par les sables, et disparaîtront pour la plupart.

⁵ C'est à Cercinna qu'Annibal se retira après sa défaite; c'est là que fut exilé Sempronius Gracchus, l'amant de Julie; aujourd'hui on y déporte les filles publiques qui ont des démêlés avec la police tunisienne.

⁶ *De Situ orbis*, VII..

Arrivons maintenant à **Ptolémée**, qui écrivait vers la fin du II^e siècle et qui nous fournit de précieux renseignements sur la géographie de l'Afrique. Dans sa table IV, consacrée à l'Afrique intérieure, Ptolémée fait la description suivante du Gir : « c'est d'abord le Gir, qui aboutit d'un côté au mont Usargala et de l'autre à la gorge Garamantique, le fleuve a un embranchement qui va former le lac des Tortues; le Gir, se perdant alors, reparait plus loin et forme une autre rivière dont l'extrémité occidentale va former le lac Nuba. » Déjà le voyageur Shaw avait cru reconnaître le Gir de Ptolémée dans l'Oued-Djeddi, qui prend sa source au Djebel-Amour, arrose Laghouat et vient se jeter dans le chott Mel-Rir après un parcours de plusieurs centaines de kilomètres. M. Vivien de Saint-Martin, dans son ouvrage *le Nord de l'Afrique ancienne*, n'hésite pas à reconnaître que le Nigris décrit par Pline et le Gir de Ptolémée ne sont qu'un seul et même fleuve, l'Oued-Djeddi, que par conséquence le lac des Tortues ne peut être que le chott Mel-Rir ; M. Duveyrier de son côté arrive à la même conclusion. Ces deux écrivains remarquent d'ailleurs que, dans l'énumération des villes situées sur le cours du Gir, Ptolémée cite *Thykimath, Ghéoua, Iskhéri* ; ils font ressortir l'identité de ces noms avec ceux de *Tadjemout, Laghouat, Biskra*, et la similitude des positions relatives que ces différentes villes occupent sur les cours du Gir et de l'Oued-Djeddi. Ajoutons que Ptolémée place également *Lynxama* à l'est d'Iskeri, et que le nom et la position de cette ville concordent avec le nom et la position de Lyama, qui était encore au temps de Shaw le plus riche des villages au nord du chott Mel-Rir.

Ptolémée, de même que Pline, fait sortir le Gir du lac des Tortues, et lui fait remonter souterrainement le bassin de l'Oued-R'ir ou **Igharghar**. Or M. Duveyrier établit que le mot berbère *gher, ghir*, et par corruption *nigher, nighir*, signifie « **bassin hydrographique**. » Les auteurs grecs et latins, ne se rendant pas bien compte de la signification de ces mots, les faisaient, par un pléonasme, précéder du vocable *fleuve*; c'est ce qui explique le grand nombre des cours d'eau que les anciens ont appelés *Niger* ou *Nigris*. Dans le sens attribué généralement au mot *fleuve*, la description de Ptolémée serait fautive; mais, si on restitue au mot *gir* son véritable sens de « bassin hydrographique » elle est très exacte, et le Gir représente le bassin de l'Oued-Djeddi réuni à celui de l'Iguarghar par le lac des Tortues ou chott Mel-Rir. L'identité du 'Gir avec l'Oued-Djeddi et celle du lac des Tortues avec le chott Mel-Rir nous paraissent donc hors de doute.

Dans sa seconde table de l'Afrique, Ptolémée cite, le long de la Petite-Syrte, Macadoma, les embouchures du fleuve Triton, Tacape. Dans la même table, en énumérant les montagnes de l'Afrique proprement dite, il cite le mont **Vasaletus**, où prend sa source le fleuve Triton et sur lequel se trouvent plusieurs lacs : **le lac de Triton, le lac de Pallas et le lac de Libye**. Il dit encore qu'au pied du mont Vasaletus commence le désert de Libye. Il nomme ensuite les nombreuses villes de l'Afrique, parmi lesquelles il cite Tisurus (Touzeur), qu'il place entre le mont Vasaletus et la mer. Deux nouveaux lacs apparaissent dans Ptolémée, le lac de Libye et le lac des Tortues, qui n'est autre que le chott Mel-Rir. N'y a-t-il pas lieu d'en conclure que le niveau des eaux a continué à baisser, et que le grand bassin primitif s'est subdivisé en plusieurs bassins distincts ?

Ptolémée fait venir le fleuve Triton du mont Vasaletus, puis il le fait couler dans le lac de Libye. Quel était ce mont Vasaletus? Il y a bien un mont Ousselet en Tunisie; mais il est fort loin, au nord des chotts, à l'ouest du lac Kairouan. Le mont Vasaletus, dont le nom a disparu, était sans doute une des chaînes qui forment la ceinture nord-ouest du bassin des chotts. Il nous importe peu d'ailleurs de le retrouver; il nous suffit de savoir qu'il était *situé dans l'intérieur des terres, au-delà de Tisurus et au commencement du désert de Libye. Le fleuve Triton, qui y prenait sa source, ne peut donc être,*

comme le croient Shaw et Rennell, ni la petite rivière de Gabès, ni le ruisseau d'El-Hammah, qui sont situés près du littoral. - Du lac de Libye, Ptolémée fait couler le fleuve Triton dans le lac Pallas et dans le lac Triton. En même temps il place les embouchures de ce fleuve dans la Petite-Syrte, au nord de Tacape. Or il est incontestable aujourd'hui que le lit du chott Sellem, c'est-à-dire du lac de Libye, est bien au-dessous du niveau du golfe de Gabès, et il eût été matériellement impossible qu'il se produisît un courant vers ce golfe. La version de Ptolémée resterait donc inexplicable si nous ne rendions ici encore au mot fleuve, dont il se sert, son véritable sens de bassin hydrographique. Par fleuve Triton, il faut entendre l'ensemble des eaux qui s'écoulent dans le bassin du lac Triton ; cette interprétation est d'autant plus admissible que le mot même de triton entraînait toujours l'idée d'eau chez les anciens. « *Quelle qu'ait été, dit M. Baissac⁷, la signification originelle du mot trito en grec, il est incontestable que l'idée d'eau y fut généralement attachée.* » Bien n'est plus naturel par conséquent que d'admettre que le nom de Triton ait été appliqué à un ensemble de cours d'eau, c'est-à-dire à un bassin.

Recherchons maintenant ce que Ptolémée voulait désigner par les « embouchures » de ce fleuve. Dans un pays comme l'Afrique, où les rivières disparaissent souvent dans les sables pour ne reparaître qu'à de grandes distances, les habitants devaient naturellement supposer une communication souterraine entre le lac Triton et les cours d'eau qui prenaient leur source à quelques kilomètres du lac. De semblables idées sont encore très répandues chez les Arabes, D'ailleurs Macadoma était située à environ 60 kilomètres au nord de Tacape (Gabès); c'est à peu près à égale distance de ces deux villes que Ptolémée place les embouchures du fleuve Triton. Cette position correspond exactement à celle de l'embouchure de l'Oued-Akareit, située à 24 kilomètres au nord de Gabès. C'est là que devait aboutir l'ancienne communication de la grande baie de Triton avec la mer. Quoique la communication n'existât plus à l'époque de Ptolémée, la tradition devait en avoir conservé le souvenir, et cette circonstance suffisait pour que l'Oued-Akareit fût désigné sous le nom de fleuve Triton, Ce souvenir se perpétua jusqu'à Édrisi, qui vivait au XI^e siècle; seulement ce n'est plus l'Oued Akareit que cet auteur arabe fait communiquer avec le lac, c'est la rivière de Gabès. D'après la direction de cette rivière et la topographie de la région où elle coule, il est impossible qu'elle n'ait jamais communiqué avec le lac Triton. Il ne faut donc considérer le récit d'Édrisi que comme l'écho altéré d'une légende rappelant l'existence d'une ancienne communication entre le golfe et le lac, et il était naturel que cette légende se fixât sur le cours d'eau le plus en vue de la contrée, celui qui tombe dans la mer à Gabès.

On peut enfin se demander quelle était la ville des Libyens que Scylax place sur la côte occidentale du lac Triton. Ne serait-elle pas la même que celle dont parle Diodore de Sicile ? « On raconte, dit ce dernier, que les Amazones bâtirent dans le lac Triton une ville qu'à cause de sa situation ils appelèrent Chersonèse (presqu'île). » La ville actuelle de Touzeur est bâtie entre le chott Rharsa et le chott El-Djerid. A l'époque où la grande baie de Triton existait, ces deux chotts se réunissaient à l'ouest de Touzeur, qui se trouvait ainsi dans une presqu'île; la position particulière de cette ville correspond donc exactement à celle qu'il est naturel de supposer à la Chersonèse de Diodore de Sicile. Il est certain d'ailleurs qu'elle est excessivement ancienne, à en juger d'après la remarque que

⁷ Baissac, de l'Origine des dénominations ethniques dans la race dryane, p. 65.

fait à ce sujet l'Arabe Moula-Ahmed⁸ « Je ne crois pas, dit-il qu'il me soit tombé entre les mains aucun ouvrage où il soit question des anciens édifices qu'on voit à Touzeur, édifices qui remontent à une haute antiquité; mais on prétend qu'ils furent construits à l'époque du déluge, du temps de Noé.» La relation de cet Arabe est fort curieuse. Il revient de La Mecque, il est l'objet de la vénération de tous. Il s'intéresse aux lieux qu'il parcourt, il interroge les habitants, qui s'empressent de lui raconter toutes les légendes du pays ; pour eux, la ville de Touzeur remonte au déluge. Il faut évidemment voir dans cette légende le souvenir de l'époque pendant laquelle les eaux des lacs s'élevaient au niveau de celles de la mer et recouvraient des terres aujourd'hui à sec. Il est fort probable que Touzeur est à la fois la ville dont parle Scylax et la Chersonèse de Diodore de Sicile. Les ruines de Tisurus devaient être très instructives; malheureusement M. Guérin⁹ raconte que les débris de la ville antique ont été en partie employés comme matériaux de construction dans les divers villages qui constituent le chef-lieu actuel du Djerid.

Les auteurs que nous avons invoqués dans cette discussion historique sont assez nombreux et leurs descriptions assez précises pour qu'il paraisse démontré que le bassin des chotts a été autrefois occupé par la mer.

Résumons en quelques mots le résultat de nos recherches. A l'époque d'Hérodote, les lacs sont en communication avec la mer par une large ouverture. La Petite-Syrte et le lac Triton sont connus sous le nom collectif de grande baie de Triton. Dans cette baie est une île appelée Phla, qui n'est autre que le Nifzaoua. A l'époque de Scylax, la Petite-Syrte et le lac Triton sont encore désignés sous le même nom collectif; mais, la communication qui les relie étant devenue étroite, le golfe et le lac sont déjà distingués aussi par les noms particuliers de Petite-Syrte et de lac Triton. L'île de Phla existe toujours dans le lac sous le nom d'île Triton, A l'époque de Pomponius Melas la communication entre le lac et la Syrte n'existe plus. Le lac Triton est au-delà de la Syrte dans l'intérieur des terres. Les eaux de ce lac, qui ne reçoit pas de ses affluents un tribut assez considérable, ont baissé par suite de l'évaporation. Le Nifzaoua n'est plus qu'une presqu'île. Le nom de lac Pallas apparaît à côté de celui de lac Triton, On n'est pas encore bien éloigné de l'époque de Scylax, et les voyageurs trouvent sur le rivage laissé à découvert des traces de la présence récente de la mer. Puis on arrive à Ptolémée: les eaux ont continué à baisser; elles se sont définitivement fixées dans les dépressions les plus profondes de l'ancien lit. Le bassin primitif s'est subdivisé. On voit apparaître le lac des Tortues et le lac de Libye à côté des lacs Pallas et Triton, Le souvenir de l'ancienne communication a été conservé par la tradition, et Ptolémée place l'embouchure du «fleuve Triton » au point où aboutissait cette ancienne communication. Les siècles se succèdent, la tradition s'altère. A l'époque d'Edrisi, c'est le cours d'eau le plus connu de la Petite-Syrte, celui qui arrose Gabès, qui passe pour avoir communiqué autrefois ou même pour communiquer encore souterrainement avec le lac. Le souvenir de l'ancienne baie de Triton s'est transmis vaguement jusqu'à nous. C'est ainsi que la légende fait remonter la fondation de Touzeur au déluge, rappelant l'époque où cette ville antique s'élevait dans

⁸ Ci) *Exploration scientifique de l'Algérie*, t. IX. - *Relation de voyage de l'Arabe Moula-Ahmed*, traduction de Berbrugger, p.291.

⁹ *Voyage archéologique en Tunisie*, t. 1^{er}, p. 262.

une presqu'île, et où les eaux de la mer venaient baigner le pied de ses murailles. »

c) Les auteurs modernes Peyras et Pol Trouset¹⁰ : « Le lac Tritonis et les noms anciens du chott El Djerid »

« Résumé : Bien avant d'être au centre du débat suscité au siècle dernier par le projet de Mer intérieure saharienne, le problème de la localisation libyenne du lac Tritonis (ou Tritônitis) avait partagé les auteurs anciens eux-mêmes. Associé le plus souvent à la légende des Argonautes ou au culte d'une déesse indigène assimilée à Pallas, la baie ou le lac du Triton semblait appartenir à une géographie mythique plus qu'à la réalité. Toujours est-il qu'au gré des traditions géographiques grecques, plusieurs localisations étaient possibles et ce flottement a persisté jusqu'à l'époque romaine. Pour les uns (comme Strabon), l'hydronyme se trouvait d'abord en Cyrénaïque avant d'avoir été transféré — à tort — dans l'Extrême Occident avec le jardin des Hespérides. Pour d'autres, suivant une tradition représentée par Hérodote, l'emplacement du Triton devait être, comme l'a souligné Gsell, dans le golfe de Gabès. Mais les incohérences du « Pseudo-Scylax » ont donné à hésiter entre la côte du Byzacium et la Petite Syrte, tandis que, pour Pline influencé par deux traditions différentes, le Triton erre « entre les deux Syrtés ». Seul, finalement, Mêla (et peut-être Ptolémée) assigne au Triton une position intérieure qui peut correspondre à celle des grands chotts actuels, déjà sans communication avec la mer dans l'Antiquité. Cette vaste sebkha a reçu au demeurant divers autres noms dans l'Antiquité et au Moyen Age : au Lacus Salinarum d'Orose et au « passage difficile » (täkmert) des auteurs arabes, il faut ajouter désormais le nom libyco-berbère de MADD gravé sur le rocher de Kriz dans la dédicace à Silvain Mercure, protecteur des voyageurs qui traversaient le chott el Jérid. Madd — « lac » en libyque — était devenu le nom du chott el Jérid à l'époque romaine (Madd(en)s(is) lacus). L'hydronyme est formé sur la séquence consonantique md (m ou n, d tendu, géminé ou simple, signifiant des mots « lac », « marais », « mare » dans l'Antiquité et au Moyen Age, comme le montrent les lieux-dits Medd, Agelt Nmadi, Tamuda, Ager Tendi, Anda, Timida.

Allongé sur plus de 350 km d'est en ouest à la hauteur du fond de la Petite Syrte, depuis le seuil de Gabès jusqu'au Bas Sahara algérien, l'alignement des grands chotts — auxquels conviendrait mieux la désignation spécifique traditionnelle de « sebkha »¹¹ — constitue l'ensemble de dépressions fermées le plus étendu de toute l'Afrique du Nord et il donne à la Tunisie présaharienne son signalement géographique majeur. Le chott el Jérid qui doit lui-même son nom actuel au groupe d'oasis contigu à l'ouest, représente la pièce maîtresse de cet ensemble, sur laquelle se greffe à l'est, le chott el Fejaj, mince appendice qui s'avance lui-même jusqu'à une vingtaine de kilomètres seulement du littoral du golfe de Gabès, aux environs de la localité d'Oudref.

Depuis les travaux de nivellement effectués de 1873 à 1877 par le commandant E. Roudaire, auteur du célèbre projet de mer intérieure saharienne, on devait savoir que, seuls, les chotts Melhrir et Rharsa étaient situés au-dessous du niveau de la mer, tandis que le Jérid et le Fejaj étaient à une

¹⁰ * E.R. 217 du C.N.R.S., « Archéologie méditerranéenne », Université de Provence, 29, avenue Robert-Schuman, 13621 Aix-en-Provence. (Antiquités africaines t. 24, 1988, p. 149-204)

¹¹ Le terme de sebkha s'applique à des dépressions fermées dont le trait spécifique tient à la présence d'efflorescences salines (chlorures et sulfates) à leur surface. Ces sols halomorphes suppriment toute végétation. Les coussinets et les touffes des steppes halophiles se cantonnent dans leurs franges, appelées chott, moins salées et nourries par des apports éoliens : Coque (J.), Géomorphologie. Paris, 1977, p. 205, n. 1.

altitude qui devait exclure toute possibilité de liaison entre les sebkhas et la mer dans un passé géologique des plus récents et a fortiori dans un passé historique si ancien fût-il¹². Cette impossibilité déjà pressentie depuis longtemps par A. Pomel et invoquée avec raison par celui-ci contre le projet de mer saharienne a été depuis lors fermement établie par les travaux récents des géologues et des géomorphologues¹³: si tant est qu'une liaison précaire ait pu exister, dans une phase lagunaire de l'histoire des sebkhas, elle ne pourrait se situer qu'avant le Pleistocène ancien, ou mieux selon certains auteurs vers 35000-25000 B.P.¹⁴.

Aux arguments déjà présentés par les spécialistes des sciences de la Terre, on pourrait ajouter, en se replaçant à l'échelle des temps historiques, que les mêmes passages à travers les chotts étaient déjà fréquentés à l'époque romaine, ce qui implique un état physique de leur surface pour le moins comparable à celui d'aujourd'hui¹⁵. Dans la mesure même où le bilan hydrologique de ces « machines évaporatoires complexes » que sont les sebkhas¹⁶, est bien de nature à traduire des modifications sensibles, dans la durée historique, de l'équilibre saisonnier entre leur alimentation et leur évaporation, on est conduit à relativiser quelque peu l'ampleur des variations climatiques ayant pu survenir depuis l'antiquité dans ces régions présahariennes¹⁷.

C'est donc à la lumière d'un double acquis géomorphologique : absence de liaison entre les chotts et la mer, paysage de sebkha assez peu différent de l'actuel, que doit être mis à jour un dossier de géographie historique abondamment controversé, celui de l'identification avec le chott el Jérid de ce que les auteurs anciens désignaient — selon les cas ou les lectures — sous le nom de baie ou de lac du Triton. Une telle identification, loin d'éclairer la connaissance scientifique du pays, avait jeté sur celle-ci la confusion la plus grande en cautionnant, en son temps, l'hypothèse aventureuse de la mer saharienne ancienne que le projet Roudaire se proposait de rétablir par le percement de l'isthme de Gabès. Le débat sur la mer saharienne étant depuis longtemps tari — n'étaient quelques résurgences suscitées de loin en loin par la volonté de puissance des États, les rêveries démiurgiques des ingénieurs ou la soif de merveilleux du public¹⁸ — restait donc à trancher une question litigieuse d'hydronymie africaine ancienne : de quels répondants géographiques réels pouvait-on créditer, une fois faite la part du mythe, le lac Tritonis des géographes de l'antiquité ? L'assimilation de celui-ci

¹² Troussset (P.), Du lac Triton des Anciens au projet de Mer saharienne : histoire d'une utopie. C.T., t. 32, 1984, nos 127-129, p. 31-50 — Oueslati (A.), Paskoff (R.), Slim (H.) et Troussset (P.), Déplacements de la ligne de rivage en Tunisie à l'époque historique d'après les données de l'archéologie, dans Déplacement des lignes de rivage en Méditerranée d'après les données de l'archéologie, colloque international du C.N.R.S. (Aix-en-Provence, sept. 1985), Paris, 1987, p. 67-86.

¹³ Coque (J.), La Tunisie présaharienne, étude géomorphologique. Paris, 1962, p. 148 — Morin (P.), Bibliographie analytique des Sciences de la Terre : Tunisie et régions limitrophes. Paris, 1972, p. 443-444.

¹⁴ Richards (G.W.), Vita-Finzi (C), Marine deposits 35,000 - 25,000 years old in the Chott el Djerid, Southern Tunisia. Nature, 295, n° 5844, 1982, p. 54-55. Pendant l'Holocène, seule la sebkha el Melah au sud de Zarzis aurait pu être touchée par la montée du niveau marin jusqu'au maximum de + 1 à + 2 m autour de 6800 - 6400 B.P., cf Paskoff (R.) et Sanlaville (P.), Les côtes de la Tunisie, variations du niveau marin depuis le Tyrrhénien. Lyon, 1983, p. 171-178.

¹⁵ Troussset (P.), Le franchissement des Chotts du Sud tunisien dans l'antiquité. Ant. afr., t. 18, 1982, p. 45-59.

¹⁶ Coque (J.), Géomorphologie, p. 208.

¹⁷ Rouvillois-Brigol (M.), La steppisation en Tunisie depuis l'époque punique : déterminisme humain ou climatique ? dans Histoire et Archéologie de l'Afrique du Nord, IIe Colloque international (Grenoble, 5-9 avril 1983). B.C.T.H., nlle sér. 19 B, 1985, p. 215-224.

¹⁸ Verne (J.), L'invasion de la mer. Paris, 1905 : remarquablement documenté sur le projet Roudaire — Vergnaud (F.), Sahara. Paris 1958, p. 158 : projet ARTEMIS sous le patronage de Louis Armand. Le thème réapparaît de loin en loin dans la presse algérienne.

avec le grand chott du sud tunisien n'allant pas de soi — quand elle n'est pas à rejeter purement et simplement comme l'avait fait déjà Stéphane Gsell en ce qui concerne du moins Hérodote¹⁹ — notre démonstration suivra la démarche régressive des raisonnements a contrario. Nous nous proposerons d'exposer d'abord, par une revue des mentions qui en sont faites par les modernes et dans les textes anciens, à quelles localisations au demeurant différentes selon les traditions géographiques, pouvaient se rapporter les noms de Tritonis ou de Tritonitis. Puis à la lumière de documents nouveaux ou peu connus, nous suggérerons, en revanche, quels autres noms d'origine libyco-berbère, latine ou arabe, ont pu être donnés au chott el Jérid actuel, dans l'Antiquité et au Moyen Age. *D'une manière plus concrète que le terme grec qui relève d'une géographie errante, largement imaginaire et poétique, ces hydronymes rendent compte, en effet, de la nature physique très particulière de la Grande Sebkhah et de la fréquentation régulière au fil des siècles, de ses passages réputés périlleux.*

2. Le lac du Triton : une hydronymie errante et controversée.

a) Les interprétations modernes

L'identification avec le Grand Chott du lac Tritonis ou Tritônitis avait été admise, dès les premières reconnaissances européennes dans le sud de la Régence de Tunis, puisqu'on la trouve formulée déjà par le voyageur anglais Th. Shaw qui avait parcouru la région dans le second quart du XVIII^e siècle, à propos du « lac des Marques » ou « Shibkah el Lowdeah », c'est-à-dire du chott el Jérid actuel²⁰. Elle a été reprise au siècle suivant par la plupart des auteurs, notamment par Grenville Temple, puis par Vivien de Saint-Martin, V. Guérin et H. Duveyrier, lequel avait accompagné Roudaire dans sa première mission de nivellement du Bas Sahara en 1874²¹. C'est toutefois dans les écrits de Charles Tissot, ancien vice-consul à Tunis qui lui avait consacré un mémoire en latin (*De Tritonide lacu*), dont la matière sera plus tard reproduite en substance dans la « Géographie comparée de la province romaine d'Afrique », que cette idée va trouver son expression la plus élaborée et sous cette forme, servir d'argument aux tenants du projet de mer intérieure saharienne²².

Déjà cependant, certains experts en géographie de l'Afrique ancienne, comme Mannert et d'Avezac, ainsi qu'un connaisseur aussi averti des textes que pouvait l'être Müller, avaient cru devoir reconnaître le lac Tritonis d'Hérodote dans la Petite Syrte, mais cette opinion qui sera développée

¹⁹ Gsell (S.), Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord ; I, Hérodote. Alger-Paris, 1916, p. 77-84.

²⁰ Shaw (T.), *Travels or Observations relating to several parts of Barbary and the Levant*. Oxford, 1738, t. 2, p. 235 ; trad, française : *Voyages de Mons. Shaw M.D. dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant, Observations géographiques sur le royaume de Tunis*. La Haye, t. 1, 1743, p. 274-275.

²¹ Grenville-Temple (T.), *Excursions in the Mediterranean, Algiers and Tunis*. Londres, t. 2, 1835, p. 165 — Guérin (V.), *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*. Paris, 1862, t. 1, p. 246-250 — Vivien de Saint Martin (L.), *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité grecque et romaine, études historiques et géographiques*. Paris, 1863, p. 54-55 — Playfair (R.L.), *Travels in the footsteps of Bruce*. Londres, 1877, p. 268-272 — Duveyrier (H.), *Sahara algérien et tunisien, Journal de route de Henri Duveyrier publié et annoté par Ch. Maunoir et H. Schirmer*. Paris, 1905, p. 57-58 — Monchicourt (Ch.), *Itinéraire dans quelques régions du Sahara par le comte Filippi (5 mars-8 mai 1829)*. *Revue de l'histoire des colonies françaises*, t. 14, 1926, 4, p. 553-555.

²² Tissot (Ch.), *De Tritonide lacu*. Dijon, 1863, 39 p. ; Id., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*. Paris, t. 1, 1884, p. 100-142.

plus tard par Gsell avait été réfutée en son temps par Tissot²³. En fait, de Shaw à Tissot, les témoignages des auteurs anciens invoqués en la circonstance et amalgamés à cet effet non sans arbitraire, constituaient un corpus de données si disparates et le plus souvent contradictoires entre elles, que les identifications proposées pouvaient elles-mêmes diverger sensiblement selon les diverses interprétations possibles des auteurs en question.

Ainsi **Shaw**, en se fondant sur les indications de Ptolémée, se plaît-il, suivi en cela par Temple et Guérin, à reconnaître dans les divisions du Grand Chott lui-même — au demeurant peu apparentes hormis le cas du chott el Fejaj — *les trois lacs (Libye, Pallas et Tritônitis)* distingués par le géographe alexandrin²⁴ (fig. 1). A quoi s'ajoute chez les mêmes auteurs suivis sur ce point par Tissot, l'opinion que l'île de Phla mentionnée par Hérodote et pourtant à replacer comme nous le verrons dans un contexte essentiellement maritime, devait être recherchée au voisinage de la presqu'île du Nefzaoua dans la sebkha Faraoun, ancien nom du chott el Jérid²⁵. Shaw admettait toutefois qu'aucun fleuve ne traversait les lacs en question pour aller se jeter à la mer comme le laissait entendre Ptolémée au sujet du fleuve Triton, car ni l'oued Gabès, ni l'oued el Akarit (ni l'oued el Melah) ne pouvaient être tenus pour des émissaires de la sebkha ; cette remarque contre laquelle Mannert invoque à tort un passage d'Edrisi, révèle au contraire chez le voyageur anglais une information exacte sur l'hydrologie du littoral de la Syrte²⁶.

Tissot, pour sa part, reprend à son compte l'interprétation des données de Ptolémée proposée par Shaw mais en les amalgamant avec des indications tirées d'autres textes anciens, en particulier d'Hérodote, du Pseudo-Scylax et de Pomponius Mèla²⁷. De plus, influencé en cela par les résultats des reconnaissances entreprises dans le sud algéro-tunisien par Carette et Duveyrier, il élargit la recherche du Triton (lac, fleuve et île) à l'ensemble du Bas Sahara en identifiant hardiment les trois lacs de Ptolémée avec les bassins respectifs et non reliés entre eux pourtant, des chotts el Melhir, el Rharsa et el Jérid ; de même le cours supérieur du fleuve Tritônitis de Ptolémée est-il identifié avec l'oued Djedi dans le Zab occidental tandis que le fleuve Triton d'Hérodote est reconnu dans le lointain oued Igharghar, sorti des profondeurs du Sahara²⁸. Par une hardiesse plus grande encore, Tissot résout la contradiction entre cette localisation saharienne de la Tritonide et les données maritimes évidentes dans les descriptions d'Hérodote et du Pseudo-Scylax en invoquant l'hypothèse d'une communication ancienne entre les chotts et la mer. Celle-ci encore existante à l'époque grecque, aurait disparu par suite d'une modification générale de la configuration du littoral survenue peu à peu, comme le montrent les documents d'époque romaine.

²³ Mannert, Géographie ancienne des États barbaresques, trad. L. Marcus et Duesberg. Paris, 1842, p. 176-178 — Avezac (J. d'), Les îles de l'Afrique. Paris, 1849, p. 80 — Müller (C), Claudii Ptolemaei Geographicae enarrationis, liber quartus. Paris, 1901, p. 624-625 — Tissot, op. cit., p. 136 — Gsell, op. cit., p. 79.

²⁴ Ptolémée IV, 3, 6, éd. Müller, p. 634-635.

²⁵ Shaw (T.), Voyages, p. 274 — Temple (T.), Excursions, p. 165 — Guérin (V.), Voyages archéologiques, p. 249 — Tissot (Ch.), Géographie comparée, p. 140-141 — Monchicourt (Ch.), Itinéraires, p. 155 : pour le comte Filippi, l'île de Phla des Anciens serait à El Mensof où il avait trouvé « quelques grosses pierres taillées au ciseau » lui faisant croire « que jadis il y avait là quelque bâtisse ».

²⁶ Shaw, op. cit., p. 276 ; contra : Mannert, op. cit., p. 186-187 — Edrisi, Description de l'Afrique et de l'Espagne, trad. R. Dozy et M.J. Goese, Leyde (1866), 1968, p. 262.

²⁷ Ibid., p. 103-110

²⁸ Ibid., p. 139-140.

NDLR -Si l'on résume le schéma adopté par Roudaire et résultant du rapprochement par Tissot de ces différents textes, à l'époque d'Hérodote, un grand golfe du Triton est en communication avec la mer par une large ouverture ; à celle du Pseudo-Scylax, le lac du Triton et la Petite Syrte n'ont plus qu'une communication précaire ; au temps de Mêla, cette communication ayant disparu, le lac du Triton est à l'intérieur des terres ; à celui de Ptolémée, les eaux ont continué à baisser et se sont définitivement fixées dans les dépressions les plus basses de l'ancien bassin. Pour finir, au Ve siècle de notre ère, le lac Tritonis n'est plus qu'une saline, le Lacus Salinarum situé par Orose à l'occident de la Tripolitaine et à l'orient de la Byzacène et de la Numidie ²⁹; c'est déjà la sebkha actuelle, le chott el Jérid.

Il est certain qu'un tel schéma, fondé sur le rapprochement de données aussi peu homogènes, représente un cas limite de surinterprétation et qu'à propos de l'exemple grandiose d'un projet avorté du XIXe siècle, c'est tout le problème des rapports complexes entre la littérature géographique des anciens et la réalité correspondante qui pourrait être posé : aux difficultés soulevées par la critique des sources s'ajoute la nécessité d'une connaissance éclairée du terrain. C'est pourquoi par exemple, on ne citera que pour mémoire les développements nouveaux donnés à l'idée de mer saharienne par P. Borchardt et A. Herrmann vers 1930, sous le signe du mythe alors très en vogue de l'Atlantide³⁰. Les présupposés scientifiques sur lesquels ils prétendaient s'appuyer ont été depuis lors ruinés, entre autres par les travaux géomorphologiques de R. Coque sur la Tunisie présaharienne³¹. (Non ! NDLR)

b) Les traditions anciennes

De fait, il suffira de passer en revue les passages les plus connus des historiens ou des géographes de l'antiquité où il est question du lac Tritonis pour constater que sa localisation a toujours donné lieu à une grande incertitude, plusieurs lacs ou cours d'eau pouvant revendiquer en Grèce ou en Afrique, un nom qui appartient plus à la carte du mythe qu'à une géographie réelle. Il n'est pas inutile de rappeler qu'au sens étroit, Triton est d'abord un dieu marin analogue à Nérée, Glaucos, Phorcys, etc. et qu'il existait dans le panthéon védique une divinité des eaux nommée Trita³². La tradition mythologique grecque, telle qu'elle apparaît chez Hésiode par exemple, a rattaché un dieu, peut-être originairement indépendant, au groupe des Olympiens en le faisant naître de Poséidon et

²⁹ Orose : *aduersum Paganos*, VII, 90, 92, éd. K. Zangemeister, Hildesheim 1967 (Vienne, 1882), p. 32-34 ; Aethicus, *Cosmographia*, 44-45, dans *Geographi latini minores*, éd. A. Riese, Hildesheim, 1964 (Heilbronn, 1878), p. 100 — Tissot (Ch.), *Géographie comparée*, p. 110, 141-142 — Roudaire (F.E.), *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur la mission des Chotts, Études relatives au projet de mer intérieure*. Arch. des Missions scientifiques et littéraires, 1877, 3e sér., t. 4, p. 49-55 — Morin (P.), *Bibliographie analytique*, p. 479-480.

³⁰ Borchardt (P.), *Neue Beiträge zur alten Geographie Nordafrikas und zur Atlantisfrage*. Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1927, 4, p. 197-216 — Herrmann (A.), *Forschungen am Schott el-Djérid und ihre Bedeutung für Platons Atlantis*. Petermanns Geogr. Mitteilungen 1930, 76, 7-8, p. 169-174 ; 9-10, p. 243-250 — Passarge (S.), *Ergebnisse einer Studienreise nach Süd tunesien in Jahre 1928*. Mitteilungen der geographischen Gesellschaft 1930, 61, p. 96-122. On trouvera un exposé de ces idées dans la notice de Windberg (F.), s.v. Triton, R.E., VI A 1, 1939, col. 306-323. Pour leur réfutation : Solignac (M.), *Atlantide et Sud tunisien*. Rev. tunisienne, 1931, 6, p. 161-232

³¹ Coque (J.), *Tunisie présaharienne*, p. 147-152.

³² Boulanger (A.), s.v. Triton dans D.A.G.R. (Daremberg et Saglio), 5, p. 483-486 — Grimal (P.), *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*. Paris, 1969, p. 463. Trita : Breal (M.), *Mélanges de mythologie et de linguistique*. Paris, 1877, p. 16-17, expliquait le surnom d'Athéna Tritogeneia par le nom d'un dieu Tritos, disparu de bonne heure de la mythologie grecque et identique à **Trita qui règne sur les eaux et l'atmosphère dans les Védas**, cf Tissot, op. cit., p. 111, n. 4.

d'Amphitrite³³. De même qu'Amphitrite symboliserait la mer qui entoure le monde de son courant, Triton, personnification du flot impétueux et à ce titre invoqué par les marins dans les naufrages, aurait eu pour domaine la mer toute entière ; mais son nom se retrouve associé dans plusieurs légendes à certains lacs ou à certains fleuves. C'est ainsi qu'en Grèce, un fleuve Triton était situé en Thrace ; la Béotie avait son fleuve et son lac Triton ; la Crète possédait le sien³⁴. Le Nil lui-même porte le nom de Triton et Thèbes d'Egypte celui de Tritonis dans Apollonios de Rhodes³⁵. Or, c'est en Libye où il intervient dans l'expédition des Argonautes que son nom est donné le plus fréquemment à un lac ou à une baie qu'on situera, pour le moment, sur le rivage des Syrtes au sens le plus large. Là se place aussi, selon toute une tradition théogonique, le mythe de la naissance d'une déesse dite « Tritogenia » ou Tritonide, ce qui serait une des plus anciennes épiclèses d'Athéna³⁶.

Très tôt donc, le nom de Triton désignant à la fois un lac et une divinité topique fut transporté en Afrique et associé au culte d'une déesse assimilée à Pallas Athéna. Mais il est légitime de penser que derrière ce Triton africain est à rechercher une divinité indigène, identifiée par les Grecs au plus caractéristique de leurs dieux marins ; toujours est-il que d'après Polybe (VII, 9, 2), parmi les puissances tutélaires invoquées dans le serment d'Hannibal, Triton occupait une place de choix, ce qui prouve du moins qu'il y avait un dieu carthaginois correspondant au dieu grec³⁷. Quant à la déesse, Hérodote décrit un combat rituel que se livraient en son honneur les jeunes filles partagées en deux camps, chez les Machlyes et les Auses que séparait un fleuve Triton ; auparavant, on promenait sur un char autour du lac, la plus belle de ces combattantes, revêtue pour la circonstance des attributs d'Athéna³⁸. La pratique de ces combats rituels dont les fêtes de printemps auraient pu offrir naguère encore dans les oasis du Jérid, le très lointain écho, semble devoir être mise en rapport avec de vieilles croyances libyques : selon G. Picard, il est vraisemblable que cette « déesse » du Triton représentait le sacré des eaux qui procure la fertilité³⁹. Que des navigateurs grecs aient pu être renseignés sur les côtes africaines sur de telles croyances n'a rien qui doive surprendre ; en revanche, on ne peut guère en tirer d'argument au sujet de la localisation du Triton car au gré des traditions suivies par les auteurs, le même récit du combat des vierges en l'honneur de la déesse accompagne l'évocation du lac auquel celle-ci a donné parfois son nom (Pallas ou Pallantias⁴⁰, dans les diverses contrées entre lesquelles les anciens eux-mêmes se partageaient déjà pour y situer cette géographie mythique.

³³ D.A.G.L., Triton, p. 483.

³⁴ Eschyle, Les Euménides, v. 292-298 : le pays libyen et la plaine de Phlègres sont associés dans l'invocation à la déesse Athéna cf Bernand (A.), La carte du tragique, la géographie dans la tragédie grecque. Paris, 1985, p. 71 ; Pausanias, VIII, 26 (Arcadie) ; IX, 33 (Béotie) ; Windberg, Triton, R.E., col. 31 1 ; Diodore, Bibl. hist., 5, 70, 4 (Crète) ; Kirsten, Triton, R.E., col. 305.

³⁵ Apollonios de Rhodes, Argonautiques IV, 260, 269-271, trad. Delage (E.) et Vian (F.). Paris, 1981, p. 80-81, n. 3.

³⁶ Apollonios, ibid., p. 284 — Bernand (A.), op. cit., p. 71, 285, n. 3 et 4. Ribichini (S.), Athena Libica e le parthenoi del lago Tritonis (Her. IV, 180). Stud. Stor. Religiosi, 1978, p. 39-60

³⁷ Polybe VII, 9, 2 ; Décret (F.) et Fantar (M.), L'Afrique du Nord dans l'antiquité, des origines au Ve siècle. Paris, 1981, p. 262 — Fantar (M.), Triton à Kerkouane ? dans L'homme méditerranéen et la mer, Actes du 3e Congrès international d'études des cultures de la Méditerranée occidentale (Jerba, avril 1981). Tunis, 1985, p. 411-418.

³⁸ Hérodote IV, 180.

³⁹ Payre (G.), Une fête de printemps au Djérid. Rev. tunisienne, 1942, nos 49-51, p. 171-177 — Charles-Picard (G.), Les religions de l'Afrique antique. Paris, 1954, p. 15-16 — Décret (F.) et Fantar (M.), op. cit., p. 244-250.

⁴⁰ Pomponius Mela, De Chorographia libri tres I, 7, 16, éd. Ranstrans (G.). Göteborg, 1971, p. 9 — Plinie, H.N., V., 28, éd. J. Desanges, Paris, 1980, p. 58, 271, n. 1-3 : Pallantias.

Très tôt en effet, de grandes divergences — ou pour le moins un persistant flottement — étaient apparues entre plusieurs localisations libyennes possibles du lac Triton. Pour simplifier tout se passe comme si les auteurs grecs, suivis en cela par les géographes latins, s'étaient divisés déjà sur ce sujet en deux écoles principales : l'une rattachant les récits concernant le Triton à la Grande Syrte et à la Cyrénaïque, l'autre à la Petite Syrte ou à ses environs, étant entendu que dans le détail, ces localisations pouvaient encore varier. De ces deux traditions, très difficile est de dire quelle est la plus ancienne, car si la Grande Syrte, plus proche pour des marins de Grèce ou de Cyrène est pendant longtemps la seule mentionnée sous ce nom⁴¹, il n'en reste pas moins que le pays des Lotophages où Hérodote place son lac Tritonis (c'est-à-dire près de la Petite Syrte ou dans la Petite Syrte elle-même selon Gsell) est déjà présent chez Homère qui ignore cependant le lac en question⁴²

Au demeurant, le fait même qu'au départ les auteurs grecs n'aient pas distingué les deux Syrtés a pu préparer de longue date l'élaboration d'un espace ambigu, d'où émane pour nous encore le halo poétique qui enveloppe dans un pluriel, au mépris de tout réalisme géographique, l'expression de « rivage des Syrtés »⁴³. A cela s'ajoute, il est vrai, la pratique constante chez les géographes anciens comme chez les poètes épiques de cette « contamination » des sources diverses dont les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes, « curieux mélange de traditions empruntées à Pindare, à Hérodote et aux légendes de Cyrène », seraient selon Delage, une bonne illustration⁴⁴. Dans le cas particulier du Périple du Pseudo-Scylax », les confusions multiples résultent comme l'a souligné J. Desanges, de la nature même du texte, un des plus remaniés qui soient et juxtaposant maladroitement « des données différentes, dont beaucoup étaient périmées à l'époque de sa rédaction »⁴⁵. Un dernier facteur d'incertitude et non le moindre est la tendance à la migration de certains toponymes conformément à l'habitude qu'avaient les Grecs de reporter vers des régions mal connues, des appellations géographiques qu'une longue tradition avait revêtues déjà des prestiges du mythe. C'est ce que l'on observe pour l'exemple souvent cité du jardin des Hespérides, ancien nom de Bérénice (sous la forme Euhesperides), mais aussi pour l'île de Cerné dont le nom a été confondu en plusieurs occasions avec celui de Cyrène, ou encore pour les Lotophages d'Homère et d'Hérodote transportés eux aussi au-delà des colonnes d'Hercule⁴⁶. Ce transfert vers l'Atlantique de données concernant la Petite Syrte ou la Cyrénaïque est à mettre sur le compte, comme l'a

⁴¹ Delage (E.), *La Géographie dans les Argonautiques d'Apollonios de Rhodes*. Paris - Bordeaux, 1931, p. 257.

⁴² *Odyssée IX*, 82.

⁴³ Sur le flottement des traditions grecques au sujet des Syrtés : Delage (E.), op. cit., p. 261-270 — Janni (P.), *La mappa e il periplo, Cartografia antica e spazio odologico*. Rome, 1984, p. 141. Très représentative de cette vision « littéraire » d'un espace ambigu par excellence, est celle de Lucain (*Pharsale IX*, 303-304) :

Syrtés uel primant mundo natura figuram c
um daret, in dubio pelagi terraeque reliquit

Voir à ce sujet : Fillit (M.), *Les paysages africains dans la littérature latine : D.E.A. en Histoire Ancienne*, Université de Montpellier III, 1985, p. 57-58. La mention de deux Syrtés apparaît pour la première fois, semble-t-il dans le Périple du « Pseudo-Scylax » ; on la trouve chez Eratosthène, Polybe, Strabon et Salluste : Jug., 78 (sinus pares natura impares magnitudine). Cf Delage (E.), op. cit., p. 257 — Treidler (H.), s.v. Syrtis. R.E., IV A2, col. 1804.

⁴⁴ Delage (E.), op. cit., p. 270.

⁴⁵ Desanges (J.), *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*. Rome, 1978, p. 96-98.

⁴⁶ Desanges (J.), op. cit., p. 81. Cette migration s'est poursuivie durant le Moyen Age et jusqu'à la découverte de l'Amérique (île d'Antilha, île de Brazil) : Lestringant (F.), *Fictions de l'espace brésilien à la Renaissance : l'exemple de Guanabara*, dans *Arts et légendes d'espaces*. Paris, 1981, p. 206-256.

démontré J. Desanges, de la théorie d'une Odyssée océanique, professée par Cratès de Pergame au milieu du II^e siècle avant J.-C.⁴⁷.

Ainsi peut-on parler en quelque sorte d'une troisième école au sujet de la localisation du lac Triton : celle que suit Diodore de Sicile dans un récit de la légende des Amazones, inspiré lui-même de l'œuvre de Dionysos Scytobrachion (Denys de Mytilène NDLR), lequel n'avait pas hésité, vers 150 avant notre ère, à reléguer l'évocation des combattantes et du lac en question aux extrémités atlantiques de la Libye, du côté des Éthiopiens occidentaux⁴⁸. (NDLR ; appelés aussi Éthiopiens Ichthyophages)

«Les Amazones, écrit l'auteur de la Bibliothèque historique, habitaient, d'après certaines traditions grecques, une île située au couchant dans le lac Tritonis et nommée, à cause de sa position, Hespérie. Le lac est voisin de l'Océan qui entoure la Terre et a reçu son nom d'un certain fleuve Triton qui s'y jette ; il est situé non loin de l'Éthiopie et au pied d'une montagne, la plus élevée de toutes celles de cette contrée. Elle domine l'Océan et les Grecs l'appellent l'Atlas »⁴⁹.

Dans la suite du récit rapporté par Diodore, certaines mentions géographiques — par exemple celle de la ville de Chersonèse (NDLR : Nysa = nèse = île, cherchonèse = presqu'île), création des Amazones sur les rives du lac Tritonis, à rapprocher de la Chersonèse d'Akhitis (Ras-el-Tin) — pourraient impliquer l'existence préalable du dit lac en Cyrénaïque⁵⁰ ; d'autres rapprochements plaideraient toutefois en faveur d'une localisation originelle de celui-ci dans la Petite Syrte : c'est ainsi que Menés, une des villes de l'île d'Hespéris, « qui était considérée comme sacrée et était habitée par les Éthiopiens Ichthyophages », pourrait n'être autre en réalité que la ville de Meninx dont le nom désignait également l'île de Jerba⁵¹. Quoi qu'il en soit, cette transplantation « ex océanique » de données issues à l'origine de régions situées beaucoup plus à l'est, avait été considérée dans l'Antiquité déjà, par Strabon en particulier, comme notoirement fautive⁵².

Ceci nous conduit à éliminer d'emblée la localisation atlantique du lac Tritonis pour ne considérer que les deux premières « écoles » ainsi leurs diverses variantes possibles (fig. 2 et *supra*, p. 156)

Fig. 2. — Localisation du lac Tritonis de la Cyrénaïque à la Byzacène.

c) Le lac Tritonis de Cyrénaïque

⁴⁷ Ibid., p. 83

⁴⁸ Diodore, *Bibl. hist.*, III, 53, 6 ; Desanges (J.), dans Plin. H.N.V., *Commentaire* du § 31, p. 358 : « Les mythes grecs liés à l'Extrême-Occident se déplaçaient selon la notion que les Grecs se faisaient des confins du couchant ». De même, la conviction largement répandue dans l'antiquité que le sud de la Maurétanie confinait à l'Inde par l'intermédiaire de l'Éthiopie avait pu faciliter le glissement d'est en ouest de nombre de données géographiques légendaires : Id., *Activité des Méditerranéens*, p. 60, 82, n. 282 ; Id., *Commentaire* du § 46, p. 484, n. 1.

⁴⁹

⁵⁰ Diodore III, 54 — Gsell (S.), *Hérodote*, p. 77, n. 4

⁵¹ Cf Ptolémée IV, 8, 2, éd. Müller, p. 789 — Desanges (J.), *Activité des Méditerranéens*, p. 82 ; Id., *Commentaire* du §41, p. 431-434.

⁵² Strabon, III, 4, 3 — Desanges (J.), *op. cit.*, 1978, p. 81.

Pour nombre d'auteurs suivis par Strabon, le lac Tritonis se trouvait près des côtes de Cyrénaïque. Cette tradition est d'abord présente chez les poètes épiques en liaison avec l'épisode libyen de la navigation des Argonautes : selon Pindare, c'est sur les rives du lac Tritonis qu'Eurypylos, fils de Poséidon, remit à l'Argonaute Euphémus, ancêtre des rois de Cyrène, la motte de terre comme gage d'hospitalité sur le territoire que devaient occuper les Grecs venus de l'île de Théra⁵³. Il est donc vraisemblable que, dans la pensée du poète, ce lac était plus ou moins voisin du lieu où s'éleva Cyrène. Mais comme l'a noté Gsell, à la suite de Müller et de Tissot, Pindare reprenait lui-même une tradition plus ancienne⁵⁴ : dès une époque antérieure à la IV^e Pythique (en 466 ou en 462 avant J.-C.), un lac Tritonis avait été localisé en Cyrénaïque, plutôt dans l'est de cette contrée, si l'on se réfère à un fragment de Phérécide (début du Ve siècle) relatif à la légende d'Hercule et d'Antée où il est question du lac de ce nom dans la région d'Irasa (Erasem) située entre Cyrène et le golfe de Bomba⁵⁵. Il n'est pas impossible que ce golfe lui-même, limité par la Chersonese d'Akhitis où commence le territoire de Cyrène, ainsi que l'île de Bomba, aient quelque chose à voir à l'origine dans l'ancre sur les côtes africaines de la légende errante du Triton. Mais d'autres textes font penser à des rivages plus occidentaux de la Cyrénaïque, depuis le fond de la Grande Syrte où Apollonios (puis Lucain) fait se jeter les Argonautes en détresse, jusqu'à Cyrène, où le même auteur fait intervenir comme chez Pindare, le dieu Triton sous les traits d'Eurypyle⁵⁶.

Par ailleurs Callimaque dont s'est inspiré Apollonios qualifiait le Triton d'Asbustès (d'après Stéphane de Byzance⁵⁷) du nom d'un peuple établi dans l'intérieur de la Cyrénaïque ; Apollonios fait intervenir dans la légende des Argonautes *« les héroïnes tutélaires de Libye qui veillent sur le pays des Nasamons »* (**NDLR : quelles sont ces « héroïnes » ? Sans doute les Reine Amazones**) : on sait que ce peuple habitait la région à l'est de la Syrte et à l'ouest de Cyrène⁵⁸. D'après Delage, en plaçant le lac Triton du côté de Cyrène en venant de la Syrte, Apollonios n'aurait fait que suivre une opinion assez répandue de son temps : *« elle ne doit pas nous surprendre chez un poète originaire d'Alexandrie et élève de Callimaque »*⁵⁹. Or, il existe bien dans cette section de côte, un lieu propre à fixer l'emplacement du lac Tritonis, c'est la région de Benghazi, où plusieurs lagunes ou sebkha pourraient convenir à l'identification proposée : notamment la sebkha es Selmani qui baignait le site antique d'Euhesperides et communiquait sans doute alors avec le port intérieur actuel de Benghazi⁶⁰ ; ce lagon s'ensasant vers le milieu du III^e siècle avant notre ère, Bérénice fut fondée directement sur la mer⁶¹. D'autres dépressions situées plus à l'est en direction de Tocrâ et remarquables pour leur alimentation en eau auraient pu justifier également la localisation du lac Tritonis (lac Buhayrat bu Zazirah selon G.D.B. Jones et J.H. Little) ainsi que du fleuve Lethon et du célèbre jardin des

⁵³ Pindare, Pyth. IV, 20 — Delage (E.), p. 263 — Grimal (P.), op. cit., p. 150-153 — Chamoux (F.), Cyrène sous la monarchie des Battiades. Paris, 1958, p. 83, 101.

⁵⁴ Tissot (Ch.), op. cit., p. 103 ; Gsell (S.), Hérodote, p. 77.

⁵⁵ Müller (C. et T.), *Fragmenta historicorum Graecorum*, t. 1, 1841, p. 80, n. 33 — Desanges (J.), dans Pline, V, Commentaire du § 28, p. 271, 358 — Chamoux (F.), Cyrène, p. 281-285.

⁵⁶ Delage (E.), op. cit., p. 262-263.

⁵⁷ Stéphane de Byzance, s.v. Ασβύστια, p. 130 ; Gsell (S.), Hérodote, p. 82 ; Desanges (J.), op. cit., p. 271.

⁵⁸ Apollonios, Argonautiques, IV, 1309, 1322, p. 126 — Delage (E.), p. 256, n. 3. A remarquer aussi la généalogie du berger Caphauros, fils de Garamas et frère de Nasamo : Apollonios, Argonautiques, IV, 1485-1499, p. 133 ; Delage (E.), p. 276.

⁵⁹ Ibid., p. 256.

⁶⁰ Gsell (S.), Hérodote, p. 78 — Delage (E.), op. cit., p. 269 — Chamoux (F.), op. cit., p. 226, n. 6.

⁶¹ Desanges (J.) dans Pline, V, Commentaire du § 31, p. 352.

Hespérides⁶² (fig. 3). Toujours est-il que c'est dans cette région de Benghazi, non loin du promontoire où Bérénice était située que Strabon, suivant la même tradition ancienne, mentionne à son tour le lac Triton « dans lequel les choses principales étaient une île et sur elle un temple d'Aphrodite »⁶³.

Auparavant⁶⁴, Strabon avait décrit minutieusement la Petite Syrte en indiquant ses dimensions entre les deux îles de Cercinna (Kerkennah) et de Meninx (Djerba) qui en marquaient les extrémités et en signalant au fond du golfe l'existence d'un « grand emporion » à l'embouchure d'une rivière, ce qui ne peut correspondre qu'à Tacapae. Plus loin, on reconnaît sous le nom de Zuchis, la Bahiret el Biban avec une entrée étroite et des conserveries de poisson (Taricheiaé). Mais il n'est fait aucune mention d'un lac Tritonis dans cette région, ce qui prouve que, pour Strabon comme pour la tradition qu'il suivait, seul existait sous ce nom le lac que revendiquait pour elle Bérénice. Même s'il ne s'agit comme l'a suggéré Mannert que de l'appropriation, flatteuse pour l'amour-propre d'une cité de Cyrénaïque, d'un nom devenu célèbre ailleurs⁶⁵, cette conviction était bien enracinée et elle restera vivace puisque la Table de Peutinger fait état à son tour d'un lac Tritonis à l'est de la Libye vers la Grande Syrte⁶⁶.

Fig. 3. — Le site d'Euhepérides (d'après Jones et Little, Coastal settlement in Cyrenaïca, fig. 4).

d) Le « lac » Tritonis d'Hérodote et la Petite Syrte

Pour Hérodote en revanche, dont la description parfaitement cohérente des peuples qui habitent les côtes de l'Afrique, s'organise en un long « traveling » d'est en ouest depuis l'Égypte jusqu'au lac Tritonis, ce dernier ne pouvait être que sur des rives fort éloignées de celles de la Cyrénaïque. Comme l'a fermement démontré Gsell, c'est bien du côté de la Petite Syrte (expression ignorée cependant d'Hérodote), c'est-à-dire du golfe de Gabès actuel et dans un contexte essentiellement maritime, qu'on a toutes les raisons de devoir rechercher le « *limnè megalè Tritonida* » d'Hérodote.

Au-delà de la Syrte qui ne peut être que la grande, c'est-à-dire le golfe psyllique d'Hécatee, où vivent les Nasamons⁶⁷, Hérodote mentionne les Maces dans le pays desquels coule le fleuve Cinyps (O. Caham au S.E. de Lepcis). A la suite des Maces viennent les Gindanes.

⁶² Jones (G.D.B.) et Little (J.H.), Coastal Settlement in Cyrenaïca. J.R.S., t. 61, 1971, p. 78 et fig. 4, p. 66 : à 4 km au nord de Benghazi. 53

⁶³ Strabon, Géogr., XVII, 3, 20, trad. H.L. Jones, t. 8, Londres, 1959, p. 199 : ἐστὶ δὲ ἀκρὰ λεγομένη Ψευδοπενιάς, ἐφ' ἧς ἡ Βερενίκη τὴν θέσιν ἔχει παρά λιμνὴν τινὰ Τριτωνιάδα, ἐν ἣ μάλιστ' ἀνησίον ἐστὶ καὶ ἱερόν τῆς Ἀφροδίτης ἐν αὐτῷ. Lucain, Pharsale, IX, 345-355 admet aussi cette identité du Triton et de la lagune de Bérénice où coule le fleuve Lethon, lorsqu'il fait entrer la flotte romaine dans le lac de Pallas.

⁶⁴ Strabon, XVII, 17, p. 193 ; Treidler (H.), s.v. Syrtis, R.E., IV A 2, col. 1812 ; id. s.v. Ταχαπη, col. 2055

⁶⁵ Mannert, Géographie ancienne des États barbaresques, I, 12, p. 185 : « Les Cyrénéens ... montraient en petit aux curieux ce que le mythe avait représenté sur une grande échelle, ils montraient en outre le jardin des Hespérides et d'autres objets récréatifs du même genre ».

⁶⁶ Tab. Peut., éd. K. Miller. Stuttgart (1916), 1962, Segm. VIII, 4 : lacus Trithonum. A noter l'identification proposée par Cerrata (L.), Syrtis (studio geografico-storico). Avellino, 1933, p. 137-138 : le Triton serait la Magta el Chebeit, près de l'îlot de Bu Sceifa, au fond de la Grande Syrte.

⁶⁷ Desanges (J.), Activité des Méditerranéens, p. 94.

« Une pointe qui fait saillie dans la mer en avant de ces Gindanes est occupée par les Lotophages, qui vivent en ne mangeant que le fruit du lotos... ».

« Aux Lotophages, le long de la mer, font suite les Machlyes, qui usent également du lotos, mais moins que les précédents. Ils s'étendent jusqu'à un grand fleuve appelé Triton ; ce fleuve se jette dans un grand lac, le lac Tritonis, où il y a une île qui a nom Phla. On dit que, d'après un oracle, cette île devait être colonisée par les Lacédémoniens »⁶⁸.

Hérodote raconte ensuite comment Jason surpris par la tempête à la hauteur du cap Malée avait été emporté vers la Libye :

« Avant qu'il eût vu la terre ferme, il se trouva dans les hauts-fonds du lac Tritonis ». Le dieu Triton qui lui était apparu lui montra alors la voie pour en sortir après l'offrande d'un trépied de bronze. »

« A la suite de ces Machlyes viennent les Auses ; eux et les Machlyes habitent autour du lac Tritonis ; entre les deux, le Triton forme la frontière ». Hérodote continue en évoquant, à propos de ces deux peuples, le combat des vierges lors de la fête annuelle d'Athéna.

Enfin, plus loin on apprend que chez : « les Libyens cultivateurs », aux Maxyes et aux Zauèces, font suite les Gyzantes : « en face de leur pays, disent les Carthaginois, il y a une île appelée Cyraunis ».

Ces Libyens cultivateurs sont présentés comme étant « au couchant du lac Tritonis », or, comme selon toute apparence, ils sont toujours en bordure de la côte, le changement d'orientation de celle-ci dans le golfe de Gabès est manifestement inconnu d'Hérodote⁶⁹.

De cet ensemble de données où l'emplacement du « lac » Tritonis semble pouvoir être cerné avec une relative précision, on retiendra l'interprétation autour de laquelle à la suite de Gsell un accord s'est imposé à quelques variantes près, parmi les spécialistes de la géographie historique de l'Afrique du Nord⁷⁰ : lac et fleuve Triton se trouvaient à une grande distance au couchant du Cinyps, au-delà d'une saillie dans la mer du pays des Lotophages, c'est-à-dire la presqu'île de Zarzis mais en deçà de l'île de Cyraunis identifiée avec Kerkennah. L'île de Phla d'Hérodote serait un des noms de Jerba sur laquelle les Grecs auraient eu des visées coloniales⁷¹. Entre ces deux îles, c'est bien une section de côte correspondant à la Petite Syrte des anciens qui se trouve ainsi délimitée. Mais l'inflexion de celle-ci vers le nord-est et jusqu'à son nom n'étant pas apparents chez Hérodote, on est en droit de se demander si, plutôt qu'avec le golfe de Gabès lui-même, comme le pensait Gsell, le Tritonis ne serait pas à identifier avec une de ses annexes. La Bahiret des Biban qui est à l'est de la presqu'île de

⁶⁸ Hérodote, Histoires, IV, 178, éd. Ph.E. Legrand, Paris, 1949, p. 177 :

Λωτοφάγων δε το παρά θάλασσαν εχονται Μάχλευες, [τω] λωτω μεν και ούτοι χρεωμένοι, άτάρ ήσσόν γε των πρότερον λεχθέντων. Κατήκουσι δέ επί ποταμον μέγαν τφ ούνομα Τρίτων εστί · έκδιδοῖ δέ ούτος ές λίμνην μεγάλην Τριτωνίδα · | έν δέ αύτῃ νήσος ένί τή ούνομα Φλά · ταύτην δέ τήν νήσον Λακεδαιμονίοισι φασι λόγιον είναι κτίσαι.

⁶⁹ Hérodote, IV, 179-180 ; 186-189 ; 193-195 — Peretti (A.), // Periplo di Salace, Studio sul primo portolano del Mediterraneo. Pise, 1979, p. 327, 335 et fig. 18.

⁷⁰ Gsell (S.), Hérodote, p. 77-84 — Camps (G.), Massinissa ou les débuts de l'histoire. Aux origines de la Betbérie. Libya, t. 8, 1960, p. 17-19 - Desanges (J.), Plinie, V, Commentaire du § 28, p. 272. 61

⁷¹ Schenk von Stauffenberg (A.), Dorieus, Historia, t. 9, 1960, p. 202-206.

Zarzis et qui ne communique avec la mer que par un étroit goulet ne peut être retenue ; en revanche, au sud de la zone de hauts-fonds qui entoure Jerba et où même mésaventure qu'aux Argonautes surviendra pendant la première guerre punique à une flotte romaine ⁷² se remarque une étendue marine à demi-fermée appelée golfe ou mer de Bou Ghrâra (fig. 4). Par ses caractéristiques nautiques résultant d'une double ouverture sur le large comme dans l'hésitation même de ses désignations modernes, elle paraît justifier toute l'ambiguïté du terme de limnè qui qualifie chez Hérodote cette quasi-mer ou quasi-lagune du Triton où il fait s'échouer les compagnons de Jason chassés par la tempête ⁷³.

C'est la solution suggérée par A. Peretti à laquelle nous nous rallions⁷⁴. Certes, des difficultés subsistent notamment en ce qui concerne le fleuve Triton qu'il est bien difficile de reconnaître dans les oueds indigents qui aboutissent à la Bahiret de Bou Ghrâra⁷⁵. Il faut comprendre qu'Hérodote ne pouvait avoir sur ces régions lointaines que des informations assez vagues ; toutefois l'essentiel à retenir pour notre propos est qu'en aucun cas, les dépressions fermées des grands chotts de Tunisie ne peuvent correspondre au lac Tritonis d'Hérodote, qui communique largement avec la mer.

Fig. 4. — La Petite Syrte et son arrière-pays.

Mais arrêtons là les citations du texte de Jean Peyras et Pol Troussset, intéressantes du fait de des comparaisons des sources anciennes et modernes, dont il ressort :

- a. Que les Anciens - et jusqu'à Ch-J. Tissot et Elie Roudaire – disent que la Petite Syrte était une mer intérieure qui communiquait avec la Méditerranée et se serait asséchée suite à des mouvements tectoniques récents.
- b. Que les Modernes suite aux études géomorphologiques du géologue français R. Coque nient une quelconque liaison des chotts actuels algéro-tunisiens – qu'il qualifie de sebkah –avec la Méditerranée.

Cette opposition frontale et temporelle, il en résulte que tous les écrits anciens sont renvoyés dans le fond mythique, antique et historique fondement de la culture occidentale, ainsi niée par l'examen scientifique « géomorphologique » de l'état des lieux de la Tunisie présaharienne : « si tant est qu'une liaison précaire ait pu exister, dans une phase lagunaire de l'histoire des sebkahs, elle ne pourrait se situer qu'avant le Pleistocène ancien, au mieux selon certains auteurs vers 35000-25000 B.P.⁷⁶

Il va donc falloir aller voir de plus près les études « géomorphologiques » de R. Coque ; citons dans un premier temps deux Comptes rendus scientifiques – A et B - relatifs à la thèse de R. Coque

⁷² Polybe, I, 39, 2-4.

⁷³ Peretti (A.), // *Periplo di Salace*, p. 327 : exemple de la Mer d'Azov appelée Μαιώτις λίμνη bien qu'en communication avec la Mer Noire par le Bosphore Cimmérien (détroit de Kertch).

⁷⁴ Ibid., p. 327-333.

⁷⁵ Desanges (J.), op. cit., p. 269 — Troussset (P.), op. cit., C.T., 1984, p. 47 : il s'agit de l'oued bou Ahmed et de l'oued es Sedd Smar.

⁷⁶ D'après J. Peyras et P. Troussset, *Le lac Tritonis et les noms anciens du chott El Jérid*, p. 151.

e) **Roger Coque. — La Tunisie présaharienne, étude géomorphologique,**
476 p., xxx planches photo, 4 cartes h. t.

- **D'après Capot- Rey Robert.** La Tunisie présaharienne, étude géomorphologique. In : Méditerranée, 4^e année, n°4, 1963. pp 79-85.

Notre connaissance de la morphologie saharienne se bornait jusqu'à ces dernières années à des vues générales, appuyées sur les observations des explorateurs et sur des cartes à petite échelle, l'emploi de véhicules tout terrain, la publication des photos aériennes, la généralisation des méthodes d'analyse en laboratoire ont permis de changer d'objectif et d'aborder l'étude de détail. La thèse que M. Coque vient de consacrer à la Tunisie « présaharienne » montre qu'une étude régionale, conduite avec tous les moyens dont nous disposons aujourd'hui peut renouveler notre connaissance de la morphologie aride.

Il est vrai que le terme de « présaharienne » semble d'abord en restreindre la portée. Dans l'esprit de l'A, il souligne le dualisme structural. La région qui s'étend des chaînes de Gafsa aux confins de l'Erg oriental appartient à deux domaines distincts : au Nord, aux guirlandes atlasiques où le plissement s'est poursuivi jusqu'au Villafranchien; au Sud, à la plate-forme saharienne où les déformations se sont arrêtées à l'Eocène; par ailleurs c'est là que se fait le passage de la steppe au désert. Cependant le Présahara n'est pas seulement une zone de transition, il a son originalité climatique, végétale et humaine qui a été mise en lumière pour le Sud marocain, par F. Joly; on ne saurait y faire rentrer des pays comme le Djerid, le Nefzaoua et la Hamada qui sont semés de dunes vives et où prospèrent les palmiers deglet nour. A la fois saharienne et présaharienne, cette partie de la Tunisie méridionale porte la trace de toutes les vicissitudes du relief dans le Sahara du Nord.

L'ouvrage comprend trois parties : le cadre structural, l'évolution des versants, l'histoire morphologique quaternaire.

Le matériel rocheux se compose d'une part de sédiments marins, d'âge crétacé ou éocène, calcaires, grès et marnes, d'autre part d'une formation continentale, sables, argiles et conglomérats, attribuée jadis au Mio-Pliocène, mais dont le sommet appartient déjà au Quaternaire.

Deux séries de plissements se laissent reconnaître, les uns postlutétiens, les autres villafranchiens, attestés par des conglomérats fortement redressés comme au Sud de l'Aurès. Parmi les données lithologiques, l'auteur fait une place de choix aux croûtes gypseuses qui recouvrent les glacis, les premières dunes de l'Erg et en général tous les reliefs, à l'exception des sommets. La carapace calcaire (croûte à Helix) que recouvre les steppes de la Tunisie centrale et la Dj effara n'existe pas ici. Enfin, trait essentiel du cadre structural, la présence de trois grandes sebkhas, les chotts Fedjadj, Gharsa et Djerid; les dépôts de bordure y attestent une alternance d'épisodes lagunaires, marqués par des plages à Cardium, et de creusement, indiqués par des terrasses.

Ainsi l'érosion s'est trouvée en présence de deux dispositifs structuraux: au Nord une série de couches plissées, alternativement dures et tendres; Au Sud des couches calcaires très faiblement inclinées. Dans le premier cas se sont développés, à côté de formes structurales azonales, des glacis d'érosion couverts d'alluvions, encroûtés, emboîtés et convergents vers l'aval; dans le second cas la

hamada sénonienne a été disséquée, antérieurement au Mio-Pliocène, par un réseau ramifié de vallées dont les versants taillés en pédiments, remontent au Villafranchien. Pour être complet, l'auteur fait une place aux formes d'accumulation éolienne, du moins aux formes mineures, nebkas et barkhanes, l'Erg oriental lui-même demeurant en-dehors de son sujet. Tous ces reliefs sont reportés sur une carte morphologique d'ensemble au 1/50 000 et sur des cartes de détail en noir qui sous une forme parfaitement claire et expressive, rassemblent une documentation exhaustive.

La troisième partie retrace les transformations du système d'érosion depuis la fin du Villafranchien qui vit le façonnement des pédiments de l'Extrême Sud et l'apparition de la première lagune à Cardium jusqu'à la période actuelle en passant par les différents cycles, quatre au total, qui ont fait alterner planation latérale et érosion linéaire. Au travers de ces épisodes, tour à tour un peu plus froids et un peu plus chauds, se manifeste une tendance à l'accentuation de l'aridité interrompue par des reprises de pluviosité que l'auteur maintient dans des limites réduites. Nous sommes loin de l'ampleur des variations thermiques et pluvio-métriques que révèlent les paléosols des montagnes du Sahara central⁷⁷.

Ce bref résumé ne saurait donner une idée de la richesse de la documentation, de la minutie avec laquelle l'auteur a analysé le relief, de la variété des méthodes qu'il applique à l'étude des dépôts; on s'en convaincra mieux en revenant au chapitre consacré aux glacis de piémont⁷⁸, un des plus attachants de l'ouvrage.

L'explication qui en est donnée n'est pas nouvelle, au moins pour des géographes français. M. C. attribue le principal rôle au ruissellement diffus en rigoles et en nappes, que les cailloux du reg empêchent de se concentrer. L'interprétation des emboîtements va également dans le sens de la morphologie climatique. Un phénomène aussi général, indépendant des déformations récentes — on verra plus loin que les glacis servent au contraire à limiter celles-ci dans le temps — et de la nature du niveau de base, ne peut s'expliquer que par des variations climatiques, la planation s'opérant en période de surcharge, le creusement linéaire en période de désagrégation ralentie. Encore faut-il que la fragmentation fournisse des débris grossiers, et pas seulement des grains, et que ces débris aient été de plus en plus fins au cours des cycles successifs, si l'on veut expliquer la convergence des glacis, en dépit du creusement des sebkhas par déflation pendant les périodes arides. Enfin l'auteur reconnaît que ces glacis ont cessé, à de rares exceptions près, d'être façonnés par le système d'érosion actuel, qu'ils sont fossilisés par une croûte qui les immunise contre les attaques du ruissellement concentré. Ils sont même protégés contre la karstification ce qui est plus singulier si l'on songe à la facilité avec laquelle en Afrique du Nord des dépressions fermées apparaissent dans la croûte.

L'originalité de ces glacis du Sud-tunisien ne réside pas seulement dans la perfection de leur aplanissement, qu'illustrent de belles photographies; elle tient à leur couverture alluviale et à la carapace gypseuse qui la scelle. L'auteur a cherché à définir par l'aplanissement et l'émoussé des

⁷⁷ Il faut noter toutefois l'abondance des pollens de cèdres dans les alluvions moustériennes d'El Guettar; l'Orbata était alors une réplique de l'Aurès.

⁷⁸ Le terme est pris dans tout l'ouvrage avec son sens restreint comme synonyme de versant en roche tendre au pied de relief en roche dure. L'A. réserve le nom de pédiment aux aplanissements taillés dans une roche compacte, ici les calcaires sénoniens du Dahar; la dualité des termes implique des processus d'élaboration différents.

cailloux de la couverture le système d'érosion qui avait mis en place celle-ci, il ne semble pas qu'il y soit parvenu soit que les crues aient été trop courtes ou trop espacées pour permettre un façonnement caractéristique, soit qu'il se mêle toujours aux alluvions trop de débris en place. Plus probants sont les résultats de l'analyse physique et chimique des croûtes. Indifférents à la nature du soubassement et variations de la topographie, celles-ci sont faites d'un minéral allogène qui ne peut avoir été mis en place que par le vent. L'auteur suppose qu'au moment où le niveau de la lagune s'abaissait, les sels dissous venaient cristalliser en surface; le vent balayant le fond de la sebkha entraînait à la fois l'argile floculée, les chlorures et le gypse; les chlorures étaient ensuite ramenés vers le fond par les eaux de ruissellement tandis que le gypse accumulé à la surface du glacis et cimenté recouvrait d'une carapace la couverture alluviale. Le mécanisme invoqué rappelle, on le voit, celui qui a donné naissance aux lunettes sur le bord des sebkhas. Il suppose un approfondissement de la sebkha par la déflation et un retour des éléments les plus solubles; reste à savoir si le simple lessivage différentiel suffit à expliquer l'homogénéité des carapaces gypseuses⁷⁹.

Placés ainsi au cœur de l'ouvrage, comme ils sont au premier plan du paysage, ces glacis constituent la pièce maîtresse pour la solution des problèmes que pose le relief. Et d'abord l'âge des derniers mouvements tectoniques. En se fondant sur la découverte d'outils acheuléens dans les conglomérats de Gafsa, certains auteurs ont cru pouvoir affirmer la continuation de l'orogénèse atlasique jusqu'au Paléolithique inférieur. En réalité la formation de Gafsa est antérieure au glacis qui la nivelé, et si les conglomérats sont effectivement inclinés à 45°, le glacis lui-même n'est pas déformé. L'outillage a été trouvé, non dans la masse des dépôts, mais en surface, pris dans la croûte zonaire. Ainsi il n'y a pas de raison de prolonger au delà du Villafranchien l'âge des derniers mouvements atlasiques. Le résultat est de poids, car en éliminant l'explication tectonique, il ouvre la voie à d'autres causes.

Le second problème est d'ordre paléogéographique. Les oueds actuels, à l'exception des petits oueds côtiers, se terminent dans les chotts qui sont autant de bassins fermés distincts, ayant une origine différente et situés à des altitudes variant entre une vingtaine de mètres au-dessus et une vingtaine de mètres au-dessous du niveau de la mer. Or le glacis inférieur qui accompagne ces oueds se prolonge par une basse terrasse qui est pratiquement à la même altitude que les bords des trois cuvettes; à deux moments au moins, les chotts ne faisaient qu'une seule lagune. Si l'on songe que le niveau de la lagune était, à quelques décimètres près, celui du seuil d'Oudref qui sépare le chott Fedjadj du golfe de Gabès, et que la terrasse renferme en abondance des coquilles d'un Mollusque considéré comme marin, *Cardium edule*⁸⁰, on n'échappe pas à l'idée que la mer a

⁷⁹ J. Boulaine a suggéré qu'il y avait eu, postérieurement au dépôt, concentration du gypse en profondeur par évolution pédologique et que l'horizon supérieur avait été enlevé. Trav. I.R.S., tome XX, 1961, p. 81.

⁸⁰ **La Coque commune ou Coque blanche (*Cerastoderma edule*) est un mollusque bivalve de la famille des Cardiidae. C'est la coque la plus consommée. La coque est un bivalve endogé, c'est-à-dire vivant dans le sol, se répartissant des sables fins aux vases sableuses. Il s'agit donc d'un animal ubiquiste, qui peut habiter dans des biotopes variés. Elle vit en zone intertidale, zone du littoral située entre les limites extrêmes des marées. Sa répartition est agrégative. Elle se distribue de la Norvège au Sénégal, mais se retrouve en plus faible densité dans la Méditerranée. Son aire de répartition nous indique qu'elle peut tolérer une large gamme de températures (de près de 3°C en Norvège à près de 30°C au Sénégal). De plus, les coques sont des organismes ectothermes poïkilothermes (à sang froid), la température a donc un impact direct sur le métabolisme avec un Q10 max de la respiration de 1,093. Les individus vivent en moyenne 2 à 4 ans, mais peuvent atteindre les 10 ans. C'est un animal gonochorique dont la maturité sexuelle dépend plus de la taille**

pénétré à un moment donné dans la cuvette des chotts. Suggérée par le spectacle des vagues de sable et des nappes de sel, l'hypothèse de la « mer saharienne » a semblé un moment confirmée par la découverte d'une faune relictive de poissons⁸¹ et de crevettes dans les sources du Djerid et de Nefzaoua ainsi que de Foraminifères marins dans les couches de remplissage du Djérid. Ce n'est pas le moindre mérite de M. C. que d'avoir fait justice de cette légende sans cesse renaissante.

Aucun des arguments invoqués en faveur d'une pénétration de la mer n'est décisif. Les Cardium vivent aussi bien en milieu saumâtre qu'en milieu marin et d'ailleurs ils sont accompagnés ici de coquilles d'eau douce. La microfaune signalée dans le remplissage du Djérid existe déjà dans les quatre couches crétacées et éocènes du pourtour et provient sans doute de leur remaniement; tout indique que la faune des chotts a vécu dans une lagune; reste à savoir comment celle-ci s'était remplie et comment elle s'est vidée.

L'absence de déformations dans le système des glacis qui convergent vers les chotts interdisant de faire appel à des mouvements post-villafranchiens, seuls peuvent avoir joué les changements de climat.

A l'heure actuelle nous voyons l'eau revenir chaque hiver à certaines places bien définies dans les chotts, et disparaître l'été parce que l'équilibre entre les remontées d'eau artésienne et l'évaporation est périodiquement rompu; la même chose a dû se produire dans le passé. L'envoyage de la lagune a dû résulter d'une modification positive du bilan hydrologique amenant un relèvement de la nappe; on en a la preuve dans l'existence de sources à 10-15 m au-dessus des émergences actuelles. Inversement une diminution des pluies a dû amener le dessèchement de la lagune et la précipitation des sels. Il n'est plus question, on le voit, d'une pénétration de la Méditerranée jusqu'à Biskra; l'absence de toute trace de transgression au-dessus du seuil d'Oudref, conjuguée avec la stabilité de la région au Quaternaire récent, s'y oppose; on démontre même que la mise en eau de la lagune fut contemporaine d'une régression. En revanche il est possible qu'au cours d'une phase humide la lagune se soit déversée temporairement dans la Méditerranée, comme cela se produit parfois pour le lac Kelbia, dans la Basse steppe tunisienne, et c'est par cette voie qu'aurait été assuré le peuplement de la lagune.

que de l'âge et se situe autour de 13 à 16 mm. On trouve *Cerastoderma edule* plus particulièrement dans les estuaires et les baies sableuses. Sa distribution va de la Norvège au Portugal. On peut la retrouver jusqu'au Sénégal. Elle vit sur une large proportion de la zone de balancement des marées.

⁸¹ Depuis le début du siècle de nombreux voyageurs ont ramené des poissons capturés dans les petites collections d'eau du Sahara (gueltas, oueds). Une quinzaine d'espèces ont ainsi été identifiées, comprenant plusieurs *Barbus* (*B. apleurogramma*, *B. bynni occidentalis*, *B. deserti*, *B. macrops*, *B. pobeguini*) deux espèces de *Labeo* (*L. niloticus* et *L. parvus*), *Raiamas senegalensis*, deux espèces de *Clarias* (*C. anguillaris*, *C. gariepinus*), un *Cyprinodontidae* (*Epiplatys spilargyreus*), et trois *Cichlidae* (*Hemichromis bimaculatus*, *Sarotherodon galilaeus*, *Tilapia zillii*). C'est dans la région Ennedi-Tibesti qu'a été collecté le plus grand nombre d'espèces, mais des poissons vivants ont été capturés dans l'Adrar de Mauritanie, le Hoggar, le Tassili N'Ajjer.

Presque toutes les espèces, à l'exception de *B. apleurogramma* et *B. deserti*, sont présentes dans les bassins nilo-soudaniens situés plus au sud. Il est maintenant bien établi que ces espèces sont des relictives d'une époque pluvieuse durant laquelle les bassins du Tchad et du Niger s'étendaient beaucoup plus au nord. Les populations actuelles ont été isolées il y a environ 5 à 6 000 ans.

Ayant ainsi établi sans contestation possible la primauté du climat comme facteur de l'évolution morphologique au Quaternaire, l'A. a cherché à dater les oscillations climatiques. La tentative n'est pas nouvelle; ce qui fait l'originalité de celle-ci, c'est d'abord qu'elle part de données morphologiques, seules capables d'enregistrer avec une fidélité suffisante des variations de sens contraire, et non pas simplement, comme le font les faunes et les flores, un progrès de dessèchement ; c'est ensuite qu'elle associe étroitement les dépôts, par eux-mêmes peu caractéristiques, avec les restes d'industries trouvés au milieu d'eux. A cet égard M. C. a eu la chance de travailler sur une des régions les plus riches de l'Afrique du Nord, et une des mieux prospectées, ainsi qu'en témoignent les noms d'Atérien (de Bir el Ater, près de Tébessa) et de Capsien (de Gafsa). De cet appui réciproque que se prêtent la morphologie et la préhistoire résultent des datations précises : Acheuléen évolué pour le glaciaire 3, Moustérien pour le glaciaire 2, Capsien pour la basse terrasse ; seul le Néolithique n'a pas de place définie dans ce relief.

Par ailleurs, une partie de la région étant située en bordure de la mer, il était tentant de chercher à établir des corrélations avec les étages marins reconnus sur les bords de la Méditerranée. Seules les plages les plus récentes sont représentées ici; cela permet néanmoins à l'Auteur d'établir que le façonnement des derniers glacis fut contemporain d'une régression et leur dissection, d'une transgression. Ces résultats rejoignent ceux auxquels sont arrivés au Maroc les géographes et les géologues (4)⁸², et tout récemment encore le préhistorien P. Biberson (5)⁸³. Ils sont même en un certain sens plus faciles à expliquer que sur les bords de l'Atlantique car le fond de mer qui a émergé au cours des régressions est ici une plate-forme à pente très faible (cas analogue à celui du Golfe de Venise envisagé par Trévisan) tandis qu'en période de transgression les petits oueds côtiers apportaient trop peu d'alluvions à la mer pour remblayer leur estuaire. Un hiatus subsiste donc entre la section aval où le creusement était commandé par les oscillations du niveau de la mer, et la section amont où planation et érosion linéaire ont été en relation avec les changements de climat. Mais en Tunisie la corrélation n'est établie que pour les dernières oscillations glacio-eustatiques; en l'absence de toute plage supérieure à 15 m et de tout « fossile humain » antérieur à l'Acheuléen évolué, on ne peut fixer la date exacte du plus ancien glaciaire. De même l'absence d'un des termes continentaux reconnus au Maroc empêche de transposer purement et simplement les séquences marocaines dans le contexte du Sud-tunisien.

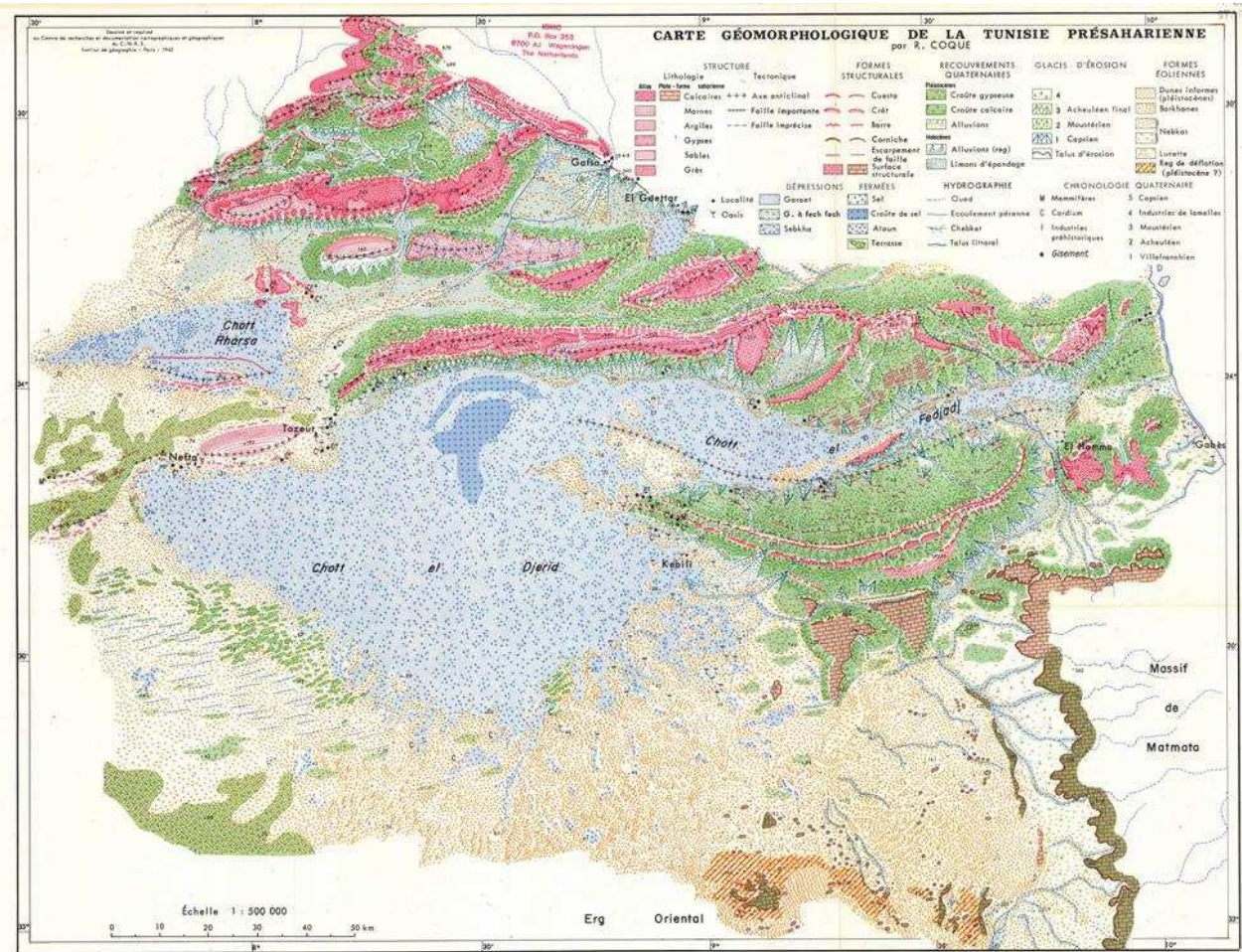
En dépit de ces lacunes stratigraphiques dont la subsidence prolongée du Golfe de Gabès est sans doute responsable, au moins pour les plages, l'ouvrage de M. C. apporte sur l'évolution du Sahara au Quaternaire des conclusions d'une très grande portée. On retiendra d'abord l'équivalence des Pluviaux nord-africains et des Glaciaires européens, ce qui implique que les pluies qui ont affecté à certains moments le Sahara du Nord étaient des pluies de front polaire; seule la petite récurrence humide du Néolithique pourrait avoir eu une origine tropicale (et encore l'argument tiré de la présence d'acacias dans le Bled Thala au nord de Gafsa, est-il loin d'être décisif (6). De même on peut considérer comme démontré le rôle prépondérant des pulsations climatiques dans le modelé des versants, et ceci dans une région où a priori on serait tenté d'imputer à la tectonique toutes les

⁸² Ils sont résumés par J. Dresch : Les changements de climat et les mouvements du sol en Afrique du Nord au cours du Plio-Quaternaire. *Information géographique*, 3, mai-juin 1960.

⁸³ P. Biberson : Le cadre paléogéographique de la préhistoire du Maroc Atlantique. Publications de la Faculté des Lettres d'Alger, 1961, n° 2. (6) Certains botanistes pensent qu'il pourrait s'agir de plantations romaines.

reprises d'érosion. Enfin il est acquis que, conformément à ce qui a été observé au Maroc, c'est au cours de périodes relativement froides et humides que s'est opérée la planation, au début des périodes arides que se place la dissection des piémonts. Rapprochés de ceux auxquels on est arrivé au Sahara occidental, dans les bassins du Guir et de la Daoura, ces résultats permettent d'envisager l'évolution d'ensemble du Sahara du Nord, au Quaternaire.

On éprouve un scrupule, après un pareil ouvrage, à présenter une observation personnelle; aussi bien doit-elle être prise non comme une critique, mais comme un vœu. L'A. qui a reconstitué la succession des climats, au Quaternaire ancien et récent, s'est montré fort discret sur le climat actuel. Il est entendu une fois pour toutes que celui-ci est marqué par la stabilisation des formes, mise à part l'action du vent. Mais la paralysie des autres agents n'est que relative. M. C. n'a certainement pas oublié plus que nous certaine nuit de février où il gela à -6° près de Ksar Rhilane, nuit qui fut suivie d'une tiède journée ensoleillée. On aimerait savoir ce que le gel au sol, qui se produit en moyenne au moins une fois par an, sauf dans la cuvette des chotts, peut avoir comme effet sur les calcaires de la Hamada ou sur les cailloux des regs. Un autre point à considérer est la fréquence des pluies torrentielles. Elle semble particulièrement grande autour du golfe de Gabès et quelques-unes ont provoqué récemment dans la région d'El Hamma des dégâts considérables. S'il est vrai, comme le répète M. C. qu'entre les périodes « pluviales » et les périodes arides il y a eu simplement une différence dans le degré d'aridité, ces déluges actuels permettent de connaître aussi pour le passé, sinon la vitesse à laquelle ont travaillé les agents atmosphériques, du moins les modalités de leur action. R. CAPOT-REY, (Institut de Géographie d'Alger.)



- NOTES ET COMPTES RENDUS 411 - OUVRAGES REÇUS (dont les sujets n'appartiennent pas au domaine de NOROIS)

Roger Coque. — La Tunisie présaharienne. Étude géo morphologique. Thèse Lettres, Paris, 1962. Paris, Golin, 1962, 1 vol. 27 x 21 de 476 p., 85 fig., 30 pi. phot. 4 cartes, 65 francs.

La thèse de M. Coque, bien que portant sur une région bien déterminée et modérément étendue, présente un grand intérêt pour la géographie générale des régions arides. et sub-arides. Le secteur étudié n'appartient plus franchement au* domaine méditerranéen, pas encore nettement au désert. Mais il participe des deux. Le Nord, encore atlasique, formé de plis échafaudés au cours des deux périodes tectoniques (Néogène et villafranchienne) est constitué d'anticlinaux discontinus, tordus, faillés ; cette zone se termine par un grand accident complexe qui ne présente pas ici la belle simplicité de l'« accident sud-atlasique » marocain ou algérien. Elle est bordée au Sud par un grand dôme évidé en combe, où s'est logé le Chott el Fedjad, apophyse nord orientale du Chott Djerid et où la tectonique n'a pas rejoué depuis le Nogène. (NDLR : est-ce vraiment juste si on sait que l'Afrique se rapproche de l'Europe encore aujourd'hui ?). L'extrême Sud, nettement plus sec, passe rapidement aux paysages tributaires de la Hamada.

Trois grands traits dominent toute la morphologie de la région et posent de délicats problèmes d'interprétation :

1° **Les croûtes** recouvrent la plupart des roches et des formations superficielles, y compris, à l'extrême Sud-Ouest, les dunes. Mais seuls l'extrême Nord et l'extrême Sud révèlent une croûte calcaire du type habituel, dit « zone ». Le reste est couvert d'une croûte gypseuse. **En éliminant les hypothèses formulées à diverses reprises, invraisemblables ou téméraires, R. Coque arrive à conclure que ces croûtes résultent d'un saupoudrage éolien** sous un climat particulièrement propice. La croûte calcaire daterait du Villafranchien; la croûte gypseuse se serait formée à quatre reprises jusqu'à l'époque wûrmienne.

2° **Les Chotts** (ou plus exactement les sebkhas, le mot chott désignant les pâturages sis au bord des dépressions) sont de grandes nappes de sel, dont le fond n'est pas plat (altitudes de 15 à 31 m) qui ne sont jamais recouvertes de plus de 2 à 3 décimètres d'eau, jamais simultanément sur toute leur étendue, jamais plus de trois, au grand maximum quatre mois de suite, et pas tous les ans. Ils révèlent cependant quelques cheminées remplies, en permanence, d'eau saumâtre, les aïoun. Ils représentent le champ d'évaporation d'une gigantesque nappe artésienne, dont le niveau a légèrement varié au cours du Quaternaire, et tendent à s'excaver sous l'action éolienne.

3° **Les glacis** sont, comme dans le Sud Marocain, le trait fondamental de la topographie des versants. Rarement en roche dure (pédiment) et uniquement dans le Sud, ils remontent alors au Villafranchien. Plus généralement en roche meuble, très peu couvert d'alluvions, ils forment 3 (au Sud) ou 4 (au Nord) < séries > emboîtées, que l'auteur parallélise avec les séries marocaines, suivant le tableau ci-après.

La dissection de chacun des glacis et l'encaissement des torrents sont effectués en période aride, par concentration du ruissellement ; la planassions latérale, au contraire, date des périodes humides et fraîches, propices au ruissellement en nappes (sheet flood, rare, sheet wash plus fréquent ; entre les deux, différence d'intensité) ou en rigoles multipliées (rill wash).,

De faibles oscillations climatiques suffisent pour provoquer le passage d'une phase à une autre. Les périodes pluviales correspondent aux périodes glaciaires d'Europe.

Date	Age	Morphologie	Littoral	Préhistoire	Maroc
	Villafranchien	Pédiment Carapace calcaire			Moulouyen
	Quaternaire s.s.	Glacis 4	Transgression		Salétien Amirien
— 44.300		Glacis 3	Tyrrhénien I	Acheuléen récent	Tensiftien
	Würm	Glacis 2 Croûte gypseuse IV	Tyrrhénien II Flandrien	Moustérien	Soltanien
— 14.300 — 8.600		Glacis 1		Capsien	Rharbien
	Böhl				
— 5.650 — 3.050				Néolithique	

Outre ces trois points essentiels, tout est à lire et à méditer dans cet ouvrage : évolution du relief plissé, formes sableuses et rocheuses désertiques, mécanismes de l'hydrologie, mode d'attaque des roches suivant les climats, tels sont quelques-uns des innombrables points sur lesquels R. Coque apporte idées ou faits nouveaux. Il y parvient grâce à une érudition multiple, qui lui permet de doser les arguments de toute sorte, morphologiques et sédimentologiques naturellement, mais aussi paléontologiques, archéologiques, biologiques,

Les discussions sur les méthodes comptent parmi les pages les plus neuves et les plus vivantes. Peu de points resteraient dans l'ombre, malgré la très grande prudence de l'auteur. Peut-être trouverons-nous un peu de brièveté dans l'exposé du processus de la naissance des glacis ; en revanche, leur évolution et leurs emboîtements sont fort bien décrits. Notons au passage que, pour l'auteur, les causes des glaciations peuvent être aussi bien hygrométriques qu'hypothermiques (p-415), ce qui ne semble pas être l'avis de J. Tricart dans son récent manuel. Et que l'expression cycle d'érosion s'applique ici à des phases commandées par les soulèvements montagneux (NDLR : cela voudrait-il dire que la frange Nord des chotts s'est soulevée 4 fois ?), donc,-par des phénomènes d'amont, et non par des rythmes marins ou continentaux d'aval, comme c'est le cas chez les créateurs de l'expression. (André Meynier).

f) Jean DRESCH - .MOUVEMENTS DU SOL QUATERNAIRES AU MAGHREB ORIENTAL

« Des observations récentes dans le Maghreb oriental¹, et dont j'ai pu vérifier sur- place l'exactitude, permettent de déterminer avec une remarquable précision l'âge des derniers plissements au Quaternaire. En Tunisie, la série continentale qui, dans le Sud, repose souvent en concordance sur la série marine crétacée-éocène débute au Miocène, se poursuit presque toujours en concordance au Pliocène, au Villafranchien-Sicilien et se termine par des conglomérats, grès, formations gypseuses. Cette dernière série est épaisse de 120 m. à Gafsa et y a été datée, jadis, par Vaufrey, de l'Acheuléo-Moustérien. Or, à Gafsa, ce complexe du Pleistocène moyen est plissé assez vigoureusement en un anticlinal faille dont le pendage est à 15° vers le Nord, le flanc Sud vertical le long de la faille. La croûte qui termine cette série continentale est plissée avec elle en bordure des plis de la Tunisie

orientale et méridionale. Par-dessus reposent, à Gafsa, des limons horizontaux qui ont fourni un outillage moustérien. A Constantine, Mr Mattauer a pu montrer que des dépôts lacustres datés du Moustérien sont situés sur le sommet du plateau de Mansourah, mais que des dépôts localement datés du Moustérien se trouvent 100 m. plus bas, au flanc de la gorge du Rhumel, dans la grotte aux Ours. Précisant une hypothèse que j'avais précédemment avancée, il conclut donc que le rocher de Constantine s'est soulevé le long de failles, inégalement, pendant le Moustérien. Ainsi une phase tectonique daterait du Moustérien inférieur, et serait majeure dans une bonne partie de la Tunisie. Mais les dépôts plus récents sont eux-mêmes déformés. Des conglomérats et grès à *Cardium* sont affectés de pendages à 45° sur la rive septentrionale du chott Djerid, aux environs de Tozeur. Cette plage ancienne à *Cardium* se retrouve ailleurs, sub horizontale, sur la rive Sud notamment, à 40-45 m. (G. Gastany, R. Coque, C Domergue). Or cette plage serait tyrrhénienne, moustérienne, bien que les *Cardium* soient tout le contraire de fossiles caractéristiques et qu'il soit actuellement impossible d'établir un raccord entre les couches à *Cardium* et les couches à Strombes. Mais les couches tyrrhéniennes à Strombes seraient le seul témoignage en Tunisie d'une transgression marine quaternaire, unique, et les assises supérieures contiennent en divers points un outillage moustérien. On est donc porté à croire que la transgression s'est avancée jusqu'au chott Djerid, sorte de golfe lagunaire où auraient pénétré les Foraminifères signalés au Djerid, devenu chott lors de la régression et par suite de la subsidence de la cuvette, le long de la flexure de Tozeur. Quant à la plage à Strombes, elle est bien elle-même déformée, comme l'ont signalé divers auteurs ; elle a été portée à 32 m. à Monastir, mais est immergée au large de la côte de Sfax et de Gabès. La reprise d'érosion, déterminée par ces déformations ultimes, explique les vallées de la région d'Oudref - Oued Akarit, dont le creusement serait postérieur à l'Ibéromaurisien.

Ces mouvements se sont prolongés jusqu'à l'époque actuelle, ainsi que le montre J. Pimienta à l'embouchure de la Medjerda : la butte de Galaat Andless est un anticlinal en voie de soulèvement dont la flèche a dépassé 7 m. en un millier d'années. Les mêmes couches, qui comblent l'ancien golfe d'Utique, sont, de part et d'autre, affectées de mouvements négatifs. (Jean Dresch.)

1. G. Castany, Sur l'âge récent de la phase ultime du diastrophisme majeur de l'Atlas tunisien oriental, Congrès A. F. A. S., Tunis, 1951 ; Introduction à l'étude du Mio-Pliocène de Tunisie, L'Atlas tunisien oriental (Bull. Soc. Se. nat. Tunisie, 1951) ; Étude géologique de l'Atlas tunisien oriental, 1951 ; Paléogéographie du Quaternaire en Tunisie (C. R. somm. Soc. Géol. de France, 18 mai 1953) ; Les plissements quaternaires en Tunisie (C. R. somm. Soc. Géol. de France, 1er juin 1953). — G. Castany, R. Coque, C. Domergue, Les plages quaternaires à *Cardium* des grands chotts du Sud Tunisien (C. R. Ac. Se, 27 mai 1953). — M. Mattauer, Découverte du Moustérien aux environs de Constantine ; ses répercussions morphotectoniques (C. R. Soc. Géol. de France, 2 mars 1953). — J. Pimienta, Un phénomène de néotectonique à l'embouchure de la Medjerda (C. R. Acad. Se, 16 mars 1953).

III. CHAPITRE 3 : GEOLOGIE DE L'AFRIQUE DU NORD

1. Généralités

En Afrique du Nord, les faciès marins se répartissent en quatre domaines :

– La **plate-forme saharienne** est occupée par une vaste mer épicontinentale qui dépose des séries salines prolongeant les dépôts chimiques du Trias ; ces sels sont limités à la moitié nord-orientale du domaine saharien, alors qu'au Maroc la mer ne dépasse guère le grand accident atlasique qui

fonctionnait déjà comme flexure. Les influences marines sont plus sensibles au Bajocien, dont les dépôts fossilifères sont connus, dans le Sud tunisien, jusqu'à 400 kilomètres des côtes actuelles.

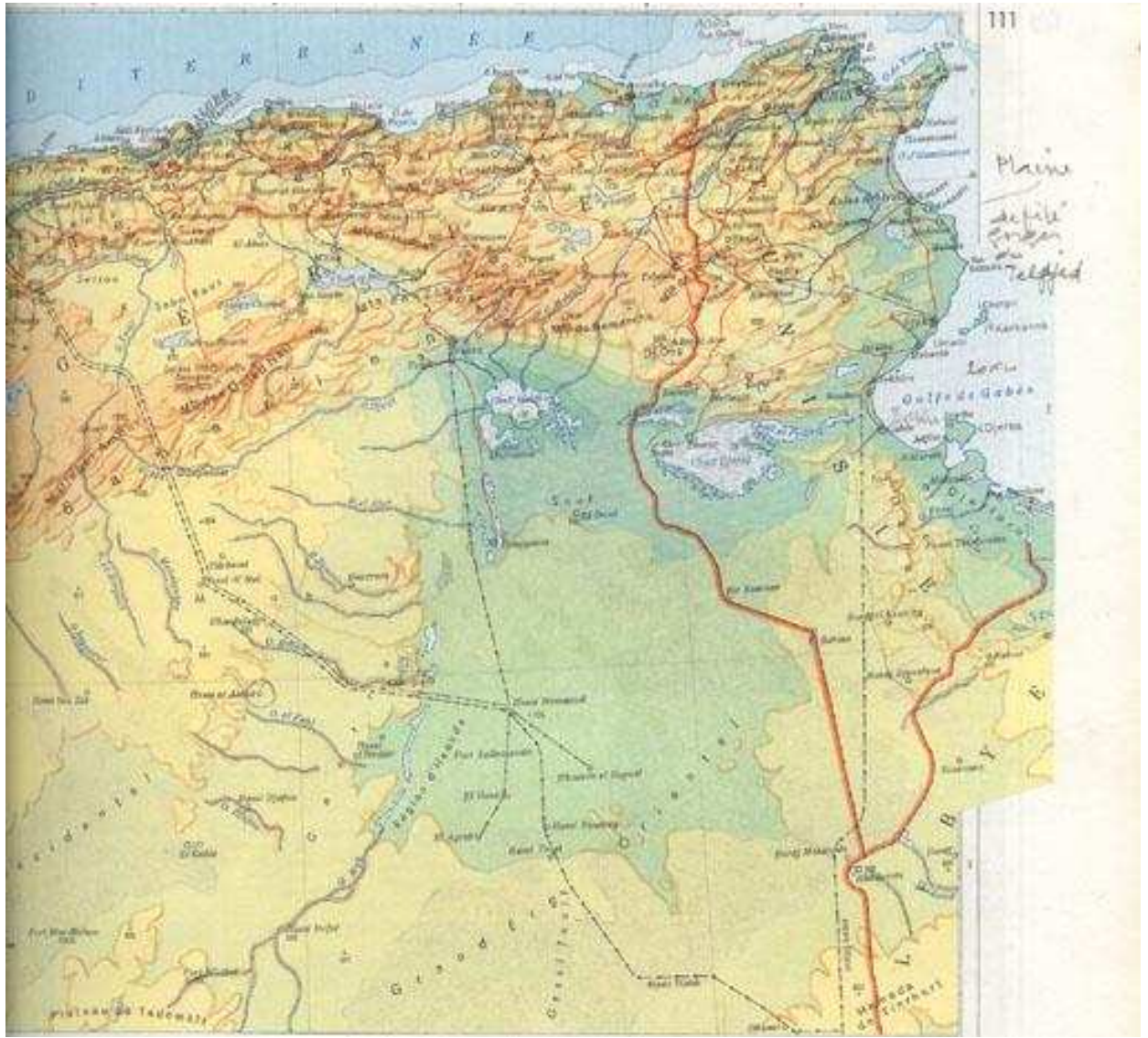
– Le ***sillon atlasique***, fortement subsident se remplit de sédiments dolomitiques ou calcaires, de couleur noire, avec des épaisseurs de 1500 à 4000 mètres. En Tunisie, le sillon bifurque de part et d'autre d'un môle à sédiments néritiques ou littoraux : le sillon tunisien pélagique constitue la branche nord-est, prolongation naturelle du sillon saharien, alors qu'une branche sud-est s'installe à l'emplacement des chotts avec 3000 mètres de sédiments.

– Les ***hauts plateaux*** sont couverts de dépôts souvent marneux du fait de l'éloignement des terres émergées, mais la faible profondeur permet le développement épisodique de biohermes. De vastes surfaces émergent de temps à autre (Meseta marocaine orientale, au Lias supérieur). Le Bajocien est partout transgressif, mais un recul s'amorce dès le Bathonien moyen, en particulier au Maroc. Ces hauts-fonds généralisés séparent le sillon atlasique de la mer ouverte : ils expliquent les dépôts euxiniques de mer calme des sillons, ainsi qu'une préconcentration des eaux à certaines époques (formations de dolomies), le sillon servant de relais évaporatoire à l'avant des bassins à sédiments salins de l'Erg oriental.

– Le ***sillon tellien*** reçoit d'abord des dépôts bathyaux marno-schisteux, mais des apports détritiques rythmés signalent bientôt l'apparition du faciès « flysch » dans un sillon parallèle, plus septentrional, séparé du précédent par un seuil à sédimentation calcaire discontinue (chaîne calcaire). La zone d'alimentation était donc plus au nord. Les séries de remplissage de ces sillons ont été fortement tectonisées au Tertiaire, et leurs éléments se retrouvent dans des écailles ou des nappes déversées vers le sud.

Partout en Afrique du Nord, le Jurassique supérieur est régressif, dès le Bathonien supérieur au Maroc. Sur les hauts plateaux algériens et en Tunisie orientale, il y a uniformisation des faciès au Callovo-Oxfordien, puis la mer se retire vers le nord au-delà de l'accident sud-atlasique.

2. Système hydrologique du bassin des Chotts et du Grand Erg Oriental



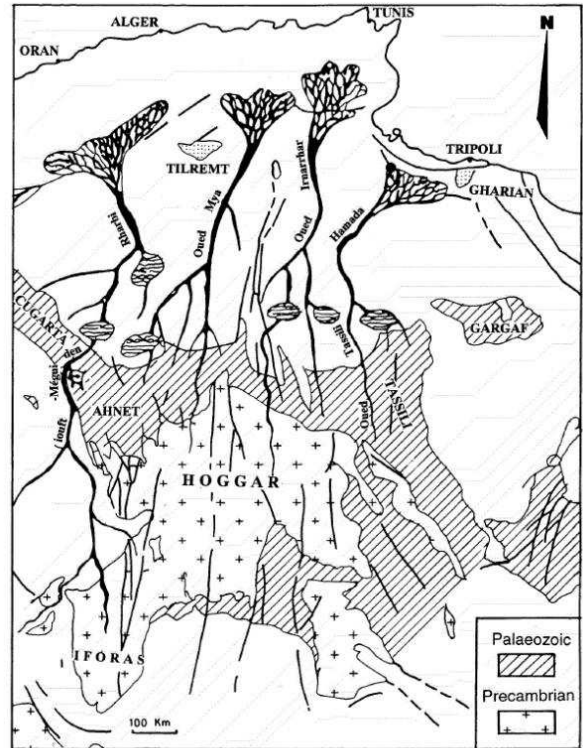
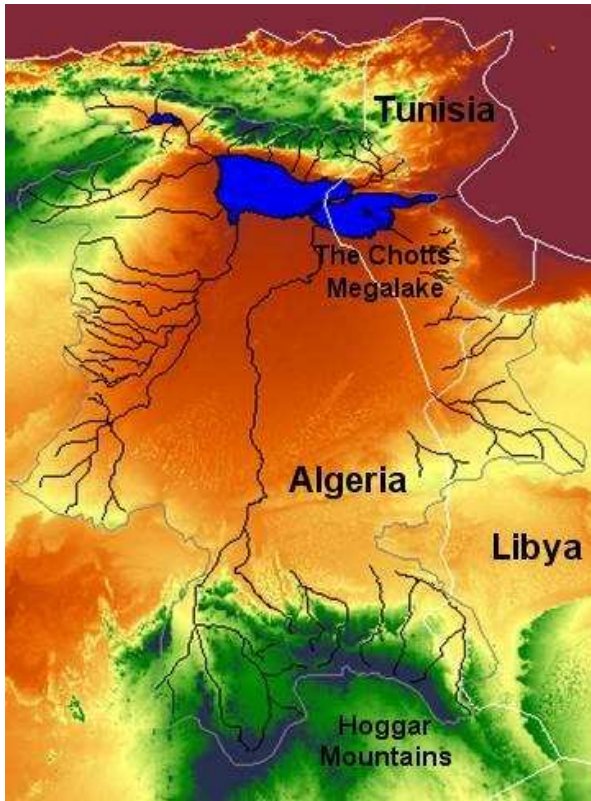
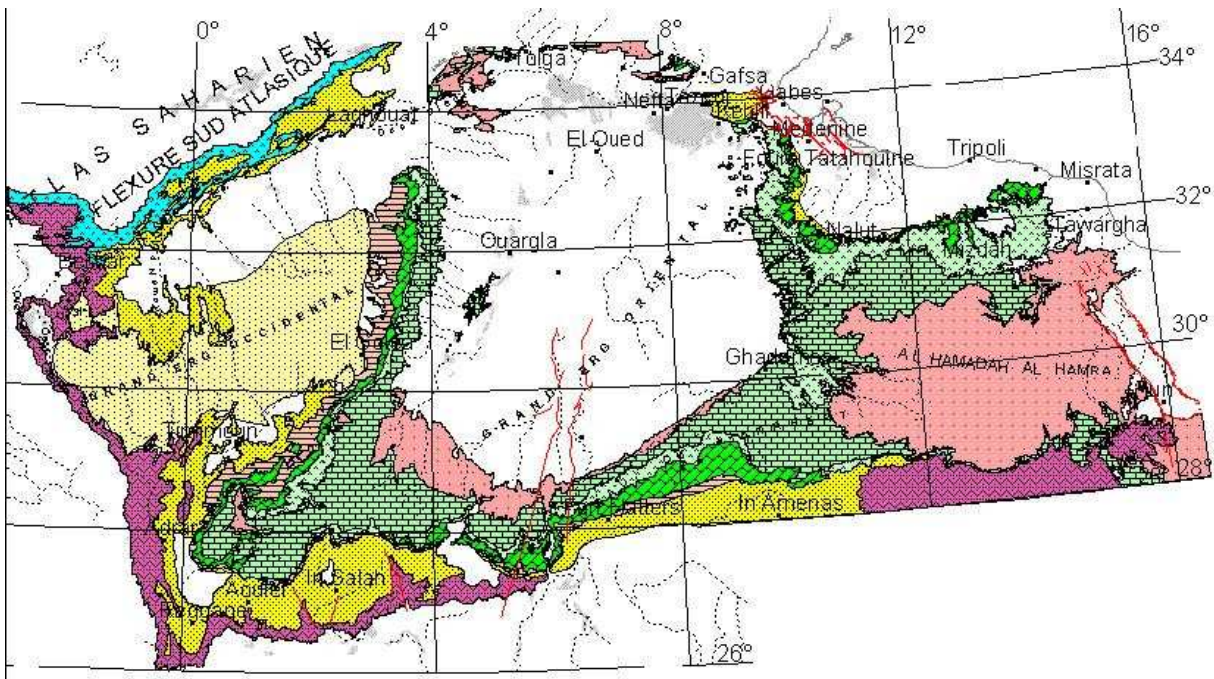


Fig.3-3 : Origine des sables du Continental Intercalaire (d'après, LEGRAND et GUIRAUD, 1990 in OUAJA, 2003)

3. Géologie du Sahara/ Grand Erg oriental / bassin des Chotts / Golfe de Gabès



4. Le rapprochement des plaques tectoniques de l'Afrique et de l'Eurasie

Depuis 50 Millions d'années la plaques tectonique de l'Afrique - qui dérive vers le Nord-est au rythme de 2,15 cm par année, la composante Nord étant de 1 cm par année – rapproche de l'Eurasie, ayant ainsi refermé la Téthys dont la Méditerranée en est le résidu actuel

Cette convergence a provoqué, pour l'Afrique du Nord, différents profils que nous retrouvons sur place :

- L'orogénèse de la chaîne de montagne de l'Atlas saharien et l'ensemble des plissements : hauts plateaux et chaîne du Moyen Atlas et de l'Atlas tellien (en partie)
- L'accident sud-atlasique, bien défini au Maroc et en Algérie (jusqu'à Biskra), et son prolongement plus complexe en Tunisie (région des chotts jusqu'à Gabès) ; zone de subduction ayant généré les fosses profondes du Continental intercalaire, en partie comblées par différents apports détritiques,
- Continent intercalaire ayant subi lui-même des contraintes différentielles (voir l'étude de A. Mhamdi) : failles de traction / effondrement / graben et failles de compression / soulèvement / horst à l'origine de soulèvements / affaissements locaux : horst d'Oudref / graben d'El Mida voire même la subsidence progressive de la cuvette et/ou l'affaissement du plateau continental dans le Golfe de Gabès.

5. L'accident atlasique ou flexure saharienne

6. La fosse du Continental Intercalaire (fosses, régime aquifère) étude M'hamdi/Gabès)

a) Coupes hydrogéologiques de la région des Chotts algéro-tunisiens

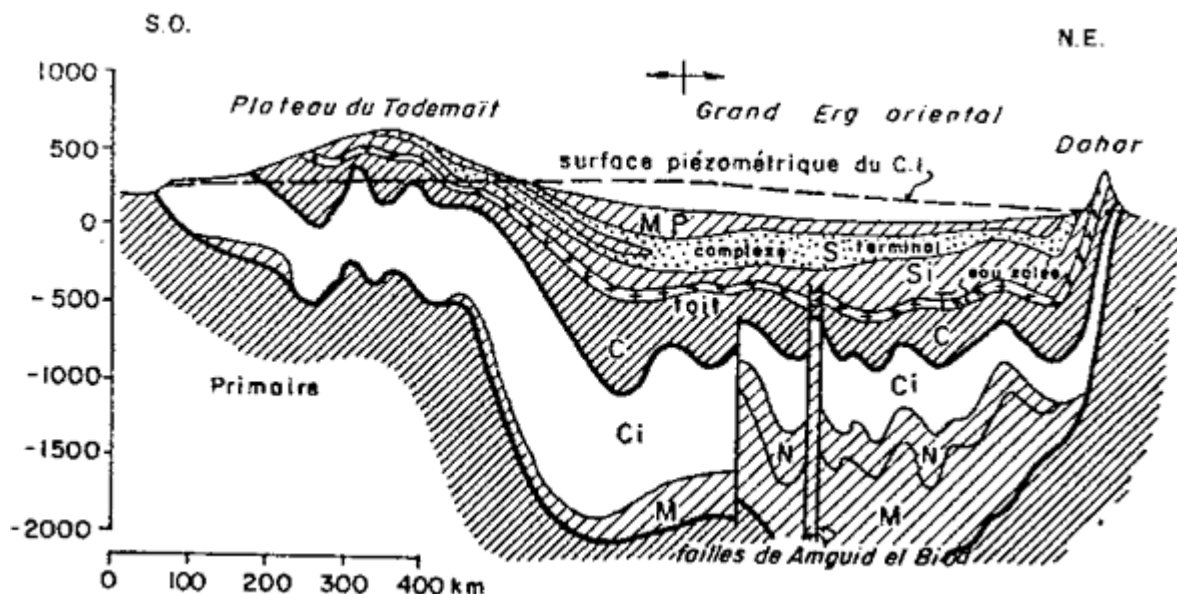


Fig : Coupe SO / NE (Δ Longitudinale) sur la fosse de la zone du Grand Erg Oriental et des Chotts

La plaine d'El Mida, qui fait partie de la région de Gabès-Nord (Tunisie méridionale), est caractérisée par des unités profondes, à fort potentiel aquifère, dans les séries gréseuses du Continental intercalaire (CI) ou carbonatées du Sénonien inférieur. Une étude géophysique par sondages électriques (SE) a été menée pour mieux reconnaître le sous-sol de cette plaine et, par conséquent, ses potentialités hydriques. L'analyse de l'ensemble des résultats montre que la zone prospectée est caractérisée par la succession de plusieurs terrains à résistivités contrastées et souvent affectés par des failles la subdivisant en deux structures essentielles, à savoir le graben d'El Mida et le horst de Draa Oudhref. Du point de vue hydrogéologique, deux niveaux géoélectriques peuvent constituer deux aquifères. Le niveau très conducteur dans le graben d'El Mida pourrait contenir une nappe salée et le substratum résistant du horst de Draa Oudhref pourrait contenir une eau de meilleure qualité. La forte salinité de la nappe d'El Mida pourrait provenir du nord à partir des terrains salifères de Zemlet El Beida par drainance verticale et latérale à travers la faille bordière du graben, et du sud-ouest à partir de Sebkhet El Hamma. Pour citer cet article : **A. Mhamdi et al., C. R. Geoscience 338 (2006).**

Voir les coupes schématiques transversale (ΔT) et longitudinale (ΔL)

(NDLR) Les eaux à forte salinité venant du lessivage des terrains salifères par drainance verticale et latérale s'écoulent par la faille bordière (ΔL) du graben d'El Mila - horst de Zemlet el Beida et celle (ΔL) à partir de Sebkhet El Hamma.

b) Extrait de l'étude d'Abdelkader Mhamdi :

C – STRUCTURE DE L'AQUIFERE

1. TECTONIQUE

Situé à l'extrémité septentrionale du continent africain, la Djeffara ainsi que le Chott Fedjedj ont constitué un sillon subsident bordé de tous côtés par des failles d'effondrement ou par de grandes flexures (flexure du Tebaga, du Chott Fedjedj) qui ont joué depuis le Permien.

Ces différents accidents se composent :

- de failles d'effondrement (planche 2) dont la plus importante, connue sous le nom de faille de Gafsa, se prolonge du nord-ouest au sud-est jusqu'à Homs en Libye. Il s'agit, en fait, d'un réseau de failles se relayant depuis Gafsa en passant par le Djebel Haïdoudi, le Chott Fedjedj, le Djebel Bou Nejma, la zone de Matmata Nouvelle et BeniZetene, relayé ensuite vers le nord-est par la faille de Mareth-Médenine dont le rejet dépasse 1.000 mètres et qui continue ensuite vers la faille de Ben Gardane.
Un réseau parallèle traverse Djerba, Djerf et la région de Zarzis donnant une tectonique en gradins ;*
- de failles de compression appartenant au système atlasique et dont la direction est perpendiculaire à la précédente. Le jeu de ces accidents orthogonaux a créé un dammier de Horsts et de grabens ;*

- de failles de réajustement post-quaternaire, de faible rejet, jouant un rôle dans l'écoulement de la nappe (faille de Gabès, de Kattana et du Zigzaou donnant naissance à des sources).

2. LES ENSEMBLES STRUCTURAUX

Ils se composent de cinq unités :

- a) La terminaison périclinale du Dahar où se fait la limite des deux bassins hydrogéologiques importants :
 - à l'est : le bassin de la zone côtière
 - à l'ouest : le bassin de la Nefzaoua
- b) La série monoclinale du Djebel Tebaga :
Ces deux ensembles à armature calcaire (Sénonien inférieur et Turonien) sont des zones d'alimentation par infiltration. Il y circule une nappe de surface libre, la mise en charge se faisant plus à l'est au niveau de la faille de Médenine.
- c) Le « damier d'El Hamma » (planche 2) :
constitué par une série de horsts et de grabens :
 - Horst de Bou Nejma marqué par une ligne de sources thermales (exutoire du Continental Intercalaire)
 - Horst ou pli coffré de Zemlet Beïdha qui marque la limite septentrionale de la zone côtière,
 - Graben de Henchir El Meïda, au sud du horst de Zemlet Beïda, pouvant véhiculer la nappe du Continental Intercalaire (sources de l'Oued Akarit), tout en recevant une certaine alimentation du flanc sud du pli coffré de Zemlet Beïda.
 - Dôme de Kkalaat Hammat plus au sud,
 - Graben de Tarfaïa-Oudref : il représente une inconnue pour l'exutoire du Continental Intercalaire, car si le fond est tapissé ou non de calcaires sénoniens relayés vers l'est par les sables du Miopliocène, on peut envisager ou non le passage de la nappe du Continental Intercalaire d'ouest en est. On a admis qu'il y avait un passage.
- d) La plaine côtière :
La tectonique en horsts et grabens se poursuit :
 - horst de Ragouba limité à l'ouest par la faille d'El Hamma et à l'est par la faille de Chenchou,
 - graben d'Oudref-Gabès, limité au nord par la faille d'Oudref-Hammat, au sud par la faille de Gabès à regard nord et à l'ouest par la grande faille de Médenine. La région de Chenchou peut être incluse dans l'ensemble de cette dépression vers où semble converger la nappe venant de l'ouest et du sud-ouest,
 - horst de Teboulbou qui correspond à une zone de calcaires fracturés. Vers M'Teurch et la mer, l'unité calcaire du Sénonien inférieur subit une érosion et un amincissement rapides donnant naissance à un paléo-karst dont le tracé sinueux ne peut être déterminé que par géophysique,
 - graben d'El M'Dou-Aïn formant un petit synclinal,
 - horst de Kettana-Zarat limité au sud-est par la faille de Zigzaou, au nord-ouest par la faille de Kettana et au sud-ouest par la faille de Médenine ; la fracturation des calcaires y est importante ainsi que l'érosion ; ils disparaissent au voisinage de Zarat,
 - graben de Mareth : c'est la plus importante zone d'effondrement et de subsidence et est limitée au sud-ouest par la faille de Médenine, au nord-ouest par du Zigzaou, au sud-est

par la faille de Djorf. Le jeu de l'effondrement et de la subsidence a engendré des épaisseurs importantes du Sénonien inférieur dont la partie marno-gypseuse s'enrichit en passées calcaires constituant l'aquifère B (voir carte 1). Cet aquifère s'amincit vers la région de l'oued Zouas et disparaît entièrement à Henchir Djedid.

e) Région de Djorf-Djerba-Zarzis

A l'est du xxxxxxxxxxxxxx qui plonge rapidement dans cette direction, les unités tectoniques deviennent moinsxxxxxxxxxxxxxxxxalignées sur la direction saharienne et avec une succession de horsts et de grabens ;

- Graben de l'oued Norra situé en aval de la faille de Médenine et considérée comme le point d'une vaste zone d'alimentation
- Horst de Djorf, zone de haut fond,
- Graben d'Adjim-bou Grara et sebha El Melah limités au nord-est et sud-ouest par un système de failles,
- Horst de Djerba-Zarzis : c'est un haut fond semblable à celui de Djorf. Le Sénonien inférieur et supérieur y sont absents et les dépôts tertiaires marins s'y épaississent de plus en plus vers le nord-est,

En conclusion, on notera la complexité tectonique et structurale de la plaine côtière et des zones extérieures. Ainsi, les faits marquants sont les suivants :

- La faille d'Z+El Hamma-Médenine qui permet à la nappe du Continental Intercalaire d'alimenter la zone côtière,
- La structure en damier qui favorise ou gêne l'écoulement suivant les cas : ainsi, l'isolement possible du compartiment d'Oudref ou la faille drainante donnant les sources de l'oued Gabès (700 litres/seconde)
- L'existence de dômes visibles ou cachés imperméable (voir carte 1),
- La fissuration intense des calcaires affleurants du Sénonien inférieur jouant un rôle déterminant dans l'alimentation de la nappe en tant que vaste réservoir à nappe libre,
- La structure sur Djerba-Zarzis permettant le drainage de la nappe profonde (Crétacé supérieur) par les sables du Vindobonien.,

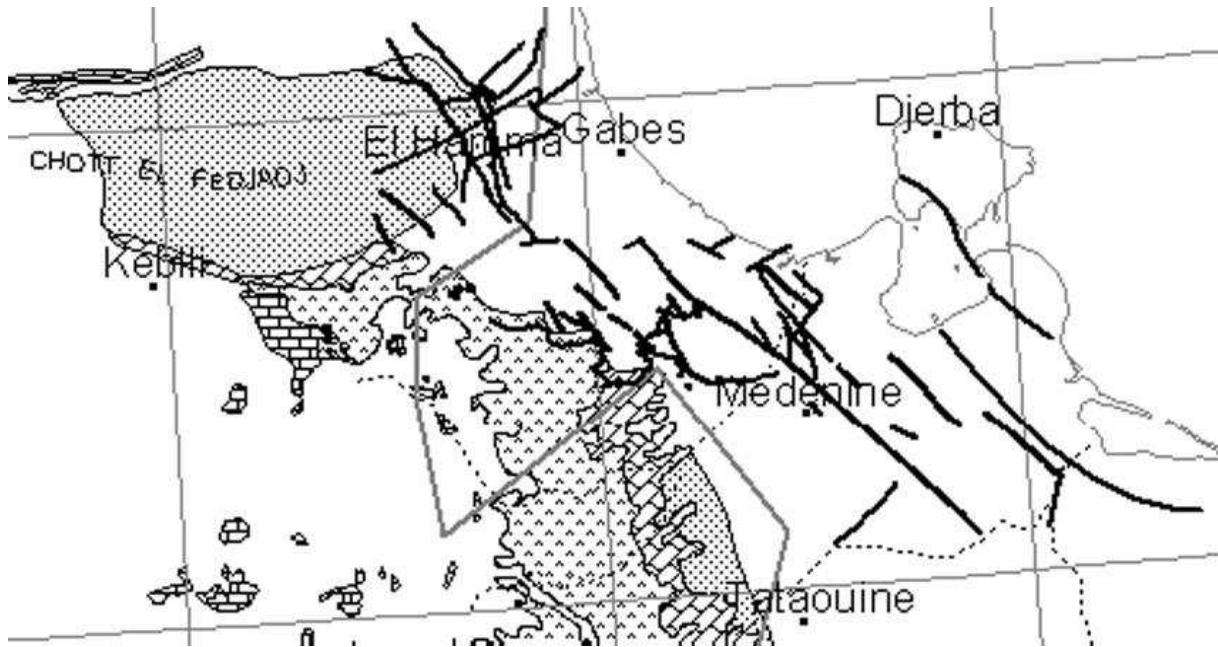


Fig : réseau des failles longitudinales et transversales constituant le damier de horsts et grabens

Fig : Coupe NO/SE (Δ Transversale) sur la fosse de la zone du Grand Erg Oriental et des Chotts

7. F. ZARGOUNI (1988) : Nouvelles données à propos du Quaternaire et de la tectonique récente dans la chaîne de Metlaoui (sud-ouest de la Tunisie)

« Les études géologiques et géomorphologiques qui ont porté sur le sud-ouest de la Tunisie ont abouti à des résultats controversés au sujet de la tectonique quaternaire. Certains (ROUX, 1911 ; VAUFREY, 1932 ; CASTANY, 1953 ; CASTANY et COLBERT, 1954) ont entrepris l'analyse tectonique des Ragoubets et collines de Gafsa, formées de conglomérats « plissés » renfermant un matériel préhistorique datant de l'Acheuléo-Moustérien. D'autres (COQUE, 1962 ; COQUE et JAUZEIN, 1965) se basant sur l'analyse morphologique régionale, nient complètement l'existence de mouvements tectoniques importants après la phase post-villafranchienne et infirment l'âge acheuléo-moustérien des dépôts quaternaires déformés. Une étude récente (ZARGOUNI, 1986) de la tectonique de la région montre qu'aux environs de Gafsa, il ne s'agit pas de plissement post-acheuléo-moustérien, mais plutôt d'une simple déformation en plis en « toit d'usine » disposés en relais liée à un rejeu récent normal dextre de la faille de Gafsa. La faille d'Ain Mtalga, ici présentée, fournit un exemple de déformation dans le Pléistocène moyen à supérieur et constitue un argument irréfutable d'activité néotectonique dans le sud-ouest de la Tunisie. »

... « Cinq unités morphologiques ont pu donc être distinguées dans le secteur d'Ain Mtalga. Leur positionnement dans la chronologie du Quaternaire pose un problème. COQUE (1962) a identifié sur le piedmont sud de la chaîne de Metlaoui uniquement trois niveaux quaternaires : le glaciaire 3 à croûte gypseuse est acheuléen, le glaciaire 2 à croûte gypseuse également est moustérien, le glaciaire 1 est une basse terrasse capsienne ou un cône alluvial. Tenant compte des caractéristiques morphologiques, lithologiques et géochimiques, si ces niveaux peuvent être l'équivalent respectivement du glaciaire supérieur, du glaciaire-terrasse et du cône de déjection, deux autres niveaux supplémentaires sont mis en évidence. Il s'agit du plus récent, la basse terrasse -cône alluvial, et du plus ancien, le dépôt grossier à matrice grés-carbonatée parfois induré en conglomérat. Dans ce dernier, quelques silex taillés ont été recueillis : un fragment de nucleus portant la trace d'enlèvement d'un éclat laminaire, un éclat cortical laminaire de débitage Levallois à talon lisse et à bulbe apparent et un éclat allongé portant des traces nettes de denticulation (1). Ce matériel préhistorique d'âge paléolithique ne peut fournir que l'âge maximum possible du dépôt qui est soit contemporain soit plus récent que les silex taillés qu'il renferme. Cependant, tenant compte des corrélations avec la chronologie existante, il est vraisemblable que les unités ici décrites sont toutes postérieures au Pléistocène inférieur, âge attribué aux conglomérats terminaux (Villafranchien, COQUE, 1962). Le dépôt grossier à silex taillés et le glaciaire supérieur (= glaciaire 3) seraient du Pléistocène moyen, le glaciaire terrasse (= glaciaire 2) du Pléistocène supérieur, le cône de déjection du Pléistocène supérieur à Holocène, la basse terrasse de l'Holocène à historique. Notons que les passages Pléistocène supérieur-Holocène et Holocène -période historique, s'effectuent sans coupure dans le Sud-Est de la Tunisie (BEN OUEZDOU, 1984 et 1986) ».

« La faille d'Ain Mtalga F1 a été présentée par ZARGOUNI (1986) comme une faille inverse résultant d'un jeu couche à couche des séries éocènes au Quaternaire. Contrairement à cette interprétation, nous avons pu démontrer ici qu'il s'agit plutôt d'une faille normale faisant partie d'un système de horst et de graben (en cohérence avec le damier de horst / graben repéré tout au long de la faille de Gafsa NDLR).

Cette tectonique distensive, postérieure à la phase de compression post-villafranchienne, a débuté au Pléistocène moyen et s'est prolongée jusqu'à la fin du Pléistocène supérieur. Ceci constitue un argument pour l'activité tectonique récente du sud-ouest de la Tunisie dont la mobilité est attestée de nos jours par les secousses sismiques ressenties de temps à autre à Gafsa et à Metlaoui. »

Cette remise en question des conclusions de R. Coque (1963) par F. Zargouni (1986) a l'avantage – pour notre thèse – de relancer la possibilité de la communication du Tritonis situé au fond de la Petite Syrte avec la Méditerranée (dixit Hérodote) ainsi que l'analyse des différentes phases d'assèchements des lacs ainsi créés dans le bassin hydraulique dès lors fermé par le seuil d'Oudref (47 m au-dessus du niveau de la mer).

Mais aussi, cette étude fournit une explication à l'élévation très récente - d'âge historique - de la bordure septentrionale des Chotts algéro-tunisiens (généralisant les glacis) compris en cohérence avec les failles tectoniques environnantes, ainsi que l'exutoire du système hydraulique du Tritonis dans le golfe de Gabès, véritable delta alluvionnaire participant à la création de la plateforme carbonatée du Golfe de Gabès.

8. La plateforme carbonatée du Golfe de Gabès (affaissement)(host et graben – failles)



Fig x : Photo satellite de la Mer Méditerranée, montrant les plateformes carbonatées

Entre la Tunisie et la Sicile existe une plateforme carbonatée très importante coupée par un rift (effondrement) marqué par deux failles parallèles, orientées NO/SE, accident tectonique important où se trouve l'île volcanique de Pantelleria (Italie), dans le bassin oriental de la Méditerranée.

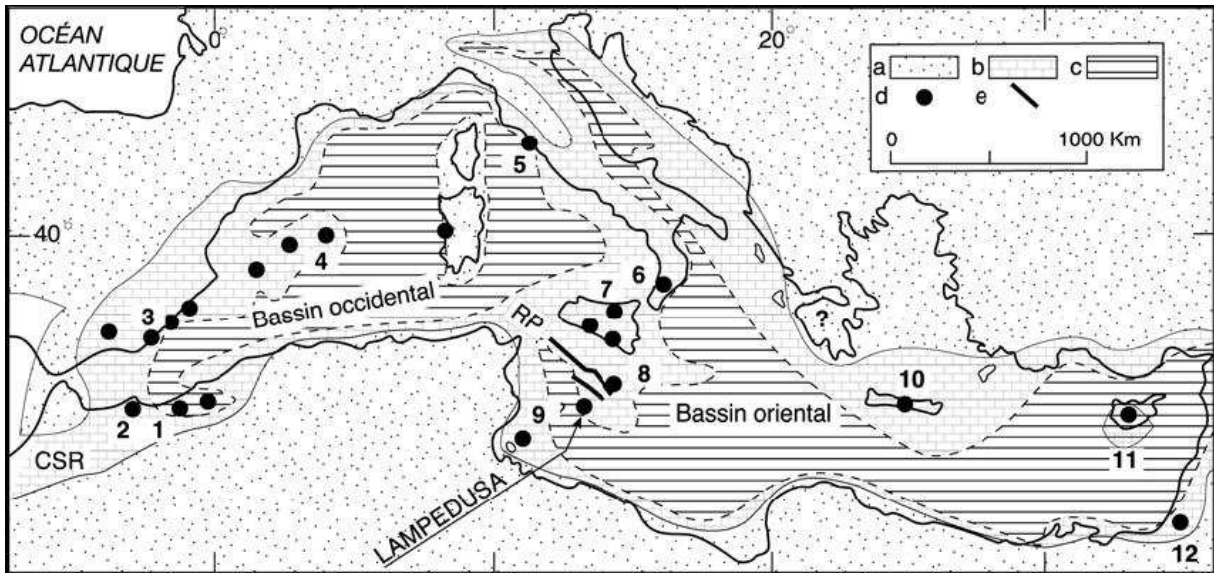


FIG. . — Localisation des principales plates-formes carbonatées récifales coralliennes du Messinien de Méditerranée ; 1, Algérie occidentale ; 2, Maroc nord-oriental ; 3, Espagne sud-orientale ; 4, Baléares ; 5, Toscane ; 6, Calabre ; 7, Sicile ; 8, Malte ; 9, golfe de Gabès ; 10, Crète ; 11, Chypre ; 12, Israël ; a, zones émergées ; b, zones marginales avec dépôts continentaux à marins profonds et incluant des plates-formes carbonatées récifales ainsi que des évaporites ; c, dépôts marins profonds puis évaporites ; d, principaux ensembles carbonatés littoraux ; e, failles. Abréviations : CSR, Corridor Sud-Rifain ; RP, rift de Pantelleria.

9. Mouvements quaternaires et récents aux Iles Kerkennah

(Burolet Pierre-Félix, 1978 ; T. 286 (FRA) C. R. Acad. Sci. T. 286

Les Iles Kerkennah montrent plusieurs phases de mouvements quaternaires manifestés par des ondulations des failles et des discordances: ces pulsations se sont produites après le Villafranchien, après l'eu-Tyrrhénien et après le Néo-Tyrrhénien: la subsidence la plus récente a causé l'enneiement de la ville romaine de Circina. »

(NDLR - L'enneiement de la ville dite « romaine » de Circina : « Sur le platier des Kerkennah, les témoins archéologiques submergés et notamment les restes de la ville romaine de Circina, au N.O. de Kerkennah, recouverte par plusieurs décimètres d'eau témoignent de la poursuite de l'affaissement » (Burolet, 1978 ; 1979), constitue pour notre étude la preuve définitive de l'existence de ces mouvements tectoniques très récents, dans la région de Gabès, ici, en l'occurrence, de la subsidence ancienne et actuelle de sa plateforme carbonatée de type « estuarien » (?) d'après l'étude de M-Th. Morzadec-Kerfourn « L'évolution des sebkhas du Golfe de Gabès (Tunisie) à la transition Pléistocène supérieur – Holocène », Institut de Géologie, Université de Rennes 1, 35042 RENNES cedex.

Mais aussi de la preuve « archéologique » de l'existence d'une ville, ici, en l'occurrence « romaine » appelée Circina (mais peut-être plus ancienne), sur l'île de Kerkennah qui pourrait être à l'emplacement de et/ou construite sur la ville « de l'île de Cercinna, où il y a une ville du même

nom ». « Vers l'intérieur des terres, ajoute-t-il, se trouve le grand golfe de Triton qui renferme la Petite Syrte, surnommée de Cercinna, et le lac Triton avec l'île Triton, ainsi que l'embouchure d'un fleuve du même nom » (Scyllax).

« L'entrée du lac est étroite; on y voit une île au reflux de la mer, et souvent alors les vaisseaux ne peuvent plus y pénétrer. Ce lac est considérable; les bords en sont habités par les peuples de Libye, dont la ville est située sur la côte occidentale. Les savants sont d'accord pour reconnaître dans les îles Brachion et Cercinna les îles actuelles de Djerba et de Karkenah, entre lesquelles se trouve l'entrée du golfe de Gabès » ajoute-t-il.

CHAPITRE X : « L'invasion de la mer » par J. Verne (1905)

1. Le roman de Jules Verne

« *L'Invasion de la mer* » qui se déroule en Tunisie évoque un projet authentique, représentatif de l'esprit colonial français. Dans les années 1880, François Élie Roudaire projette de noyer une partie du désert du Sahara sous les eaux de la Méditerranée en creusant un canal depuis le golfe de Gabès jusqu'aux chotts algéro-tunisiens (via le Chott el-Jérid). Le projet finit par être abandonné en raison des difficultés, mais Jules Verne lui donne une suite romanesque.

M. de Schaller, un ingénieur, est chargé, par une société "française de la mer Saharienne", de relancer le projet de l'irrigation du Sahara.

Les autochtones, à la tête desquels se sont portés des Touaregs expatriés, lui sont farouchement opposés. Leur chef, Hadjar, vient d'être fait prisonnier et doit être jugé à Tunis mais, grâce à la complicité de sa tribu, de sa mère, de ses frères, il s'évade à temps et rejoint le désert.

C'est donc sous protection que M. de Schaller, suivi de son domestique M. François, inspectent les rives de la future mer pour en vérifier la solidité et prévoir l'implantation des ports. Dans l'escorte, pour commander les spahis, se trouvent le capitaine Hardigan, le lieutenant Villette, le maréchal des logis-chef Nicol lui-même accompagné de son cheval *Va-d'Il'avant* et de son chien *Coupe-à-cœur*.

Le roman permet à Jules Verne de mettre en confrontation la vie saharienne des Touaregs et le monde de la science et de la technique incarné par l'ingénieur et sa troupe. Alors qu'on aurait pu s'attendre à une domination scientifique, l'ingénieur est fait prisonnier et s'il triomphe finalement ce n'est pas en se rendant maître de la nature mais grâce à un tremblement de terre providentiel.

2. Jules Verne est un auteur bien documenté

François Élie Roudaire, officier géographe né à Guéret le 6 août 1836, mort en cette ville le 14 décembre 1885, promoteur du projet de mer intérieure (africaine ou saharienne) auquel Ferdinand de Lesseps a attaché son renom. Issu d'une famille de la bourgeoisie provinciale portée aux idées

nouvelles et aux sciences (son père François Joseph a dirigé le musée d'histoire naturelle de Guéret), Elie Roudaire, après des études classiques dans sa ville natale, puis Saint-Cyr et l'école d'application, s'oriente vers une carrière scientifique au sein de l'armée. Employé à la carte de France dite d'état-major, il est envoyé en Algérie au printemps 1864 pour cartographier la colonie par les moyens de la géodésie et de la topographie. Opérant au sud de Biskra, dans la province de Constantine, l'officier découvre la région des chotts dont il mesure le premier avec précision la profondeur.

Fort de résultats nettement au-dessous du niveau zéro (jusqu'à - 40 m) et sans connaître la partie tunisienne, Elie Roudaire acquiert la conviction que la vaste dépression salée qui se prolonge jusqu'au golfe de Gabès correspond au lit d'une mer asséchée connue au temps d'Hérodote sous le nom de Baie de Triton. Dans un article de la Revue des Deux Mondes du 15 mai 1874, l'officier consolide son hypothèse et propose de ramener la mer par un canal creusé dans le seuil de Gabès. Entre autres bienfaits, la masse d'eau introduite modifierait notablement le climat local et permettrait de refaire de la région un « grenier à blé ». **Ferdinand de Lesseps**, qui vient de triompher à Suez, adopte l'idée. Plusieurs écrivains, savants, hommes politiques s'engagent à ses côtés.

Dans l'enthousiasme général, le gouvernement charge Roudaire d'une série de missions de reconnaissance et de nivellement, en 1874 dans le chott Melrhir en Algérie, en 1876 et 1878 dans les chotts Rharsa et Djerid en Tunisie, dont il ressort que la dépression est discontinue, coupée en plusieurs endroits de « seuils », et plus grave, que le Chott el-Djerid est entièrement au-dessus du niveau de la mer (+ 15 m). La réduction de la surface inondable (entre 6 et 8.000 km²) et le coût d'un canal long de 240 km découragent le gouvernement qui a pris les conseils d'une commission supérieure dite de la Mer intérieure (Paris 5 mai au 7 juillet 1882).

Se rabattant sur l'initiative privée, Roudaire et Ferdinand de Lesseps fondent une société d'études qui échoue. Au retour d'une dernière mission dans les chotts, gravement mis en cause par le milieu scientifique et contesté par sa hiérarchie, Roudaire meurt d'épuisement le 14 décembre 1885 au grade de lieutenant-colonel. Son engagement républicain et fouriériste lui avait attiré de tenaces inimitiés.

3. L'invasion de la mer est-elle toujours pensable ?

L'élévation (orogénèse) de l'ensemble des chaînes de l'Atlas n'est-il pas le résultat – comme l'Himalaya ou les Alpes - la conséquence de dérive du continent africain qui – nous l'avons vu précédemment – qui se rapproche de 2,15 cm par an, en direction du nord-est, vers l'Eurasie ?

Les affleurements de grés que l'on trouve en Kabylie ne sont-ils pas, tout comme les Tassilis, une roche métamorphique issue de la décomposition des roches cristallines du massif montagneux du

Hoggar et du Tibesti, de même que les sables (dunes) du Grand Erg oriental, laissés dans la cuvette, mais aussi les couches de grés qui tapissent le fond des Chotts El Djerid et Fedjed ?

- Et si le seuil d'Oudref qui a fini par fermer la communication ancienne avec la Méditerranée est constitué de calcaire marneux – au point d'être exploité aujourd'hui par une cimenterie – c'est bien que cette roche sédimentaire s'est déposée en milieu marin (estuarien) dont elle contient les fameux fossiles de Cardium ! Les courbures stratigraphiques du Continental Intercalaire (coupe O-E) indiquent un anticlinal - avant l'exutoire d'Oudref – dans le Golfe de Gabès, contenant une poche de gaz conventionnel exploitée par l'Algérie (Grand Erg Oriental) et à exploiter.
- L'exploitation gazière et hydraulique de l'aquifère du Continental Intercalaire risque bien, à terme, par déséquilibre des contraintes tectoniques, de provoquer des mouvements telluriques et/ou des jeux des failles de réajustement dans cette zone sensible des Chotts Djerid, Fedjed, et des failles d'El Hamma, de l'Oued qui fracturent transversalement le seuil d'Oudref, zone qui a toujours été et sera toujours soumise aux contraintes tectoniques de collision des continents Afrique – Eurasie et de la subduction de la plaque saharienne sous l'Atlas qui provoque son soulèvement.

La question qu'il nous reste à résoudre est de dater cette obturation du Chott Fedjed à Oudref et comment cela a-t-il pu se passer ?

L'analyse des textes des auteurs anciens, faite par le Capitaine Roudaire, que nous avons recopiée en début de notre étude, nous semble encore – désormais en fin d'étude - tout à fait pertinente et plausible »

A la recherche des Amazones (de la Libye à l'Asie Mineure – Caucase - Crimée)

IV. CHAPITRE 4 : Entre Hérodote et Diodore de Sicile

1. L'analyse de Roudaire (que nous citons, à nouveau ci-après), nous paraît fautive :

« La Petite Syrte était donc évidemment le golfe de Gabès; le lac Triton occupait le bassin des chotts; la Syrte et le lac, réunis par une communication assez étroite, formaient ensemble le grand golfe de Triton. L'île basse qu'on voyait dans la communication au moment du reflux était sans doute formée par les sables qui s'y amoncelaient et qui devaient finir par la combler. Quant à l'île Triton, elle était évidemment la même que l'île de Phla d'Hérodote. »

Où était-elle située ? »

La Petite Syrte est bien évidemment le Golfe de Gabès, et si le Lac Triton correspondait bien à l'ensemble des Chotts Fedjed et El Jérid, Rharsa, Sellem et Melrhir actuels, unifiés étant donné le niveau des eaux et des sols à l'époque, lequel reçoit bien le fleuve Triton (des Grecs), soit le fleuve **Igharghar** (des populations locales) et l'île Triton le banc de sable de l'île Faraoun (qui n'a pas fini par combler le passage du Chott Fedjed), en aucun cas cette île ne peut correspondre à l'île de Phla d'Hérodote.

Reprenons le texte d'Hérodote (L'Enquête, Livre IV – 178) :

« Sur la côte, après les Lotophages, viennent les Machlyes ; ils font usage du loto, eux aussi, mais moins que leurs voisins. Leur territoire s'étend jusqu'à un fleuve important qu'on appelle Triton ; le fleuve se jette dans le grand lac Tritonis ; il y a dans ce lac une île qui s'appelle Phla ; un oracle, dit-on, invita les Lacédémoniens à la coloniser. »

En effet, il ne peut s'agir d'un banc de sable « île basse qu'on voyait dans la communication au moment du reflux » de la marée qui n'a que 2 m de marnage, actuellement, dans le Golfe de Gabès ; mais bien évidemment de la seule île véritable (à l'époque) entourée du lac-fleuve Tritonis, à savoir une île (nèse) qui deviendra presque île (chersonèse) ensuite par la surélévation du sol et/ou l'abaissement du niveau des eaux, c'est-à-dire le « Djerid » proprement-dit où se trouvent aujourd'hui les villes oasis de Nafta et Tozeur, et où les Amazones construisirent leur ville de Chersonèsos, appelée ainsi « à cause de sa forme », entre le Chott El Djérid et le Chott Gharsa ou Rharsa, selon Diodore de Sicile.

2. Venons-en donc au texte de Diodore de Sicile

(Livre III – Bibliothèque Historique – Les Belles Lettres – Paris) :

Parlant des Amazones de Libye :

« D'après la légende, elles habitaient une île que sa position vers le couchant a fait nommer Hespéra et qui se trouvait dans le lac Tritôn⁸⁴. Ce lac était près de l'Océan qui entoure la terre et devait son nom à un certain fleuve Tritôn qui s'y jetait ; il se trouvait près de l'Ethiopie⁸⁵ et de cette montagne qui, proche de l'Océan, est la plus haute de toutes celles de la région et surplombe l'Océan (c'est celle que les Grecs appellent Atlas). **5** L'île dont je viens de parler était de grande taille et couverte d'arbres fruitiers de toute espèce, dont les habitants tiraient leur subsistance. Elle portait aussi quantité de bétail, chèvres et moutons, dont le lait et la viande servaient de nourriture à leurs propriétaires ; mais cette race n'utilisait pas du tout le blé, parce que l'usage de ce fruit de la terre n'avait pas encore été découvert chez eux.

Donc les Amazones, qui étaient remarquablement vigoureuses et animées d'ardeur pour la guerre, commencèrent par détruire les villes de l'île, sauf une, appelée Méné, que l'on regardait comme sacrée et qui était habitée par des Ethiopiens Ichthyophages⁸⁶ ; **l'île était sujette à de grandes éruptions volcaniques** et recelait quantité de ces pierres précieuses que les Grecs appellent escarboucles⁸⁷, sardoines et émeraudes. Après cela, les Amazones soumirent un grand nombre de Libyens et de nomades du voisinage et elles fondèrent à l'intérieur du lac Tritôn une grande ville qui fut appelée **Chersonesos à cause de la forme**⁸⁸.

Utilement (NDLR : Utilisant) cette ville comme base, elles entreprirent de grandes opérations, animées qu'elles étaient d'un ardent désir d'envahir de nombreuses parties de la terre habitée. Leurs premières campagnes, dit-on, furent dirigées contre les Atlantes⁸⁹, les hommes les plus civilisés de ces régions, qui occupaient un pays prospère et de grandes villes ; à ce qu'on affirme, c'est chez eux que la légende place la naissance des dieux, dans les régions proches de l'Océan, en accord avec les légendes grecques et nous parlerons de cela⁹⁰ dans le détail un peu plus bas. ».

Une incohérence – peut-être apparente – semble devoir être relevée : en effet, si la ville de Méné, « ville sacrée et qui était habitée par des Ethiopiens Ichthyophages » correspond à Méninx (île des Lotophages, à savoir Djerba), en aucun cas cette île de sable n'a jamais été « sujette à de grandes éruptions volcaniques » ! La région la plus proche qui pourrait correspondre n'est cependant pas très loin, il s'agit de la zone volcanique de Garyan, dans l'actuelle Libye, qui se trouve à 300 km de Djerba, à l'extrémité Est du Djebel Néfoussa (orienté E-O), prolongement en forme de corne (corne d'Hespéros ?) du Djebel Dahar tunisien (orienté N-S) ; entre ces Djebel et la mer se développe la plaine de la Djefara à cheval sur la Tunisie et la Libye actuelles, peuplée de Berbères de confession ibadite.

⁸⁴ Le lac Tritôn (ou Tritôn) a été diversement situé : au fond de la petite Syrte (Hérodote, IV, 178, 180, 186 ; Pomponius Méla, I, 36) ; à l'est de Bérénicé (Benghasi) : Pindare, *Pyth.*, IV, 36 et Strabon, XVII, 3, 20. Diodore le situe nettement plus à l'ouest, au voisinage de l'océan.

⁸⁵ Le terme est pris ici dans sa plus grande acception. Sur ces Ethiopiens du Couchant, v. Strabon, XVII, 3, 5 et J. Desanges, *Catalogue...*, p. 246-249 et « L'Afrique Noire et le monde méditerranéen dans l'Antiquité (Ethiopiens et Gréco-Romains) », *Rev. fr. d'Outre-Mer*, 62 (1975), p. 408-409).

⁸⁶ Sur ces Ethiopiens, v. J. Desanges, *Catalogue...*, p. 249

⁸⁷ L'escarboucle doit son nom (du latin *carbunculus*, « petit charbon ») à sa couleur rouge-foncé : v. Pline l'A. *H.N.*, XXXVII, 92-98. La sardoine est à la fois notre coralline (rouge) et notre sardoine (brune) : *ibid.*, 105-106. Sur les émeraudes, v. *ibid.*, 62-76.

⁸⁸ La ville devait donc être bâtie sur une presqu'île dont elle épousait la forme.

⁸⁹ Sur les Atlantes, v. Hérodote, IV, 184-5 et J. Desanges, *Catalogue...*, p. 254.

⁹⁰ V. les ch. 56-58 et 60-62.

Proche des côtes de Tunisie se trouvent aussi l'île volcanique de Pantelleria et même la grande île de la Sicile et son volcan Etna dont le drapeau a toujours eu pour symbole le triskèle et la gorgone.

Cette plaine (de la Djeffara) est encore relativement fertile, où coule un fleuve appelé Cinyps (appelé aujourd'hui Oued Qahan) qui semble correspondre au pays très fertile du texte d'Hérodote [4,198] CXCVIII. *« Quant à la bonté du terroir, la Libye ne peut, - à ce qu'il me semble, être comparée ni à l'Asie ni à l'Europe : j'en excepte seulement le Cinyps, pays qui porte le même nom que le fleuve dont il est arrosé. Il peut entrer en parallèle avec les meilleures terres à blé : aussi ne ressemble-t-il en rien au reste de la Libye. **C'est une terre noire**, et arrosée de plusieurs sources : elle n'a rien à craindre de la sécheresse, et les pluies excessives ne faisant que l'abreuver, elle n'en souffre aucun dommage : il pleut en effet dans cette partie de la Libye. Ce pays rapporte autant de grains que la Babylonie. Celui des Évespérides est aussi un excellent pays. Dans les années où les terres se surpassent elles-mêmes en fécondité, elles rendent le centuple ; mais le Cinyps rapporte environ trois cents pour un. »*

C'est le pays des Maces – où coule le fleuve Cinyps – *« il sort de la colline dite des « Charites » et se jette dans la mer »*, cette colline est couverte de bois épais. Les Charites, filles d'Atlas sont couramment appelées Atlantides, ou/et Pléiades.

3. Citons l'Encyclopédie berbère :

« 1 Hérodote mentionne « au delà de la (Grande) Syrte » – c'est-à-dire à l'ouest de celle-ci – un fleuve Cinyps qui naissait à 200 stades de la mer en un lieu appelé « la colline des Grâces », que couvraient « des bois épais » (IV, 175). D'après ce que nous savons par d'autres auteurs (cf. Gsell, 1916, p. 89-91), il débouchait dans la mer à peu de distance à l'est de Neapolis (Lepcis Magna). On s'accorde pour l'identifier avec l'Oued Caam qui prend sa source dans le plateau de Tarhuna et rejoint la mer entre Homs et Zliten. Cette rivière coulait à travers le pays des Maces, peuple gétule de la Syrte que Silius Italicus qualifie de Cinyphii* (Pun., II, 60 ; III, 275). Elle traversait des champs des plus fertiles : fluvius per uberrima arva decidens (Méla, I, 37) ; le blé y rendait même jusqu'à 300 pour 1 selon Hérodote qui compare ce pays à celui de Babylone (IV, 198) ; la part étant faite à l'hyperbole, une telle richesse agricole peut s'expliquer par des précipitations locales supérieures à la moyenne en Tripolitaine mais aussi par une mise en valeur précoce de la vallée grâce à l'irrigation. Les techniques de contrôle des eaux et de retenue des sols dont les vallées de Tripolitaine – et celle de l'oued Caam en particulier – fourniront à l'époque romaine des exemples de grande ampleur (Vita-Finzi 1978, p. 41-42), avaient sans doute déjà été mises en œuvre dès les temps puniques par les populations libyennes de la vallée du Cinyps placée sous l'influence directe des cités du littoral.*

2 C'est sur ces rives, près de l'embouchure du fleuve Cinyps qu'aurait eu lieu, selon une tradition transmise par Hérodote (V, 42), la tentative d'établissement de Dorieus fils d'un roi de Lacédémone, à la fin du VI^e siècle av. J.-C. Il en fut chassé quelques années plus tard par les Maces et par les Carthaginois. Cette colonie (Kinups) est encore signalée par le Pseudo-Scylax, « à 80 stades de Néapolis en direction de la Syrte », comme « une ville déserte » (Desanges 1978, p. 408). Les Maces de la Syrte ayant servi dans les armées d'Hannibal comme nous le savons par Silius Italicus, les premiers Gétules de Tripolitaine à être connus à Rome furent peut-être donc ceux du Cinyps (Desanges, p. 126).

3 Divers auteurs ont mentionné un fleuve Cinyps dans des contrées beaucoup plus méridionales, chez les Garamantes (Ptol. IV, 6, 12). Gsell admettait l'existence de deux fleuves distincts sous le même nom, mais une certaine confusion régnait dans l'esprit des auteurs anciens au sujet des cours d'eau de l'Afrique intérieure (Desanges 1980, p. 257-259). ».

Poursuivons notre recherche des Amazones en croisant les indications données par les deux historiens de l'Antiquité : Hérodote d'Halicarnasse (Carie) et Diodore de Sicile. Mais préalablement précisons que les sources de Diodore viennent essentiellement du mythographe alexandrin Denys de Mytilène surnommé Scytobrachion « bras de cuir » et dit-il, « *Denys qui a rassemblé en un recueil les légendes touchant les Argonautes, Dionysos, ainsi que bien d'autres exploits des époques les plus reculées* »

L'île de Brachion citée par Hérodote et Scylax, dans le Golfe de Gabès serait alors l'île de Djerba, nous ferons remarquer que Djerba est à la même distance du Chott Melrir à l'Ouest que l'île d'Hespéra- Garyan à l'Est, qui pourrait être le pays d'origine des Amazones (300 km).

A mi-chemin, sur la côte méditerranéenne se trouvait Euhespéride (la Bérénice grecque /aujourd'hui Benghazi) et le fameux Jardin des Hespérides, petite-filles d'Hespéros, frère d'Atlas, par l'union d'Hespéris sa fille et d'Atlas. Elles étaient très belles et cultivaient les « pomme d'or » gardées par le terrible dragon Ladon, aux cent têtes, envoyé par la déesse Hera, selon la mythologie grecque. Pommes, oranges, coings ou ananas, tomates ou bien « moutons » ? La question n'est pas tranchée.

En effet certains auteurs anciens disent que ces « pommes » si bien gardés dans le jardin des Hespérides n'étaient pas des pommes dorées (Golden) (oranges ou citrons, *aurea mala*), mais des brebis (*mélon, méla*) à riche toison (d'or), telles, par exemple, celles que nous appelons maintenant mérinos. Les évhéméristes disaient alors que les Hespérides étaient une population d'Occident, qui avait de grands troupeaux de très beaux moutons (à la toison d'or ?). A ce titre, le mouton Mérinos des Berbères Mérinides, originaire des Aurès et d'Ifriqiya sont les meilleurs producteurs de laine.

4. **Les traditions rapportées par Hérodote** [4,180] CLXXX. :

« Immédiatement après les Machlyes, on trouve les Auséens. Ces deux nations habitent autour du lac Tritonis ; mais elles sont séparées par le fleuve Triton. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux sur le derrière de la tête, et les Auséens sur le devant.

Dans une fête que ces peuples célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles, partagées en deux troupes, se battent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons. Elles disent que ces rites ont été institués par leurs pères en l'honneur de la déesse née dans leur pays, que nous appelons Minerve ; et elles donnent le nom de fausses vierges à celles qui meurent de leurs blessures.

Mais, avant que de cesser le combat, elles revêtent d'une armure complète à la grecque celle qui, de l'aveu de toutes, s'est le plus distinguée; et, lui ayant mis aussi sur la tête un casque à la corinthienne, elles la font monter sur un char, et la promènent autour du lac.

Je ne sais de quelle façon ils armaient autrefois leurs filles, avant que les Grecs eussent établi des colonies autour d'eux. Je pense cependant que c'était à la manière des Égyptiens. Je suis en effet d'avis que le bouclier et le casque sont venus d'Égypte chez les Grecs.

Ils prétendent que Minerve (Athéna) est fille de Neptune (Poséidon) et de la nymphe du lac Tritonis (Métis), et qu'ayant eu quelque sujet de plainte contre son père, elle se donna à Jupiter, qui l'adopta pour sa fille.

Les femmes sont en commun chez ces peuples ; elles ne demeurent point avec les hommes, et ce ux-ci les voient à la manière des bêtes. Les enfants sont élevés par leurs mères : quand ils sont grands, on les mène à l'assemblée que les hommes (hommes de la tribu ? NDLR) tiennent tous les trois mois. Celui à qui un enfant ressemble passe pour en être le père. ».

Ce passage du texte d'Hérodote est concis, précis et fondamental des mœurs de ces populations du pourtour du Tritonis et dans la recherche des Amazones, nous devons poursuivre l'analyse :

- a) Les femmes sont communes à tous (inversement elles sont indépendantes)
- b) Elles ne se marient pas avec les hommes (pas de vie de couple)
- c) Ceux-ci les voient à la manière des bêtes (mœurs libérées, orgies)
- d) Les femmes élèvent les enfants en bas âge (au sein)
- e) Qui est le père (reconnaissance au faciès, pour les garçons sans doute)
- f) Les jeunes filles (vierges) se battent dans des combats rituels à coup de pierres et de bâtons (NDLR : entre Auséennes et Machlyes ou toutes mélangées ?)
- g) Celles qui en meurent sont déclarées « fausses vierges » (seraient-ce les Gorgones, au masque de mort ?)
- h) Ces combats sont en l'honneur de Minerve – Athéna
- i) La plus belle des combattantes est promenée autour du lac sur un char, avec casque corinthien et armure complète à la grecque (à l'époque d'Hérodote).
- j) Le casque est de type « corinthien » à cimier avec crinière (de cheval)

5. Athéna, dans l'Encyclopédie berbère – Gabriel Camps

« Dès l'époque archaïque le culte d'Athéna fut important à Cyrène au point qu'on a pu se demander si cette importance ne s'expliquait pas par l'existence d'une divinité libyque qui aurait été identifiée à la déesse guerrière et industrielle. A l'appui de cette opinion, on peut retenir plusieurs données de qualités diverses. Il faut citer en premier lieu la déesse égypto-libyque Nît, très ancienne mais particulièrement adorée durant l'époque saïte, au moment où la Basse-Egypte est soumise à une forte influence libyenne et où règne une dynastie de même origine.

Nît, déesse de Sais, était connue des Libyens dès le ^{xiv}^e siècle av. J.-C, ou du moins les Égyptiens établissaient-ils des relations particulières entre ces populations et la déesse puisque les chefs Temehou du tombeau de Séthi 1^{er} sont représentés portant, en tatouage, le symbole de Nît.

Plus détaillé, grâce à la curiosité d'Hérodote, est le témoignage sur le culte d'Athéna dans la région de la petite Syrte au V^e siècle. Chez les Auses et les Machlyes est célébrée annuellement une fête, au bord du lac Triton, en l'honneur d'une déesse assimilée formellement à Athéna bien qu'elle soit « née dans le pays », ce qualificatif s'explique peut-être par la ressemblance entre le nom d'Athéna Tritogénéia, appellation très ancienne de la déesse, et celui que portent au moins deux lacs africains, l'un à proximité d'Euhepèrides (Benghazi), l'autre à l'ouest de la petite Syrte. C'est ce lac Triton, que l'on assimile volontiers aujourd'hui à la « mer » de Bou Grara, entre l'île de Jerba* et le continent (P. Troussset et J. Peyras 1988).

Hérodote précise qu'Athéna était la déesse à laquelle les Libyens voisins de ce lac sacrifiaient de préférence (IV, 189). Elle possédait, dans les parages, un sanctuaire, d'après le pseudo-Scylax (110). C'est en Afrique encore que fut préparée pour la première fois l'égide dont est revêtue la déesse (Hérodote IV, 189). Mais c'est le récit de la fête en l'honneur d'Athéna chez les Auses et les Machlyes* (Hérodote, IV, 180) qui constitue la pièce maîtresse du dossier de l'Athéna libyque. Voici la traduction par S. Gsell de ce passage d'Hérodote : « (lors de cette fête annuelle) les jeunes filles se partagent en deux troupes et se battent les unes contre les autres avec des pierres et des bâtons, disant qu'elles suivent une coutume instituée par leurs pères en l'honneur de la divinité que nous appelons Athéna. Elles prétendent que celles qui meurent de leurs blessures sont de fausses vierges. Avant de cesser le combat, voici ce qu'elles font. De chaque côté elles ornent la jeune fille la plus belle d'un casque corinthien et d'une armure grecque complète ; elles la font monter sur un char et la promènent autour du lac... »*

Gsell commenta sobrement ce texte curieux en ajoutant que la jeune fille choisie changeait de nature, devenait véritablement la déesse et répandait sa bénédiction sur le pays : conceptions fort intéressantes mais qui ne sont pas exprimées dans le texte d'Hérodote. Le savant commentateur s'est intéressé davantage à l'aspect belliqueux de la cérémonie qu'à l'étroite relation entre le rite et la virginité des filles qui y participaient. Il note, en effet, la survivance de tels combats rituels non seulement au IV^e siècle de notre ère à Césarée de Maurétanie où les habitants se partageaient en deux camps à une date fixe de l'année et se battaient à coups de pierres, mais encore à notre époque, dans les villages kabyles et même dans de grandes villes comme Marrakech. Ces combats auraient une origine magique destinée à expulser les maux qui se sont logés dans le corps des combattants. Plus récemment, S. Ribichini voyait dans le rite des Machlyes et des Auses plutôt un rite d'initiation comme en connaissent les classes d'âge de garçons et de filles dans de nombreuses sociétés.

Mais ni Gsell, ni Doutté, ne connaissaient une pratique, au moins aussi curieuse que celle décrite par Hérodote, qui se déroulait dans la région de Ghat, au Fezzan, tous les ans le 27 ramdhâm jusqu'en 1954 où la cérémonie fut interdite par les autorités libyennes. Une « fête du sel » rassemblait les femmes parées de leurs plus beaux vêtements et de tous leurs bijoux. Elles se donnaient une allure guerrière en croisant leur longue ceinture comme les cartouchières des méharistes, se faisait précéder de drapeaux et de musiciens elles se rendaient à Tin Djaraben, lieu où on recueille le sel et où elles retrouvaient les femmes d'El Barkat ; chacune était armée, qui d'un bâton, qui d'un fouet de chamelier, et commençait alors un simulacre de combat qui prenait très vite un aspect rythmique, accompagné de chants n'ayant plus un sens clair. Quand le combat prenait fin, avait lieu, en public, par deux ou trois matrones, l'inspection de la virginité des jeunes filles des deux villages. Les parents attachaient le plus grand intérêt à cette présentation traditionnelle qui, de l'avis de l'informateur, se pratiquait en toute simplicité.

Certes les deux cérémonies telles qu'elles nous sont rapportées à vingt-quatre siècles d'intervalle et qui, de surcroît, ne se déroulent pas dans la même région, ne sont pas identiques mais les coïncidences sont trop nombreuses pour qu'on puisse les négliger. Chez les Ghâti du XX^e siècle, comme chez les Auses du V^e siècle av. J.-C, on retrouve le même simulacre de combat entre les personnes de sexe féminin appartenant à deux

collectivités voisines, le même souci de parure inhabituelle et guerrière, la même relation entre ce combat et la virginité, tout cela au cours d'une fête annuelle. Ainsi un récit particulièrement suspect d'Hérodote se trouve-t-il en grande partie confirmé par l'information contemporaine.

Déesse vierge et guerrière, l'Athéna libyque pouvait-elle être confondue avec la Tanit punique ? Movers s'était prononcé en faveur de cette assimilation, mais, comme le fait remarquer S. Gsell, on peut tout aussi bien faire le rapprochement avec Ashrat*, opinion reprise et développée (voir supra) par M. Fantar. Tanit est à la fois déesse mère et vierge ; Junon, qui lui emprunte ses fonctions à l'époque romaine, sera appelée Virgo Caelestis.*

Nît, Ashrat, Tanit, Athéna, chacune de ces déesses présente avec les autres de telles analogies qu'il est difficile de préciser leurs relations exactes. Il reste acquis que dès le V^e siècle avant J.-C., une grande déesse vierge et guerrière était adorée par les Libyens et que son culte semble avoir été particulièrement important dans les Syrtes, entre les pays de culture grecque et ceux sous influence phénicienne ».

6. Athéna Tritogenia :

Tous les éléments de cette analyse de texte nous rapproche et des Amazones guerrières et d'Athéna leur déesse tutélaire, fille de la Titanide Métis, la nymphe du lac Tritonis, puisque seules les populations qui habitent les bords du lac la connaissent et la vénèrent au travers des combats rituels de jeunes filles « vierges » qui vivent de façon indépendante vis-à-vis d'une quelconque tutelle masculine et familiale (sauf qu'elles nourrissent les enfants en bas âge, naturellement au sein !).

Cependant, le fait qu'on retrouve à Ghat, oasis du Tassili N'Ajjer, encore au XXe siècle une même tradition de combat rituel entre des groupes de jeunes filles voisins, autour d'un lac désormais asséché, nous invite à penser que cette tradition serait originaire de cette région du Tassili plutôt que du lac Tritonis où elle a disparu depuis longtemps. Peut-on aller jusqu'à proposer qu'Athéna, fille du fleuve Triton - nom donné par les Grecs au fleuve Igharghar - qui descend du Hoggar par le Tassili N'Ajjer, soit le lieu d'origine d'Athéna Tritogénie où son culte est encore bien installé et qu'elle ait entraîné dans son sillage les Amazones, ses jeunes filles guerrières et prêtresses de culte.

A la suite, Hérodote affirme l'antériorité de ces mœurs et coutumes, et costumes de ces jeunes filles avant l'arrivée des Grecs, et suggère une influence égyptienne. Hérodote qui écrit au Ve siècle av. JC, entrouvre, ici, **l'idée d'une antériorité de la culture des Auséens et Maxlyes du Tritonis sur la culture grecque athénienne et d'Athéna du Tritonis sur la déesse tutélaire d'Athènes : Athéna, tritogenia (apparue au bord du lac Tritonis).** (NDLR : Peut-on dire alors que le peuple des Amazones serait le peuple d'Athéna ? voire même les Téhénou des Egyptiens)

Il nous explique qu'Athéna est née de Poséidon et de la Nymphe du Tritonis (NDLR : sans doute Métis) et pour quelque grief qu'elle eut contre son père, elle se rendit à Zeus qui la prit pour fille (adoption). Quel peut être ce grief ? Certains auteurs parlent de violence ? Ou de vexation – jalousie- dégoût quand Poséidon (son père) s'unit à la Gorgone Méduse (donc fausse verge) (autre race de femmes belliqueuses), dans le temple-même d'Athéna !

Rappelons que les Auses (côté Ouest) et les Machlyes (côté Est) sont deux peuples nomades voisins qui habitent le pourtour du lac Tritonis et que le fleuve Triton les sépare, peuples que l'on distingue par leurs chevelures : les Machlyes laissent pousser leurs cheveux sur la nuque (NDLA : ainsi fera Thésée, fils d'Egée, roi d'Athènes), les Auses sur le front ; alors que les Maces plus à l'Est ont le crâne rasé, à l'exception d'une houppe de cheveux qu'ils obtiennent en laissant pousser le milieu de leur chevelure tandis qu'ils la tondent jusqu'à la peau sur les côtés (NDLR : coiffure en cimier).

Hérodote de poursuivre : [4,188] CLXXXVIII. « *Les sacrifices des nomades se font de cette manière : ils commencent par couper l'oreille de la victime (cela leur tient lieu de prémices), et la jettent sur le faite de leurs maisons ; cela fait, ils lui tordent le cou : ils n'en immolent qu'au Soleil et à la Lune. Tous les Libyens font des sacrifices à ces deux divinités ; cependant ceux qui habitent sur les bords du lac Tritonis en offrent aussi à Minerve, ensuite au Triton et à Neptune, mais principalement à Minerve.*

[4,189] CLXXXIX. *Les Grecs ont emprunté des Libyennes l'habillement et l'égide des statues de Minerve, excepté que l'habit des Libyennes est de peau, et que les franges de leurs égides ne sont pas des serpents, mais des bandes minces de cuir : le reste de l'habillement est le même. Le nom de ce vêtement prouve que l'habit des statues de Minerve vient de Libye. Les femmes de ce pays portent en effet, par-dessus leurs habits, une égée, peau de chèvres sans poil, garnie de franges et teinte en rouge. Les Grecs ont pris leurs égides de ces vêtements de peaux de chèvres (l'égide : la cuirasse d'Athéna). Je crois aussi que les cris perçants⁹¹ qu'on entend dans les temples de cette déesse tirent leur origine de ce pays. C'est en effet un usage constant parmi les Libyennes, et elles s'en acquittent avec grâce. C'est aussi des Libyens que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux à leurs chars. ».*

Hérodote affirme à nouveau la filiation directe des femmes libyennes aux femmes grecques au travers d'Athéna. Comment pourrait-on douter de ces affirmations, on ne voit pas l'intérêt qu'il aurait eu à fabuler sur un sujet de cette importance.

Cependant Hérodote d'Halicarnasse, en Carie, pourrait être un lointain descendant et connaisseur de cette région : la Tritonide ; ce qui expliquerait suffisamment l'intérêt historique qu'il portât à le faire connaître et reconnaître.

Cette géographie tirée des écrits d'Hérodote nous semble cohérente et permet d'être positivement rassuré sur l'existence et la situation de la Tritonide, de ses habitants Auses et Machlyes dont la partie féminine a un comportement indépendant, combattante guerrière vis-à-vis des hommes, avec comme figure de la « vierge », déesse guerrière, tout comme la Neith de la mythologie égyptienne « celle de Libye ». Cette filiation est-elle possible, et si oui, pourquoi et comment ? Comment la déesse libyenne

7. Neith devient Athéna :

Neith (ou Nîth), venue s'installer à Saïs, dans l'ouest du delta du Nil, avant même les premières dynasties pharaoniques et coiffée de la couronne rouge de la Basse Egypte –Anatha en Palestine – Athéna en Grèce et en Troade –Minerve à Rome est-elle sortie de son environnement local, territorial et ancestral pour devenir la grande déesse tutélaire de l'intelligence, de la stratégie guerrière et de la sagesse, de la défense de la cité,

⁹¹ Ce sont les you-you des femmes berbères d'hier et encore d'aujourd'hui.

de la pensée, de la raison, de la connaissance, des arts et métiers, des inventions pratiques, et en particulier des outils agricoles : la charrue, le mors, etc., enfin de la culture grecque puis occidentale sinon mondiale.

Etait-elle à ce point devenue sédentaire au point d'inventer ces outils ?

Les légendes les plus courantes font d'Athéna la fille de Zeus. Cependant, cette interprétation, comme on le verra, est tardive et pose des problèmes de chronologie. Mais elle est bien commode, car elle établit un lien puissant de vassalité entre la digne et sage déesse et son "supérieur" Zeus, souvent bien moins sage et bien moins digne.

D'autres légendes font d'Athéna la fille d'un certain Pallas, un géant ailé au corps de bouc, qu'elle massacra alors qu'il tentait d'abuser d'elle. Elle lui arracha la peau, s'en fit une égide et accola son nom au sien, devenant Pallas Athéna.

Mais, selon d'autres légendes encore, Pallas était la fille de Triton (fils de Poséidon et d'Amphitrite sa femme légitime) (ce qui serait appuyé par l'épithète de "Tritogénie" dont on qualifie Athéna), et certains font de Pallas et d'Athéna une seule et même déesse, mais d'autres font de Pallas la compagne de jeux d'Athéna que celle-ci tua accidentellement. On attribue à Triton une autre fille, Tritéia, qui fut une prêtresse d'Athéna.

Des légendes peu claires relient également Athéna à la Phtiotide, région de la Grèce antique située au fond de l'actuel golfe de Lamia, autour de la ville de Phthie, dont Pélée deviendra le roi. Ces légendes font d'Athéna la fille du roi Itonos, et elle tua sa sœur Iodama en lui montrant la tête de la Gorgone. Mais, selon d'autres légendes, Athéna n'était pas la fille d'Itonos et Iodama était une prêtresse d'Athéna (et fille d'Itonos). D'après R. Graves : « *Le mythe d'Itonos « homme-saule » signifie que les Itoniens proclamaient qu'ils adoraient Athéna bien avant les Athéniens, et son nom démontre qu'elle avait un culte du saule en Phtiotide – comme celui de sa réplique, la déesse Anatha à Jérusalem, jusqu'au moment où les prêtres de Iahvé prirent sa place et déclarèrent que le saule faiseur de pluie était l'arbre de Iahvé à la Fête des Tabernacles* »

Pour reprendre les réflexions de **Robert Graves**, il semblerait donc que ces légendes anciennes témoignent d'une passation de pouvoir (a priori pacifique (?)) du "père" Tritonis vers sa "fille" Athéna (ou Neith...), et que l'on soit passé, à une époque reculée, du patriarcat au matriarcat. Des traditions encore vivaces en Afrique du Nord le confirmeraient.

Peut-être faut-il entendre plus simplement que les « jeunes filles vierges » de Tritonide, tenaient à se faire respecter plutôt que d'être « prises » sans leur consentement et qu'elles avaient développé un « collègue » et une aptitude de défense « guerrière » à cet effet, au point de se vouer pour un temps à « la prêtrise d'Athéna », et se bâtir un « temple », un lieu de vie « sanctuarisé » pour s'y protéger.

« *Il en coûtait la vie à un homme de retirer une égide – la peau de chèvre tunique de chasteté que portaient les jeunes filles libyennes – sans le consentement de celles qui la portaient ; d'où le masque protecteur de la Gorgone qui y était fixé et le serpent caché dans le sac de cuir.* » (R. Graves, p. 58).

« Ce serait une erreur de penser qu’Athéna était seulement ou surtout la déesse d’Athènes. De nombreuses acropoles anciennes lui étaient consacrées, notamment Argos, Sparte, Troie, Smyrne Epidaure, Trézène et Phénée. Ce sont tous des pays de peuplement préhellénique. »(NDLR : Pélasgiques).

Sans mettre en doute la véracité des écrits d’Hérodote, et si l’on comprend bien la relation avec la figure de la Neith « celle de Libye » concernant le mode de vie des femmes de Tritonide, la relation entre ces dernières et l’Athéna *Tritogénia* semble moins directe, à moins qu’il y ait eu distanciation, déviation ou évolution de ses prérogatives, ce qui expliquerait qu’elle soit passée du côté des divinités « célestes » (de Zeus) étant fille de Poséidon, donc fille du dieu de toutes les eaux, par l’intermédiaire de sa mère Métis, nymphe du Lac Tritonis, détentrice de la Sagesse (des eaux ?). Car, de fait l’image de « guerrière » s’est assagie pour n’être désormais que celle d’une « défenderesse » de la cité et de la civilisation, ce qui semble bien correspondre à une évolution des mœurs locales, que dénote le côté « rituel » de leur combats, à l’époque d’Hérodote.

En fait l’Athéna primitive, celle née au bord de Lac Tritonis, est l’image de l’assagissement des mœurs dans cette région d’origine, la Tritonide, bien qu’elle sorte toute armée du crâne de Zeus, par l’entremise du coup de maillet d’Héphaïstos, le forgeron – le forgeron qui représente lui-même le degré d’évolution de civilisation désormais atteint : la mythologie grecque attribue la domestication du cheval à Poséidon, mais la bride et le mors à Athéna, et la charrue à Héphaïstos. Serait-ce là insinuer que les jardins, le cheval, la bride et le mors, la charrue, le labour, en fait les premières expérimentations de cultures vivrières pourraient trouver ici leurs prémices, certains ethnologues aujourd’hui disent qu’en effet le pied de l’Atlas saharien révèle de plus en plus de témoignages de ce pays béni.

Dans son chapitre sur le Dionysos libyen (Bibliothèque historique- Livre III – LXX – 2-3-4) Diodore de Sicile nous informe de la tradition locale : parlant de Dionysos enfant, fils d’Ammon (de Siwa) et d’Amalthée : 2. « Pour protéger l’enfant contre les menées de Rhéa (épouse d’Ammon avant d’épouser Cronos son Titan de frère), sa belle-mère, il désigna Athéna qui, peu auparavant, était apparue sur les bords du fleuve Tritôn dont elle avait tiré son nom de Tritônis. 3 »D’après la légende, cette déesse, qui avait décidé de rester toujours vierge, fut d’une sagesse remarquable et inventa la plupart des arts grâce à l’extrême vivacité de son esprit ; elle cultiva aussi le métier des armes, et, comme elle était remarquablement vigoureuse et vaillante, elle accomplit bon nombre d’actions mémorables et, en particulier, elle détruisit ce qu’on nomme l’Egide, sorte de bête monstrueuse, terrifiante et tout à fait difficile à vaincre ; 4 née de la terre et vomissant naturellement de sa gueule une flamme immense, l’Egide apparut d’abord en Phrygie et incendia complètement cette région, qui se nomme encore maintenant « Phrygie incendiée » ; puis, sans s’arrêter, elle s’attaqua aux montagnes du Taurus et incendia complètement les forêts qui s’étendent de là jusqu’à l’Inde. Après cela, rebroussant chemin à nouveau vers la mer, en passant par la Phénicie, elle embrasa les forêts du Liban ; puis faisant route à travers l’Egypte, elle atteignit les régions occidentales de la Libye et, enfin elle s’abattit sur les forêts des monts Cérauniens. 5 Comme tout le pays était en flammes et que les hommes ou bien périssaient, ou bien cédaient à la panique et abandonnaient leur patrie pour s’exiler au loin, Athéna, dit-on, grâce à la supériorité que lui conféraient tant son intelligence que sa vigueur et sa force, détruisit le monstre et elle en revêtit la peau, qu’elle porte sur sa poitrine, à la fois pour protéger et garder son corps des combats à venir et comme un rappel de sa valeur et de sa juste gloire. »

Enfin, Robert Graves dans son ouvrage « *Les mythes grecs* » Ch. 8 – La naissance d'Athéna, nous rapporte une troisième tradition :

« Selon les Pélasges (premiers habitants de la Grèce), la déesse Athéna naquit près du lac Tritonis, en Libye, où elle fût trouvée par les trois nymphes de Libye qui se vêtent de peaux de chèvre. Jeune fille, elle tua par accident sa compagne de jeu Pallas, alors qu'elles combattaient amicalement avec la lance et le bouclier ; en signe de douleur, elle plaça le nom de Pallas avant le sien. Venant en Grèce par la Crète, elle vécut d'abord dans la ville d'Athènes près du fleuve béotien Triton. ».

Platon identifiait Athéna, patronne d'Athènes, avec la déesse libyenne Neith, qui appartenait à une époque où la paternité n'était pas reconnue. Neith avait son temple à Saïs où Solon était bien traité uniquement parce qu'il était Athénien.

Les prêtresses vierges de Neith s'affrontaient tous les ans dans des combats armés apparemment pour la fonction de Grande-prêtresse.

Quant à l'égide, c'était un sac magique en peau de chèvre qui contenait un serpent et était protégé par un masque de Gorgone. Il appartenait à Athéna bien avant que Zeus se proclamât son père. Des tabliers en peau de chèvre constituaient le costume habituel des jeunes filles libyennes et Pallas signifie simplement « jeune fille » ou « jeune homme ». Les jeunes filles éthiopiennes portent encore ce costume qui est parfois orné de cauris, symbole yonique.

« Des poteries qu'on a retrouvées indiquent une immigration libyenne en Crète vers 4000 avant J. C. ; et il semble qu'un grand nombre de réfugiés, adorateurs de la déesse libyenne, venus du Delta occidental, arrivèrent au moment où la Haute et la Basse Egypte furent réunies de force sous la première dynastie en 3000 avant J. C. environ. La première époque minoenne commença tout de suite après et la civilisation crétoise gagna la Thrace et la Grèce helladique primitive. ».

Certains Hellènes disent qu'Athéna avait un père du nom de Pallas, géant ailé à corps de bouc, qui par la suite essaya de l'outrager, et qu'elle ajouta son nom au sien après lui avoir arraché la peau pour en faire son égide et les ailes pour s'en couvrir les épaules ; à moins que l'égide n'ait été la peau de la Gorgone Méduse qu'elle écorcha après que Persée lui eût coupé la tête.

Faut-il en conclure que les Pélasges ioniens auraient la même origine géographique qu'Athéna et/ou plus simplement auraient été endoctrinés par la déesse Neith – Athéna ?

8. Poséidon

Poséidon n'est pas un dieu originaire de Grèce, inconnu de l'Egypte, mais de Libye, il serait même, à l'origine un dieu chtonien « celui qui embrasse la terre » et « l'ébranleur du sol », responsable des catastrophes naturelles (séismes, volcans, tempêtes, déluges), le parèdre de la Terre-Mère.

Au moment de la division du monde olympien, il devient le dieu du flot marin, de la navigation, de toutes les eaux (du haut et du bas) et de l'Atlantide ; quand Hadès il reçut le monde souterrain des morts, Zeus s'octroyant le ciel ; la Terre demeurant dans ses droits.

Du fait de cette division du monde « olympien », nous pouvons entrevoir - l' affrontement entre Poséidon et Athéna en est bien la preuve – la raison du différent « ambigu » entre le père et la fille quand on comprend qu' Athéna est *Tritogenia* « née du lac Tritonis ou du dieu-fleuve Triton », donc d' une eau douce venue du fleuve Triton, donc tombée du Ciel et des pluies bénéfiques à la vie des populations et à la nature de cette région ensoleillée, à l'abri des vents néfastes, pluies qui annoncent et accompagnent aussi l'orage et l' éclair désormais du ressort de Zeus, Athéna divinité féminine des bords du Lac Tritonis qui revendique dès lors sa personnalité « douce » par rapport aux eaux salées de flot marin qui entoure la terre, celles de Pséidon.

Plus tard, dans le combat pour la domination d' Athènes, Poséidon frappant l'Acropole de son trident, il en sort un cheval ou un puits salé ou un lac d' eau salée alors qu' Athéna, qui sera gagnante, plante un olivier (venu de Libye).

R. Graves nous dit que : « *Poséidon est le dieu Père des Eoliens qui aimaient la mer ; que Thétis, Amphitrite (l' épouse) et Néréis étaient les noms locaux de la Triple déesse Lune, maîtresse de la mer ; et suggère de voir dans les tentatives de Poséidon de s' emparer de certaines villes « des mythes politiques ».* Sa querelle au sujet d' Athènes indique qu' il avait fait une tentative malheureuse pour devenir la divinité tutélaire de la ville à la place d' Athéna. **Mais la victoire d' Athéna fut incomplète car elle dut faire des concessions au système patriarcal : les Athéniens abandonnèrent la coutume crétoise en vigueur en Carie jusqu' à la période classique et cessèrent de porter le nom de leur mère.** Varron qui donne ce détail dit que cette décision fut plébiscitée par tous les hommes et par toutes les femmes d' Athènes.

Il est clairement établi que les Pélasges ioniens d' Athènes furent vaincus par les Eoliens (de Poséidon) et qu' Athéna ne reconquit sa souveraineté qu' en s' alliant (NDLR : ensuite) aux Achéens de Zeus, qui, par la suite lui retirèrent la paternité de Poséidon et la firent naître une seconde fois de la tête de Zeus. ».

9. Les enfants de la mer.

3 Il semble que les Néréides aient été un collège de cinquante prêtresses de la Lune dont les rites magiques assuraient la bonne pêche ; et les Gorgones représentant la Triple-déesse, portaient des masques de protection – avec les yeux étincelants et exorbités, la langue pendante et des dents menaçantes – pour effrayer et éloigner ainsi tous ceux qui étaient étrangers aux Mystères. Les héros d' Homère ne connaissaient qu' une seule Gorgone qui était une ombre dans le Tartare (Méduse tuée par Persée avec l' aide d' Athéna) et dont Athéna portait la tête, objet de terreur pour Odysseus ; Athéna la portait sur son égide certainement pour empêcher les gens de contempler les Mystères divins, qu' elle contribuait ainsi à dissimuler ; les boulangers grecs avaient coutume de peindre des têtes de Gorgone sur leurs fours pour décourager les curieux et les empêcher d' ouvrir la porte du four, de regarder à l' intérieur et ainsi de laisser pénétrer de l' air qui aurait risqué d' abîmer le pain. Les noms des Gorgones – Sthéno (« la force »), Euryalé (« errant par le monde ») et Méduse (« la

rusée ») – sont des dénominations de la déesse-Lune : les Ophiques⁹² appelaient la pleine Lune « tête de Gorgone ».

4 Poséidon donnant naissance à Pégase (le cheval ailé) par Méduse rappelle le cheval Aréion auquel il donne naissance par Déméter lorsqu'elle se déguise en jument et devient furieuse ; les deux mythes racontent comment les Hellens de Poséidon (les Eoliens) épousèrent de force **les prêtresses de la Lune** sans tenir compte de leurs masques de Gorgone et s'approprièrent les rites du cheval sacré pour faire venir la pluie...(NDLR : le cheval est auxiliaire des divinités de la pluie)

5 ...Athéna, dans cette version, est la collaboratrice de Zeus. Elle naît une seconde fois de sa tête et trahit l'ancienne religion... ».

10. Zeus et Métis

1 « J.E. Harrison considère avec raison que la légende d'Athéna née de la tête de Zeus « est une ruse désespérée de la théologie pour se soustraire aux lois matriarcales ». C'est également un moyen de souligner que la sagesse (NDLR : désormais)est une prérogative masculine. Jusqu'alors, seule la déesse possédait la sagesse. Hésiode a réussi en fait à concilier trois conceptions tout à fait différentes, dans sa légende :

- 1) Athéna, (déesse guerrière Neith des Libyens et Egyptiens de l'ouest du delta puis déesse de la région Tritonide avant d'être - NDLR) la déesse de la cité des Athéniens, était fille, née par parthénogénèse, de l'immortelle Métis, Titanide du quatrième jour, et de la planète Mercure, qui présidait à la sagesse et à toutes les connaissances.
- 2) Zeus absorba Métis (avala Métis sur les bords du lac Triton, où naquit Athéna NDLR) mais ne perdit pas pour autant la sagesse (i.e. les Achéens supprimèrent le culte des Titans et confèrent toute la sagesse à leur dieu Zeus).

On pourrait même entrevoir, dans ce changement de souveraineté d'Athéna, plus qu'une soumission du matriarcat au patriarcat ou plus simplement la découverte du rôle de l'homme dans la procréation, un véritable hold-up politico-religieux voire même un viol ou une supercherie où la violence de l'éclair de l'orage prétend l'emporter sur l'atmosphère de tension électrique du jeu des nuages porteur de la pluie fécondante : c'est-à-dire l'instauration de la loi du plus fort.

Est-ce à dire, première hypothèse : que les Achéens auraient envahi ou annexé la Tritonide et ainsi bénéficié d'un apport civilisateur supérieur au leur ? Ou bien seconde hypothèse : qu'Athéna aurait conquis l'Acropole d'Athènes « pélasgique » et « cronide », puisqu'elle est de la même génération que Cronos ? Ou bien encore, troisième hypothèse que Cécrops (de Saïs) devenu roi de l'Acropole (et évinçant Cranaos) apporta avec lui le culte de Neith – Athéna et l'ensemble de la mythologie

⁹² Culte religieux qui a le serpent pour objet de vénération

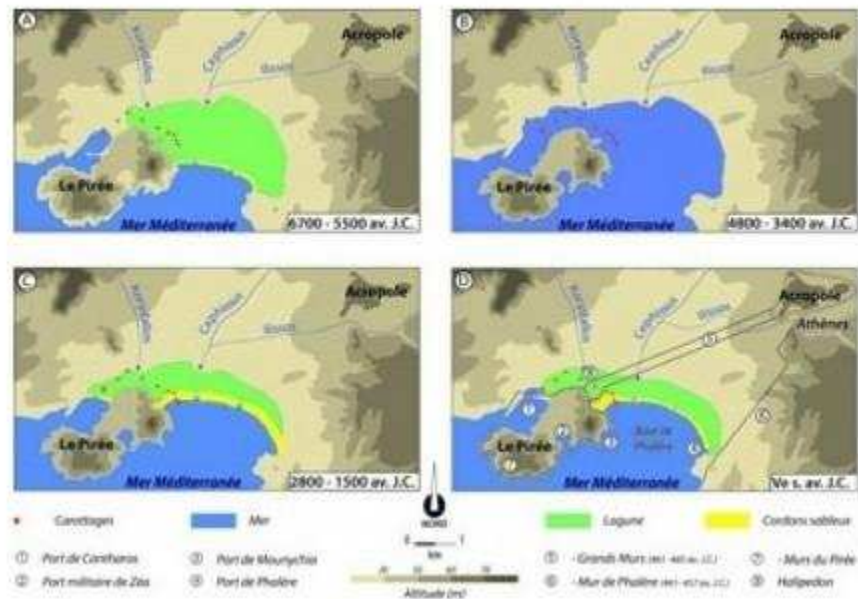
libyque ainsi que l'avancée civilisatrice, mais c'est Erechtée qui fit d'Athèna la patronne de la ville d'Athènes.

D'après Hérodote (VII, 44): « ...Les Athéniens, à l'époque où les Pélasges possédaient le pays qu'on appelle la Grèce, étaient des Pélasges, nommés Cranaens (les sujets de Cranaos, le Pélasge) ; sous leur roi Cécrops ils s'appelèrent les Cécropides ; quand le pouvoir passa aux mains d'Erechtée, ils changèrent de nom et s'appelèrent Athéniens et, quand son fils de Xouthos devint leur chef, ils prirent son nom et s'appelèrent Ioniens »

3) Athéna était la fille de Zeus (i. e. les Achéens insistèrent pour que les Athéniens reconnaissent la suprématie patriarcale de Zeus.). Athéna devient alors l'interprète docile de Zeus et supprime délibérément sa vie passée. Elle emploie (désormais) des prêtres et non pas (non-plus) des prêtresses.

On retrouve alors l'épisode du conflit entre Poséidon et Athéna pour la suprématie de la vallée du fleuve Céphise et de l'Acropole d'Athènes

On sait aujourd'hui que « le Pirée fut une île, ce qu'a révélé une analyse sédimentaire :



Evolution des paysages côtiers entre Athènes et Le Pirée depuis le 7e millénaire avant J.-C. Julien Cavero CNRS /Université Lyon 2

C'est ici que les voyageurs à destination des îles de la mer Egée embarquent. Le Pirée reste encore le plus important port d'Athènes et de Grèce. Mais cela n'a pas toujours été le cas et selon une étude réalisée par des chercheurs du CNRS le Pirée a été une île de 4 800 à 3 400 avant J.-C. soit près de 4 500 ans avant la construction du Parthénon sur l'Acropole.

Pour arriver à cette conclusion, qui était déjà évoquée par le géographe grec Strabon au I^{er} siècle après J.-C., des chercheurs franco-grecs ont effectué une dizaine de carottages géologiques, sur plus de 20 mètres de profondeur, dans l'actuelle plaine du Céphise située entre Le Pirée et Athènes. Chaque couche sédimentaire a été datée via la technique du carbone 14. Grâce à ces études stratigraphiques, les chercheurs ont mis en évidence quatre grandes étapes au cours de l'évolution des paysages côtiers dans la région du Pirée.

Première phase : Entre 6 700 et 5 500 avant J.-C., le niveau marin de la mer Méditerranée était alors bien plus bas qu'aujourd'hui : la colline du Pirée n'était pas une île, elle était rattachée géologiquement au continent.

Deuxième phase : Puis, entre 4 800 et 3 400 avant J.-C., le niveau marin s'est élevé : c'est alors que le Pirée est devenu une île.

Troisième phase : A partir de 2800 avant J.-C., la vitesse de montée du niveau marin a commencé à ralentir et, dans le même temps, des sédiments ont été apportés massivement par les cours d'eau voisins. Ce double phénomène a provoqué une accumulation de sédiments au niveau de la plaine du Céphise. Un paysage lagunaire s'est alors mis en place. En fin, au V^e siècle avant J.-C., à l'époque de l'édification du Parthénon à l'Acropole, les lagunes subsistaient. Les ingénieurs de l'époque ont donc été amenés à combler ces zones marécageuses pour aménager les premières installations portuaires. »

En plus, ce que nous révèle, en fait, cette étude scientifique « géologique », c'est bien que la mythologie, tout au moins ici, comme au Tritonis, nous dit, à sa façon, la vérité. Cela permettrait-t-il de dater la victoire d'Athéna sur Poséidon (son père) à la date du retrait des eaux du bras de mer, libérant ainsi la plaine du Céphise où resteront longtemps quelques lagunes, soit vers 2500 -2000 ans avant J. C ?

« **Cécrops** serait le premier autochtone (enfant spontané de la Terre Gaïa), et serait né avec un corps mi-homme mi-serpent, tout comme plus tard Érichthonios. Premier roi d'Attique, il épouse Aglaure, fille d'Actée — certains auteurs, sachant qu'Homère utilise parfois le mot pour « attique », font de ce dernier le premier roi d'Attique plutôt que Cécrops. Il en a un fils, Érysichthon, et trois filles, Aglaure, Hersé et Pandrose.

Un point commun de toutes les légendes est qu'il (Cécrops) apprend aux Athéniens à être civilisés. Il reconnaît Zeus comme roi des dieux, apprend aux hommes à vénérer correctement ceux-ci, et interdit les sacrifices humains, offrant à leur place des gâteaux. Il fonde Athènes, dont il appelle la citadelle Cécropia (l'Acropole), et divise l'Attique en douze tribus — dans la réforme de Clisthène, il est le héros éponyme de l'une des tribus athéniennes. Enfin, c'est lui qui est réputé avoir introduit l'agriculture et l'écriture.

C'est pendant son règne que Poséidon et Athéna se disputent l'Attique. Poséidon frappe la terre de son trident, et une source d'eau salée en jaillit, tandis qu'Athéna offre un olivier. Cécrops choisit alors Athéna, dont le présent est le plus utile. Selon une variante de Varron (citée par saint Augustin dans *La Cité de Dieu*, XVIII, 9), Cécrops soumet le choix à une assemblée mixte. Les femmes votent en faveur d'Athéna et les hommes de Poséidon ; les femmes, plus nombreuses d'une voix, font pencher la balance en faveur d'Athéna. Furieux, Poséidon submerge l'Attique sous les flots. Pour apaiser sa colère, les Athéniens doivent imposer aux femmes trois punitions : les femmes n'auront plus le droit de vote ; aucun enfant ne portera le nom de sa mère (est-ce la fin du matriarcat et l'avènement du patriarcat ?) ; les femmes ne seront plus appelées Athéniennes.

Une autre légende, un peu plus prosaïque, fait de **Cécrops un Égyptien natif de Saïs, en Égypte**, qui se serait installé en Attique avec les siens, apportant ainsi les bienfaits d'une civilisation supérieure. »

La ville de Saïs se situait sur la branche canopique du Nil dans le delta occidental - identifiée de nos jours au site du village de **Sah el-Haggar** - elle fut la capitale du cinquième nome de Basse-Égypte le « *nome supérieur de Neith* » ; la ville est connue dès le début de l'histoire égyptienne, on a retrouvé des étiquettes en bois liées au roi Aha (v.-3080/v.-3055) mentionnant la cité et son culte dédié à Neith. En tant que chef lieu du nome éponyme, on la retrouve citée dans les listes funéraires de l'Ancien Empire qui figurent dans les mastabas des dignitaires du royaume. Le district est cité notamment dans l'énumération des domaines funéraires et des charges incombant à Metjen un haut nomarque du règne de Snéfrou, fondateur de la IV^e dynastie et père de Khéops, dynastie des constructeurs des grandes pyramides lisses.

Cependant l'ascension politique de la ville fut tardive. Il n'y a plus aucune trace de la cité avant la fin du Nouvel Empire (v.-1100), et la III^e période intermédiaire inaugurée par les XXI^e et XXII^e dynasties voit la suprématie des nouvelles métropoles religieuses que sont Tanis et Bubastis, contrôlées par les tribus Machaouach qui règnent alors sans partage sur le pays ; les Meshwesh étant originaires du Nifzaoua en bordure du chott El Jerid (Lac Tritonis) où l'on trouve un ancien lieu-dit « île Faraoun » (que E. Roudaire à la suite Guérin et Duveyrier identifiait –fautivement - avec l'île *Phla* d'Hérodote). Mais cette politique de clans va très vite éprouver ses propres limites et l'anarchie qui en résulte voit le morcellement progressif du pays et son affaiblissement, l'exposant à de sérieux risques d'invasions.

C'est dans ce contexte que Saïs devient la capitale d'un vaste royaume constitué au VIII^e siècle par les grands chefs Libous qui unifient les nomes du delta occidental ce qui donne naissance à la XXIV^e dynastie.

N'oublions pas que ces Meshwesh, les Machawacha des Égyptiens (originaires du Tritonis) furent les instigateurs voire les assembleurs et commanditaires de la coalition – jugée hétéroclite, vue de

l'extérieur – d'un certain nombre de peuples du pourtour méditerranéen, appelée « confédération les Peuples de la mer » vers 1200 av. J.-C. – période historique – ayant tenté d'envahir l'Égypte des Ramessides ; cependant, bien que Ramsès dit les avoir vaincus et repoussés, ils fondent les XXI^e et XXII^e dynastie d'Égypte, dites dynasties libyennes. Le premier pharaon Amasis (NDLR : Amazis) était un Passargades. Passargades est une cité antique bâtie à 1 900 mètres d'altitude dans le Zagros et à 87 km de Persépolis, dans l'actuelle province du Fars en Iran. Ce fut la première capitale historique de l'Empire Perse, créée par Cyrus II sur le lieu même de la bataille finale contre le roi des Mèdes Astyage. Pour Hérodote (I, 125), le choix du site s'explique plutôt parce que Pasargades est le berceau de l'une des trois tribus perses, celle dont est issu le clan des Achéménides.

11. Amasis,

Ahmôsis II (Amazis) est un pharaon de la XXVI^e dynastie de la Basse époque égyptienne, régnant de -571 à -526.

Ahmôsis, général (perse de la tribu noble des Maraphiens) des mercenaires libyens (berbères) (NDLR : les Passargades et Maraphiens seraient d'origine libyco-égyptienne, descendant de Persès, fils de Persée et d'Andromède, qui donna son nom aux Perses), s'est couvert de gloire dans l'expédition contre les Kouchites organisée par Psammétique II. Après l'expédition désastreuse que son prédécesseur et chef Apriès envoya à Cyrène pour limiter l'expansion grecque en Cyrénaïque, Amasis est envoyé par le pharaon pour calmer la foule ; mais celle-ci, au lieu de s'apaiser, convainc Ahmôsis de prendre le pouvoir et de chasser Apriès, ce qu'il fait en -570.

Son long règne est propice à une intense activité architecturale. Dans le delta du Nil, outre à Saïs et son grand temple de la déesse Neith, dont Ahmôsis II se déclare le fils dans sa titulature, il fait bâtir un temple à Athribis et accorde à Naucratis un statut particulier lui autorisant à fonder et à construire des temples. Il intervient également à Memphis et procède à l'enterrement d'un Apis en l'an 23 de son règne au Sérapéum de Saqqarah. Il fait reconstruire le sanctuaire d'Osiris en Abydos et édifie une chapelle dans l'enceinte d'Amon-Rê de Karnak conjointement avec sa fille Nitocris, qu'il fait adopter par Ânkhnesnéferibrê comme divine Adoratrice d'Amon. Au sud de la première cataracte des traces de son intervention sur l'île de Philæ suggèrent que dès l'époque saïte ce lieu sacré avait déjà reçu des monuments dédiés à la grande déesse Isis. Il est également réputé avoir fondé ou en tout cas agrandi le temple oraculaire de l'Amon de l'oasis de Siwa, sanctuaire dont la célébrité ira grandissante par la suite.

12. Les Amazones en Crète

En Crète, on racontait que la déesse était cachée dans un nuage et que c'est en frappant ce nuage de sa tête que Zeus en avait fait sortir Athéna. Cet événement aurait eu lieu près de Cnossos, au bord d'un ruisseau, le Triton d'où l'épithète de Tritogéneia.

a) La mythologie grecque

La mythologie grecque nous rapporte que « Zeus convoitait la Titanide, Métis, qui se métamorphosait constamment pour lui échapper jusqu'à ce qu'elle fût prise et rendue enceinte. Un oracle de la Terre-Mère déclara alors que l'enfant serait une fille et que si Métis enfantait de nouveau, le fils qu'elle porterait détrônerait Zeus, de la même manière que Zeus avait lui-même détrôné Cronos et que Cronos avait détrôné Ouranos.

C'est pourquoi après avoir entraîné Métis vers sa couche avec de douces paroles, Zeus ouvrit brusquement la bouche et l'avalait, et ce fut la fin de Métis, bien qu'il affirmât par la suite qu'elle lui donnait des conseils de l'intérieur de son ventre.

Au bout d'un certain temps, un jour, se promenant sur les rives du lac Triton, il fut pris d'un mal de tête si violent qu'il lui sembla que son crâne allait éclater et il se mit à pousser de tels cris que le firmament entier lui fit écho. Hermès arriva en courant, il avait immédiatement deviné la cause des douleurs de Zeus. Il persuada Héphaïstos, (ou, selon certains, Prométhée) de prendre son coin et son maillet et de faire une brèche dans le crâne de Zeus, d'où, poussant un cri puissant, jaillit Athéna tout armée. »

Diodore de Sicile (...), dans la « *Bibliothèque historique* », parlant du combat des dieux olympiens contre les Titans, nous informe de Zeus « **encore enfant** » mis sur le trône d'Égypte, à la tête d'une armée où l'on retrouve à ses côtés Athéna à la tête des Amazones quand Dionysos prend celle des troupes des Libyens, portant secours à Amon, qui pressé par Cronos, s'était réfugié en Crète.

Diodore ne parle pas de son siècle mais des légendes de l'oralité locale libyenne, en voisin pour ainsi dire.

b) La religion minoenne

- Aucune des fresques de Knossos ne représente de divinité. En revanche, il existe de nombreuses statuettes représentant une divinité féminine du type « **déesse-mère** », dont le culte semble avoir été le plus répandu. Ses attributs pouvaient être des serpents ou des fauves. Les Minois vénéraient aussi un « **jeune dieu** », représenté sous les traits d'un dompteur de bêtes sauvages ou armé d'un arc, un lion à ses côtés. Avec l'hellénisation de la Crète, il sera identifié à Zeus, que l'on a fait naître dans la grotte du mont Ida. Des tablettes en linéaire B découvertes à Knossos mentionnent les noms d'Héra, d'Athéna, de Zeus et de Poséidon, mais il s'agit d'une influence extérieure tardive.
- **La place du taureau**
L'abondance des représentations de taureaux – peut-être à l'origine de la légende du Minotaure – peut laisser penser que ceux-ci faisaient l'objet d'un culte. Mais quel était son sens La signification des scènes où des jeunes garçons ou filles s'élancent par-dessus des taureaux (**taurokathapsies**) demeure mystérieuse. Peut-être s'agit-il tout simplement d'activités ludiques, un peu comme nos « vaches landaises »
- **La double hache**

Ce symbole apparaît très souvent sur les vases, les sceaux, les sarcophages et les décorations murales. Peut-être faut-il chercher sa signification du côté des Hittites, chez qui l'on trouve une double hache appelée *labrys*. De là viendrait le mot « labyrinthe » qui signifierait « palais aux doubles haches ». D'autres symboles, comme le **nœud sacré**, que l'on trouve sur la fresque de *La Parisienne*, la croix, le svastika ou la roue, apparaissent aussi, mais moins souvent, sans que l'on puisse non plus en déterminer la signification.

- **Sanctuaires et autels**

La religion minoenne se caractérise par l'absence de temple. Pendant longtemps, les cultes ont été pratiqués au sommet des collines ou à l'intérieur des grottes, où l'on a d'ailleurs retrouvé de nombreuses figurines votives. Plus tard, à l'époque néo palatiale, il semble que le pouvoir religieux ait été très lié au pouvoir politique, puisque l'on a retrouvé des autels dans tous les palais. On y pratiquait des **offrandes** sous différentes formes – vin, olives, branches, fruits, petits animaux – et, sans doute, mais rarement, des **sacrifices humains**. La présence d'ossements d'enfants à Knossos laisse imaginer que l'on pratiquait une forme de cannibalisme rituel. La présence de nombreuses statuettes d'animaux près des autels permet de supposer que des substituts pouvaient remplacer les vrais sacrifices.

- **Prêtres et prêtresses**

Le roi avait certainement des fonctions religieuses. Les prêtres sont représentés vêtus de peaux d'animaux ou déguisés en démons. Ils utilisent des **rhytos** (vases ornés de têtes d'animaux) pour les libations et soufflent dans des tritons au cours des cérémonies. La double hache est le signe de leur autorité. Leur fonction tenait aussi de la sorcellerie, et l'on sait par des papyrus égyptiens du 14^e s. av. J.-C. que les prêtres minoens pratiquaient des exorcismes.

- **Le culte des morts**

Les rites mortuaires revêtaient une grande importance. L'incinération n'était pas pratiquée. Les corps étaient placés en position fœtale dans des **sarcophages** de terre cuite, abondamment décorés. Le **papillon**, fréquemment représenté, évoquerait l'âme du défunt, ce qui laisse supposer que les Crétois de l'Antiquité croyaient à une forme d'immortalité. Ils étaient ensuite inhumés en pleine terre, dans des grottes ou des cavités creusées dans la roche. Des récipients contenant de la nourriture et des outils étaient généralement déposés auprès du défunt. Les tombes pouvaient toutefois être réutilisées. Les funérailles s'accompagnaient de processions et de danses, comme le montrent certaines représentations.

- **La mythologie crétoise**

Les récits mythologiques relatifs à la Crète nous ont été transmis par la Grèce, notamment grâce à Homère.

- Zeus Diktéen ou Zeus Idéen : Cronos, le dieu primordial, craignant qu'un de ses enfants ne le supplante, avait pris la fâcheuse habitude de dévorer sa progéniture. Mais, un jour, son épouse Rhéa décida de soustraire son dernier-né à ce sort funeste et partit accoucher en Crète, dans une grotte que la légende situe sur le mont Ida ou sur le mont Dicté (*Dikti*), selon les versions. De fait, le culte de Zeus fut pratiqué dans chacune de ces grottes. L'enfant grandit ensuite sous la protection des filles du roi crétois Melisseus et fut nourri du lait de la chèvre Amalthée. Pour récompenser ses protectrices, Zeus leur fit don d'une des cornes de cette chèvre. Ce fut la corne d'abondance, toujours prête à se remplir au gré des souhaits de ceux qui la possèdent.
- Les Curètes et la naissance d'Athéna : Les pleurs de Zeus bébé étaient si puissants que sa mère Rhéa, pour ne pas éveiller les soupçons de Cronos, demanda aux **Curètes** de danser autour du berceau en frappant leurs épées sur leurs boucliers d'airain afin de couvrir ses vagissements. Selon Homère, les Curètes étaient des guerriers phéniciens venus s'installer en Crète. Selon d'autres sources, il s'agissait de prêtres crétois pratiquant un culte orgiaque dédié à Rhéa. Plus tard, le jeune Zeus épousa Métis, déesse de la prudence. Un oracle lui ayant prédit qu'un de leurs enfants le détrônerait, Zeus avala Métis ; mais il fut pris d'un si violent mal de tête qu'il appela Héphaïstos, dieu des forgerons, pour le guérir. Celui-ci lui fit un trou dans la tête, d'où sortit Athéna, déesse de la sagesse et de la raison, poussant un puissant cri de guerre.
- La légende de Minos : Europe, fille du roi de Phénicie, fut séduite par Zeus alors qu'il avait pris l'apparence d'un taureau très blanc et très doux. Europe caressa l'animal et s'assit sur son dos. Aussitôt, le taureau l'emporta jusqu'en Crète, où Zeus s'unit à elle sous le platane de Gortyne. Ils eurent trois enfants : Minos, Rhadamanthe et Sarpédon. Minos a laissé l'image d'un roi juste, auquel Zeus dictait ses ordres tous les neuf ans. À sa mort, il devint un des juges des Enfers.
- Le Minotaure : Pour prouver à ses frères que les dieux étaient de son côté, Minos demanda à Poséidon de faire sortir de la mer un taureau blanc qu'il promit de lui sacrifier. Minos ne respecta pas sa promesse, préférant garder ce taureau pour assurer la reproduction de ses troupeaux. Poséidon se vengea en rendant Pasiphaé, la femme de Minos, amoureuse du bel animal. Pasiphaé demanda à l'architecte Dédale de lui construire une vache en bois recouverte de peau, dans laquelle elle se glissa pour s'accoupler avec le taureau. C'est ainsi que naquit le Minotaure, monstre pourvu d'une tête de taureau sur un corps d'homme qui se nourrissait de chair humaine. Minos ordonna à Dédale de construire le Labyrinthe, où nul ne pouvait retrouver son chemin, pour y cacher le monstre. Entre-temps, le fils de Minos, Androgée, était parti aux Jeux olympiques d'Athènes, où il fut vainqueur. Mais Égée, roi d'Athènes, père de Thésée, le tua par jalousie. Furieux, Minos envoya sa flotte saccager Athènes, puis exigea que les Athéniens lui envoient, tous les neuf ans, quatorze jeunes garçons et filles pour nourrir le monstre.

- Ariane et Thésée : Thésée , prince athénien, se porta volontaire pour venir à bout du Minotaure. S'il revenait en vainqueur, son bateau hisserait des voiles blanches, au lieu des voiles noires habituelles. En Crète, Ariane, la fille de Minos et de Pasiphaé, tomba amoureuse de Thésée et résolut de le sauver : elle lui donna une épée et une pelote de laine pour marquer son chemin dans le Labyrinthe. Thésée tua le Minotaure et s'enfuit avec Ariane, qu'il abandonna sur l'île de Naxos. À son retour, il oublia de hisser les voiles blanches, et son père, Égée, de chagrin, se jeta dans la mer qui porte désormais son nom

- Icare et Dédale : Pour se venger de la façon dont il avait été joué, Minos enferma Dédale et son fils Icare dans le Labyrinthe. Ceux-ci fabriquèrent des ailes avec des plumes et de la cire pour s'échapper en s'envolant. Mais Icare, durant son vol, s'approcha trop près du soleil, et la cire de ses ailes fondit. Il fut précipité dans la mer qui porte désormais son nom : la mer Icarienne. Minos poursuivit Dédale jusqu'en Sicile, où il mourut ébouillanté dans une baignoire inventée par celui qu'il poursuivait.

- Phèdre et Thésée : Thésée épousa Phèdre, la sœur d'Ariane, dont il eut deux fils. Il devint législateur à Athènes, mais il eut une relation avec Antiope, la reine des Amazones. Naquit de cette union Hippolyte, dont Phèdre tomba amoureuse. Hippolyte l'ayant repoussée, elle accusa le jeune homme de l'avoir violentée, et Thésée le fit exécuter. Prise de remords, Phèdre se pendit.

- **La civilisation crétoise :**
 Elle a bien, au départ, un caractère néolithique où le dieu suprême Zeus est pélasgien, né en Arcadie et que l'on cache dans une grotte en Crète et que l'on nourrit de lait et miel, et que les jeunes hommes armés « les Curètes » (fils de Rhéa, la mère de Zeus) protègent et dissimulent de son père Cronos qui « dévore ses enfants » pour éviter d'être détrôné. En Crète, comme en Libye à l'époque paléolithique tout le domaine du divin, du sacré et du mystère se passe encore dans le fond des grottes, alors que la vie est installée sous les abris sous roche, à l'entrée.

(NDLR) :à développer

V. CHAPITRE 5 : LE PERIPLE DES AMAZONES

1. Diodore de Sicile,

Dans son Livre III, nous décrit l'existence et les mœurs d'un certain nombre de peuples d'Afrique du Nord, sur Dionysos, fils d'Amon et d'Amalthée, élevé à Nysa en Libye et nous offre un long développement sur le périple des Amazones de Libye qui habitaient au voisinage des Atlantes (les habitants de l'Atlas), périple qui les amena jusqu'en Asie Mineure, voire même jusqu'en Crimée. Certains historiens et archéologues contemporains proposent même, sur la base de récits d'auteurs chinois, de considérer les Reines (de race blanche) inhumées dans les kourganes d'Asie centrale avec leurs chevaux (et jusqu'au Kazakhstan), comme les dernières représentantes de la gynécocratie « amazonienne ».

Parmi les peuples de Libye qu'il nous décrit certains comportent un intérêt majeur pour notre sujet « Tritonis, à la recherche des Amazones », à savoir en premier lieu les Amazones, mais aussi les Atlantes, les Gorgones, les Mégabares (appelés aussi Trogodytes) mais encore des Héros de la mythologie tels que Persée, Thésée, Héraclès bien sûr, Bellérophon et Alexandre le Grand qui auraient eu des « relations » avec celles-ci.

Il est cependant hors de question - pour nous, ici - de plonger dans le fouillis de la mythologie grecque où les hellénistes eux-mêmes ont tant de peine à s'y retrouver, et ce d'autant plus que plus on remonte la chronologie et plus la mythologie devient floue. Il convient donc pour nous de remonter jusqu'au temps que nous précise Diodore de Sicile, d'après les sources qu'il nous précise à savoir les écrits de Denys Scytobrachion (bras de cuir), originaire de Mytilène, capitale de l'île de Lesbos.

Cette ville Mytilène (du nom de la sœur de Myrina) aurait été créée la Reine des Amazones Myrina, lors du périple qui la mena, à la tête de son armée de femmes guerrières depuis la Libye jusqu'en Asie Mineure, sur la Mer Noire, dans le Pont, au bord du fleuve Thermodon où elles s'implantèrent durablement, en créant la ville de Thémiscyre.

Pour plus de précision, citons quelques pages du récit rapporté par Diodore de Sicile.

2. Histoire des Amazones de Libye.

« LII. 1 Puisque nous avons étudié à fond ces sujets, il serait à propos⁹³, en relation avec les régions précédemment décrites, de parler des récits touchant les Amazones qui vécurent autrefois en Libye⁹⁴. En effet, la plupart des gens se figurent que seules ont existé les Amazones qui, dit-on, habitaient dans le Pont, près du fleuve Thermodon ; mais la vérité est bien différente, du fait que les

⁹³ On trouve ici mot pour mot la formule par laquelle commence le ch. 49 ; p. XXXII.

⁹⁴ Sur le mythe des Amazones libyennes, v. XXXV-XXXVIII.

Amazones de Libye sont beaucoup plus anciennes et qu'elles ont accompli des exploits remarquables. 2 Mais nous n'ignorons pas qu'à beaucoup de nos lecteurs leur histoire semblera inouïe et tout à fait étrange ; en effet, comme la race de ces Amazones avait totalement disparu bien des générations avant la guerre de Troie, alors que les femmes du fleuve Thermodon étaient en pleine prospérité peu avant l'époque de cette guerre, il n'y a rien d'illogique à ce que les plus récentes, qui étaient aussi les plus connues, aient hérité de la gloire des premières, que le temps avait totalement fait oublier de la plupart des gens. 3 Néanmoins, puisque nous constatons que beaucoup de poètes ou d'écrivains anciens et un assez grand nombre de leurs successeurs ont fait mention de ces femmes, nous essaierons d'exposer brièvement leurs exploits, en nous guidant sur Denys⁹⁵ qui a rassemblé en un recueil les légendes touchant les Argonautes, Dionysos, ainsi que bien d'autres exploits des époques les plus reculées.

4 Il y a donc eu en Libye plus d'une race de femmes qui étaient belliqueuses et dont la bravoure virile a suscité une grande admiration. Ainsi la tradition nous enseigne que le peuple des Gorgones⁹⁶ contre lequel⁹⁷ Persée, dit-on, fit campagne, était d'une vigueur remarquable : puisque ce fils de Zeus, qui était aussi le plus vaillant des Grecs de son temps, a accompli le plus grand de ses exploits en faisant campagne contre elles, ce serait une preuve de la supériorité et de la puissance des femmes dont je viens de parler. De même la virile bravoure des Amazones dont l'histoire va suivre manifeste une supériorité frappante quand on la compare au tempérament des femmes de notre temps.

LIII. 1 On raconte qu'il y eut en Libye, dans les régions du couchant, aux confins de la terre habitée, une race gouvernée par des femmes et qui observait un mode de vie bien différent du nôtre. La coutume imposait en effet à ces femmes de s'adonner aux travaux de la guerre et elles devaient servir comme soldats pendant un temps déterminé de leur vie, tout en conservant leur virginité ; passées les années de service armé, elles approchaient des hommes pour avoir d'eux des enfants⁹⁸, mais elles continuaient à exercer les magistratures et à administrer toutes les affaires publiques.

2 Les hommes, comme les femmes mariées de chez nous, passaient leur vie dans les maisons, soumis aux ordres de leurs compagnes ; ils n'avaient le droit ni de faire campagne, ni d'exercer une magistrature, ni, en outre, d'exprimer une opinion dans les affaires publiques⁹⁹, ce qui aurait pu les rendre arrogants et les faire se révolter contre les femmes.

3 A la naissance des enfants, les nouveau-nés étaient confiés aux hommes qui les nourrissaient avec du lait et d'autres aliments, conformément à l'âge des bébés. Si l'enfant était de sexe féminin¹⁰⁰, on

⁹⁵ Sur Denys, v. la Not., I, n.4.

⁹⁶ Sur l'interprétation de la légende, v. p. XXXV-XXXVIII.

⁹⁷ L'erreur de Da et de C résulte d'une confusion, fréquente dans ces mss, entre co et o.

⁹⁸ Notice comparable chez Strabon (XI, 5, 1), à propos des Amazones du Caucase. D'après Hérodote (IV, 117) et le traité hippocratique *Airs-Eaux-Lieux*, ch. 13, les Amazones ne peuvent se marier qu'après avoir tué un (H.) ou trois (traité h.) ennemis ; le traité précise qu'une fois mariées, elles cessent de monter à cheval, sauf en cas d'expédition générale.

⁹⁹ Sur la *parrhesia*, souvent présentée comme le signe distinctif d'un régime démocratique, v. par ex. Euripide, *Phén.*, 391-2 ; *Hipp.*, 421-2. La situation humiliante réservée aux hommes est, pour Strabon (XI, 5, 3), la preuve de la fausseté de ces récits.

¹⁰⁰ D'après Diodore (II, 45, 3), on luxait les jambes et les bras des garçons nouveau-nés pour les rendre inaptes à la guerre.

lui brûlait les seins, afin qu'ils ne se développent pas à l'époque de la puberté, car ce n'était pas, à leur avis, un inconvénient négligeable pour les campagnes militaires que la saillie des seins sur le torse ; voilà l'origine du nom d'Amazones¹⁰¹ donné par les Grecs à ces femmes privées de leurs seins.

4 D'après la légende, elles habitaient une île que sa position vers le couchant a fait nommer Hespéra et qui se trouvait dans le lac Tritôn¹⁰². Ce lac était près de l'Océan qui entoure la terre et devait son nom à un certain fleuve Tritôn qui s'y jetait ; il se trouvait près de l'Éthiopie¹⁰³ et de cette montagne qui, proche de l'Océan, est la plus haute de toutes celles de la région et surplombe l'Océan (c'est celle que les Grecs appellent Atlas).

5 L'île dont je viens de parler était de grande taille et couverte d'arbres fruitiers de toute espèce, dont les habitants tiraient leur subsistance. Elle portait aussi quantité de bétail, chèvres et moutons, dont le lait et la viande servaient de nourriture à leurs propriétaires ; mais cette race n'utilisait pas du tout le blé, parce que l'usage de ce fruit de la terre n'avait pas encore été découvert chez eux.

6 Donc les Amazones, qui étaient remarquablement vigoureuses et animées d'ardeur pour la guerre, commencèrent par détruire les villes de l'île, sauf une, appelée Méné, que l'on regardait comme sacrée et qui était habitée par des Éthiopiens Ichthyophages¹⁰⁴ ; l'île était sujette à de grandes éruptions volcaniques et recelait quantité de ces pierres précieuses que les Grecs appellent escarboucles¹⁰⁵, sardoines et émeraudes. Après cela, les Amazones soumirent un grand nombre de Libyens et de nomades du voisinage et elles fondèrent à l'intérieur du lac Tritôn une grande ville qui fut appelée Chersonèsos à cause de la forme¹⁰⁶.

LIV. I Utilement cette ville comme base, elles entreprirent de grandes opérations, animées qu'elles étaient d'un ardent désir d'envahir de nombreuses parties de la terre habitée. Leurs premières campagnes, dit-on, furent dirigées contre les Atlantes¹⁰⁷, les hommes les plus civilisés de ces régions, qui occupaient un pays prospère et de grandes villes ; à ce qu'on affirme, c'est chez eux que le

¹⁰¹ Littéralement « privées de seins ». En réalité, il semble que seul, le sein droit était brûlé : v. *Airs-Eaux-Lieux*, 17, Strabon, XI, 5, 1 et Diodore lui-même, II, 45, 3. *Airs-Eaux-Lieux* précise que l'opération, exécutée par les mères qui appliquaient sur le sein une machine de fer préalablement chauffée, avait pour but de faire passer toute la force dans l'épaule et dans le bras.

¹⁰² Le lac Tritôn (ou Tritôn) a été diversement situé : au fond de la petite Syrte (Hérodote, IV, 178, 180, 186 ; Pomponius Méla, I, 36) ; à l'est de Bérénicé (Benghasi) : Pindare, *Pyth.*, IV, 36 et Strabon, XVII, 3, 20. Diodore le situe nettement plus à l'ouest, au voisinage de l'océan.

¹⁰³ Le terme est pris ici dans sa plus grande acception. Sur ces Éthiopiens du Couchant, v. Strabon, XVII, 3, 5 et J. Desanges, *Catalogue...*, p. 246-249 et « L'Afrique Noire et le monde méditerranéen dans l'Antiquité (Éthiopiens et Gréco-Romains) », *Rev. fr. d'Outre-Mer*, 62 (1975), p. 408-409).

¹⁰⁴ Sur ces Éthiopiens, v. J. Desanges, *Catalogue...*, p. 249

¹⁰⁵ L'escarboucle doit son nom (du latin *carbunculus*, « petit charbon ») à sa couleur rouge-foncé : v. Pline l'A. *H.N.*, XXXVII, 92-98. La sardoine est à la fois notre corraline (rouge) et notre sardoine (brune) : *ibid.*, 105-106. Sur les émeraudes, v. *ibid.*, 62-76.

¹⁰⁶ La ville devait donc être bâtie sur une presqu'île dont elle épousait la forme.

¹⁰⁷ Sur les Atlantes, v. Hérodote, IV, 184-5 et J. Desanges, *Catalogue...*, p. 254.

légende place la naissance des dieux, dans les régions proches de l'Océan, en accord avec les légendes grecques et nous parlerons de cela¹⁰⁸ dans le détail un peu plus bas.

2 On raconte donc que Myrina, la reine des Amazones, rassembla une armée composée de trente mille femmes d'infanterie et de trois mille¹⁰⁹ cavaliers (dans les guerres, ce peuple cherchait plus particulièrement à utiliser la cavalerie).

3 Comme armes défensives, elles utilisaient des peaux de grands serpents, les animaux de cette espèce étant en Libye d'une taille incroyable¹¹⁰, et comme armes offensives, les épées et les lances, ainsi que des arcs, avec lesquels non seulement elles tiraient de face, mais encore, quand elles faisaient retraite, se retournant en arrière, elles décochaient avec sûreté des traits sur leurs poursuivants.

4 Ayant donc envahi le pays des Atlantes, elles vainquirent dans une bataille rangée les habitants de la ville appelée Cerné ; et, après avoir poursuivi les fugitifs jusqu'à l'intérieur des murs, elles s'emparèrent de la ville. Désireuses de frapper de terreur les peuples voisins, elles traitèrent cruellement leurs prisonniers : elles passèrent les hommes adultes au fil de l'épée et, ayant réduit les enfants et les femmes en esclavage, elles rasèrent la ville. 5 Comme le bruit du désastre des Cernéens s'était répandu auprès de tous les membres de ce peuple, on raconte que les Atlantes, terrorisés, livrèrent leurs villes par convention et promirent qu'ils feraient tout ce qu'on leur commanderait ; alors la reine Myrina, les traitant avec modération, conclut avec eux un traité d'amitié et, à la place de la ville rasée, elle en fonda une autre en lui donnant son propre nom ; elle y établit les prisonnier de guerre¹¹¹ et tous ceux des indigènes qui le désiraient.

6 Comme, par la suite, les Atlantes lui offrait des cadeaux somptueux et lui votaient publiquement des honneurs considérables, elle accepta ces marques de leur attachement et promit en retour d'accorder ses bienfaits à leur peuple. 7 Or, comme les habitants étaient en butte à de fréquentes attaques de celles qu'on appelle les Gorgones, qui étaient leurs voisines, et que, d'une façon générale, ils se sentaient menacés par ce peuple, Myrina, dit-on, à la requête des Atlantes, envahit le pays des Gorgones dont nous venons de parler. Celles-ci se rangèrent en bataille et il s'ensuivit un rude combat et les Amazones, l'ayant emporté, tuèrent un grand nombre de leurs adversaires et ne firent pas moins de trois mille prisonnières. Les Gorgones qui restaient s'étant enfuies vers une région boisée, Myrina entreprit d'incendier la forêt, car elle désirait exterminer leur peuple, mais, comme elle ne pouvait réussir dans son entreprise, elle revint aux frontières du pays.

LV. 1 *Cependant, comme dans leur euphorie, les Amazones relâchaient leur surveillance pendant la nuit, leur prisonnières passant à l'attaque dégainèrent les épées de ces femmes qui s'imaginaient*

¹⁰⁸ V. les ch. 56-58 et 60-62.

¹⁰⁹ Pour le choix de la leçon, v. p. LXII.

¹¹⁰ Cf. *supra*, p. 75, n. 7.

¹¹¹ Poggio (*accolas collocauit*) confirme la leçon de V. L'erreur de Da C L s'explique par une faute d'iotacisme.

avoir vaincu et en tuèrent un grand nombre ; mais, finalement, submergées par la foule qui les entourait de partout, malgré une lutte vaillante, elles furent toutes massacrées¹¹².

2 Alors Myrina fit à ses compagnes d'armes mortes des funérailles sur trois bûchers et fit élever comme tombeaux trois grandes buttes de terre, que l'on appelle encore maintenant « Tumulus des Amazones ».

3 Et les Gorgones, qui par la suite, avaient rétabli leur puissance, furent à nouveau vaincues, cette fois par Persée, le fil de Zeus, sous le règne de Méduse¹¹³ ; pour finir, elles furent exterminées par Héraclès, ainsi que le peuple des Amazones, lorsque ce héros, dans son expédition vers les régions du Couchant, érigea les stèles de Libye¹¹⁴, estimant qu'il serait scandaleux, pour lui qui avait résolu d'être le bienfaiteur de l'ensemble du genre humain, de tolérer que certains, parmi les peuples, fussent gouvernés par des femmes. On dit aussi que le lac Tritônis disparut à la suite de séismes qui firent se rompre ses rives du côté de l'océan.

4 Quant à Myrina, elle fit campagne, dit-on, à travers la plus grande partie de la Libye, et, passée en Egypte, elle conclut un pacte d'amitié avec Horus, fils d'Isis, alors roi d'Egypte ; puis, ayant mené jusqu'à son terme une guerre contre les Arabes, dont elle fit périr un grand nombre, elle réduisit la Syrie ; mais comme les Ciliciens étaient venus à sa rencontre avec des cadeaux et qu'ils s'engageaient à obéir à ses ordres, elle leur laissa la liberté, puisqu'ils s'étaient rendus spontanément : voilà pourquoi on les appelle encore maintenant Eleuthéro-Ciliciens¹¹⁵.

5 Myrina vainquit également les peuples du Taurus, qui sont d'une rare valeur, et, par la grande Phrygie, elle descendit vers la mer ; ensuite, elle s'empara de la région côtière, avant de mettre un terme à son expédition au fleuve Caïque.

6 Dans la région qu'elle s'était conquise à la pointe de la lance¹¹⁶, elle choisit des emplacements propres à la fondation de villes et elle en bâtit un assez grand nombre ; elle en fonda une seule sous son propre nom et donna aux autres les noms de ses compagnes qui avaient les plus hauts commandements. Cymé, Pitané et Priène¹¹⁷.

7 Telles sont les villes qu'elle établit près de la mer, mais elle en créa d'autres en plus grand nombre dans les régions qui s'étendent vers l'intérieur. Elle s'empara aussi de quelques îles et principalement de Lesbos, où elle fonda la ville de Mytilène, du nom de sa sœur qui avait participé à son expédition.

¹¹² Sur cette interprétation évhémériste de la légende, v. p. XXXVII.

¹¹³ L'aoriste est la leçon de l'archétype ; on attendrait plutôt un imparfait.

¹¹⁴ Le *stemma* ne permettant pas de trancher sûrement, je préfère Da, le plus conservateur de nos mss. On peut rapprocher ce passage de IV, 18, 2 et 4 (où le pluriel ... désigne, il est vrai, les deux stèles de Libye et d'Europe).

¹¹⁵ C'est-à-dire les Ciliciens indépendants. D'après Hérodote (I, 28), c'est le seul peuple, avec les Lyciens, à n'avoir pas été soumis par Crésus. Pour Cicéron (*ad Att.*, V, 20 et *ad Fam.*, XV, 4), ce peuple n'avait jamais été soumis.

¹¹⁶ L'adjectif ..., « conquis par les armes », est le terme consacré pour désigner, à l'époque hellénistique, les territoires acquis par la victoire militaire, qui fonde le droit à régner. Il revient à diverses reprises chez Diodore (par ex. en XVIII, 39, 5).

¹¹⁷ A cette liste, il faudrait ajouter Smyrne et Ephèse (cf. M. Sakellariou, *La migration grecque en Ionie*, Paris, 1958, p. 407-410 et 386-398). Myrina, Kymé et Pitané sont en Eolide, Priène, en Ionie. Pour qui vient du sud, Pitané est légèrement au-delà du Caïque. Sur l'histoire de ces villes, v. M. Sakellariou, *s.u.* Ces traditions qui attribuaient à des Amazones la fondation de certaines villes sont de formation tardive (v. P. Devambez, « *Les Amazones et l'Orient* », *R. Arch.* 1976, p. 267-276). Selon une hypothèse émise par P. Bertrac, la leçon curieuse de Da pourrait résulter de l'interprétation d'une correction supra-linéaire (peut-être ...) que l'archétype aurait comportée au-dessus de ...

8 Ensuite, comme elle était encore en train de soumettre certaines des autres îles, elle fut victime d'une tempête et, ayant adressé des prières pour son salut à la Mère des Dieux, elle fut jetée sur une des îles désertes ; elle la consacra à la déesse déjà nommée, conformément à une vision qu'elle avait eue dans ses rêves, et elle y établit des autels et y accomplit des sacrifices magnifiques ; elle appela cette île Samothrace, ce qui se traduit en grec par « île sainte ». Certains historiens, cependant, disent que cette île qui, auparavant, se nommait Samos, fut appelée Samothrace par les Thraces au moment où ils l'habitaient¹¹⁸.

9 Quoiqu'il en soit de ce détail, la légende raconte que, lorsque les Amazones¹¹⁹ furent retournées sur le continent, la Mère des Dieux, qui se plaisait sur l'île, fit s'y établir des colons, et, en particulier, ses propres fils que l'on appelle les Corybantes – qui est leur père, cela on l'apprend dans une formule secrète au cours de la cérémonie d'initiation -. La déesse révéla aussi les mystères qui sont encore maintenant célébrés sur cette île et établit un sanctuaire en édictant qu'il serait inviolable¹²⁰.

10 A peu près à cette époque, Mopsos le Thrace, exilé par Lycurgue, roi des Thraces, se jeta sur le pays des Amazones avec une armée d'invasion¹²¹ ; aux côtés de Mopsos faisait également campagne Sipyle le Scythe, exilé lui aussi de sa patrie, la Scythie, qui est limitrophe de la Thrace. **11** Il y eut une bataille rangée et Sipyle et Mopsos remportèrent la victoire et la reine des Amazones, Myrina, fut tuée, ainsi que la plus grande partie de ses compagnes. Le temps passant et les Thraces étant toujours vainqueurs dans les combats, les survivantes des Amazones finirent par retourner en Libye. C'est ainsi que, d'après la légende, s'acheva l'expédition des Amazones de Libye. »

On le voit bien, à la lecture de cet extrait, il faut bien distinguer les Amazones de Libye qui sont vraiment plus ancienne, citées uniquement par Diodore de Sicile – il nous faudra d'ailleurs essayer de cadrer la période historique correspondante – que celles du fleuve Thermodon en Thémiscyre (située entre la Paphlagonie et l'Arménie) dans le Pont, qui devaient être leurs descendantes, de toute évidence.

3. Les Pélasges :

La mythologie grecque explique que le premier habitant de la Grèce fut Pélasgos (et son peuple les Pélasges) en Arcadie et l'évolution de l'homme en cinq âges successifs, et empruntons à Robert Graves ses définitions :

a) Le mythe pélasge de la Création :

¹¹⁸ V. une explication légèrement différente en V, 47, 1. La leçon de l'archétype est ... ; mais, pour le sens, ... serait meilleur.

¹¹⁹ Le *stemma* ne permet pas de trancher (Poggio : *Amazonibus*). Mais la forme donnée par CVL est celle que donne Da partout ailleurs (v. p. ex., *infra*, § 10).

¹²⁰ La Mère des Dieux, Cybèle, est la grande déesse de Phrygie Les Corybantes, présentés ici comme ses fils, sont des sortes de génies : cf. H. Jeanmaire, *Dionysos. Histoire du culte de Bacchus*, Paris (1951), p. 132-134 et 286. Les mystères de Samothrace étaient célébrés en l'honneur des Cabires : cf. Diodore, V, 49, 5 ; Orphée, *Hymnes*, 37 et *Argon.*, 466-467.

¹²¹ Da et L. donnent la leçon de l'archétype ; il n'y a pas lieu de reprendre la correction de Wessling : ...

- *« Au commencement, Eurynomé, déesse de Toutes Choses, émergea nue du Chaos, mais elle ne trouva rien de consistant où poser ses pieds, c'est pourquoi elle sépara la mer d'avec le ciel et, solitaire, dansa sur les vagues. En dansant, elle se dirigea vers le sud et le vent agité sur son passage devint quelque chose de nouveau et de différent : elle pourrait ainsi faire œuvre de création. Poursuivant son chemin, de sa démarche onduleuse elle s'empara de ce vent du Nord, le frotta entre ses mains et voilà qu'apparut le grand serpent Ophion. Eurynomé dansait pour se réchauffer ; elle dansait, sauvage et frénétique, devant Ophion et celui-ci, lentement, envahi par le désir, s'enroula autour de ses membres divins et s'unit à elle. Ainsi le vent du Nord, qu'on appelle aussi Borée, est fécondant, et c'est pourquoi les juments offrent leur croupe au vent et mettent au monde des poulains sans l'aide d'aucun étalon. C'est de la même manière qu'Eurynomé devint mère.*
- *Ensuite ayant pris la forme d'une colombe, elle couva sur les vagues et, lorsque le moment fut venu, elle pondit l'œuf Universel. Sur sa demande Ophion s'enroula sept fois autour de cet œuf jusqu'à ce qu'il éclore et se brise. Et de cet œuf sortirent ses enfants, c'est-à-dire tout ce qui existe : le soleil, la lune, les planètes, les étoiles, la terre avec ses montagnes, ses rivières, ses arbres ses plantes et toutes les créatures vivantes.*
- *Eurynomé et Ophion choisirent le mont Olympe pour demeure. Mais il l'irrita en proclamant qu'il était l'auteur de l'univers. Alors elle lui écrasa la tête avec son talon, lui brisa les dents et l'exila dans les sombres cavernes de dessous la terre.*
- *Puis la déesse créa les sept puissances planétaires et les fit gouverner chacune par un Titan et une Titanide ; Théia et Hypérion régnaient sur le soleil ; Phœbé et Atlas sur la lune ; Dioné et Crios sur la planète Mars ; Métis et Coeos sur la planète Mercure ; Thémis et Eurymédon sur la planète Jupiter ; Téthys et Océan sur Vénus ; Rhéa et Cronos sur Saturne. Mais le premier homme fut Pélasgos, l'ancêtre des Pélasges ; il naquit du sol d'Arcadie et d'autres le suivaient à qui il apprit à faire des huttes, à se nourrir de glands et à coudre des tuniques en peau de porc pareilles à celles que portent encore les gens pauvres en Eubée et en Phocide. »*
- *Dans ce système religieux archaïque, il n'y avait jusqu'alors ni dieux ni prêtres, mais seulement une déesse universelle et ses prêtresses, la femme dominant l'homme qui était sa victime apeurée. On n'honorait pas le père car on attribuait la conception au vent, à l'ingestion de haricots ou à un insecte avalé accidentellement ; l'héritage passait par la ligne maternelle et on considérait les serpents comme des incarnations des morts. Eurynomé (« la grande voyageuse ») était le nom de la déesse en tant que lune visible ; son nom sumérien était lahu (« la colombe d'en haut »), nom qui échut plus tard à lahvé Créateur. C'est en tant que colombe que Marduk la coupa en deux à la Fête de Printemps babylonienne, lorsqu'il inaugura le nouvel ordre du monde.*
- *Ophion ou Borée est le serpent démiurge de la mythologie hébraïque et égyptienne – dans l'art méditerranéen primitif, il se trouve toujours auprès de la Déesse. Les Pélasges, nés de la terre, qui semblent s'être réclamés des dents d'Ophion, étaient peut-être, à l'origine, ce peuple à qui l'on doit les peintures de la période néolithique ; ils arrivèrent en Grèce continentale, venant de*

Palestine, vers -3500 avant J.-C., et les premiers Hellènes – qui étaient les migrants venus d’Asie Mineure par les Cyclades – les trouvèrent occupant le Péloponnèse sept cents ans plus tard. Mais le mot « Pélasges » en vint à désigner peu à peu tous les habitants préhelléniques, en général de la Grèce. Ainsi Euripide (cité par Strabon : V.2. 4) rapporte que les Pélasges prirent le nom de « Danaéens » lorsque Danaos et ses cinquante filles arrivèrent à Argos. Les critiques au sujet de leurs mœurs dissolues (Hérodote : VI. 137) sont probablement dues aux orgies qui étaient une coutume préhellénique. Strabon écrit dans le même passage que ceux qui vivaient près d’Athènes étaient connus sous le nom de Pélargi (« cigognes »). La cigogne (ou la grue) était peut-être leur oiseau totémique.

- (...).
- *Enfin, en termes de mythologie, Zeus avala les Titans y compris lui-même sous sa forme primitive – les Juifs de Jérusalem en effet adoraient un dieu transcendant constitué de toutes les puissances planétaires de la semaine : le chandelier à sept branches et les sept piliers de la sagesse sont des symboles de cette théorie. Les sept colonnes planétaires érigées près du tombeau du Cheval à Sparte étaient décorées, dit Pausanias, selon les coutumes d’autrefois et il est possible qu’elles soient en rapport avec les rites égyptiens qu’avaient introduits les Pélasges (Hérodote: II. 57). Les Juifs empruntèrent cette théorie aux Egyptiens ou les Egyptiens aux Juifs ? Il est difficile de se prononcer à ce sujet. (...).*
- *Pausanias, lors qu’il déclare que Pélasgos était le premier homme, indique par là la présence continue d’une civilisation néolithique en Arcadie jusqu’à la période classique. ».*

(NDLR) Que peut-on conclure de cette citation de Robert Graves : Les mythes grecs, Collection Pluriel, Ed Hachette Littératures ? : Il semblerait que l’origine des Pélasges envahisseurs de la Grèce préhellénique est à rechercher du côté de l’Egypte occidentale et peut-être même de la Libye où l’on a trouvé tant de gravures et peintures rupestres, datant du paléolithique et du néolithique, avant même la civilisation égyptienne et qui auraient émigrés en plusieurs vagues – dans le sillage des Amazones de Myrina – et en Palestine, Syrie et Asie Mineure et de même en Sicile, à Malte, en Crète et en Arcadie, à l’époque néolithique, porteur de la première agriculture et de ses techniques et de la domestication du cheval et du bœuf, constructeur des tombes tumulaires, derniers adorateurs de la Terre-Mère et respectueux du système matriarcal.

b) Les Curètes

- Toujours d’après R. Graves (p. 53) : « Les Curètes constituaient la troupe armée qui accompagnait le roi et le cliquetis de leurs armes était censé chasser les esprits maléfiques pendant les rites. Leur nom, que les grecs tardifs interprétèrent comme « les jeunes gens qui avaient rasé leurs cheveux », signifiait probablement « adorateur de Ker ou Car, nom très répandu de la Triple-déesse (la Lune) ».

- Porphyre (De l'Abstinence : II. 56) rapporte que les Curètes crétois avaient coutume d'offrir autrefois à Cronos des sacrifices d'enfants.(NDLR –d'où l'expression « Cronos mangeait ses enfants » en terme mythologique).
- *« En Crète on substitua très tôt un chevreau à la victime humaine ; en Thrace on lui substituait un jeune taureau ; chez les adorateurs éoliens de Poséidon, un poulain. Mais dans les districts reculés d'Arcadie on mangeait encore sacrificiellement de jeunes enfants jusqu'à l'époque chrétienne On ne sait pas exactement si le rituel éléen était basé sur le cannibalisme ou bien si – Cronos étant un Titan corbeau – c'étaient des corbeaux sacrés qui mangeaient les victimes mises à mort.*
- *Dans la mythologie olympienne : « Hadès, Poséidon et Zeus, qui sont trois frères, rappellent la trinité védique mâle – Mitra, Varuna et Indra qui apparaît dans le traité hittite qu'on a daté de 1380 avant J.-C. environ – mais dans ce mythe (Le renversement de Cronos) ils semblent incarner trois invasions helléniques successives connues sous le nom d'invasions ionienne, éolienne et achéennes. Les adorateurs préhelléniques de la déesse-Mère (les Pélasges, premiers envahisseurs de la Grèce, venus de Libye par la Palestine) assimilèrent les Ioniens qui devinrent les enfants d'Io (une déesse-nymphé orgiaque), soumirent les Éoliens (de Poséidon) mais furent submergés par les Achéens (de Zeus).*
- *Les anciens chefs helléniques devinrent rois des cultes du frêne et du chêne prirent le nom de Poséidon et de Zeus et furent contraints de mourir à la fin de leur règne (culte des abeilles dont les bourdons sont tués après avoir inséminé la reine). Ces deux arbres ont tendance à attirer la foudre et ils figurent par conséquent dans les cérémonies populaires pour faire venir la pluie (le frêne) et faire le feu (le chêne).*
- *La victoire des Achéens mit fin à la tradition du sacrifice des rois. ».*
- *La déesse Athéna est beaucoup plus ancienne que Zeus !*

4. Les cinq âges de l'homme :

« Certains nient que Prométhée ait créé les hommes ou qu'aucun homme soit né des dents d'un dragon. Ils disent que la Terre leur donna naissance spontanément, comme les meilleurs de ses fruits, spécialement le sol de l'Attique, et que Alalcoménée fut le premier homme qui fit son apparition près du lac Copais en Béotie, avant même que la Lune existât. Il fut le conseiller de Zeus au moment de sa querelle avec Héra, et le tuteur d'Athéna alors qu'elle était encore jeune fille.

- a) *Ces hommes furent appelés la race d'or ; ils étaient les sujet de Cronos, ils n'avaient aucun souci, ils vivaient sans travailler et se nourrissaient uniquement de glands, de fruit sauvage et du miel*

qui coulait des arbres ; ils buvaient le lait des brebis et des chèvres, ne connaissaient pas la vieillesse, dansaient et riaient beaucoup, et la mort pour eux n'était guère plus effrayante que le sommeil. Tous ces hommes maintenant ont disparu, mais leur esprits ont survécu : ce sont les génies des heureuses grottes rustiques, portant bonheur à qui les rencontre, et défenseurs de la justice.

Bien que le mythe de l'Age d'or provienne en fin de compte d'une tradition relatant la soumission tribale à la déesse-Abeille, la cruauté de son règne à la période préagricole avait été complètement oubliée au temps d'Hésiode, et tout ce qui en subsistait, c'était une conception idéaliste d'après laquelle les hommes auraient vécu en parfaite harmonie, comme les abeilles. (Les mâles ou faux-bourçons dont le seul rôle connu est la fécondation des futures reines. Ils meurent après l'accouplement).

- b) Ensuite vint une race d'argent, mangeuse de pain, également créée par les dieux. Les hommes de cette race étaient totalement soumis à leurs mères, et n'osaient pas leur désobéir, bien qu'ils vécussent jusqu'à cent ans parfois. Ils étaient querelleurs et ignorants et ne sacrifiaient jamais aux dieux, mais ne se faisaient pas la guerre entre eux, Zeus les extermina tous.

Le mythe de la race d'argent, rappellent ainsi certaines coutumes matriarcales – comme celles qui subsistaient encore à la période classique chez les Picts, les Moesyoechiens de la Mer Noire, et, dans quelques tribus des Baléares, de la Galice et du Golfe des Syrtes – et selon les quelles les hommes étaient encore méprisés bien que l'agriculture eût fait son apparition et que les guerres fussent rares. Le métal de la déesse-Lune est l'argent.

- c) Ensuite vint une race d'airain qui tombait des frênes comme des fruits mûrs et qui avaient des armes d'airain. Ces hommes se nourrissaient de viande et de pain, ils étaient heureux de faire la guerre, c'étaient des hommes insolents et sans pitié. La Mort Noire s'est emparée d'eux.

La troisième, ce sont les envahisseurs helléniques primitifs : des bergers de l'Âge du Bronze qui adoptèrent le culte du frêne de la Déesse et de son fils Poséidon.

- d) La quatrième race d'hommes était aussi une race d'airain, mais plus noble et plus généreuses, car ils furent engendrés par des dieux et des femmes mortelles. Ils combattirent glorieusement au siège de Thèbes, au cours de l'expédition des Argonautes et durant la guerre de Troie. Ils devinrent des héros et demeurèrent dans les Champs Elysées.

La quatrième race était celle des rois guerriers de l'Âge Mycénien

- e) La cinquième race est la race de fer actuelle ; elle est l'indigne descendance de la quatrième race ; elle est constituée d'hommes dégénérés, cruels, injustes, méchants, luxurieux, dépourvus d'amour filial et sans honneur.

La cinquième celle des Doriens du XXIIe siècle avant J.-C. qui utilisaient des armes de fer et détruisirent la civilisation mycénienne.

(NDLR) Les premiers envahisseurs de la Grèce furent les Pélasges venus (de Libye) par la Palestine, adorateurs de la Terre-Mère, ils s'installèrent d'abord dans le Péloponnèse et demeurèrent très longtemps retirés dans les montagnes d'Arcadie à l'abri des invasions suivantes. La mythologie dit qu'Atlas fut le premier roi du Péloponnèse.

Les Ioniens (peuple des adorateurs de la Déesse-nymphé orgiaque Io, fille du fleuve Inachos, dieu –fleuve d'Argolide ou de d'Iasos, roi d'Argos, donc de l'époque où la paternité n'était pas reconnue, donc époque du régime matriarcal) furent le second peuple arrivant en Grèce, sept siècles plus tard, furent assimilés par les Pélasges (eux-mêmes de régime matriarcal). Io séduisit Zeus qui s'unit à elle,

Il la métamorphosera en génisse et la confia à Argos aux cent yeux, pour échapper à la vindicte d'Héra qui voulait qu'on lui sacrifie l'animal. Elle fut délivrée par Hermès, mais Héra lui envoya un taon qui redit furieuse la fausse génisse qui erra durant des mois à travers toute la Grèce, franchit le Bosphore, le « gué de la vache » et rencontra Prométhée attaché à son rocher sur le mont Caucase. De là, Io (re)gagna l'Égypte, où elle reprit sa forme première et enfanta Epaphos, de la race des Danaïdes (Argos ayant été fondée par Danos et ses cinquante filles venues de Libye). On l'identifia alors à la déesse Isis, et après sa mort, avec la déesse Lune, représentée sous la figure d'une femme aux cornes d'or.

Cette légende semble bien être une façon détournée pour faire apparaître Zeus dans l'histoire de l'émigration du peuple de Danaos et ses cinquante filles (régime matriarcal) en Grèce (Argolide) s'exilant pour ne pas tomber sous l'emprise de son frère Egyptos et ses cinquante fils (régime patriarcal) ; Danaos et Egyptos étant les deux descendants de Bélos fils (avec Agénor) de l'union de Poséidon et de Libye.

On retrouvera le même cas de figure d'intrusion grecque avec Danaé, séduite par Zeus, engendrant Persée qui reviendra en Libye pour tuer Méduse, la Gorgone (mortelle), Persée originaire de Chemmis - Panopolis sur le Nil (appelé aujourd'hui Akmim) où il se fit reconnaître.

Le troisième peuple envahisseur de la Grèce fut les Eoliens de Poséidon « qui connaissaient la mer » s'installèrent en Thessalie - dieu originaire de Libye Poséidon est inconnu partout ailleurs - ils furent soumis par les Pélasges.

Jusque là, ces trois peuples – Pélasges, Ioniens et Eoliens - envahisseurs de la Grèce et constitutifs de l'identité grecque sont originaires de Libye et/ou d'Égypte.

Quant aux Achéens (de Zeus) venus du Nord-Ouest de la Grèce, d'Illyrie, de Thrace et/ou des Balkans, vers 1900 av. JC, ils submergent les Pélasges, grâce à leur suprématie militaire (épée de bronze). Ils sont réputés d'origine « indo-européenne ».

D'après Hérodote, le premier nom de la Grèce préhellénique était Pélasgie, ce qui permet de penser que les Pélasges sont venus en Grèce et partout ailleurs où ils se sont implantés venant par la « haute mer » et qu'ils maîtrisaient la navigation maritime. Ceci contrairement aux auteurs modernes qui pensent qu'ils sont venus en Grèce « à pieds secs » d'Asie Mineure et même, pour certains d'Inde, en contournant la Mer Caspienne et la Mer Noire, jusqu'en Thrace puis en Illyrie et enfin la Grèce d'aujourd'hui et seraient de ce fait des « indo-européens » ce qui semble difficile à admettre car il est impossible de baliser leur pérégrination, par des preuves tangibles.

Le recours qu'ils font à la linguistique semble tout aussi spécieux, en effet, si « Théo » est rapproché de « Deva », dieu en sanscrit, il peut l'être tout autant de « Dio » de Dio-nysos, le Dieu de Nysa, revendiqué par la mythologie des Libyens. Et alors les preuves tangibles de la pérégrination du peuple apporteur de cette souche linguistique jusqu'en Asie mineure, n'est autre que celui des Amazones, en même temps qu'elles apportaient leur Déesse Grande-Mère Basiléia de Libye – Cybèle d'Asie Mineure qui deviendra Artémis à Ephèse.

Si tel est le cas, rien d'étonnant à ce que les Pélasges déjà, les Ioniens ensuite et les Eoliens enfin, les trois premières vagues d'invasisseurs maîtrisent de mieux en mieux la navigation « côtière » puis « de haute mer », venant des côtes de Libye et peut-être même de la région des Syrtes voire de cette Tritonide, ancien bras de mer dans la Petite Syrte au fond du golfe de Gabès qui, suite à un accident tectonique s'est asséché au point de devenir – ce que l'on connaît aujourd'hui, à savoir : la région des Chotts algéro-tunisiens, le bassin (hydrologique) du Grand Erg Oriental et la partie submergée due à la subsidence de la plateforme carbonatée deltaïque du fleuve Triton / Igharghar jusqu'à 180 km des côtes actuelles du golfe de Gabès.

Certes les Amazones sont, quant à elles, venues de Libye en Asie Mineure « à pieds secs » - armée composée de 3.000 cavalières et 30.000 guerrières fantassins, mais dès leur arrivée en Phrygie elles accèdent sur l'île de Lesbos où elles fondent la ville de Mytilène puis prises dans une tempête font naufrage sur celle de Samothrace, avant de se construire la ville de Thémiscyre, à l'embouchure du Thermodon, sur la Mer Noire, prouvant qu'elles aiment, pratiquent et connaissent la mer et la navigation maritime, tout au moins suffisamment pour ce faire.

Quant aux premières « armes de bronze » des Achéens venus d'Asie Mineure, leurs épées longues par rapport aux poignards, leur offrant une réelle supériorité militaire ; l'histoire de la métallurgie nous enseigne qu'elle est originaire d'Anatolie (Asie Mineure) au Vème millénaire (époque chalcolithique du Bronze ancien).

VI. CHAPITRE 6 : BASILEIA et CYBELE

1. Mythologie des Atlantes, d'après Diodore de Sicile

LVL. 1 Mais, puisque nous avons fait mention des Atlantes¹²², nous pensons qu'il ne sera pas hors de propos d'exposer en détail les légendes qui ont cours chez eux au sujet de la naissance des dieux, parce qu'elles ne diffèrent pas beaucoup de celles qui ont cours chez les Grecs.

2 Les Atlantes donc, qui habitent les régions qui bordent l'Océan et qui possèdent une terre prospère, passent pour différer de leurs voisins par une grande bienveillance envers les étrangers, et ils affirment que les dieux sont nés chez eux. Et d'après eux¹²³, le plus célèbre des poètes grecs¹²⁴ est également de cet avis, dans les vers où il fait dire à Héra : « J'irai, en effet, voir les limites de la terre fertile, Océan, de qui sont nés les dieux et Téthys, leur mère »¹²⁵.

3 Les Atlantes racontent qu'Ouranos fut le premier à régner chez eux, qu'il rassembla dans l'enceinte d'une ville les hommes qui, jusqu'alors, vivaient dispersés et qu'il mit un terme à l'ignorance de toute légalité et à la vie digne de bêtes fauves que menaient ses sujets en découvrant l'usage des fruits cultivés, leur conservation et nombre d'autres choses utiles ; il conquiert aussi presque toute la terre habitée et, en particulier, les régions du couchant et du nord.

4 Devenu un observateur attentif des astres, il prédit beaucoup d'événements qui allaient arriver dans l'univers ; il enseigna aussi à la foule à mesurer l'année par le cours du soleil et les mois par la lune et il lui apprit le retour annuel des saisons.

5 C'est pourquoi la multitude, qui ignorait l'ordre éternel des astres et qui admirait l'accord des événements avec les prédictions d'Ouranos, comprit que celui qui avait donné cet enseignement participait de la nature des dieux et, quand il eut quitté les hommes, elle lui attribua des honneurs immortels à cause de ses bienfaits et de sa connaissance des astres ; elle transféra son nom à l'univers, autant parce qu'il semblait avoir eu connaissance intime des levers et des couchers des astres et de tous les phénomènes de l'univers que pour surpasser ses bienfaits par l'importance des honneurs et elle l'appela pour l'éternité rois de toutes choses¹²⁶.

¹²² Au ch. 54. Sure la forme de ce mot, v. la n. 2 de la p. 2

¹²³ La traduction suit le texte des manuscrits. Cependant, comme Diodore cite ailleurs ces vers d'Homère, on pourrait penser qu'ils sont ici un ajout personnel : au lieu d'un infinitif (« ils prétendent qu'H. est de cet avis ») ; on attendrait alors un indicatif (« H. est de cet avis »).

¹²⁴ Je n'ai pas retenu la leçon de Da, car c'est habituellement par l'expression « le poète » que Diodore désigne Homère (cf. I, 11 ; 2, ; 12, 2, 5 et 10 ; 15, 7 ; 19, 4 ; 45, 6 ; III, 2, 3 ; 66, 3). Homère est cependant désigné par son nom en I, 96, 6 (où son témoignage est expressément mis en parallèle avec celui d'Orphée), et en III, 67, 3 (passage qui est probablement une interpolation : v. p. XXXV

¹²⁵ II., XIV, 200-201. Téthys est la puissance féconde de la mer.

¹²⁶ Sur la conception évhémériste de cette page, v. p. XXXVII.

58 Sur la descendance d'Ouranos et de Titaia (*Gé*), v. Hésiode, *Théog.*, 126-210 et Apollodore, *Bibl.*, I, 1-4.

LVII. 1 Les Atlantes racontent aussi qu'Ouranos eut quarante-cinq enfants de plusieurs femmes et ils disent que Titaia¹²⁷ mit au monde dix-huit d'entre eux, dont chacun avait un nom en propre, mais qui, tous, portaient, d'une dénomination générale¹²⁸, le nom de Titans d'après celui de leur mère.

2 Titaia, à cause de sa sagesse et des biens nombreux dont les peuples¹²⁹ lui étaient redevables, fut divinisée après sa mort sous le nom nouveau de Gé par ceux qu'elle avait comblés de bienfaits. Ouranos eut également des filles, dont les plus célèbres furent de loin les deux aînées, qui s'appelaient l'une Basiléia et l'autre Rhéa, celle que certains nomment Pandore¹³⁰.

3 Parmi ces filles, **Basiléia**, qui était l'aînée, et qui l'emportait de beaucoup sur les autres à la fois par sa sagesse et par son intelligence, éleva tous ses frères en leur témoignant à tous une bienveillance maternelle : aussi fut-elle appelée la Grande Mère ; quand son père fut passé des hommes aux dieux, elle accéda à son tour à la dignité royale avec l'assentiment de la foule et de ses frères, alors qu'elle était encore vierge et que, par un excès de sagesse, elle n'avait voulu s'unir à personne. Par la suite, cependant, voulant laisser des fils pour lui succéder dans la dignité royale, elle s'unit à l'un de ses frères, Hypérion, qui était celui qu'elle préférait.

4 Comme deux enfants lui étaient nés, Hélios et Séléné¹³¹, et qu'ils étaient admirables tant par leur beauté que par leur sagesse, on dit que ses frères, jaloux de son bonheur de *mère et effrayés à l'idée qu'un jour, Hypérion ne détournât la royauté à son profit, accomplirent une action absolument impie :*

5 s'étant conjurés, ils égorgèrent Hypérion et noyèrent Hélios encore enfant en le jetant dans l'Eridan¹³². Quand ce crime fut dévoilé, Séléné qui aimait extrêmement son frère se jeta du haut du toit, et leur mère à tous deux, qui cherchait le corps de son fils le long du fleuve, fut victime d'une syncope et, ayant sombré dans le sommeil, elle eut une vision dans laquelle lui sembla-t-il, Hélios debout près d'elle l'exhortait à ne pas pleurer la mort de ses enfants : les Titans recevraient le châtement qu'ils méritaient et lui-même et sa sœur seraient transformés en être immortels en vertu de la providence divine ; en effet, les hommes nommeraient Hélios ce qu'ils appelaient jusqu'alors dans le ciel Feu sacré, et Séléné ce qu'ils désignaient auparavant par le mot Méné.

¹²⁸ Sur le sens de cet adverbe, v. *infra*, la n. 4 de la p. 106.

¹²⁹ La leçon de Da, dont la traduction de Poggio (*mortalibus*) est plus proche que de celle de CV, doit remonter à l'archétype.

¹³⁰ D'après Hésiode (*Théog.*, 571-616 et *Travaux*, 41-105) et Apollodore (*Bibl.* I, 7, 2), Pandore est la première femme façonnée par les dieux, source des malheurs des hommes.

¹³¹ D'après Hésiode (*Théog.*, 371-4) et Apollodore (*ibid.*, I, 2, 2), Hélios (le soleil), Séléné (la lune) et Aurore sont les enfants d'Hypérion et de Thia, une des Titanides. Diodore (V, 67, 1) revient sur Hypérion qu'il présente comme le premier à avoir compris le mouvement des astres.

¹³² Apollodore mentionne deux fois un fleuve de ce nom : près de la ville de Tomes (*Bibl.*, I, 9, 24) et en Illyrie (II, 5, 11). Selon d'autres traditions, ce fleuve, d'où venait l'ambre, se jetait dans l'océan septentrional (Pausanias I, 4, 1 et 30, 3 ; V, 12, 7 et 14, 3). C'est sur ses bords que, selon Diodore (V, 23, 3) et Pausanias (I, 4, 1), les filles du soleil furent transformées en peupliers. Strabon rejette cette légende, ainsi que la confusion faite parfois entre l'Eridan et le Pô (V, 1,9).

6 A son réveil, Basiléia raconta à la foule son rêve et les malheurs qui lui étaient arrivés, elle lui demanda d'attribuer aux morts des honneurs égaux à ceux des dieux et interdit que désormais l'on touchât à sa propre personne.

7 Par la suite, prise de démence, elle se saisit des jouets de sa fille qui pouvaient faire du bruit et elle se mit à errer à travers le pays, avec les cheveux dénoués et dans un transport divin qu'inspirait le bruit des tympanons et des cymbales, au point que les témoins étaient frappés de stupeur.

8 Comme chacun plaignait son malheur et que quelques-uns s'accrochaient à elle, il survint des pluies abondantes accompagnées par des coups répétés de la foudre ; alors Basiléia disparut et la foule, admirant l'événement, transféra Hélios et Séléné dans les astres célestes par la manière de les appeler et de les honorer, considéra leur mère comme une déesse et lui édifia des autels, et, imitant les événements de sa vie par le martèlement des tympanons, par le choc des cymbales et par tous les autres moyens, elle lui offrit en partage des sacrifices et les autres honneurs.

2. Traditions phrygiennes sur Cybèle.

LVIII. 1 Mais d'après une autre légende, cette déesse serait née en Phrygie¹³³. En effet, les habitants de ce pays racontent qu'autrefois Mélion régnait sur la Phrygie et sur la Lydie. Ayant épousé Dindyme, il engendra un enfant de sexe féminin, mais, comme il ne voulait pas l'élever, il l'exposa sur une montagne appelée Cyberlois. Là, par un effet de la providence divine, les panthères et quelques autres bêtes sauvages parmi les plus vigoureuses offrirent leurs mamelles à l'enfant et la nourrirent ;

2 mais des femmes qui faisaient paître leurs troupeaux en cet endroit virent ce qui se passait et, admirant le phénomène, elles recueillirent le nourrisson et l'appelèrent Cybèle du nom de l'endroit¹³⁴. En grandissant, l'enfant devint d'une beauté et d'une sagesse remarquables et suscita de plus l'admiration par son intelligence ; la première, elle conçut la flûte à plusieurs tuyaux¹³⁵ et elle inventa cymbales et tympanons pour accompagner les jeux et les danses ; de plus, elle enseigna des rites de purification pour guérir les maladies des troupeaux et des petits enfants ;

3 et, comme elle sauvait les nourrissons par ses incantations¹³⁶ et qu'elle les portait pour la plupart dans ses bras¹³⁷, elle fut appelée pour cette raison par tout le monde « Mère de la Montagne », à cause des soins et de la tendresse qu'elle leur prodiguait. A ce qu'on dit, l'homme qui lui était le plus

¹³³ Les ch. 58 et 59 exposent la légende la plus connue touchant Cybèle : Not. P. XXXIII. Sur cette déesse, v. dans *Elements orientaux dans la religion grecque ancienne, Colloque de Strasbourg* (1958), Paris (1960), E. Laroche, « Kouababa, déesse anatolienne et le problème des origines de Cybèle » (p. 113-128) et E. Will, « Aspects du culte et de la légende de la Grande Mère dans le monde grec » (p. 95-112).

¹³⁴ Même indication chez Strabon (XII, 5, 3). Mais, en réalité, aucune localité de ce nom ne figure dans les relevés anatoliens établis par E. Laroche (n. 1 de l'art. cité à la n. précédente).

¹³⁵ Ou flûte de Pan. Sur la *syrinx*, cf. D.A., s.u. *syrinx* (Th. Reinach)

¹³⁶ Sur cette association de la musique et de la purification, cf. Aristote, *Pol.*, 1340 b 20 sq. et Diodore, II, 29, 2. F. Lasserre (« L'éducation musicale de la Grèce antique », introduction à Plutarque, *De la Musique*, Lausanne, 1954, p. 15) cite d'autres exemples de cette association.

¹³⁷ A Rome, les mères vouaient leurs enfants chétifs à Cybèle et les posaient dans ses bras.

proche et qui l'aimait plus que tous les autres était Marsyas le Phrygien, dont on admirait l'intelligence et la sagesse ; on prend pour preuve de son intelligence le fait qu'il imita les sons de la flûte à plusieurs tuyaux ¹³⁸ et l'on dit que le signe de sa sagesse est qu'il s'abstint jusqu'à sa mort des plaisirs de l'amour.

4 Quant à Cybèle, parvenue à la fleur de l'âge ¹³⁹, elle s'éprit d'un jeune homme du pays, nommé d'abord Attis et appelé plus tard Papas ¹⁴⁰ ; alors qu'elle s'était unie à lui en cachette et qu'elle était devenue enceinte, elle fut, vers cette même époque, reconnue par ses parents.

LIX. 1 Aussi, elle fut ramenée au palais royal, où, tout d'abord, son père l'accueillit en tant que vierge, mais ensuite, ayant appris sa faute, il fit périr les nourrices de Cybèle et Attis et fit jeter leurs corps sans sépulture ; alors, dit-on poussée par son amour pour le jeune homme et par la peine que lui causait le sort de ses nourrices, Cybèle, devenue folle, quitta le palais et se jeta dans la campagne. Gémissant et frappant sur un tympanon, elle parcourait seule les pays de toute la terre, les cheveux dénoués ; mais Marsyas, rempli de pitié pour son malheur, l'accompagnait volontairement dans sa route et dans ses errances en raison de leur amitié ancienne.

2 Or, comme ils étaient parvenus chez Dionysos, à Nysa ¹⁴¹, ils trouvèrent Apollon qui s'y voyait accorder une grande faveur à cause de sa cithare, instrument qui, dit-on, fut découvert par Hermès ¹⁴², mais dont Apollon fut le premier à se servir avec méthode. Comme Marsyas entra en compétition artistique avec Apollon et que les habitants de Nysa avaient été pris comme juges, Apollon, en premier, joua de la cithare sans accompagnement de chant ¹⁴³ ; mais Marsyas, intervenant ensuite avec sa double flûte, frappa l'auditoire par l'étrangeté de sa musique et lui parut l'emporter de beaucoup sur le premier concurrent par ses qualités mélodieuses.

3 Mais, comme ils étaient convenus de montrer alternativement leur art aux juges, pour le second tour, Apollon ajouta, dit-on, un chant en harmonie avec la mélodie de la cithare et acquit ainsi une plus grande faveur que celle que la double flûte avait rencontrée ; mais le premier concurrent, indigne, entreprit de montrer aux auditeurs que son échec était contraire à toute justice : il fallait faire porter sur l'art instrumental, et non sur la voix, une confrontation dont l'objet était d'examiner l'harmonie et la mélodie de la cithare et de la flûte ; de plus il était injuste de confronter un art unique à deux arts combinés. Mais Apollon, selon la légende, répliqua qu'il n'était favorisé en rien :

¹³⁸ L'*aulos* se distingue de la syrinx en ce qu'il a des tuyaux ouverts et qu'il possède une anche : en cela, il se rapproche de nos clarinettes et hautbois (cf. D.A., *s.u. tibia*, Th. Reinach). L'invention de la flûte est attribuée soit à Marsyas, soit à Athéna (Pausanias, I, 24, 1), soit à Hyagnis, père de Marsyas (cf. Alexandre Polyhistor *apud* Plutarque, *De Mus.*, 7 ; ... (*i.e.* Marsyas) ..., « il était le fils d'Hyagnis qui le premier inventa le jeu de la flûte »), soit enfin à Apollon (Plutarque, *ibid.*, 14).

¹³⁹ Poggio (*proiecta aetate*) confirme la leçon de Da.

¹⁴⁰ Dieu phrygien, dont Ovide (*Fastes*, IV, 233 sq.), suivant une tradition bien différente, explique la mort par la jalousie de Cybèle, Poggio (*quem postmodum dixerunt*), proche de CV, ne permet pas de trancher : pour le choix de la leçon, v. p. LXII.

¹⁴¹ Sur Nysa, v. *infra*, n. 1 de la p. 108, Apollodore (*Bibl.*, III, 5, 1) met également Cybèle en relation avec Dionysos, mais c'est le dieu qui va en Phrygie et qui y apprend de la déesse les rites d'initiation.

¹⁴² cf. Diodore, I, 16, 1 et *Hymne homérique à Hermès*, 17-69.

¹⁴³ L'adjectif ... est le terme technique pour désigner une musique instrumentale exécutée sans accompagnement de paroles (cf. Platon *Lois* 669 e ou Plutarque, 2, 713 d.) par opposition à la ... « la musique accompagnée de chants » (Aristote, *Pol.*, 1339 b 20).

4 Marsyas faisait pour ainsi dire la même chose que lui en soufflant dans sa double flûte ¹⁴⁴ ; il fallait donc ou bien que cette facilité fût donnée également à l'un et à l'autre pour la confrontation ¹⁴⁵, ou bien que, ni l'un ni l'autre ne concourant avec sa bouche, chacun montrât son art avec ses seules mains.

5 Et comme les auditeurs avaient jugé que les paroles d'Apollon étaient les plus justes, l'on fit une nouvelle confrontation de leurs art ; Marsyas eut le dessous, et Apollon que la querelle avait passablement irrité, écorcha vif le vaincu ¹⁴⁶. Mais rapidement pris de repentir et affligé de ce qu'il avait fait, il rompit les cordes de sa cithare et détruisit le type d'harmonie qu'il avait découvert.

6 De cette harmonie, cependant, les Muses redécouvrirent par la suite la corde médiane. Linos, la lichanos, Orphée et Thamyras, l'hypate et la parhypate ¹⁴⁷. Apollon, dit-on, déposa la cithare et la double flûte en offrande dans la grotte de Dionysos et, s'étant épris de Cybèle, il l'accompagna dans ses errances jusque chez les Hyperboréens.

7 Mais comme, en Phrygie, une peste s'était abattue sur les hommes, que la terre était devenue stérile et que ces malheureux interrogeaient le dieu sur le moyen de détourner ces fléaux, il leur ordonna, dit-on, d'enterrer le corps d'Attis et d'honorer Cybèle comme une déesse. Aussi, comme le corps avait disparu à cause du temps écoulé, les Phrygiens firent une image du jeune homme, devant laquelle ils chantèrent des thrènes et, par les honneurs appropriés à ses malheurs, ils apaisèrent la colère de celui qui avait été traité injustement – et ils continuent à observer ces rites encore de nos jours.

8 Pour Cybèle, dans les temps anciens, ils édifièrent des autels sur lesquels ils accomplissaient chaque année des sacrifices, mais, plus tard, à Pisinonte de Phrygie ¹⁴⁸, ils construisirent un temple magnifique et instituèrent des honneurs et des sacrifices assez somptueux ¹⁴⁹, le roi Midas participant à ces réalisations par amour de la beauté ; à côté de la statue de la déesse, ils placèrent des panthères et des lionnes, parce qu'elles passaient pour avoir été les premières à la nourrir enfant. Telles sont donc les légendes que l'on raconte au sujet de la Mère des Dieux chez les Phrygiens et chez les Atlantes qui habitent près de l'Océan.

¹⁴⁴ C'est-à-dire qu'il utilisait à la fois ses mains et sa bouche.

¹⁴⁵ La correction d'Eichstaedt (...), adoptée par Vogel, était séduisante (mais peut-être redondante à cause de ...) : cependant, je crois possible de conserver le texte des manuscrits, qui reprend un mot employé plus haut (59, 3 : ...) et, plus bas (59, 5 : ...). C'est, par ailleurs, le terme employé par Apollodore dans le passage correspondant (*Bibl.*, I, 4, 2 : ...)

¹⁴⁶ La légende de Marsyas est bien connue : cf. e.x., avec de légères différences, Apollodore, *Bibl.*, I, 4, 2 ; Pausanias, II, 29, 9 ; Nonnos, *Dion.*, XIX, 316. Elle rappelle l'existence d'une rivalité entre l'aulétique et la citharistique (cf. Aristote, *Pol.*, 1340 b 20 sq. et Plutarque, *Alc.*, II, 5-7).

¹⁴⁷ Hermès avait inventé la cithare à trois cordes ; Apollon en ajouta quatre : ce sont, en allant vers les sons les plus graves, la médiane, la corde que l'on touche avec l'index (*lichanos*), la *parhypaté* et l'*hypaté*. Ces sept cordes forment deux tétracordes, la médiane appartenant à l'un et à l'autre.

¹⁴⁸ La forme habituelle du nom est Pessinonte : cf. Strabon, XII, 5, 3 (qui décrit cette ville comme étant un grand centre de marché) ; v. *The Princeton Encyclopedia of Classical Sites*, s.u. (avec bibliographie).

¹⁴⁹ Au vu du *stemma*, le témoignage d'Eusèbe n'est pas décisif (v. la Not., p. LXVIs.) ; celui de Poggio (*sacra solemnia*) n'étant pas déterminant, c'est la leçon de Da qui doit être suivie.

LX. 1 Après la mort d'Hypérion¹⁵⁰, la légende raconte que le royaume fut partagé entre les fils d'Ouranos, dont les plus illustres furent Atlas et Cronos(les Titans). Parmi ces fils, Atlas reçut en partage les régions proches de l'océan et, non seulement il nomma les habitants Atlantes, mais encore il appela pareillement Atlas la plus haute montagne du pays. **2** On raconte qu'il était expert en astrologie et qu'il fut le premier à répandre chez les hommes la doctrine de la sphère (la voie lactée) ; c'est pour cette raison que l'on croit que l'univers entier repose sur les épaules d'Atlas, cette légende signifiant la découverte de la description de la sphère¹⁵¹. Il eut un grand nombre de fils, dont l'un se distingua par sa piété, et par sa justice et sa bonté à l'égard de ses sujets ; son nom était Hespéros¹⁵².

3 Or, un jour qu'il était monté au sommet du mont Atlas et qu'il y observait les astres, subitement il fut emporté par des vents violents et il disparut ; et les foules, plaignant ce triste sort à cause de la vertu qu'il avait montrée, lui attribuèrent des honneurs immortels et appelèrent de son nom la plus brillante des étoiles du ciel¹⁵³.

4 Atlas engendra aussi sept filles qui, d'une dénomination générale¹⁵⁴, furent appelées Atlantides du nom de leur père, mais qui, en propre, reçurent les noms de Maïa, Electra, Taygété, Stéropé, Méropé, Halcyoné et, enfin Célainô¹⁵⁵. S'étant unies aux plus brillants des héros et des dieux, elles furent à l'origine du genre humain, en enfantant ceux que leur vertu fit nommer dieux et héros : ainsi, l'aînée, Maïa, s'étant unie à Zeus, enfanta Hermès, l'auteur de nombreuses inventions utiles aux hommes ; de la même façon, les autres Atlantides mirent aussi au monde des fils célèbres qui fondèrent, les unes des nations, les autres des villes.

5 Aussi, non seulement chez quelques peuples barbares, mais également chez les Grecs, la plupart des héros les plus anciens font remonter à ces femmes, l'origine de leurs familles. Elles étaient aussi remarquablement sages, et, après leur mort, elles obtinrent un honneur immortel de la part des hommes, par lesquels elles furent à la fois établies dans l'univers et désignées sous le nom générique de Pléiades¹⁵⁶. Les Atlantides furent aussi appelées Nymphes, parce que les femmes étaient communément appelées nymphes par les habitants du pays.

LXI. 1 Quant à Cronos, qui était le frère d'Atlas et qui se faisait remarquer pour son impiété et pour sa cupidité, la légende rapporte qu'il épousa sa sœur Rhéa, qui mit au monde Zeus, celui qui, plus

¹⁵⁰ Nous renouons ici avec le récit interrompu à la fin ch. 57.

¹⁵¹ D'après la tradition la plus courante, il s'agirait plutôt de la punition infligée par Zeus après la défaite des Titans (cf. Hésiode, *Théog.*, 517-520). Ce passage permet de mieux comprendre IV, 27, 5 : Atlas a découvert ... « la sphère où sont accrochées les étoiles », (et non, comme Oldfather, « la nature sphérique des étoiles »). La tradition qui fait d'Atlas un astronome est tardive (v. Virgile, *En* ; I, 741).

¹⁵² En IV, 27, 1-2, Hespéros est présenté comme le frère d'Atlas et le père des Hespérides.

¹⁵³ *I. e.* Hespéros (ou *Vesper*, étoile du soir). Cf. Homère, *II* ; XXII, 318.

¹⁵⁴ V. n. 4 p. 106.

¹⁵⁵ Cf. Apollodore, *Bibl.*, III, 10, 1-2. Mais, d'après Callimaque (Fr. 693 Pfeiffer), dans un poème dont il ne reste qu'un fragment (schol. A Théocrite, XIII, 25), les Pléiades seraient filles d'une reine des Amazones.

¹⁵⁶ L'apparition et la disparition de cette constellation étaient observées avec soin par les paysans et les marins (cf., par ex., Hésiode, *Trav.*, 382 et 615).

tard, fut appelé l'Olympien. Mais il y avait eu aussi un autre Zeus (l'ancien), le frère d'Ouranos, qui régna sur la Crète et dont la renommée fut bien moindre que celle du Zeus qui naquit plus tard¹⁵⁷.

2 Alors que ce dernier régna sur l'univers tout entier, l'aîné, qui fut le maître de l'île susdite, engendra dix fils, ceux qu'on nomme les Curètes ; il donna aussi le nom de sa femme Idaia à cette île, où en outre, il fut enterré après sa mort (et l'on montre encore de nos jours l'emplacement de sa tombe).

3 Cependant, les Crétois ont des légendes¹⁵⁸ différentes de celles-ci, dont nous parlerons en détail dans la partie consacrée au Crétois. Cronos, dit-on, fut le maître de la Sicile et de la Libye et encore de l'Italie, et, en un mot, il établit son règne sur les régions du couchant ; partout, il tint solidement avec des garnisons les citadelles et les lieux sûrs de ces régions ; c'est assurément pour cette raison qu'encore maintenant, en Sicile et dans les régions du côté du couchant, beaucoup d'endroits élevés sont nommés « croniens » en souvenir de lui¹⁵⁹.

4 Cependant Zeus, le fils né de Cronos, s'efforça de vivre à l'opposé de son père, et comme il se montrait rempli d'équité et de bonté pour tous, le peuple lui donna le nom de père. Il accéda au trône, selon les uns, après que son père se fut retiré spontanément¹⁶⁰, mais selon les autres, parce qu'il fut élu roi par les foules qui haïssaient son père : alors, comme Cronos avait fait une expédition contre lui avec l'aide des Titans, Zeus remporta la victoire et, devenu le maître suprême, il parcourut toute la terre habitée en bienfaiteur du genre humain.

5 Il l'emportait tant par ses forces physiques que par l'ensemble de ses autres qualités, et c'est pour cela qu'il devint rapidement le maître de tout l'univers. En général, il mettait tout son zèle à châtier les impies et les méchants et à combler les foules¹⁶¹ de ses bienfaits.

6 C'est ce qui lui valut, après qu'il eut quitté les hommes, d'être appelé Zeus (parce qu'il semblait que les hommes lui devaient de vivre bien)¹⁶², et d'être installé dans l'univers par vénération de ses obligés qui, tous, l'invoquaient avec enthousiasme sous les noms de dieu et de maître de tout l'univers pour l'éternité¹⁶³. Tel est donc l'essentiel des récits que font les Atlantes au sujet des dieux.

La similitude des traditions de Basiléia du pays d'Atlas en Libye et de Cybèle en Phrygie semble bien corroborer un transfert direct de l'une à l'autre, par une population qui aurait migré de la Libye vers la Phrygie, à savoir le peuple des Amazones, qui, de leur pays d'origine la Libye se seraient rendues en Phrygie et même au-delà, sur les bords du fleuve Thermodon où la mythologie grecque les situe, vers 1300 avant J.-C, à l'époque de la guerre de Troie (NDLR : qui a

¹⁵⁷ C'est-à-dire de l'Olympien (v. ch. 73, 4). Sur le Zeus crétois et sur sa descendance, cf. V, 70-77.

¹⁵⁸ Pour le choix de la leçon, v. la Not., p. LVIII (même chose, *infra*, I, 22 : ... et 27-28 : ...).

¹⁵⁹ Il y avait aussi un Cronion près d'Olympie : cf., par ex., Pindare, *Ol.*, I, 111 et 179 ; Pausanias, V, 21, 2 et IV, 19, 1.

¹⁶⁰ Pour le choix de la leçon, v. la Not., p. LXVI (*id. infra*, I, 22).

¹⁶¹ V. la Not., V, n. 19.

¹⁶² ... est une autre forme du mot Zeus, en même temps que l'infinif du verbe « vivre » ; L'explication étymologique donnée ici (mais aussi V ; 72, 2) est celle des Stoïciens : Zeus est le principe et la fin de toute existence et l'accusatif de son nom signifie qu'il fait vivre (...).

¹⁶³ Cette explication du nom de la planète Jupiter (parallèle à celle qui est donnée plus haut à propos des Pléiades : ch. 60, 5) s'ajoute, sans l'exclure, à l'explication stoïcienne relevée à la n. précédente.

bien eu lieu !). On les retrouvera même un peu plus tard sur les sommets du Caucase, proche de la mer Caspienne, côté septentrional, d'après Strabon et peut-être encore plus loin, jusqu'en Crimée.

Cybèle est présentée comme « *Magna Mater* », Grande Déesse, Déesse Mère ou encore Mère des dieux. Cybèle est sans doute l'une des plus grandes déesses de l'Antiquité au Proche-Orient.

Ces Amazones du Thermodon sont celles qui eurent à combattre les plus grands héros grecs : La plupart des héros grecs ont eu maille à partir avec les Amazones : **Bellérophon** les combattit sur ordre d'Iobates ; **Héraclès** alla s'emparer de la ceinture de leur reine Hippolyté ; **Thésée** qui avait accompagné Héraclès et enlevé une Amazone du nom d'Antiope, dut les combattre à Athènes même où elles campèrent sur l'Aréopage. Les Amazones avaient aussi envoyé un détachement aider **Priam** lors de la guerre de Troie pour le remercier d'avoir purifié leur reine Penthésilée qui avait accidentellement tué sa sœur Hippolyté ; **Achille** blessa mortellement Penthésilée mais son dernier regard le rendit amoureux pour toujours. Ces femmes guerrières sont tellement présentes dans la mythologie – qui à l'époque de la guerre de Troie confine à l'Histoire, d'une part par le récit de l'Iliade par Homère et d'autre part, par les trouvailles de Schliemann sur le site de Troie - au point qu'il est difficile de les considérer comme simplement mythiques et/ou imaginaires.

3. Homère : La tombe de la « *Bondissante Myrhine* », reine des Amazones.

Concernant l'Iliade, un passage précis du texte d'Homère, retiendra toute notre attention (Iliade – Homère Editeur Folio Gallimard, p. 75) : « *Il est devant la ville (Ilion –Troie) une haute butte, à l'écart, dans la plaine, accessible sur tout son pourtour. Les hommes lui donnent le nom de Batiée ; pour les Immortels, c'est la « Tombe de la bondissante Myrhine ». C'est là que s'organisent les Troyens et leurs alliés* ».

Or Myrina est donnée par Diodore de Sicile, comme reine des Amazones, dans la tradition libyenne des anciennes Amazones !

Quant à Batiëia, reine de Dardanie, fille de Teucer, elle fut offerte en mariage avec quelques terres à Dardanos (frère d'Iason) (fils de Zeus (?) et de l'océanide Electre (?)), venu de Samothrace, l'ancêtre mythique des Troyens. Son petit-fils Tros, époux de Callirhoé, fut le fondateur de Troie. Son fils Ilos est père de Laomédon, lui-même père de Priam. Zeus envoya à Tros une statue d'Athéna-Pallas, le Palladion, destinée à protéger la nouvelle ville (Ilion=ville d'Ilos).

Or, l'île de Samothrace est consacrée à la « Mère des Dieux », la Grande Déesse – Cybèle – par les Amazones qui y ont instauré des Mystères et des Rites d'initiation.

Une autre (ou la même) Bateïa est la femme de Oïbalos (Oebalos, Dorien d'origine égyptienne(?), premier roi légendaire de Sparte (avant la conquête du Péloponnèse (d'après Tyndare). –*Albanie*, Mathieu Aref.

La Myrhine d'Homère ne peut être que la Myrina de Diodore de Sicile ! Morte en Phrygie, tuée par le Scythe et le Thrace alliés, elle fut enterrée dans la plaine de Troie appelée Ilion ; la butte – tumulus de sa tombe y était encore visible à l'époque, c'est à dire vers 1250 av. J. C. D'ailleurs, la mythologie grecque précise que les Amazones prirent part à la guerre de Troie aux côtés des Troyens et que leur reine d'alors Penthésilée (successeur de Myrina) combattit contre Achille, amoureux d'elle, et mourut sous ses coups.

Homère nous montre, dans cet extrait, le distinguo qu'il fait entre l'Histoire des Dieux (qu'il semble connaître) et l'histoire des hommes de la vulgate populi, signifiant par là qu'il connaît le périple des Amazones et donc leur origine libyenne.

4. Le « mythe des Amazones » est ébranlé

De même on retrouvera les Amazones installées en Phrygie quand Héraclès entrepris de ravir la ceinture d'Hippolyte, leur reine d'alors, et Thésée qui l'accompagnait alors enleva Antiope avec qui il eut un fils nommé Hippolyte. Pour se venger les Amazones envahirent l'Attique et marchèrent sur Athènes, mais elles furent finalement repoussées (!?). Le combat des Amazones et des Grecs tient une grande importance dans les œuvres d'art de la civilisation grecque.

Le thème de l'Amazone apparaît couramment dans l'art grec. Elles sont représentées portant des tuniques courtes, à l'instar d'Artémis, ou encore avec des pantalons bouffants asiatiques. Souvent, un sein est dénudé. En revanche, on ne trouve aucune occurrence de sein coupé. Les jeunes femmes athlètes sont souvent représentées en Amazones.

L'amazonomachie, ou combat des Grecs contre les Amazones, est également un thème populaire : il figure sur l'avant du bouclier d'Athéna Parthénos ou sur le trône de Zeus à Olympie, ou bien encore le sarcophage des Amazones réalisé probablement au IV^e siècle av. J.-C. à Tarquinia. Il est souvent représenté symétriquement avec le combat des Lapithes contre les Centaures, comme c'est le cas sur les métopes du Parthénon.

En particulier, le combat d'Héraclès contre les Amazones est l'un des thèmes les plus populaires de la peinture sur vases attique à figures noires : on le retrouve sur près de 400 vases. Dans la sculpture monumentale, il est représenté dans les métopes du trésor des Athéniens à Delphes, du temple E de Sélinonte, du temple de Zeus à Olympie et de l'Héphaïstion d'Athènes, ainsi que sur la frise du temple d'Apollon à Bassae. C'est en fait un combat singulier qui est dépeint : Héraclès revêtu de sa peau de lion affronte une Amazone portant la plupart du temps une armure d'hoplite, plus rarement vêtue comme un archer scythe ou comme un guerrier perse. Le combat de Thésée est également fréquent, mais celui de Bellérophon n'est pas représenté dans l'art grec.

Ici, encore, il est difficile d'imaginer et de croire que les monuments les plus prestigieux de l'architecture et de la sculpture grecques puissent porter la plus grande imposture culturelle de tous les temps !

Il serait plus plausible d'envisager que les Grecs, vexés de l'existence même de ces femmes guerrières, dans leur affirmation « machiste » de leur patriarcat velléitaire, aient cherché à montrer la domination qu'ils cherchaient à affirmer en allant jusqu'à essayer d'occulter leur existence et tenter de faire croire à une fable. Ceci expliquerait que la distinction en histoire et mythe n'ait jamais été défini concernant les Amazones, dans la mythologie grecque.

Les Amazones posséderaient une origine historique : elles correspondraient – pour les dernières connues - aux femmes guerrières des peuples Scythes et Sarmates (ou Sauromates). D’ailleurs, le détail de la stratégie de rapprochement des jeunes hommes Scythes et des Amazones nous est bien précisée par Hérodote.

Le cheval est inséparable des populations des steppes, ce qui est le cas des Scythes et des Sauromates (proto-Sarmates) renommés dans l’Antiquité comme éleveurs de chevaux et excellents archers. On peut supposer à la suite d’Hérodote que les Amazones sont les épouses des Scythes et des Sauromates qui, fait inconcevable pour un Grec, ont le droit de chevaucher et de guerroyer. De là est né le mythe de farouches guerrières, élevées comme telles. Il a cependant historiquement existé des guerrières, notamment des femmes grecques sollicitées lorsque la patrie est en danger⁹.

Des fouilles archéologiques récentes, conduites par Jeannine Davis-Kimball à la frontière entre la Russie et le Kazakhstan, ont permis de mettre au jour des tombes de femmes guerrières, enterrées avec leurs armes entre 600 et 200 av. J.-C., probablement cavalières comme le révèle l’analyse ostéologique. L’une des tombes était richement garnie de nombreux objets et bijoux féminins et également de 100 pointes de flèches. Une enquête approfondie menée dans la même région a démontré l’existence d’une tradition vivace de la femme archer et cavalière émérite, leur arc étant de forme très caractéristique exactement identique à celui qui est représenté sur les céramiques antiques. Des relations génétiques ont également été prouvées entre les restes humains trouvés dans les tombes et certaines familles mongoles dont des filles naissent parfois blondes, caractéristique particulière des Amazones, ce qui est un fait absolument unique dans ces ethnies à la chevelure uniformément noire et qui tend à prouver un mélange entre des tribus mongoles et les restes de l’ethnie des Amazones dont l’origine exacte demeure encore un mystère.

5. Le personnage de Thésée.

L’un des plus grands héros de l’Attique, roi d’Athènes, nous semble digne d’intérêt à différents titres :

- a) Son père Egée, roi d’Athènes (ou fils de Poséidon) et d’Aethra, et ses oncles paternels s’appellent Pallas, Nisos et Lycos sont quatre noms aux consonances libyennes. Après son étreinte avec Egée, Aethra se rendit sur l’île de Sphaera, toute proche, pour s’unir aussi avec le dieu Poséidon.
- b) Thésée fût élevé à Trézène par sa mère, mais son père qui était retourné dans sa ville d’Athènes, avait caché sous u gros rocher ses sandales et son épée, épée qui avait appartenu autrefois à Cécrops, le premier roi mythique d’Athènes, autochtone (né de la Terre), natif de Saïs, ville de Libye (dans la partie occidentale du delta du Nil), ville de la déesse Neith (Athéna).
- c) A l’âge de seize ans, Thésée se rendit à Delphes et offrit ses premières boucles de cheveux à Apollon, mais il se rase seulement le devant de la tête – à la manière des Arabes et des Mysiens. Il était à présent un jeune homme vigoureux, intelligent et avisé ; et, Aethra, l’ayant mené jusqu’au rocher sous lequel Egée avait dissimulé son épée et ses sandales, lui fit le récit des circonstances de sa naissance.

- d) Thésée accompagna les Argonautes à la conquête de la Toison d'or en Colchide, sur la côte sud-est de la Mer Noire.
- e) Il se rendit à Cnossos en Crète tuer le Minotaure, fils de la reine Pasiphaé et du taureau blanc que Minos refusa de sacrifier à Poséidon, et grâce au concours d'Ariane, fille de Minos, qui lui fournit le fil à dérouler pour pouvoir ressortir du Labyrinthe, Thésée séduisit Ariane et s'enfuit avec elle, avant de l'abandonner sur l'île de Naxos.

Mais, ce qui retiendra ici notre attention, c'est son voyage (certains disent avec Héraclès) au pays des Amazones à Thémiscyre d'où il ramena captive (?)leur reine Antiope avec qui il vivra longtemps à Athènes et de laquelle il eût un fils Hippolyte, fils dont sa seconde femme Phèdre tomba follement amoureuse, etc. En effet Thésée est le seul héros à avoir convolé avec une de ces « femmes guerrières » et à en avoir assumé la conséquence, élever son fils fruit de ses amours avec Antiope, Cette reine des Amazones n'apparaît donc pas du tout fictive ou mythique mais au contraire bel et bien réelle et vivante.

Les commentaires de R. Graves, ici encore nous intéressent :

4. Le voyage d'Aethra à Sphaera indique que l'ancienne coutume de se prostituer, pour les jeunes filles vierges, survécu dans le Temple d'Athéna quelque temps après que le système patriarcal eût été introduit (par les Achéens). Il peut difficilement avoir été introduit de Crète, puisque Trézène ne faisait pas partie de Mycènes, mais peut-être de Canaan, comme à Corinthe

5. Les sandales et l'épée sont d'anciens symboles de la royauté ; arracher une épée d'un rocher semble avoir fait partie du rituel de couronnement à l'Age du Bronze. Odin, Galaad et Arthur eurent chacun à accomplir un exploit identique.

L'Apollon (qui avait usurpé la place de la Terre-Mère à Delphes) à qui Thésée dédia ses cheveux devait être Karu (« fils de la déesse Car ») connue aussi sous le nom de Car ou Q're, ou Carys, le dieu solaire dont on rasait les cheveux tous les ans avant sa mort, comme on rasait ceux du Tyrien Samson et du Mégarien Nisos. Au cours d'une fête appelée Comyries (« tonte des cheveux »), de jeunes hommes sacrifiaient leurs mèches frontales tous les ans en signe de deuil pour sa mort et furent connus par la suite sous le nom de Curètes. Cette coutume, probablement d'origine libyenne (Hérodote IV, 194) s'était répandue en Asie Mineure et en Grèce; on l'interdit dans le Lévitique XXI.5. Mais, à l'époque de Plutarque, on vénérât Apollon comme dieu-soleil immortel et, pour prouver qu'il l'était, il conservait rigoureusement tous ses cheveux, sans les tondre ».

La prostitution des jeunes filles avant le mariage a longtemps perduré dans certaines tribus des Aurès et les monts Nemencha, en Algérie ; aujourd'hui, c'est encore leur seule façon de se constituer une dote que le mari n'a pas le droit de toucher.

NDLR : Quant aux cheveux rasés sur le devant de la tête, Thésée ne fit que perpétuer la coutume des Machlyes du bord de lac Tritonis, à l'est du fleuve Triton : *« les Machlyes laissent pousser leurs cheveux sur la nuque (et les rasent le reste), les Auses (à l'ouest du Triton) sur le front »* ; quant aux Maces qui habitent près du fleuve Cinyps, nous l'avons vu, *« qui ont le crâne rasé, à l'exception d'une houppe de cheveux qu'ils obtiennent en laissant pousser le milieu de leur chevelure tandis qu'il la tonde jusqu'à la peau sur les côtés (coiffure en cimier) »*.

Cette coiffure en cimier, on la retrouve illustrée à plusieurs reprises sur le fameux « Disque de Phaistos » en Crète dont on ignore l'origine et même l'origine de l'argile dont il est fabriqué (argile qui n'est pas crétois). Cette écriture n'a pas encore été traduite, elle est de type hiéroglyphique (imagée) et ne s'apparente à aucune autre écriture connue.

Peut-on alors proposer de l'attribuer au peuple « Mace » qui, selon Hérodote, vivait en bordure de la mer Méditerranée et *« le fleuve Cinyps coule dans leur pays ; il sort de la colline « des Charites » et se jette dans la mer. La colline des Charites est couverte de bois épais, quand toutes les régions précédemment nommées sont nues ; elle se trouve à deux cents stades de la mer. »*.

Le fleuve Cinyps est l'Oued Khahan, qui se jette dans la mer au sud-est de Lebda (Leptis Magna) ; il serait peut-être utile de rechercher « l'argile » dans les collines du Nefoussa, région du nord de la Libye, peuplée de Berbères Infusen (de confession Ibadite).

Peut-on en conclure que Thésée, fils d'Egée , fils de Pandion, arrière petit fils de Pandion, fils d'Erichthonios ; fils de Cécrops (venu de Saïs en Libye) serait un Machlyes, du fait qu'il pratique la même « initiation », à savoir qu'à seize ans –passant du statut d'adolescent à celui de jeune homme, il se coupe les cheveux sur le devant du crâne, comme « les adorateurs de Car ou Q're », comme sont les Garamantes de Libye, qui devinrent les Curètes une fois passés en Crète avec Dionysos à la tête des Libyens avec Athéna à la tête des Amazones pour combattre au côté d'Ammon pressé par Cronos et les Titans, qui furent vaincus.

Poséidon et le cheval xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx

6. Persée et la Gorgone Méduse

D'après Diodore de Sicile (Bibliothèque Historique, Livre III : *« Il y a donc eu en Libye plus d'une race de femmes qui étaient belliqueuses et dont la bravoure virile a suscité une grande admiration. Ainsi la tradition nous enseigne que le peuple des Gorgones, contre lequel Persée, dit-on, fit campagne, était d'une vigueur remarquable : puisque ce fils de Zeus, qui était aussi le plus vaillant des Grecs de son temps, a accompli le plus grand de ses exploits en faisant campagne contre elles, ce serait une preuve de la supériorité et de la puissance des femmes dont je viens de parler. »*.

On les représentait sous la forme de femmes à la chevelure faite de serpents entrelacés et parfois dotées d'ailes; elles vivaient près du pays des Hespérides, aux confins de la Libye. On distingue en général trois Gorgones: - Euryale, - Sthéno, (la puissante) - Méduse (la seule mortelle). Méduse avait la figure, parfois barbue, d'une laideur repoussante, de forme ronde, avec un nez camard, une bouche immense, munie de dents longues comme des défenses de sanglier d'où sortait une langue. Ses ailes puissantes étaient d'or, ses mains d'airain tout comme sa chevelure, où se dressaient des serpents qui pendaient aussi à sa ceinture. Mais ses armes les plus redoutables étaient ses yeux grands ouverts qui lançaient des éclairs et pétrifiaient ceux qu'ils fixaient directement.

Selon la légende, Méduse aurait été une belle jeune fille, un peu trop fière de sa chevelure. Pour la punir, Athéna l'aurait changée en un paquet de serpents. Aussi repoussante qu'elle fût Méduse n'en eut pas moins pour amant Poséidon : elle s'unit à lui «dans une molle prairie parmi les fleurs printanières» comme le raconte poétiquement Hésiode.

C'est pourquoi lorsque Persée lui trancha la tête d'un seul coup de serpe, à sa grande surprise, Pégase, le cheval ailé, et le guerrier Chrysaor brandissant une épée d'or, jaillirent de son corps décapité. D'après Pausanias, dans la Description de la Grèce, livre II, il s'agit d'une version romancée de l'histoire d'une reine qui, après la mort de son père, aurait repris elle-même le pouvoir pour gouverner ses sujets. Elle aurait vécu près du lac Tritonide, en Libye et elle aurait été tuée pendant la nuit au cours d'une campagne militaire menée par Persée venu du Péloponnèse.

Diodore de Sicile donne une variante du mythe avec une explication évhémériste.

Les Gorgones formaient un peuple farouche qui habitait un pays au delà de celui des Atlantes. Elles furent conquises par les Amazones conduite par leur reine Myrina. Athéna plaça sa tête sur son égide. Dans une autre tradition, elle aurait enterré cette tête sous la place du marché d'Athènes pour la protéger cette ville et aurait donné une mèche de "cheveux" à la ville de Tégée pour la protéger. (Méduse signifie "celle qui protège" en grec). Selon Apollodore, Asclépios découvrit que le sang de la Méduse faisait mourir ou ressusciter selon de quelle veine il provenait. Les Gorgones figurent sur de très nombreux monuments et leurs représentations sont très diverses. On les imaginait sous la forme de belles jeunes filles mais le plus souvent elles apparaissent comme des femmes ayant une chevelure faite de serpents entrelacés, une croupe de jument et très souvent elles tirent la langue.

Les Gorgones possédaient un « bois sacré » à Erythie – « l'île rouge », identifiée par Phérécyde comme étant l'île de Gades (Cadix) à Tartessos, bois sacrés interdits à la chasse, l'habitation, la coupe du bois ou l'agriculture et l'élevage, qui sont des cimetières où résident les âmes des défunts.

Les Gorgones, nous l'avons vu précédemment, seraient alors les « fausses vierges » qui se prostituaient dans le temple d'Athéna, et Méduse en est l'exemple - tuée par Persée aidé par Athéna (voire par elle-même selon une seconde version) pour s'être unie à Poséidon (le père

d'Athéna), dans le Temple-même de la Déesse. On dit qu'elle (Athéna) l'aurait écorchée et aurait fait son égide de la peau de Méduse. Dès lors la tête de Méduse qui pétrifie ceux qui la regardent signifie un interdit qui implique un danger très grave voire une mort certaine.

Persée, roi-bâtitseur de Mycènes, est fils de Zeus (?) et de Danaé, descendante de Danaos (père des cinquante Danaïdes) qui conquiert Argos en Grèce. D'après les Egyptiens, il serait originaire du Nome thébain de Chemmis (appelée aussi Panopolis, l'actuelle Akhmim). Danaos, roi de Libye avait fui (avec ses cinquante filles) poursuivi par les cinquante fils d'Egyptos, son frère jumeau, gouverneur de l'Arabie ayant conquis l'Egypte.

Persée, remonte par Lyncée à Egyptos, Epaphos et Io, et il est le petit-fils d'Acrisios, roi d'Argos.

Hérodote, L'Enquête II 191, précise : *« Arrivé en Egypte pour la raison qu'allèguent également les Grecs, c'est-à-dire pour rapporter de Libye la tête de la Gorgone, Persée, me dirent-ils, se rendit aussi chez eux et reconnu toute sa parenté ; d'ailleurs il connaissait le nom de Chemmis avant même de venir en Egypte, pour l'avoir appris de sa mère ; en fin c'était par son ordre qu'on célébrait des jeux gymniques en son honneur. »*

Le fils de Persée et Andromède, Persès donna son nom au peuple des Perses ; Amasis, perse de la tribu noble des Maraphiens (Berbère d'origine), général des mercenaires libyens devint Pharaon de la XXVIe dynastie d'Egypte par acclamation de son armée.

7. Basileia, Cybèle, Artémis



Le Christianisme, après qu'il eût conquis Rome et la Méditerranée, ne réussit pas à exterminer définitivement la déesse méditerranéenne (Cybèle). Son souvenir survécut des siècles durant. C'est la raison pour laquelle les pères de l'église et les évêques trouvèrent un substitut féminin qui ne portait pas préjudice à leurs intérêts de domination (patriarcat) et qui, en même temps,

était en mesure de combler la nostalgie profonde des hommes d'une divinité féminine et maternelle. Ils y réussirent avec une adresse remarquable du moment qu'ils redécouvrirent la Mère de Jésus et la mythifièrent en tant que Vierge Marie qui a donné naissance à Dieu et en tant que salvatrice. Les chrétiens des premiers siècles, en faisant des dieux du paganisme des démons malfaisants, répétaient sans le savoir les patriarcaux, adorateurs de Zeus, qui avaient métamorphosé en êtres horribles et terrifiants les Erynnies (justice matriarcale), que cependant les masses démocratiques continuaient à nommer, comme auparavant, les déesses bienfaites et vénérables.

- **L'une des 7 merveilles du monde antique :**

Le temple d'Artémis à Éphèse (en grec Ἀρτεμίσιον / Artemision, en latin Artemisium) est dans l'Antiquité l'un des plus importants sanctuaires d'Artémis. Il a été bâti en 560 av-JC sur la côte occidentale de la Turquie actuelle. Ses dimensions colossales (137,74 m de longueur et 71,74 m de largeur) et la richesse de sa décoration expliquent sa mention dans 16 des 24 listes des Sept merveilles du monde qui nous sont parvenues. Le site sacré à Éphèse est beaucoup plus âgé que l'Artemision. Il est occupé dès l'Âge de bronze. Il est bien antérieur à l'époque de l'immigration ionique (patriarcaux aryens) dans la région d'Éphèse. Les habitants pré-ioniques de la ville étaient Lélèges (pélasges), cariens et lydiens (matriarcaux). Les colons ioniens se heurtèrent au culte de la déesse mère Cybèle, alors dominant dans la majeure partie de l'Anatolie (Turquie actuelle). Pour se concilier les populations autochtones, les Grecs optèrent pour une politique de syncrétisme en fusionnant les cultes d'Artémis et de Cybèle.

- **La déesse de Troie s'installe à Rome :**

Les célébrations pour la Déesse commençaient le 4 Avril car c'était la date anniversaire de son arrivée triomphale à Rome. Cybèle est une Déesse étrangère qui fut importée d'Anatolie en l'an 204 avant notre ère. Son origine est exactement phrygienne, et les spécialistes s'accordent à dire qu'elle remonte très certainement à la Terre-Mère vénérée dans cette région au néolithique, tel que ce fut le cas à Çatal Höyük. Elle était représentée à cette lointaine époque avec une forte poitrine, et par la suite même avec de très nombreuses poitrines qui symbolisaient l'aspect Mère Nourricière.

Lire [Çatal Höyük \(néolithique\), civilisation matriarcale agricole urbaine et pacifique de la déesse-mère](#)

- **Un souvenir des origines « matriciennes » de Rome :**

La première question qui se pose est de savoir pourquoi elle fut reçue triomphalement à Rome comme la Magna Mater, la Grande Mère. La réponse se trouve dans la généalogie mythique de Rome au travers du héros Énée. Les patriciens romains se disaient descendants d'Énée, un des héros de la bataille de Troie, ville au passé grandiose qui se trouve en Anatolie. Cybèle étant la grande Déesse d'Anatolie, les Romains ont voulu y voir la Déesse-Mère de leurs lointains

ancêtres. La statue de Cybèle entrant dans Rome était donc célébrée comme un retour de la Déesse parmi ses descendants.

- **Des mœurs libérées qui choquent la morale patricienne :**

Mais cette arrivée de la statue de Cybèle à Rome ne se fit pas sans frictions et problèmes. Car avec la Déesse furent aussi importés des rites que les Romains voyaient d'un très mauvais œil. Le caractère orgiaque du culte anatolien est un des aspects qui gênaient profondément le puritanisme patricien. Dès le début donc, bien que la Déesse soit la bienvenue, les lois romaines apportèrent de fortes limitations au culte de Cybèle. De plus, tous les rites devaient se tenir strictement dans le temple qui lui était dédié; seul une fois l'an était autorisée une procession qui permettait qu'on sorte la statue de son temple. Par ailleurs tout sacrifice selon le rite anatolien était lui aussi interdit.

- **Un dualisme ancien :**

Au travers de ces différentes restrictions imposées par les autorités romaines, se révèle un conflit très ancien, une opposition religieuse et culturelle qui connût son grand tournant pendant la deuxième moitié du néolithique: cet affrontement est probablement celui qui à l'origine opposa la vision patriarcale et puritaine des aryens-patriciens, à celle matriarcale et libertine des peuples antérieurs aux aryens issus du néolithique ancien. À une époque où les Romains ne s'étaient pas encore étendus comme ils le firent par la suite, les valeurs religieuses patriarcales et puritaines héritées de leurs ancêtres aryens, étaient encore celles qui prédominaient dans la société romaine. Ces valeurs sont celles que défend Rome face aux prêtres de Cybèle et de leurs rites venus du plus ancien du néolithique matriarcal. Le brassage des cultures patriciennes et matriariennes dont fut victime plus tard l'empire romain, fut une des raisons qui mena Rome à sa perte.

- **La déesse des Amazones :**

D'après certains mythologues, Artémis d'Éphèse est une divinité libyenne que l'on peut rattacher aux Amazones de Libye. Cette déesse symbolise la fertilité comme ce fut le cas pour le palmier ; alors on suspendait des grosses dattes en or sur la statue de la déesse et que l'on prenait pour des seins.

Au I^e siècle ap. J.-C, Pausanias écrit : « *Quant à la Diane d'Éphèse, toutes les villes grecques en ont embrassé le culte, et surtout les hommes ; ce que j'attribue premièrement à la réputation des Amazones, qui ont bâti, à ce que l'on croit, le temple de la déesse et consacré sa statue ; secondement, à l'antiquité de ce monument.* »



Callimaque, dans son Hymne à Artémis, attribue l'origine de lieu de culte aux Amazones : Callimaque, Hymnes III à Artémis v. 237-250. « *Les belliqueuses Amazones t'élevèrent, jadis une statue, sur le rivage d'Éphèse, au pied du tronc d'un hêtre ; Hippô accomplit les rites et les Amazones, reine Oupis, autour de ton image dansèrent d'abord la danse armée, la danse des boucliers, puis développèrent en cercle leur ample chœur ; [...] Autour de cette statue, plus tard, on construisit un vaste sanctuaire ; la lumière du jour jamais n'en éclaira de plus digne des dieux ni de plus opulent [...]* »

Lire [Matriarcat indo-européen : les guerrières amazones antiques d'Asie centrale](#)

- **Une déesse autochtone pré-olympienne**



Artémis fut à l'origine une déesse-mère matriarcale pré-aryenne. Avec les invasions patriarcales aryennes (proto-grecs : mycéniens, achéens, ioniens, doriens...), elle fut transformée (NDLR : diabolisée) en vierge farouche (non mariée et anti-mariage), chasseresse qui tue de ses flèches les hommes qui osent la surprendre nue baignant dans les lacs des bois. **On sait que l'Artémis d'Éphèse était la déesse de tous les Ioniens.** Mais, comme son culte résulte de l'assimilation d'une divinité grecque à d'anciens cultes chtoniens asiatiques *, son influence s'étend, bien au-delà, à toute l'Asie Mineure. Callimaque, la qualifie de « *déesse aux mille demeures, déesse aux mille cités* ». Le fait que les prêtresses, dans ces cités, s'expriment « en langue barbare » semble prouver que la déesse avait bien la faveur des populations autochtones et non seulement celle des colons grecs. Les prêtresses d'Artémis, mais plus généralement des Mystères (Rhéa, Déméter, Perséphone), étaient nommées *Melissai** (sing Melissa, melissa), terme issu de *meli*, le

miel, transmis au latin mellis, melittus (« assaisonné de miel »), qui a donné le nom de l'île de Malte, par exemple.

Nous avons montré, auparavant, la ressemblance voire similitude des histoires de Basiléia et de Cybèle qui ne peut s'expliquer que grâce au périple des anciennes Amazones, originaires de Libye (île de Phla) et s'installant en Paphlagonie, « légende » contée par Diodore de Sicile, à la suite de Denys de Mytilène.

GREES/les vieilles femmes /Nasamon

Troglodytes occidentaux / Méné

ETHIOPIENS TROGLODYTES

VII. CHAPITRE 7 / LES AMAZONES D'ASIE MINEURE

1. Les auteurs anciens :

a) POMPONIUS MELA, *Chorographie*, I, 14, Géographie de la Caspienne

Là les peuples de la Caspienne les plus proches des Scythes sont tout autour de la mer Caspienne. On dit que les Amazones habitent au delà et au delà des Amazones, les Hyperboréens. Des peuples nombreux et variés habitent l'intérieur des terres, les Gandares et les Parians et les Bactriens, les Sygdaniens, les Pharmacotrophes, les Chomares, les Chaomanes, les Propanisades, les Dahes au dessus des Scythes et des déserts des Scythes, et au dessus de la mer Caspienne les Comares, les Massagètes, les Caduses, les Hyrcaniens, les Hibères, et au dessus des Amazones et des Hyperboréens, les Cimmériens, les Cissiantes, les Achéens, les Georgiens, les Mosches, les Cercètes, les Phoristes, les Rimphaces...

I, 88, - Le temple d'Ephèse

... C'est là que se trouve la région sacrée des Panioniens, et elle est appelée de ce nom parce que ce sont des Ioniens qui l'habitent en commun. C'est là que, dit-on, Phygela a été fondée par des fugitifs – le nom s'accorde avec ce qu'on dit – là se trouve Ephèse et le très célèbre temple de Diane (Artémis) que les Amazones, maîtresses de l'Asie, ont, dit-on, fondé...

I, 91 - Cymé

La région la plus proche, devenue Eolie, depuis qu'elle a commencé à être habitée par les Eoliens, devant la Mysie, et par où on touche l'Hellespont fut la Troade, quand les Troyens la possédaient. On appelle la première des cités du nom de son fondateur Myrinus, Myrina, et Péllops décida le suivant, quand, une fois vaincu Oenomaus, il fut revenu en Grèce; le chef des Amazones Cymé appela Cymé, après avoir chassé ceux qui l'avaient habitée.

I, 106 - A l'embouchure du Thermodon

Les **Chalybes** qui possèdent les villes très illustres d'**Amisos** et de Sinope, la patrie de Diogène le Cynique, sont très proches des fleuves Halys et Thermodon. La cité de Lycaston se trouve le long de l'Halys, près du territoire du Thermodon. **Sur ce territoire il y eut la cité de Thémiscyre et il y eut aussi le camp des Amazones que l'on appelle pour cela Amazonion .**

III, 40 - La mer Caspienne

La mer Caspienne (...elle) est tout entière dangereuse, sans ports, exposée de toutes parts aux tempêtes, et elle est remplie plus que les autres, de bêtes monstrueuses, et c'est pour cela qu'elle est moins navigable. A droite pour ceux qui entrent, les Scythes Nomades occupent les littoraux du détroit. A l'intérieur il y a, près du golfe de la Caspienne, les Caspiens et les Amazones mais celles

que l'on appelle les Sauromatides, vers l'Hyrcanie, les Albains et les Mosches et les Hyrcaniens, et dans le golfe de Scythie, les Amardi et les Pestiques et, près du détroit, les Derbices.

b) ARRIEN, *L'Expédition d'Alexandre*, VII, 4

Alexandre et les Amazones

Atropates, satrape de Médie, lui amena cent amazones équipées en cavaliers, portant la hache au lieu de javelot, et la pelta au lieu de bouclier. On raconte qu'elles ont le sein droit plus petit, et qu'elles le découvrent dans les combats. Alexandre les renvoya pour ne point les exposer aux outrages des Macédoniens ou des Barbares, et les chargea d'annoncer à leur reine qu'il naîtrait un enfant d'elle et d'Alexandre.

Une discussion historique : les Amazones ont-elles existé ?

Mais, ni Aristobule, ni Ptolémée, ni aucun historien digne de foi, n'ont transmis ce fait. La race des Amazones devait être éteinte depuis longtemps avant Alexandre. Xénophon n'en fait point mention, quoiqu'il parle du Phase, de la Colchide et de toute la côte barbare que les Grecs parcoururent après leur départ, et avant leur retour à Trébizonde, aux environs de laquelle ils ne trouvèrent point d'Amazones. Non que je veuille révoquer en doute leur existence, attestée par tant d'historiens célèbres. On raconte généralement qu'Hercule marcha contre elles, et rapporta dans la Grèce le ceste de leur reine Hippolyte, que les Athéniens, conduits par Thésée, défirent les Amazones qui tentèrent une invasion dans l'Europe. Cimon a décrit ce combat avec autant de soin que celui des Athéniens contre les Perses. Hérodote fait souvent mention de ces femmes, et tous les panégyristes des guerriers morts dans les combats rapportent celui des Amazones. Les femmes qu'Atropates présenta au conquérant étaient sans doute des Barbares exercées à courir à cheval et montées à la manière des Amazones. (Traduction 1835, site d'E. Remacle)

c) STRABON, *Géographie*, XI, 4, 7 – 5, 1-4

Qui pourrait croire ?

On raconte qu'au cours de son voyage chez les Colchidiens, Jason s'aventura de là jusqu'à la Mer Gaspienne avec Arménos, fils de Thessalos, et qu'il visita non seulement l'Ibérie et l'Albanie, mais aussi la plus grande partie de l'Arménie et de la Médie, comme en font foi les sanctuaires de Jason et plusieurs autres souvenirs. Quant à Arménos, il serait originaire de la ville d'Arménion, l'une des villes situées près du lac Boebis entre Phères et Larissa. Ses compagnons auraient colonisé l'Acilisène et la Syspiritide jusqu'à la Calachane et l'Adiabène; il aurait lui-même laissé son nom, évidemment, à l'Arménie.

V. 1. Dans les montagnes qui dominent l'Albanie habitent aussi, dit-on, les Amazones. Théophraste, qui a fait campagne avec Pompée et qui est allé chez les Albaniens, dit qu'entre les Amazones et les Albaniens habitent les Gèles et les Lèges, peuplades scythes, et que le Mermadalis, une rivière de cette région, traverse par le milieu leur territoire et celui des Amazones. D'autres auteurs,

notamment Métrodore de Scepsis et Hypsicrate, à qui ces lieux ne sont pas non plus étrangers, assurent qu'elles habitent dans le voisinage des Gargaréens, au pied de la section du Caucase connue sous le nom de Monts Cérauniens, sur le versant septentrional. Elles passeraient entre elles la plus grande partie de leur temps, vaquant elles-mêmes à tous les travaux tels que le labourage, les plantations et l'élevage des troupeaux, en particulier des troupeaux de chevaux, cependant que les plus vaillantes d'entre elles se consacraient surtout à la chasse et s'exerceraient à la guerre. Elles auraient toutes le sein droit brûlé dès l'enfance pour pouvoir se servir librement du bras droit à n'importe quel usage, en premier lieu pour lancer le javelot. Elles useraient aussi de l'arc, de la **sagaris** et du bouclier léger. De la peau des animaux sauvages, elles se feraient des casques, des vêtements et des ceintures. Mais elles se réserveraient deux mois par an au printemps pour monter sur la montagne voisine qui les sépare des Gargaréens. Ceux-ci y montent aussi, en vertu d'une ancienne coutume, pour y célébrer avec elles un sacrifice, puis pour s'unir à elles en vue de la procréation, en secret et dans l'obscurité, au hasard de la rencontre. Quand ils les ont engrossées, ils les renvoient. Celles qui accouchent d'un enfant de sexe féminin le gardent. Quant aux enfants mâles, elles les apportent aux Gargaréens pour qu'ils les élèvent. Ceux-ci les adoptent individuellement, chacun admettant dans le doute que l'enfant apporté est son fils.

2. Le Mermodas descend des montagnes en cascades, traverse le pays des Amazones, la Siracène et la région désertique qui vient ensuite et va se jeter dans le Lac Méotide. On prétend que les Gargaréens seraient arrivés jusqu'à ces lieux avec les Amazones, après avoir quitté avec elles Thémiscyra. Ils se seraient ensuite révoltés contre elles et leur auraient fait la guerre avec des Thraces et des Eubéens parvenus jusque là-bas au cours de leurs pérégrinations. Plus tard, ayant mis fin aux hostilités, ils auraient conclu avec elles un accord aux conditions que nous avons dites, à savoir qu'ils se rencontreraient seulement pour procréer et qu'ils vivraient le reste du temps séparés les uns des autres.

3. Les récits qui concernent les Amazones ont eu un sort particulier. Dans le cas de tous les autres peuples, en effet, le mythe et l'histoire ont leurs domaines propres, nettement séparés ; on dénomme mythe tout ce qui est antiquité, fable ou prodige, tandis que l'histoire s'attache à la vérité, que l'événement soit ancien ou récent, et n'accueille, sauf en de rares exceptions, aucun merveilleux. Mais quand il s'agit des Amazones, on énonce pour le temps présent les mêmes récits fantastiques et impossibles à croire que ceux des temps antiques.

Qui croira, en effet, qu'une armée, une cité, un peuple de femmes puissent jamais se constituer durablement sans hommes? Et non seulement se constituer, mais encore procéder à des incursions en territoire étranger? Et non seulement subjuguier des peuples immédiatement voisins, au point d'avancer même jusqu'à ce qui est aujourd'hui l'Ionie, mais encore lancer une expédition militaire par dessus la mer jusqu'en Attique? N'est-ce pas tout comme ai l'on disait que les hommes d'autrefois étaient des femmes et les femmes des hommes? Et pourtant on n'en dit pas moins les

mêmes choses sur elles pour le temps présent et la singularité de cette situation s'accroît du fait que l'on accorde même plus de crédit aux récits antiques qu'aux récits actuels.

4. Ainsi attribue-t-on aux Amazones des fondations de cités et l'origine des noms de celles-ci, par exemple **Ephèse, Smyrne, Cymé, Myrina** ; on cite leurs tombeaux et d'autres témoignages commémoratifs. Thémiscyra, les plaines de la région du Thermodon et les montagnes qui les dominent sont nommées par les auteurs comme ayant appartenu aux Amazones. Elles en auraient été chassées, selon eux. Où elles se trouveraient aujourd'hui, peu d'auteurs le révèlent, et encore le font-ils sans preuves et sans mériter crédit. Ainsi de l'histoire de Thalestria, souveraine des Amazones, dont on prétend qu'elle rencontra Alexandre en Hyrcanie et s'unit à lui pour en avoir un enfant il n'y a pas unanimité sur le fait, et au contraire, aucun des historiens qui se préoccupent le plus de vérité n'en a parlé, aucun des écrivains qui méritent le plus de crédit ne mentionne quoi que ce soit de tel, enfin ceux qui l'ont rapporté ne disent pas tous la même chose. Ajoutons que Clitarque veut que Thalestria soit partie des Portes Caspiennes ou du Thermodon pour se rendre auprès d'Alexandre; mais il y a plus de six mille stades de la Mer Caspienne au Thermodon. (Traduction F. Lasserre, Les Belles Lettres)

Thémiscyre . XII, 3, 9-10

(C'est aussi des Cappadociens que parle) Pindare, lorsqu'il nous montre les Amazones «guidant au combat les phalanges syriennes dont la lance répand au loin la terreur», car il s'agit apparemment dans ce passage des Amazones de Thémiscyre et Thémiscyre dépend, comme on sait, du territoire des **Amisènes**, lesquels sont des Leucosyri d'au delà de l'Halys.

Le Thermodon. XII, 3, 15

15. Thémiscyre est une plaine qui n'est guère qu'à 60 stades d'Amisus et qui, baignée d'un côté par la mer, est bordée de l'autre par la chaîne de montagnes dont nous avons déjà parlé, chaîne couverte de belles forêts et sillonnée de nombreux cours d'eau auxquels elle-même a donné naissance. Tous ces cours d'eau se réunissent pour former un même fleuve, qui, sous le nom de Thermodon, traverse la plaine d'un bout à l'autre. Un autre fleuve, de même importance ou peu s'en faut que le Thermodon, et qui vient du canton [limitrophe] de Phanarée, l'arrose également. Ce second fleuve est l'Iris... (Traduit du grec par Amédée Tardieu -1867)

XII, 3, 22 : Discussion linguistique

Ces grammairiens changent la leçon *Alizônôn* [qui est la leçon consacrée], les uns en *Alazônôn*, les autres en *Amazônôn*, substituant en même temps à la leçon *ex Alubês* les mots *ex Alopês* [ou] *Alobês*. Ceux qui adoptent la leçon *Alazônôn* prétendent qu'Homère a eu en vue les Scythes Alazons qui habitent au-dessus du Borysthène, [sans réfléchir que tous ces noms, Alazons,] Callipides et autres semblables, sont de pures imaginations d'Hellanicus, d'Hérodote et d'Eudoxe faites pour amuser notre crédulité ; quant à ceux qui préfèrent la leçon *Amazônôn*, ils croient qu'Homère a pu vouloir comprendre sous ce nom toutes les populations habitant entre la Mysie, la Carie et la Lydie, et notamment, comme le croit Ephore historien natif de Cumes, toutes les populations voisines de

cette dernière ville, et il faut convenir que cette opinion ne laisse pas que l'offrir quelque apparence, car elle revient à ceci, en somme, que le pays occupé plus tard par les Aeoliens et les Ioniens l'aurait été primitivement par les Amazones, et l'on sait qu'en effet un certain nombre de villes que ce pays renferme passent pour devoir leurs noms à d'illustres Amazones : tel est le cas, par exemple, d'Ephèse, de Smyrne, de Cymé et de Myrina. En revanche, **que faire** [dans cette hypothèse] d'Alybé, ou, si l'on veut, d'Alopé ou d'Alobé ? La placer dans cette même contrée ? Mais alors quelle explication donner de l'épithète de *lointaine* qui accompagne son nom et des mots « où naît l'argent » qui viennent immédiatement après ?

22. A vrai dire, Ephore tranche la difficulté en changeant ainsi qu'il suit ces derniers mots dans le texte d'Homère : « A leur tour Odius et Epistrophus avaient amené les Amazones d'Alopé, d'Alopé où réside encore la race des Amazonides ».

Mais pour que sa solution fût valable, il faudrait que lui-même ne fût pas tombé dans la pure fiction ; or, dans le pays qu'il a en vue, on ne trouve aucune localité du nom d'Alopé NDLR : ex **Alubês** ne serait-il pas Chalybes ?), et d'ailleurs changer ainsi du tout au tout une leçon consacrée par l'autorité des plus anciennes copies est un procédé qui ressemble par trop à de la violence. (Traduit du grec par Amédée Tardieu -1867)

Discussion historique : Priam et les Amazones XII, 3, 24

Sans doute, les Amazones n'étaient point venues au secours de Priam, mais pourquoi ? Uniquement parce que Priam avait porté naguère les armes contre elles, ayant volé au secours des Phrygiens « en ce jour mémorable où ce peuple s'était vu attaquer par les Amazones, femmes au courage viril. - J'étais là, ajoute Priam ; et, fidèle auxiliaire, les Phrygiens me comptaient dans leurs rangs » (//. III, 189). En revanche, les peuples voisins des Amazones, peuples qui n'étaient pas assez éloignés pour qu'il fût difficile à Priam de les appeler à son aide et qui n'avaient avec ce prince aucun sujet d'inimitié, pouvaient, j'imagine, sans que rien les en empêchât, voler à son secours. (Traduit du grec par Amédée Tardieu -1867)

2. Les auteurs modernes

a) Mariel Tsaroïeva : « Amazones du Caucase : mythes et réalité » (Dr en histoire des religions, Ingouche¹⁶⁴ d'origine)

Le respect que les Vainakhs, ancêtres des **Tchétschènes** et **Ingouches**, ont pu maintenir à l'égard des femmes et le culte de la déesse-mère très vénérée, constitue un thème « féminin » très différent de l'image de la femme qui prévaut dans le monde musulman caucasien et transcaucasien. Les mythes et les légendes vainakhs ont conservé des réminiscences de ce passé lointain concernant l'existence de sociétés féminines indépendantes qui n'admettaient les hommes qu'une fois par an. Cela rappelle les récits sur les Amazones légendaires qu'on trouve chez les auteurs grecs antiques. En témoignent également certains aspects des épopées caucasiennes relatifs à ce sujet non étudié.

¹⁶⁴ Ingouche, peuple de l'Ingouchie (4), située entre les Osséties du nord (3) et du sud (6) et la Tchétchénie



Les Amazones étaient des femmes insoumises aux hommes, qui possédaient leur propre organisation sociale et militaire, et contrôlaient leur reproduction. Pour les Grecs, qui considéraient tous les autres peuples comme « barbares », les Amazones étaient des anti-mères et donc anti-femmes. Leurs héros mythiques luttèrent contre elles : Héraclès contre Hippolyte ; Achille contre Penthésilée ; Thésée. Hérodote raconte que les Scythes les nommaient *Oiorpata* ou tueuses (*pata*) d'hommes (*oior*). Le terme 'amazone' est employé pour la première fois par Homère (*Illiade*, chant III, vers 185-190 ; chant IV, vers 811-815) : Priam rappelle à Hélène que les Amazones sont déjà venues à Troie auparavant, et qu'il les avait déjà combattues au côté des Phrygiens et Otréens. Ce terme est utilisé par tous les poètes épiques, tragiques et historiens des 8^e-7^e siècles : Eschyle, Euripide, Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Salluste, Pausanias, etc. Strabon proposait, lui, trois noms pour expliquer cet ethnonyme, parmi lesquels figure *Alazones*, qui coïncide avec un toponyme (nom d'une vallée) et l'hydronyme (nom de la rivière) **Alazani**, qui se trouvent en Géorgie septentrionale et où habitent les **tribus vaïnakhes** (Kistines et Batsbi). Les historiens grecs ne donnent aucune indication concernant l'origine ethnique des Amazones, en faisant cependant observer qu'elle n'était pas indo-européenne ni sémite. Elles sont considérées comme les filles d'*Arès* et d'*Harmonia*. Le mythe transmis par Hérodote témoigne qu'*Arès* n'était pas un dieu grec mais thrace.

Selon Métrodore de Scepsis et Hypsicrate, qui connaissaient bien la géographie, les Amazones seraient arrivées dans ces montagnes avec les Gargaréens et habitaient en leur voisinage sur la pente septentrionale du Grand Caucase, notamment des monts Cérauniens (ou *Kerawn*), toponyme qui rappelle, le nom du mont des Galgaïens en Ingouchie – *Kwirin-lam* (« Montagne des Faucons »). Elles y auraient habité encore quelque temps avant la guerre de Troie. Strabon rapportait aussi, en faisant référence à Théophraste¹⁶⁵ (de Mytilène -

¹⁶⁵ **Théophraste** (né en -80, mort en -30) est un historien antique d'origine grecque. Il est né dans la cité de **Mytilène** sur l'île de Lesbos. Il ne subsiste que quelques fragments de son ouvrage historique. On peut y déceler son érudition pour les coutumes et légendes du Pont en Asie Mineure.

NDLR)) et à Appien, que ces femmes légendaires habitaient les montagnes qui dominaient l'**Albanie** (celle des **monts Cérauniens** à l'ouest de la mer Caspienne). Elles auraient été séparées des Albaniens par les tribus « scythiques » : les *Lèges* et les *Gèles*.

Strabon écrit que les Amazones se rencontraient une fois par an pour deux mois au printemps près du fleuve Thermodon (considéré par les historiens comme le Terek, fleuve principal du territoire des Vainakhs) pour la reproduction. Le reste du temps elles vivaient à part et n'admettaient pas d'hommes dans leur société. Elles gardaient les bébés du sexe féminin auprès d'elles et les élevaient en femmes guerrières. Quant aux bébés du sexe masculin, elles les portaient après leur naissance à la frontière du territoire où habitaient les **Gargaréens** et les y déposaient.

Diodore de Sicile rapportait que les Amazones mutilaient les bébés masculins dès leur arrivée au monde, en leur tordant les jambes et les bras, pour qu'ils fussent incapables de faire la guerre. Ce motif fait écho avec celui du mythe tchéchène Pharmat (« Forgeron du Pays ») qui raconte que la déesse du Foyer, femme du dieu de la Flamme, se comportait à l'égard de ses fils justement comme les Amazones à l'égard de leurs bébés masculins. Elle avait beaucoup de fils qu'elle aimait, mais qu'elle châtiât cruellement pour leur désobéissance, sauf son dernier-né, le benjamin *Pharmat*, auquel elle était attachée. Un jour, l'un de ses fils commit une faute. La mère possessive, en colère, voulut lui tordre les bras et les jambes. *Pharmat* se précipita à son secours. Lorsqu'il arriva, la mère avait déjà tordu une hanche de son frère. Il la supplia de relâcher son frère malheureux, qui resta pour toujours boiteux (*xonušxa*) (cf. aussi : *Pharmat* ou « Forgeron du Pays »).

Plutarque a laissé aussi des témoignages sur ces femmes légendaires (*Vie de Pompée*, 35). Il écrit que lors de leurs campagnes militaires contre les Caucasiens, les Romains ont retrouvé leurs armes sur le champ de bataille. Certains rituels, qui sont l'élément obligatoire des festivités ingouches, particulièrement le rituel du choix du couple sacré, qui remontent aux époques les plus éloignées et qui n'existent pas chez d'autres peuples, suggèrent l'idée qu'il pourrait s'agir d'une **lointaine résurgence de la rencontre des Amazones et des hommes Gargaréens**.

En témoignent certaines coutumes des Ingouches contemporains décrites par le folkloriste et ethnographe ingouche. A.Kh. Tankiev attire l'attention sur le fait que ceux qui demandent aux jeunes filles leur main sont les hommes ; mais la décision dépend toujours de la volonté des jeunes filles, qui forment un groupe organisé et présidé par une *tamada* où chacune a sa place et ses fonctions déterminées. Ce rituel - *dirigé par le tamada des hommes et la tamada des jeunes filles, assis sur deux rangs, selon leur âge, face à face* - est, selon l'auteur, un écho lointain des rencontres des deux groupes : le groupe des guerriers et, probablement, celui des guerrières, des amazones légendaires. Le jeune homme assis sur la « chaise de bâtard », *bedj h'and*, était respecté par les deux groupes : des jeunes hommes et des jeunes filles. Peut-être peut-on supposer que ce jeune homme ait été considéré, dans l'Antiquité, par les Amazones et les Gargaréens comme le fruit de leur rencontre. Le garçon né de la rencontre d'une Amazone et d'un Gargaréen aurait été, en effet, considéré chez les anciens Ingouches comme sacré et jouissait alors de beaucoup de droits. Certaines légendes le représentent avec un rayonnement de soleil autour de la tête.

Chez les Ingouches, ce rituel de la cérémonie de présentation du prétendant à la jeune fille (et non le contraire) est toujours en usage. À droite de la *tamada*, se trouve la *fusum-nana* (« maîtresse de maison »).

Elle figure la maîtresse de maison hospitalière, et ne participe pas aux fiançailles. Nul ne peut prendre la parole sans la permission du *tamada*, hormis un jeune homme assis à sa droite sur une *bedj h'and* (« chaise de bâtard ») qui peut intervenir durant l'entretien, et dire ce qu'il veut : plaisanter, se moquer, en interrompant même les tamada. Le rituel commence par les « fiançailles » des deux *tamada*. L'homme assis sur la *berdj h'and*, en demandant la permission à la fusum-nana, s'adresse à la *tamada* et lui demande de devenir sa femme. Après un dialogue animé, la jeune fille, « convaincue » des qualités de son élu, accepte. Ensuite viennent des danses et distractions diverses. Après cette pause, les « fiançailles » recommencent. L'initiative passe alors aux tamada. Le *tamada* des hommes, en demandant la permission à sa « fiancée », *tamada* des jeunes filles, s'adresse à chacune, en lui demandant de prendre pour mari un homme assis en face d'elle. Chaque fois que la jeune fille accepte, tous les hommes se lèvent et la remercient pour cet honneur. Avec l'arrivée du patriarcat, ce garçon a reçu le nom de *b'edj* (« bâtard »), dérivé du mot *b'u* (« ramassis, orgie »).

Hérodote raconte que les Amazones, qui se battaient contre les Grecs sur les rives du Thermodon, se heurtèrent un jour aux Scythes. Les tribus scythes *Lèges* et *Gèles*, leurs alliés dans la guerre contre Mithridate, qui les séparaient des Albaniens, rappellent les ethnonymes *Lek* ou *Lak* (peuple daghestanais) et *Gaeles* (chez Pallas) ou *Gelat-xoi*, ancienne tribu et grande famille actuelle ingouche, témoignant que l'ethnonyme 'scythe' couvrait également une partie de la population autochtone caucasienne. Ces tribus « scythiques » envoyèrent aux Amazones de jeunes guerriers qui purent les apprivoiser et se marier avec elles. Mais elles avancèrent une condition : avant d'entamer la procédure de mariage, les prétendants devaient tuer un ennemi à la guerre. Durant des siècles, elles gardèrent à peu près le même mode de vie : montant à cheval, chassant, participant avec les hommes aux campagnes militaires. Les ancêtres légendaires des Ingouches et des Tchétchènes seraient issus de l'union de ces Amazones belliqueuses avec les Gargaréens et une partie des Scythes.

Les mythes antiques grecs présentent les Amazones privées d'un sein, se (« privéεvoζαμαfondant sur la ressemblance de leur ethnonyme avec le mot grec d'un sein »). L'imagination des Grecs leur fait « brûler » le sein droit d'un nouveau-né féminin afin que celui-ci ne l'empêchât pas de tirer à l'arc. Mais les mythes caucasiens donnent une représentation de femmes belles, fortes, aux seins bien développés. Il est donc peu probable que *Amazone* soit la caractérisation du handicap attribué à ces femmes légendaires. On en revient à l'hypothèse de l'hydronyme *Alazani* cette vallée où elles auraient habité au voisinage des Gargaréens (cf. *supra*). Nombre de tribus du Caucase du Nord portaient le même nom que les rivières près desquelles elles habitaient.

Les ancêtres des Vainakhs auraient appelés ces femmes libres par le nom *Xur-Ami*. Les mythes vainakhs parlent en effet d'une tribu de femmes qui habitaient dans leurs montagnes et portaient ce nom. Le premier élément, *Xur-*, les relie à l'ethnonyme *Xur-Xur*, altération d'une appellation plus ancienne : *H'ur-H'ur* ou « Montagnards », similaire au '**Gargar**' (Gargaréens) mentionnés par Strabon. On trouve des échos de l'offensive patriarcale contre les Amazones dans les légendes des Vainakhs contre ces femmes montagnardes poursuivies par *Soska Solsa*, héros épique et demi-dieu, né d'une pierre bleue. Le nom du père de ce dernier renvoie au panthéon hourrito-hittite, au dieu *Sosk* (cf. : *Soska Solsa*). Ces femmes légendaires *Xur-Ami* ou *Fur-Ami*, transformées dans les mythes en **déeses des montagnes**, vivaient en se cachant des hommes.

L'un des traits distinctifs des Amazones, dans l'iconographie grecque, est **le bonnet dit phrygien ou casque à cimier**. Daté de la deuxième incursion des Amazones en Phrygie (Anatolie du sud-est), lors de la bataille de Sangarios où Priam est venu aider les Phrygiens (Homère, Diodore), le bonnet phrygien des Amazones fait écho aux coiffures « cornues » : *kurxars* et *tšugul*, coiffe typiquement ingouche. D'après les découvertes dans des sépultures antiques en Ingouchie, Guérassimov a restauré **une coiffure que les Montagnardes portaient aux 6e–5e siècles avant notre ère et qui évoque le casque à cimier des Amazones** (cf. l'image ci-dessus).

Il existait au **début du 20e siècle une fête typiquement féminine chez les Ingouches**. Selon Idris Bazorkine, les femmes gardaient la tradition de se réunir, une fois par an, pour un festin dans le col des Trois Croix, dont l'accès était interdit aux hommes. Elles élisaient une reine qui nommait des « gardes du corps » et une « troupe armée de guerrières », et dirigeait la fête. Les femmes festoyaient, faisaient des courses de chevaux, s'amusaient en chantant et en dansant. Les paroles de cette vieille chanson citée par Idris Bazorkine permettent de rapprocher cette coutume des Amazones :

« Les Fur-Fur sont venus nous voir ; Sur les montagnes descend la nuit... Qu'elle apporte à chacune... Pas un fils, mais une excellente fille! »

Les légendes ingouches font parvenir jusqu'à nos jours des échos de garnisons de femmes, de jeunes filles choisissant elles-mêmes leurs maris. Les femmes hercules de l'épopée vainakhe ne se mariaient qu'avec les hommes qui prendraient le dessus sur elles dans les combats. Il est probable que de semblables coutumes existaient chez les Vainakhs à la période du passage au patriarcat, lequel n'est historiquement pas très ancien chez ces peuples.

Les chercheurs du 19e siècle qui parlaient des Vainakhs faisaient observer que leurs femmes étaient respectées au point d'être médiatrices et pacificatrices dans les querelles et les guerres inter-claniques et, étant intouchables, pouvaient s'aventurer parmi des clans hostiles (NDLR : comme chez les Megabares de Libye). Elles bénéficiaient, en outre, de la protection de quatre dieux : *Seli*, dieu de l'orage et juge impitoyable qui pouvait tuer un homme pour le meurtre d'une femme ; *Mat-tseli*, dieu de l'agriculture et juge équitable, qui pouvait jeter un homme dans l'abîme pour une offense à l'égard d'une femme ; *Susan-diala*, dieu protecteur des femmes et de la maternité ; *Agoï*, groupe de dieux protecteurs des jeunes filles.

L'attitude respectueuse à l'égard d'une femme, son inviolabilité, s'étend aussi, chez les Vainakhs, sur les représentantes des autres peuples, ennemies comprises. La femme, l'enfant et le vieillard sont toujours intouchables chez les Tchétchènes et les Ingouches. Le respect à l'égard d'une mère se révèle par exemple dans l'attitude des Tchétchènes combattants vis-à-vis des femmes Russes qui sont arrivées en Tchétchénie pour rechercher leurs fils disparus sans laisser de traces. Ils les hébergèrent, partagèrent la nourriture avec elles et les aidèrent dans leurs recherches au plus fort de la guerre russo-tchétchène (1994-1996).

Les femmes sont devenues assez passives dans leurs actions et donnent la priorité à leurs maris. Mais aux moments décisifs de la vie du peuple, elles retrouvent leurs tendances à l'héroïsme. Les femmes Tchétchènes et Ingouches contemporaines ont conservé ces traits caractéristiques de leurs « grands-mères » lointaines.

***Galgai* (H'alh'ai), auto-nomination des Ingouches**

Galgai (*H'alh'ai*) est l'appellation d'une grande tribu ingouche très belliqueuse, donnée ensuite à tout le peuple ingouche. L'ethnonyme *Galgai* est relié par les historiens à l'ethnonyme *Gargar*, apparu dans l'histoire antique (deuxième moitié du premier millénaire avant notre ère) avec les récits sur les Amazones. **Strabon est le premier, parmi d'autres auteurs antiques, à avoir signalé l'existence de la tribu des Gargaréens.** Il écrit que les Amazones habitent à côté des Gargaréens sur les pentes septentrionales du Caucase, des « monts Cérauniens » ou *Kerawn*, évoquant l'oronyme galgaïen *Kwirin-lam* (« Montagnes des Faucons »). Si l'on admet que les Gargaréens et les Amazones s'étaient installés sur les pentes du Caucase septentrional, cela permet effectivement d'identifier le fleuve Thermodon avec le Terek et de localiser ces deux peuples dans son bassin. Les auteurs antiques connaissaient nécessairement ce grand fleuve du Caucase et son bassin dans lequel ils localisaient un nombre important de peuples, dont ils faisaient mention. Les tribus de Gargaréens de Strabon étaient localisées dans la plaine ingouche *Galgai-tše* (« Pays des *Galgai* »).

b) G. GROTE : Légende des Amazones, 1864



Fig : Carte du Pont-Euxin (Mer Noire) situant les Amazones du Thermodon et les Chalybes

Quelques lettrés, il est vrai, parmi lesquels étaient Dèmètrius de Skèpsis et le **Mitylénien Théophanès**, le compagnon de Pompée dans ses expéditions, continuèrent encore à croire et aux Amazones présentes et aux Amazones passées ; et quand il devint notoire qu'il n'y en avait pas, du moins sur les bords du Thermôdon, ces auteurs supposèrent qu'elles avaient quitté leur séjour primitif pour aller s'établir dans les

régions inexplorées au nord du mont Caucase¹⁶⁶. **Strabon, au contraire, sentant que les raisons de ne point croire s'appliquaient avec une égale force aux histoires anciennes et aux modernes, rejetait également les unes et les autres. Mais il fait remarquer en même temps, non sans quelque surprise, que c'était l'usage, pour la plupart des personnes, d'adopter une marche intermédiaire, - de conserver les Amazones comme phénomènes historiques d'un passé reculé, mais de les rejeter comme réalités du moment présent, et de soutenir que leur race était éteinte.** Jules César, avec son intelligence supérieure, n'hésita pas à les reconnaître comme ayant jadis conquis et tenu sous leur domination une grande partie de l'Asie.¹⁶⁷

L'opinion d'Arrien

Et le compromis entre la foi ancienne, traditionnelle et religieuse d'un côté, et les habitudes établies de recherches critiques de l'autre, compromis adopté par l'historien Arrien, mérite d'être transcrit avec ses propres expressions, comme démontrant d'une manière frappante le puissant empire qu'exerçaient les vieilles légendes, même sur les Grecs dont l'esprit était le plus positif : - Ni Aristobule, ni Ptolémée, fait-il remarquer, ni aucun autre témoin compétent n'ont raconté ce fait (la visite des Amazones et de leur reine à Alexandre): il ne me semble pas non plus que la race des Amazones se fût conservée jusqu'à ce temps, ni qu'elles aient été signalées par quelque écrivain antérieur à Alexandre, ni par Xénophon, bien qu'il mentionne les habitants du Phage et de la Kolchis, et les autres nations barbares que les Grecs virent et avant et après leur arrivée à Trapezos (Trapézonte), marches dans lesquelles ils auraient dû rencontrer les Amazones, si elles avaient encore existé. Cependant il ne m'est pas possible de croire que cette race de femmes, célébrées comme elles l'ont été par tant d'auteurs d'une autorité si imposante, n'aient jamais existé du tout. L'histoire dit d'Heraklès qu'il partit de la Grèce et rapporta avec lui la ceinture de leur reine Hippolytè ; elle dit aussi de Thèseus et des Athéniens, qu'ils furent les premiers qui défirent dans une bataille rangée et repoussèrent ces femmes lors de leur invasion en Europe ; et le combat des Athéniens avec les Amazones a été peint par Mikôn, aussi bien que celui qui eut lieu entre les Athéniens et les Perses. De plus, Hérodote a parlé d'elles en beaucoup d'endroits, et ces orateurs athéniens qui ont prononcé des éloges en l'honneur des citoyens tués dans le combat, ont insisté sur la victoire remportée dans la lutte contre les Amazones, comme étant un des exploits les plus mémorables des Athéniens. Si le satrape de Médie envoya jamais des cavalières à Alexandre, je pense qu'elles ont dû venir de quelqu'une des tribus barbares voisines, habituées à monter à cheval et revêtues du costume généralement appelé costume des Amazones²⁰. Il ne peut y avoir une preuve plus frappante de la force indélébile avec laquelle ces anciennes légendes avaient pénétré dans la foi et dans les sentiments nationaux des Grecs, que ces remarques d'un judicieux historien sur la fable des Amazones. Probablement, si quelque moyen plausible de lui enlever son caractère fabuleux

¹⁶⁶ Strabon, XI, p. 503-504 ; Appien, Bell. Mithrd. c.103; Plutarque, Pomp. c.35. Plie. N. H. VI, 7. Plutarque conserve encore l'ancienne description des Amazones habitant les montagnes près du Thermodôn: Appien se garde de cette erreur géographique, probablement en copiant d'une manière plus exacte le langage de Theophanès, qui doit avoir bien su que quand Lucullus attaqua Themiskyra, il ne la trouva pas défendue par les Amazones (V. Appien, Bell. Mithrid. c. 78). Ptolémée (V. 9) place les Amazones dans les régions imparfaitement connues de la Sarmatia Asiatique, au nord de la mer Caspienne et près du fleuve Rha (Volga). « Cette fabuleuse société de femmes (fait observer Forbiger, Handbnch der alten Geographie, 11, 77, p. 437) était un phénomène beaucoup trop intéressant pour que les géographes abandonnassent aisément. »

¹⁶⁷ 19 Suétone, Jul. César, c. 22. Dans le splendide triomphe de l'empereur Aurélien à Rome, après la défaite de Zénobie, on fit paraître parmi les prisonniers quelques femmes de la nation des Goths qui avaient été prises les armes à la main : l'écrêteau officiel porté à côté d'elles les désignait comme étant des Amazones (Vopiscus Aurel. in Histor. August Script. p. 260, éd. Paris).

et de la transformer en un événement presque politique s'était présenté à Arrien, il lui aurait plus convenu d'adopter un tel terme moyen, et il s'en serait tenu tout simplement à la supposition qu'il croyait à la légende dans son vrai sens, mais que ses compatriotes, moins curieux, se laissaient tromper par les exagérations des poètes. Mais, comme l'histoire lui était présentée simple et sans fard, soit à accepter, soit à rejeter, ses sentiments de patriote et d'homme religieux empêchaient d'appliquer au passé les critères de crédibilité que dominant par rapport au présent. De plus, quand nous voyons combien sa croyance était fortifiée et toute tendance au scepticisme refoulée par le commerce familial que son œil ou sa mémoire entretenait avec les représentations graphiques ou plastiques des Amazones²¹, nous pouvons calculer l'irrésistible force de cette démonstration sensible sur les convictions du public illettré, retenant à la fois plus profondément les impressions passives, et n'ayant pas l'habitude de les contre-balancer par un examen rationnel des preuves. Si l'on eût raconté à Arrien la marche d'une armée de guerrières, depuis le Thermodon ou le Tanais jusqu'au cœur de l'Attique, comme un incident appartenant au temps d'Alexandre le Grand, il l'aurait repoussée tout aussi expressément que Strabon ; mais, rejeté comme il l'était dans un passé illimité, ce fait prit rang parmi les traditions consacrées de l'antiquité divine ou héroïque, - fait agréable à célébrer à l'aide de la rhétorique, mais qui l'est moins quand on veut le soumettre à une discussion approfondie. (Terek).

(NDLR) Paradoxalement Strabon – qui dit ne pas croire à cette histoire des Amazones et la renvoie dans le mythe - nous apporte cependant, ici, des précisions particulières et précises sur leur voisinage avec le peuple des Gargaréens –qui habitent sur le versant septentrional du Caucase - que les Amazones rencontrent une fois l'an pour procréer. Or, ces Gargaréens, nous les retrouvons aussi, avec elles, à proximité du Thermodon, ainsi qu'un autre peuple, les Chalybes.

Et, ces Gargaréens (Gargar ou Gasgas ou Gargas ou encore Galgal ou Galgai) sont de toute évidence un peuple originaire de Libye, dans le massif montagneux du Hoggar où se trouvent encore des tribus nomades : les Kel Ahaggar, confédération de tribus protégées par un suzerain « protecteur » dit « aménokal » toujours désigné dans la tribu noble des Ighalgawen (ou Igharghawen, massif montagneux château d'eau saharien d'où descendent nombre d'oued – fleuves, dont le fleuve Igharghar (appelé Triton par les Grecs) qui traversait le Grand Erg Oriental du Sud au Nord (aujourd'hui Mer de sable dunaire) et entourait l'île capitale (devenue presqu'île) Chersonèse (par la baisse du niveau du plan d'eau et/ou l'exhaussement du niveau du sol), ville construite par des Amazones soi-disant « mythiques » de Libye (les plus anciennes) avant d'entamer leur périple jusqu'en Asie Mineure, le Thermodon, le Caucase, et la Crimée, peut-être même plus loin encore dans l'Altai.

Le Ahaggar / Hoggar, a été occupé avant l'arrivée des Touaregs comme les autres montagnes d'ailleurs, par des habitants dont on ne sait pas grand-chose. Il s'agit donc d'une population « primitive », les Isebeten, que l'on rattache aux « plébéiens » (imghad) réputés éleveurs de chèvres par rapport aux nobles éleveurs de dromadaires. On leur attribue donc un caractère païen, voire idolâtre, une intelligence fruste, la pratique d'un langage touareg encore informe.

Quant aux Chalybes, peuples belliqueux (premiers producteurs de cuivre, bronze, fer, acier), nos recherches nous indiquent un peuple libyen originaire du Tibesti (autre massif montagneux nord africain (à l'est de Hoggar) appelé la Troglodytique :

« Les Troglodytes appelés aussi Nomades parce que ce sont des pasteurs vivent dans les régions désertiques et semi-désertiques à l'Ouest du Nil. Leur richesse est constituée de troupeaux de bœufs. Très belliqueux, ils forment des clans rivaux qui s'affrontent dans des guerres sanglantes. Ils sont très habiles dans le maniement de l'arc et dans le jet de pierres qu'ils apprennent dès l'enfance. La tribu des Mugabares est particulièrement puissante ; ses guerriers usent d'un bouclier de cuir, d'un gourdin et de javelines. Les Troglodytes luttent entre eux et contre les autres pasteurs (Libyens ou Éthiopiens) afin de prendre le contrôle de points d'eau et des meilleurs pâturages. Courageux, ils n'hésitent pas à lutter contre des bêtes féroces mais ils craignent le taureau sauvage. Diodore nous dit encore qu'ils enterrent leurs morts en riant sous un monticule de pierres. Comme armement, les Troglodytes appelés Mégabares ont des boucliers ronds en peau de bœuf non tannée et une massue portant des protubérances de fer, tandis que les autres ont des arcs et des lances.

Dans leurs dissensions, ils commencent à se lancer des pierres les uns les autres jusqu'à ce que quelques-uns soient blessés et, pour finir, ils en viennent à se battre avec leurs arcs. Il y a beaucoup de morts en peu de temps, parce que leur entraînement à l'arc rend les indigènes habile et que ceux qui leur servent de cibles sont dépourvus d'armures.

Mais la fin de la bataille est provoquée par les femmes âgées qui, en se précipitant entre les combattants, obtiennent qu'ils changent de sentiments ; il est d'usage, en effet, chez eux de ne pas frapper ces femmes en aucune manière, de sorte que leur apparition met fin à leur tir. ».

Ces vieilles femmes, pleines d'autorité sur les combattants auraient-elles à voir avec les Grées de la Mythologie ?

c) **Iaroslav Lebedynsky : Les Amazones . Mythe et réalité des femmes guerrières chez les anciens nomades de la steppe** ». Coll. Civilisations et Culture. Ed. Errance, Paris.

- **Les Amazones : femmes guerrières chez les anciens nomades**

Plusieurs découvertes dans les steppes euroasiatiques ont mis à jour des tombes féminines à armes (exemple: tombe Sarmate de la région de Poltava en Ukraine). Ces tombes montrent l'existence d'armement des femmes et l'existence de guerrières chez les anciens nomades.

- Les Amazones restent inséparables du mythe antique .

Période antique gréco-romaine: les Amazones sont considérées comme un peuple de femmes guerrières, filles du **dieu Arès** et de la **nymphé Harmonie**.

On situait leur pays sur les rives du fleuve Thermodon (actuellement Terme çay en Turquie). Elles n'avaient recours aux hommes que comme reproducteurs et ne conservaient que les filles nées de leurs unions éphémères. Elles vivaient entre elles et faisaient la guerre.

Les récits qui les concernent ont été intégrés aux douze travaux **d'Heraklès/Hercule**. La légende de Thésée et de Bellérophon et la **guerre de Troie** où elles avaient combattu au côté des Troyens jusqu'à la mort de leur reine Penthésilée, tuée avec regret par Achille.

Les Amazones apparaissent aussi dans les biographies **d'Alexandre le grand**.

Dans la société grecque antique, le mythe des Amazones est relié à la guerre. La femme grecque étant exclue des principales activités sociales. L'Amazone serait le portrait inversé de la "femme au foyer" hellénique.

On a même supposé que le neuvième travail d'Héraklès/Hercule consistait à s'emparer de la ceinture de la reine des Amazones. Héraklès jouant ici le rôle d'un "héros civilisateur"...

- Les historiens et géographes étaient partagés sur la réalité des Amazones et leur localisation (supposée Nord de l'Anatolie)

Si **Strabon** nie leur existence, les avis étaient partagés. Les autres s'efforçaient de rationaliser le mythe et de lui trouver un ancrage géographique.

Le même contexte apparaît dans les interprétations vis-à-vis des peuples nomades de la steppe (avec les nomades "scythiques" de langue iranienne).

- **Amazones, Scythes et Sauromates:**

Justin d'après l'œuvre de Trague Pompée raconte que les Amazones sont les veuves des Scythes envahisseurs de l'Asie occidentale (premier quart du VIIe siècle av. J.-C.). Suite à la mort de leur mari, elles auraient pris goût à leur indépendance. Théorie soutenue par Procopie le byzantin au VIe siècle.

- géographiquement:

Les Amazones se situent non plus sur les rives du Thermodon mais sur celles du Pont-Euxin (Mer noire) et Méotide (Mer d'Azov). C'est-à-dire dans les steppes ukraino-russes et au nord du Caucase.

Au Ve siècle av. J.-C., **Hellanicus** les situe déjà sur la côte orientale de la Mer d'Azov.

Strabon qui nie pourtant leur existence, les localise au Caucase. Même théorie au Ier siècle pour Pomponius Mela et Pline.

Plutarque rappelle que le fleuve Tanaïs (le Don) se nommait autrefois "**Amazone**".

A la fin du IVe siècle, **Amien Marcellin**: les Amazones sont sur les rives du Don jusqu'à la "mer caspienne". Cette localisation ne doit rien au hasard. Les auteurs grecs savaient depuis longtemps l'existence de peuples nomades "extraordinaires" : armement des femmes qui participaient à la chasse et à la guerre.

Au Ve siècle av. J.-C., **Hérodote** et le **Pseudo-Hippocrate** attribuent ces particularités aux **Sauromates**. Les Sauromates sont les voisins orientaux des Scythes d'Ukraine. Ils occupaient alors les steppes russes méridionales entre le Don et l'Oural.

Au IVe siècle av. J.-C. Ctésias et Diodore de Sicile au Ier siècle av. J.-C. parlent des **Saces** d'Asie centrale.

- Mythe et "ethnographie" se mêlent.

Hérodote fait des Sauramates, les descendants d'un groupe d'Amazones venues de leur légendaire pays anatolien et de guerriers Scythes.

Le **Pseudo-Hippocrate** décrit les Sauromates avec des traits imaginaires empruntés aux Amazones : elles se brûlent un sein pour mieux manier les armes.

Au II^e siècle **Arrien** explique: les "Amazones" auraient rencontré Alexandre le Grand et étaient les femmes des "tribus barbares voisines".

On représente les Amazones avec des costumes orientalistes et des éléments perses (d'après les guerres médiques) et scythiques.

En **1997**, découverte de sépultures de femmes en armes à Pokrova dans l'Oural méridional. La presse titra la découverte " *des tombes des Amazones*". Alors que les dépôts d'armes dans les inhumations étaient connus depuis le XIX^e siècle.

L'archéologie confirme une réalité bien plus intéressante que la légende.

- **Femmes armées chez les nomades de la steppe.**

Dès le XVIII^e siècle, débutent des fouilles mais pas d'étude anthropologique poussée. Aujourd'hui des erreurs d'interprétations subsistent avec les squelettes d'adolescents. Dans les tombes, les mobiliers mis à jour, étaient alors attribués aux hommes.

La notion d'"*arme*" est différente pour une pointe de flèche (amulette?), couteaux utilitaires, harnachement de cheval. L'équitation étant universelle chez les peuples nomades. S'ajoute le problème d'interprétation pour les sépultures collectives.

- Les Sauromates:

Ont été découvertes 20 à 29% de sépultures de femmes de culture Sauromate, datant des VII-VI^e au IV^e siècles av. J.-C. Dans les tombes, des armes: arcs de flèches, épée ou poignard.

- Les Scythes d'Ukraine et de la plaine hongroise:

Sépultures féminines avec équipement d'archeries et lances.

Steppe ukrainienne (fin du IV-III^e siècles av. J.-C., la proportion des sépultures s'élèvent de 30 à 50%!

Alors qu'**Hérodote** et le **Pseudo-Hippocrate** prétendaient que les femmes scythes étaient clôturées dans les chariots-habitations (pas d'explication avérée)

- Les Sarmates descendants des Sauromates avec expansion vers l'Ouest et remplaçant des Scythes en Ukraine)

Du IV^e au I^{er} siècle, la culture "sarmate ancienne" proportion de tombes féminines de 14 à 20% avec armes.

Périodes "sarmate moyenne" du I^{er} au II^e siècle après J.-C. et "sarmate tardive", du II^e au IV^e siècles : les cas deviennent exceptionnels et les mentions des auteurs contemporains sur les femmes guerrières, se font rares.

- Les steppes asiatiques

Les tombes féminines avec armes, sont nombreuses dans la culture Tasmola (nord du Kazakhstan central). Culture contemporaine des Scythes et Sauromates (du VII^e au III^e siècle av. J.-C.)

On trouve aussi des traces dans l'Altaï et la Touva (partie la plus orientale de l'aire "scythique").

La disparition des nomades "scythiques" par des concurrents de langue altaïque, l'armement des femmes et leur participation au combat réapparaissent et sont attestés par les Turco-mongols.

Au VI^e siècle, **Procopé** évoque les "Huns" d'origines Sabirs du Caucase du nord.

Une statue funéraire ou cultuelle coumane (les Coumans, ou Kiptchaks, ou Polovtses : nomades turcophones occupant les steppes ukraino-russes aux XIe -XIIe siècles) représente une femme fortement armée.

Au XIIIe siècle, **Jean de Plan Carpin** et **Ricold de Monte Croce**, témoins oculaires, affirment avoir vu des femmes mongoles à cheval, tirant à l'arc et participant aux campagnes militaires (comme renforts ou "figurantes").

Au XIVe siècle, mêmes témoignages sur les troupes de Tamerlan (majoritairement turcophones)

Actuellement des traces orales des peuples d'Asie centrale (côté "scythique" **chez les Ossètes du Caucase issus des Sarmates-Alains** (sédentarisés au Haut Moyen-âge) confirment l'existence de femmes guerrières.

- **Les femmes armées ne sont pas une spécificité des peuples nomades.**

Les cas attestés en milieu sédentaire en Europe orientale, influencés par les nomades sont bien documentés:

Méotes (mer d'Azov) à l'époque scythe

Alains du Don au VIIIe-IXe siècles

Asie centrale avec la **culture de Djety-Assar** (embouchure du Syr Daria), milieu du 1^{er} millénaire av. J.-C. au VIIIe siècle ap. J.-C.

- **Interprétations des femmes armées:**

Explication d'ordre symbolique (marque de statut social, représentation d'un mari sans sépulture, armes destinées à un usage exclusif dans l'autre monde

Explications par les écrits antiques et les découvertes archéologiques qui attestent du phénomène de femmes armées.

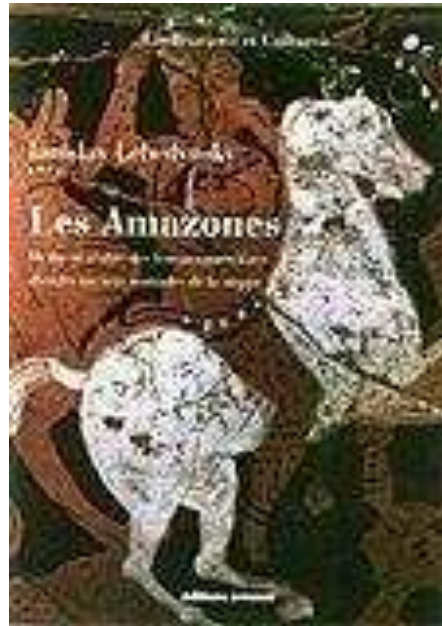
Le phénomène est variable selon les cultures et certaines parties de la population féminine. Chez les Scythes, les femmes âgées de 16 à 30 ans n'appartiennent pas à une caste élevée.

Pour le **Pseudo-Hippocrate**: chez les Sauromates, les jeunes filles combattent et doivent tuer trois ennemis (chez **Hérodote** un seul) avant de pouvoir se marier. Les femmes armées pouvaient participer à la chasse, garder les troupeaux et les campements, lorsque les hommes étaient partis en expédition.

Les femmes guerrières sont mentionnées par les écrits antiques pour les Sauromates et les Saces.

Au niveau archéologique, les constatations paléo-médicales sur les restes de femmes scythes, sarmates, nomades de l'Altaï confirment des blessures (non combat actif et combats guerriers)

L'armement des femmes dans les sociétés guerrières, était « un atout de survie ». Chez les anciens de nomades l'armement était une marque de valorisation du statut de la femme (Sauromates et Sarmates). On leur reconnaissait une forme d'égalité dans les activités jugées valorisantes et essentielles pour la survie de la société.



3. Robert Graves : Les mythes grecs : guerre d'extermination du matriarcat pré-olympien

Les Mythes grecs (titre original : *Greek Myths*) est un essai anthropologique publié en 1955 par le poète et écrivain britannique **Robert Graves** sur les récits mythologiques de la Grèce ancienne. Plusieurs éléments de la mythologie traditionnelle et du folklore proto-européen ne peuvent se comprendre que comme les traces d'un matriarcat originaire, prédominant en Europe et en Asie à époque préhistorique. Ce matriarcat est lié au culte d'une déesse-mère chtonienne, comportant des rites de célébration de la fécondité bien spécifiques.

a) La seule interprétation plausible

Robert Graves (1895-1985), essayiste et romancier britannique, confronte, dans cette somme, la mythologie aux découvertes archéologiques et anthropologiques. N'étant pas sorti du sérail universitaire, certains, surtout en France, lui reprochent son évhémérisme, c'est à dire, sa façon de concevoir les personnages de la mythologie comme des êtres humains divinisés après leur mort. Une divinisation des héros dont l'objectif est de légitimer le pouvoir des nouveaux maîtres. C'est pourtant la seule interprétation qui donne une cohérence à ces légendes, qui sinon, demeurent aussi incompréhensibles qu'abracadabrantes. De plus, les multiples références aux textes des époques archaïque et classique, font que tout un chacun peut vérifier par lui-même ces interprétations, qui en valent bien d'autres.

b) Avant les grecs, les royaumes matristiques

« Les royaumes gouvernés par des reines ont semble-t-il, précédé les royaumes gouvernés par les rois, dans tous les territoires de langue grecque...
Toute l'Europe néolithique, à en juger par les mythes et les légendes qui ont survécu, possédait des conceptions religieuses remarquablement cohérentes fondées sur le culte



de la déesse-Mère, aux noms divers que l'on connaissait aussi en Syrie et en Libye. » **Robert Graves, Les mythes grecs.**



« Il existe en Grèce comme ailleurs, un foisonnement de versions différentes d'un même mythe qui témoigne des modifications intervenues au fil du glissement idéologique, de plus en plus patriarcal »

« La mythologie grecque mettait en scène une époque historique précise : celle de la guerre de conquête contre l'antique culture du divin féminin : c'est la longue mise en place des dieux patriarcaux qui y est racontée. » **Françoise**

Gange, op.cit.

c) Quand les fils ne connaissaient même pas leur propre père

La Grèce connut également sa période « gentilice » – évidemment archaïque – dont il semble qu'elle soit sortie au temps de Médée, Jocaste, Clytemnestre ... quand les hommes eurent oublié le temps pas si lointain où « *les fils ne connaissaient même pas leur propre père* » et en vinrent à faire dire aux dieux – Apollon, notamment – que c'est le père et non la mère, qui fait l'enfant. « *Si l'on demande à un Lycien de quelle famille il est, rapporte Hérodote, il fait la généalogie de sa mère* » (I, § 175). Plutarque nous apprend que les Crétois se servaient du mot *matrīe* au lieu de celui de *patrie*. Ulpien, le juriste du III^e siècle, donne encore au mot *matrix* le sens de métropole qui lui-même préserve le souvenir du temps où l'homme ne connaissait que la famille, le clan et le pays de la mère.

d) L'invention du mariage et du père : un esclavage pour les femmes

A la période classique, il n'y en a plus rien, sinon la trace en quelques usages et dans les tragédies. Le mariage est devenu la règle, instaurant une partition stricte des rôles et des statuts. Dans la démocratie athénienne, n'existe ni la liberté, ni l'égalité, ni la fraternité; assujettie, l'épouse athénienne est enfermée au gynécée, interdite de relation autre que celle de son époux; mais le citoyen est libre. Il a donc des relations multiples; et la prostitution évidemment fleurit sur un tel terreau. Elle n'est cependant pas liée à la religion; les bordels sont des établissements publics dont la cité est la maquerelle et les pensionnaires des êtres exploités et méprisés; les hétaires, prostituées indépendantes, sont libres, et riches.

e) Épouses, concubines et courtisanes au service du Père

À Athènes, seules les épouses légitimes peuvent donner naissance à des citoyens : garantir leur chasteté, et plus particulièrement prévenir toute relation extra-maritale pour ces femmes est donc une préoccupation essentielle, non seulement pour leur famille, mais pour la cité tout entière. Ainsi, séduire l'épouse d'un autre est un crime très grave, car cela peut induire le doute sur l'ascendance des enfants nés de cette femme. En dépit de cette interdiction formelle, il est moralement acceptable pour un homme de s'engager dans des relations sexuelles avec des concubines, des prostituées, des étrangers ou des esclaves, seule l'épouse est contrainte à la fidélité absolue.

Au IV^e siècle av. J.-C. le pseudo-Démosthène proclamait devant les citoyens rassemblés en tribunal : « *Nous avons les courtisanes en vue du plaisir, les concubines pour nous fournir les soins journaliers,*

les épouses pour qu'elles donnent des enfants légitimes et soient les gardiennes fidèles de notre intérieur ».

Et Aristote : « *La nature a fait deux parties distinctes : l'une pour commander (l'homme), l'autre pour obéir (la femme, l'enfant, l'esclave) ; et leurs qualités sont bien diverses, l'une étant douée de raison, l'autre en étant privée ».*

f) Seuls les hommes sont des êtres humains complets

L'on peut également trouver dans le Timée de Platon : « *Ce sont les mâles seulement qui sont créés directement par les dieux et à qui l'âme est donnée. Ceux qui vivent avec droiture retournent vers les étoiles, mais ceux qui sont lâches, on peut supposer avec raison qu'ils ont acquis la nature des femmes à la seconde génération [Platon croit à la métempsycose]. Dans cette situation, ce sont évidemment seulement les hommes qui sont des êtres humains complets et qui peuvent espérer l'accomplissement ultime, ce qu'une femme peut espérer au mieux c'est de devenir homme ».*

g) L'épouse éternelle mineure, mère-porteuse des fils légitimes

La femme athénienne est une éternelle mineure, qui ne possède ni droit juridique, ni droit politique. Toute sa vie, elle doit rester sous l'autorité d'un κύριος / kúrios (« tuteur ») : d'abord son père, puis son époux, voire son fils (si elle est veuve) ou son plus proche parent. Une stricte fidélité est requise de la part de l'épouse : son rôle est de donner naissance à des fils légitimes qui puissent hériter des biens paternels. Le mari surprenant sa femme en flagrant délit d'adultère est ainsi en droit de tuer le séducteur sur-le-champ. La femme adultère, elle, peut être renvoyée. Selon certains auteurs, l'époux bafoué serait même dans l'obligation de le faire sous peine de perdre ses droits civiques. En revanche, l'époux n'est pas soumis à ce type de restriction : il peut recourir aux services d'une hétéaire (prostituée) ou introduire dans le foyer conjugal une concubine (παλλακή / pallaké) — souvent une esclave, mais elle peut aussi être une fille de citoyen pauvre.

h) Les mythes grecs, ou la guerre d'extermination du matriarcat

En dehors de l'archéologie, la mythologie est considérée comme une seconde source importante dans la recherche sur le matriarcat. L'auteur anglais et spécialiste de l'antiquité, Robert Graves, effectua en l'occurrence au milieu du siècle dernier un travail de pionnier. Il prouva dans son livre 'The Greek Myths' qu'un grand nombre de mythes grecs reflètent des conflits réglés de manière guerrière entre les sociétés organisées patriarcalement et celles organisées matriarcalement. La mythologie grecque relate abondamment les conflits et tragédies qui déchirèrent la méditerranée lors de la marche lente mais inéluctable des envahisseurs aryens patriarcaux (ioniens, doriens, achéens, mycéniens...). Lire *Agnès Echène – « Jason & Médée ou le remaniement du droit ».*

i) La véritable première guerre mondiale

La lutte pour l'introduction du patriarcat sur la terre dut être longue, puisque la guerre des Titans, dit Hésiode (poète grec du VIII^e siècle av. J. C), dura dix ans, c'est-à-dire un temps indéterminé, comme le siège de Troie. Prométhée, les Titans, Zeus, les dieux et les déesses qui prirent part à la lutte étaient en réalité des esprits immortels des défunts, habitant l'Olympe, la demeure que les Hellènes sauvages avaient imaginée pour les loger. Eschyle accuse Zeus d'avoir révolutionné

l'Olympe et d'y avoir introduit un ordre nouveau. Il chassa de l'Olympe les divinités féminines, personnifiant sous les noms de Gaïa, Rhéa et Déméter, la Mère et la Terre, qui procréent et nourrissent tout. Les hommes qui n'acceptèrent pas l'ordre nouveau continuèrent à les adorer, tandis qu'ils refusaient de reconnaître « le nouveau chef des bienheureux ». Zeus les extermina, dit Hésiode.

j) La langue grecque témoigne de cette révolution

La langue grecque enregistre cette transformation :

Πόσις, qui primitivement signifie le maître, prend la signification d'époux ; δάμαρ, la domptée, la vaincue, devient le nom de l'épouse, au lieu de δέσποινα, la maîtresse de maison, la souveraine, dont continuaient à se servir les Spartiates chez qui survivaient des mœurs matriarcales

La jeune fille est la non encore domptée, ἀδμής ; l'Odyssee (VI, v. 109) appelle Nausicaa (reine matriarcale des Phéaciens), « la vierge non domptée, » Παρθενος ἀδμής, parce qu'elle n'est pas mariée.

k) Les 12 travaux d'Hercule, ou l'extermination des protecteurs de la Déesse

Héraclès va s'opposer à Héra, la grande déesse préhellénique. Dès le berceau, il tue les serpents, prétendument déposés par Héra, et en fait, symboles du pouvoir de la déesse. Puis il s'attaque aux douze travaux, c'est à dire à la destruction des protecteurs de la déesse : le lion de Némée, l'hydre de Lerne, les Amazones et autres taureaux et oiseaux sacrés.

De même, Zeus précipita au fond des enfers, Typhon, prétendu monstre, en réalité, défenseur de Héra-Gaïa. Le serpent était également le symbole de la sagesse, de l'Esprit-Mère. Il fut aussi le symbole de Thot, d'Hermès, d'Esculape avant d'être démonisé par les religions monothéistes. Le dragon est un animal sacré au Japon, en Inde et dans les mythologies germaniques et celtiques.

l) Zeus, un tyran stupide et sanguinaire

L'ordre nouveau est odieux. Zeus, patriarche de l'Olympe, ainsi que le Père de la famille terrestre, est « un maître dur, qui ne doit pas rendre de comptes » (*ib.*, v. 328) : « personne n'est indépendant, hormis lui » (*ib.*, v. 11). « Il impose toujours avec colère sa bonté inflexible et asservit la race céleste » (*ib.*, v. 165) « Il règne sans miséricorde d'après ses propres lois et courbe sous un joug orgueilleux les dieux d'autrefois » (*ib.*, v. 406-408). Quand le « Père » entre, ils doivent se lever et rester debout en sa présence (Iliade, I, v. 534). « Il n'a pour justice que sa volonté » (Prom., v. 100-101). « Son cœur est inexorable, car qui exerce le pouvoir depuis peu de temps est dur » (*ib.*, v. 34-35). Zeus, qui reproduit les faits et gestes du patriarche terrestre, s'était emparé par la force du gouvernement de la famille céleste. Il chassa de l'Olympe les divinités matriarcales et les Titans, et pour le conserver il employa la force. Sa lourde et brutale tyrannie pesait sur tous les Olympiens, qui souvent se révoltent.

Mais, pour gouverner la famille terrestre ou céleste et administrer ses biens, la force et la brutalité ne suffisaient pas. Il fallait encore de l'intelligence et il paraît que le Père de l'Olympe, ainsi que les Pères de la terre, n'était pas désigné par ses facultés intellectuelles pour remplir ces fonctions. Zeus,

à la force irrésistible, avait la faiblesse intellectuelle des Pères, qui sur terre supplantèrent la Mère dans la direction de la famille. Il n'était pas un donneur de « sages conseils », comme Thémis, la mère de Prométhée. Il est au contraire obligé de recourir constamment aux conseils des déesses matriarcales pour échapper aux dangers de sa situation...

m) Des totems aux demi-dieux : l'invention du sang paternel

On remarque que les héros de *l'Iliade* (Guerre de Troie), qui détaillent leur généalogie avant chaque duel, ne remontent pas au-delà de la 3ème génération sans rencontrer un dieu, c'est-à-dire un père inconnu ; ce qui semblerait indiquer qu'à cette époque la filiation par le père était très récente chez les Grecs. D'où la race des demi-dieux, nés de l'union des olympiens avec les filles des hommes. Les Hellènes, après avoir reflété le patriarcat au ciel, utilisaient les habitants imaginaires de l'Olympe pour fabriquer les ancêtres des lignées patriarcales, qui étaient des fils de dieux. Jusque-là, sous l'ère matriarcale, les tribus et les clans avaient pris pour ancêtres divins par lignée maternelle, des totems : animaux (cheval, chouette, serpent, lion, ours, sanglier, aigle...), végétaux ou des astres. Avec l'imposition forcée du patriarcat, il a fallu se trouver d'autres ancêtres divins, mais par lignée paternelle. C'est alors qu'on décréta que les nouveaux dieux du ciel s'unirent aux filles mortelles pour donner naissance aux demi-dieux (exemple : Héraclès), héros mythologiques, et ancêtres des hommes. *Exemple : les Taphiens disaient descendre de Persée, car leur fondateur éponyme Taphios était l'arrière-petit-fils de Persée par sa mère, et avait Poséidon pour père.*

« Des guerriers placés dans des camps ennemis, pouvaient être membres d'un même clan ; ils avaient besoin de se connaître avant de s'attaquer, pour ne pas commettre le crime horrible de verser le sang de leur propre clan. Mac Lennan [un chercheur de l'époque], remarque que les héros de l'Iliade, qui détaillent leur généalogie, ne remontent pas au-delà de la troisième génération sans rencontrer un dieu, c'est à dire un père inconnu ; ce qui semblait indiquer qu'à cette époque la filiation par le père était très récente chez les Hellènes. » – Paul Lafargue

n) Le partage des femmes

Quand les envahisseurs grecs, venant du nord, avaient commencé à coloniser la région par la force, ils se heurtèrent à la résistance des civilisations féminines autochtones. La plupart du temps, les colons sont uniquement des hommes : ils comptent sur la population indigène pour leur fournir des épouses. C'est le procédé traditionnel du mariage par rapt. Hérodote rapporte ainsi que les colons athéniens fondateurs de *Milet*, en *Carie*, attaquent les autochtones, s'emparent des femmes et tuent les hommes. Pour se venger des agresseurs, les femmes *cariennes* jurent de ne jamais manger avec leurs « époux » et de ne jamais les appeler par leur nom. L'histoire de cette guerre des sexes trouve son expression dans des histoires qui parlent de kidnapping de femmes (l'enlèvement des sabinés ?), de victimes féminines, de viol et de combats des Amazones.

o) Les dieux violeurs



La juridiction gréco-romaine ne fait aucune distinction entre la séduction et le viol.

Ainsi, les nouveaux dieux et les héros *»séduisirent»* les anciennes déesses et les mortelles. Zeus, le père grec des dieux, traverse la totalité de la région méditerranéenne en procréant et en déshonorant, toujours poursuivi par la jalousie de son épouse Héra qu'il a trompée. La fille à qui l'Europe doit son nom sera kidnappée et rendue enceinte par Zeus qui pour ce faire prit la forme d'un taureau. Son frère Hadès, le dieu des enfers, enlève Perséphone et la traîne aux enfers. Son deuxième frère Poséidon, le dieu des mers, viole Déméter la déesse de la terre cultivée. Apollon, son fils lucide, viole plusieurs nymphes et femmes terrestres et punit celles qui lui résistent. L'ancien panthéon matristique égéen (Gaïa, Cybèle, Héra, Déméter, Perséphone, les Érinyes, les Parques...), sera progressivement conquis et dominé par le nouveau panthéon olympien, patriarcal, où chacun de ses dieux (Zeus, Arès, Dionysos, Hadès...) épousera de force les anciennes déesses-mères, noces auxquelles se sont toujours opposés les Centaures.

p) Résistances chez les immortels

Mi hommes, mi chevaux, les Centaures furent probablement un peuple matriarcal tribal autochtone de cavaliers, dont l'animal totémique était le cheval, totem que vénérât aussi la cité de Troie, alliée des Amazones... Les déesses ayant réussi à échapper au mariage et à garder leur puissance furent appelées « reines » et « vierges » par les gréco-romains : *Aphrodite, Artémis, les nymphes...* Les rares personnalités féminines représentées nues, toutes les autres femmes étant voilées.

Les Océanides (nymphes des océans), restent fidèles à l'ordre matriarcal et jurent par les Moires (divinités matriarcales du destin), que *« jamais elles ne deviendront les compagnes de la couche de Zeus et ne s'uniront à aucun des habitants du ciel »* (ib., v. 885-887). Elles maudissent *« Zeus, qui règne par des lois nouvelles et qui anéantit tout ce qui jusqu'alors avait été vénérable »* (ib., v. 151-153). Elles nous apprennent que *« les mortels qui habitent l'Asie sacrée..., et que les Amazones, les vierges de la terre de Colchide »*, et déplorent *« les dignités antiques et magnifiques que lui et ses frères ont perdues. »* (ib., v. 409-420).

q) Artémis, la rebelle au mariage

Artémis, Séléné, et Hécate, sont associées à la lune montante, pleine et descendante (symbole des cycles menstruels). La déesse-mère Artémis devint une vierge farouche (supposée et dite « vierge » car non mariée), une chasserresse qui tue de ses flèches tous les hommes qui osent la séduire. Elle a demandé à son père Zeus de garder sa « virginité » pour toujours à cause de l'aversion pour le mariage que lui a donné sa mère Léto dès la naissance. Au concile d'Ephèse de 431, Artémis fut transformée par les chrétiens en Sainte Vierge Marie Mère de Dieu.

r) Athéna, la vierge patricienne

Athéna, déesse de la sagesse et des animaux totémiques chouette et serpent, à l'origine née d'elle-même, fut d'un seul coup née de la tête de Zeus, et incarna désormais la guerre. Elle est en réalité la fille de Métis, déesse de la sagesse, avalée par Zeus pour s'en approprier les vertus. Le nom Athéna est l'inversion du nom de la déesse sumérienne *Anatha*, Reine du Ciel. (où l'inverse NDLR).

Elle est aussi la Déesse de la Lune (celle qui brille pendant la nuit). Elle était Neith, déesse de la Guerre et de l'amour des Libyens (berbères matriarcaux). Athéna, ou Neith, étant déesse tutélaire du grand peuple libyen dont une importante communauté s'établit en Grèce, il fut difficile aux prêtres de Zeus de minimiser, comme ils le firent pour de nombreuses divinités, l'importance d'Athéna. Ainsi, elle devint la fille aînée et préférée de Zeus, qui alla même, comme le dit la légende, jusqu'à l'enfanter. Les déesses-mères furent par la suite rabaissées au rang de divinités « *chthoniennes* » (souterraines) lorsque qu'Athéna, traîtresse du côté des pères, les spolia : Méduse, Pallas, Arachné, Chimère...

L'avènement du panthéon patriarcal montre à travers les récits de Cécrops, Prométhée, Pandore, Arachné et Méduse, la victoire du panthéon patriarcal des olympiens (Zeus et sa fille Athéna) sur l'ordre ancien des déesses-mères.

VIII. CHAPÎTRE 8 : « Les Amazones, ou la branche armée du féminisme ».

Cet article est le résumé d'un chapitre de la thèse *L'Archémythe des Amazones*, soutenue en Sorbonne le 14 janvier 2000 par **Alain Bertrand** et dirigée par le professeur Pierre Brunel. Cette thèse était accompagnée d'un cédérom multimédia recensant les émergences du mythe des Amazones dans tous les arts, des origines à nos jours.

Résumé :

La différence féminine a toujours été défendue manu militari par les Amazones. Au cours de l'histoire, ce sont ces dernières qui ont été alternativement vilipendées, niées, reconnues ou défendues. Les scientifiques (historiens, sociologues, philosophes...) qui ont étudié les mythes et l'histoire de ces guerrières au fil du temps ont associé leurs origines à un matriarcat primitif, devenu un « archémythe » particulièrement dense et significatif. À la suite de quelques précurseurs (Chassipol, Petit, Guyon, Bergmann...), Johan Jakob Bachofen, en bouleversant les sexistes idées préconçues qui prévalaient alors, a mis en lumière les différences et les valeurs féminines fondamentales qui ont conduit à la guerre des sexes que raconte le mythe. À sa suite, les chercheurs modernes ont relié le mythe des Amazones avec le culte de la Grande Déesse (Bennett, Diner...), le sédentarisme agricole et le productivisme (Leonhard, Kanter...), l'écologie (d'Eaubonne, Samuel...) et le lesbianisme (Cavin, Pastre...), toutes notions soulignant la différence féminine et posant les Amazones anciennes et modernes en véritable branche armée du féminisme.*

Plan

1. Introduction
2. Les premières explications scientifiques
3. Strabon : le premier contradicteur
4. François de Chassipol et son eldorado féministe
5. Pierre Petit au secours d'Hippocrate
6. L'abbé Guyon : un effort de synthèse
7. F.G. Bergmann et la fonction sacrée des Amazones
8. Jan Jakob Bachofen : le matriarcat, clé protohistorique de l'humanité
9. Les détracteurs
10. Les émules
11. Les amazones, guerrières de la différence
12. Le culte de la Grande Déesse
13. La vision marxiste
14. L'éco-féminisme
15. Lesbianisme et amazonisme
16. Conclusion (NDLR)

1. Introduction

1 Être différent oblige parfois à se défendre pour se faire admettre par l'autre. Les exemples attestant ce lieu commun foisonnent. La différence, si elle ne justifie pas la haine qu'elle foment, l'explique souvent, ainsi que la défense organisée de ceux qui sont en butte à cette incompréhension, ce sectarisme, le plus souvent agressif. L'organisation de la défense des

femmes en proie à l'intolérance et à la volonté hégémonique du mâle de l'espèce humaine n'a commencé ni avec les Suffragettes anglaises, ni avec le *Women's Lib*. Le mythe, étonnamment revivifié de nos jours, qui raconte la toute première manifestation de cette lutte, est celui des Amazones, ces femmes qui, dit-on, ont combattu l'homme les armes à la main jusqu'à leur probable disparition*.

2 Il y a de multiples mythes des Amazones. Il en existe un, parfois plusieurs, dans presque chaque culture et chaque mythologie, ainsi que des variantes, illustrant sans doute plus souvent les fantasmes du rapporteur qu'un véritable développement du ou des récits originels. Le caractère quasi universel des émergences de ce mythe ainsi que bon nombre de ses invariants et récurrences mythémiques laissent supposer l'existence d'une réalité antérieure à toute transmission et transcription mythologiques, un « archémythe », dont la reconstitution approximative n'est pas impossible, et qui n'est autre que le matriarcat.

3 Les récits constituant ce rhizome planétaire amazonien — depuis la création de la nation amazone et de ses conflits avec la quasi-totalité des Héros grecs jusqu'aux Amazones du Nouveau Monde en passant par la révolte de Wlasta en Bohême et la guerre du Dahomey¹⁶⁸ — sont pour la plupart bien connus. Tous ont fait l'objet de nombreux commentaires et analyses depuis l'époque archaïque jusqu'à nos jours. Ils n'ont cependant que très rarement été mis en regard les uns par rapport aux autres. Quand on s'y essaye, il apparaît clairement que tous, ou presque, tendent à la même conclusion : l'existence primitive d'un mode de vie où la femme, du fait de sa faculté spécifique à donner la vie, était considérée comme douée de pouvoirs divins et magiques et, de ce fait, détenait le pouvoir moral, sinon le Pouvoir, dans la communauté. Ce matriarcat primitif serait donc cet archémythe qui relierait et expliquerait toutes les occurrences mythiques amazoniennes.

4 L'étude des commentaires sur les mythes des Amazones, qui désigne chacun tel ou tel aspect de la différence féminine comme moteur de telle ou telle de leurs actions, ne peut se faire qu'en prenant comme noyau les conclusions de Johann Jakob Bachofen, théoricien du matriarcat primitif. Il y a, en mythologie, un avant et un après Bachofen. Il est clair que celui-ci a été influencé par les travaux d'un certain nombre d'historiens et de philosophes qu'on ne peut laisser dans l'ombre et qui préfigurent les conclusions auxquelles arrivent les chercheurs modernes. Lesquels à leur tour tentent d'expliquer la persistance de ce mythe porteur des valeurs différentes et pérennes de la femme.

2. Les premières explications scientifiques

5 L'avant-Bachofen commence avec Strabon (géographe grec du premier siècle), le premier à douter officiellement de l'existence réelle des Amazones, et se poursuit du XVI^e au XIX^e siècle avec plusieurs chroniqueurs français : François de Chassipol, Pierre Petit, Le Maingre de Boucicaut, Claude-Marie Guyon et F.G. Bergmann, tous les cinq défendant l'idée d'une réalité

¹⁶⁸ Les historiens des Amazones sont légion. Parmi les plus importants : Justin pour les origines, Diodore de Sicile pour les Amazones libyennes surtout, Quintus de Smyrne pour le récit de la mort de Penthésilée, Hérodote au sujet des Sauromates, Quinte-Curce pour les amours d'Alexandre et Thalestris, Aeneas Sylvii sur Wlasta, Fray Gaspar de Carvajal, Cristobal Colón, Hernán Cortés et Alfonso X pour les Amazones du Nouveau Monde, Hélène d'Almeida-Topor pour celles du Dahomey.

historique des Amazones. Bachofen expose alors des théories qui provoqueront autant de réactions enthousiastes (Friedrich Engels puis le sociologue Pierre Gordon) que de réfutations (Claude-Lévi-Strauss et Simone de Beauvoir, entre autres).

3. Strabon : le premier contradicteur

6 Strabon souligne l'une des particularités majeures du mythe des Amazones qui ne distingue pas ce qui vient de la fable de ce qui appartient à la réalité, fait unique quand il s'agit d'un peuple¹⁶⁹. La différence entre ces deux types de récits se faisant par la présence ou l'absence d'éléments fantastiques et merveilleux dans le cours de ces récits, le géographe grec dénonce donc ici ce qui lui apparaît comme purement imaginaire, essentiellement les faits qu'un peuple de femmes puisse exister et perdurer¹⁷⁰ qu'il en arrive à combattre ses voisins, à les vaincre même, et, comble de l'in vraisemblance, que ces guerrières aient pu traverser le Bosphore Cimmérien pour s'en prendre à Athènes. En fait, l'argumentation de Strabon repose exclusivement sur l'idée que lui-même et ses contemporains grecs se font des femmes, juste avant l'ère chrétienne, et on voit qu'il les juge non seulement incapables d'aucune volonté d'auto-détermination et d'indépendance, mais encore de la moindre capacité de se défendre ou d'attaquer leurs adversaires militairement. La progression des questions rhétoriques de Strabon se termine par une sorte d'ironie misogyne : « N'est-ce pas tout comme si l'on disait que les hommes d'autrefois étaient des femmes et les femmes des hommes ? » Strabon ne se contente pas de faire des Amazones des femmes virilisées par leur indépendance et le succès de leurs entreprises guerrières, mais il féminise aussi les hommes qu'elles auraient vaincus ou soumis, voire qu'elles auraient utilisés pour, justement, « perdurer ». À travers ces mots se ressent bien la peur doublée d'aversion qu'éprouvaient les Grecs pour ces guerrières barbares et, au-delà, pour toutes les formes de gynécocratie et de matriarcat.

4. François de Chassipol et son eldorado féministe

7 Dans le dernier quart du XVII^e siècle (1678), François de Chassipol¹⁷¹, qui se veut le premier auteur moderne à traiter le sujet, écrit un livre dans lequel il tente de rendre à ces « Héroïnes » une existence tangible, présentant leur histoire sous une forme narrative excluant totalement les citations de ceux dont il l'a apprise. À la place, il nomme simplement les trente-deux historiens et les onze poètes dont il s'est inspiré. Ce travail comprend quatre grandes parties. La première traite de leurs origines et de leurs premières conquêtes, la seconde de leurs pratiques religieuses et de la consolidation de leur empire ; la troisième narre les épisodes centrés sur Hercule et Thésée et la quatrième ceux concernant Penthésilée, Thomyris et Thalestris. Dans la centaine de pages de son *Histoire nouvelle des Amazones* Chassipol fait un résumé sensiblement romancé de ce qui avait été écrit sur le peuple de Thémiscyre.

8 En ce qui concerne les rapports des Amazones avec les mâles, en tant que géniteurs ou progéniture, il semble avoir préféré décrire des mœurs à la fois plus douces et plus crédibles plutôt que de s'étendre les cruelles coutumes amazoniennes souvent dépeintes avec

¹⁶⁹ Strabon, *Géographie* (livre XI, V, 1-4).

¹⁷⁰ Pourtant, (et c'est sans doute là une pierre dans le jardin de Strabon) aucune variante du mythe grec n'a jamais crédité les Amazones de la faculté de parthénogénèse. Cf. Nicole Loroux, *Les Enfants d'Athéna, idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, François Maspero, coll. « Textes à l'appui », 1981, p. 90-97

¹⁷¹ On ne sait à peu près rien de cet historien, sinon qu'il rédigea ce roman à la demande de Colbert, ainsi qu'une étude sur les finances des Romains.

complaisance par ses sources. Certes, les pères de leurs futurs enfants étaient choisis parmi leurs adversaires vaincus et assujettis, mais ceux-ci n'avaient que les obligations de ne point demeurer dans le « Royaume d'Amazonie », de ne jamais voir leurs femmes pendant les guerres et de prendre totalement en charge leurs enfants mâles. Rien, donc, de particulièrement condamnable, ni même d'inconcevable, pour leur historien français.

9 Sa vision est diamétralement opposée à celle donnée par la plupart des historiens grecs de l'époque classique comme à celle véhiculée généralement par bon nombre de dictionnaires et encyclopédies. Pour Chassipol, les Amazones ne sont plus une bande de femmes viriles, désaxées et sanguinaires, mais une sororité régie selon des principes équitables et chaleureux, communistes avant l'heure¹⁷². Il choisit de réhabiliter ce peuple de femmes et, dans son ouvrage, donne de leur communauté une image presque idyllique.

5. Pierre Petit au secours d'Hippocrate

10 Quelques années plus tard (1687) paraît à Amsterdam, dans sa première édition latine, l'ouvrage de Pierre Petit intitulé *De Amazonibus dissertatio* et dont le but déclaré est de prouver la véracité de l'existence passée des Amazones. Il y arrive d'ailleurs assez bien, utilisant comme arguments non seulement les vestiges archéologiques accessibles à l'époque, en particulier un grand nombre de pièces de monnaie et de médailles (dont l'authenticité est par ailleurs contestable pour certaines, entre autres raisons parce qu'elles montrent des Amazones avec un seul sein, ce qu'aucune illustration antique ne confirme), mais aussi un raisonnement rigoureux et ouvert se rapprochant parfois de celui que Bachofen aura deux siècles plus tard sur le même sujet. Dès le début de sa *Dissertatio* Pierre Petit montre qu'il cerne bien le problème posé par les légendes des Amazones.

« La seule chose qui choque & qui embarrasse assez, c'est qu'il ait parlé dans l'Histoire, du Royaume et des exploits de femmes qui vivaient séparées des hommes. »

11 De fait, ce ne sont pas tant la force virile, les fondations ou les immenses conquêtes des Amazones qui décontenaient ceux des historiens partageant l'incrédulité de Strabon, mais bien l'obligation de reconnaître la viabilité d'une société exclusivement féminine, voire la simple possibilité ponctuelle d'une telle conception. Le *De Amazonibus* accorde aussi une place aux autres peuples d'Amazones, en particulier à celles de Bohême, mais n'oublie pas celles qui sont un peu moins connues comme les Amazones de Damut, décrites par le père Jean Dos Santos¹⁷³. Il cite aussi Eradius, auteur de la biographie d'un certain abbé Poemon, lequel aurait rencontré les Amazones, « femmes cruelles et barbares » qui massacrèrent bon nombre de saints pères « plusieurs années après la naissance du Christ ».

12 Le premier argument de Pierre Petit est d'ordre pratique. Comme il a fait porter son étude sur l'ensemble des textes amazoniens, il juge que, compte tenu de la multiplicité et de l'importance de ceux-ci, il est bien plus logique de leur accorder quelque véracité, même parcellaire, que de tout réfuter en bloc. Il constate ensuite que la principale dénégation de l'existence des Amazones, celle de Strabon, est essentiellement fondée sur les préjugés sexuels de celui-ci. Enfin, selon lui, et à l'instar de son maître Hippocrate (Petit était médecin), le

¹⁷² Avant l'heure du premier communisme chrétien, bien sûr. *Actes des Apôtres*, II, 42-45.

¹⁷³ Jésuite portugais, auteur d'une *Description de l'Éthiopie Orientale*.

comportement humain, plus que par d'hypothétiques prédispositions naturelles ou un déterminisme biologique irréversible, s'explique par la nature de l'environnement, du climat, du régime alimentaire, etc. Il conclut donc qu'une « République des Amazones » a effectivement existé et taxe de fou celui qui nierait que les femmes sont de même nature que les hommes. Et, puisqu'on ne peut pas nier cette égalité intrinsèque, il en découle que Dieu a doué de raison les deux sexes humains et que les femmes sont donc capables de conseil et de prudence, et donc capables de gouverner.

6. L'abbé Guyon : un effort de synthèse

13 Peu de temps après, en 1740, l'abbé Claude-Marie Guyon, publiait son *Histoire des Amazones anciennes et modernes*, ouvrage se voulant inspiré par ceux qui l'avaient précédé, mais corrigeant leurs défauts et inexactitudes. L'auteur commence par prouver, dans un long développement, que les femmes ont toujours été politiquement et militairement actives. Quand il entre dans le vif du sujet il propose une demi-douzaine d'étymologies parmi les plus plausibles, mais sans en imposer aucune à ses lecteurs, contrairement à ce que feront par la suite la plupart des encyclopédistes et des auteurs de dictionnaires qui se contentent souvent de la plus invraisemblable, celle du sein coupé. D'ailleurs, le but de cet ecclésiastique est bien, à l'instar de tous ses prédécesseurs immédiats, de défendre la thèse de la réalité des Amazones.

14 Il était bien conscient que les femmes de son époque n'avaient plus que de lointains rapports avec ces « illustres guerrières » ; cependant il reconnaît qu'il ne s'agit en fait que du résultat d'une éducation restrictive et de préjugés qui ne laissent souvent aux femmes « que la faiblesse en partage » et que « le plus léger usage du monde apprend qu'il est des hommes qui sont femmes, et des femmes qui sont hommes ». Comme, avant lui, Pierre Petit et Hippocrate, il pense que le climat était responsable de leur constitution physique robuste et de leur force de caractère. Il met en première place, comme Chassipol, non leur capacité à faire (et à gagner) des guerres mais leur propension à vivre en paix.

7. F.G. Bergmann et la fonction sacrée des Amazones

15 Un siècle plus tard, en 1852, était publié à Colmar un petit livre de trente pages, signé F.G. Bergmann, qui tentait de faire le point sur les Amazones en distinguant celles d'entre elles ayant quelque réalité de celles appartenant au domaine de la fiction.

16 Les vraies Amazones étaient les prêtresses d'Artémis. Sa représentation sous la forme d'une déesse aux multiples seins lui valut l'épithète de « mamelue » qui par la suite s'appliqua aussi à ses prêtresses.

17 Bergmann décrit alors le parcours d'influence de ce culte qui s'établit d'abord dans le territoire carolycien suite aux invasions cimmériennes. De là il rayonna un peu partout. Les Amazones auraient donc été les prêtresses cimmériennes de la Grande Déesse lunaire jusqu'à l'arrivée des Scythes qui auraient mis fin à ces coutumes. Elles pratiquaient des sacrifices humains et des rites orgiastiques qui fondèrent les récits grecs sur les Amazones, lesquelles devinrent peu à peu des « Tueuses d'hommes » à cause de ces sacrifices religieux. Elles vivaient sans hommes parce qu'elles étaient établies en collège exclusivement féminin, et se reproduisaient au cours de rencontres rituelles avec leurs voisins parce que les Grecs avaient pris pour telles les cérémonies orgiastiques de fécondité qu'elles organisaient.

18 C'est également par l'influence du culte des Amazones que Bergmann explique l'éducation des filles lacédémoniennes dont le roi « semblait avoir pour but principal de faire d'elles de véritables amazones ou des prêtresses dignes de l'insensible et farouche Artémis ». De même, en Italie, ce serait à cause de similitudes culturelles qu'on aurait donné aux Vestales ce nom d'*Amatae*, en fait dérivé, suite à une influence arménienne, du nom « Amazones » et non du supin ou du participe passé du verbe « *amare* ». De même enfin les Druidesses (gauloises sur l'île de Sein, namnètes sur une autre île située à l'embouchure de la Loire et cimbres) dont parle Strabon, vivaient aussi sans hommes, les rencontrant ponctuellement, et pratiquaient des sacrifices humains en l'honneur d'une déité féminine, probable survivance de l'Artémis des Amazones cimmériennes.

19 Les « Amazones de la fable », selon F.G. Bergmann, auraient donc été imaginées d'après les « Amazones de l'histoire » en fonction de mécanismes assez complexes et relativement plausibles. Mais, voulant généraliser sa théorie, l'auteur tente de reproduire ces mêmes mécanismes qui auraient créé le mythe grec pour les autres apparitions d'Amazones en Europe. Ainsi, ce serait parce qu'un château s'appelait Dêwyn (ou Diewyn, le château des Jeunes Filles) que les chroniqueurs du Moyen Âge auraient imaginé l'« histoire fabuleuse » de Wlasta, détail qui semble bien tenu pour être le seul germe d'un récit aussi détaillé et circonstancié que celui des Amazones de Bohême.

20 Le fascicule de Bergmann aura eu toutefois le mérite de mettre en avant le caractère sacré de la fonction originelle des Amazones.

8. Johann Jakob Bachofen : le matriarcat, clé protohistorique de l'humanité

21 Dès le début du XVIII^e siècle, Le Maingre de Boucicaut, dans ses Amazones révoltées, avait eu l'intuition d'un antérieur « règne des Mères », dévoilé par la tragédie antique (l'*Orestie* d'Eschyle en particulier) et Lafitau avait déjà observé que « c'est dans les femmes que consiste proprement [...] l'ordre des générations et de la conservation des familles ». F.G. Bergmann avait démontré, dès 1852, que les Amazones étaient indissociables des cultes s'apparentant à la Grande Déesse. Johann Jakob Bachofen développa et structura toutes ces idées dans son *Das Mutterrecht*, publié à Stuttgart en 1861, inaugurant avec cet ouvrage une réflexion qui devait avoir des incidences dans des domaines les plus divers comme la philosophie, la religion, l'histoire, le droit et la littérature. Instituant une conception totalement nouvelle de la pensée mythique, son œuvre, en contredisant et bousculant quelques *a priori* d'alors, comme la béate certitude d'un immuable ordre planétaire patriarcal, devait susciter bon nombre de controverses.

À côté de la civilisation grecque, nous voyons surgir un autre ensemble social plus primitif, dont fait partie le matriarcat, et qui est seul capable de nous le rendre compréhensible¹⁷⁴.

22 Bachofen fait ce premier constat suite, d'une part, à une lecture de certaines tragédies grecques — lesquelles ne prennent sens qu'à la condition de poser au préalable l'hypothèse d'un matriarcat antérieur —, et de textes historiques, en particulier ceux d'Hérodote traitant des Lyciens, qui attestent le caractère matrilineaire des successions chez certains peuples.

¹⁷⁴ Johann Jakob Bachofen, *Du règne de la mère au patriarcat, Johann Jakob Bachofen : pages choisies par Adrien Turel*, Lausanne, Éditions de l'Aire (coll. « Agora »), 1980, p. 25.

Comparant l'histoire lycienne (Hérodote), égyptienne (Diodore) et cantabrique (Strabon) Bachofen en vient donc à universaliser son système.

Dans l'*Orestie*, Eschyle retrace le destin sanglant des Atrides : pour permettre le départ de la flotte grecque vers Troie, Agamemnon, roi d'Argos, a sacrifié sa fille, Iphigénie. À son retour, il est assassiné par son épouse, Clytemnestre, qui ne le lui a pas pardonné. Son fils, Oreste, se charge de le venger. Mais les Erinyes, divinités infernales, poursuivent le fils matricide... Cette interminable vendetta s'achève lorsque le tribunal d'Athènes acquitte Oreste. En 1861, l'historien suisse Johann Jakob Bachofen proposa dans *Le Droit maternel* une interprétation révolutionnaire de cet épisode mythologique : l'acquiescement d'Oreste marque pour lui la victoire du droit paternel sur le droit maternel, qui avait jusqu'alors prévalu.

Pour Bachofen, le patriarcat n'est donc pas l'ordre naturel des choses : il a dû s'imposer peu à peu et ne triomphe que relativement tard dans l'histoire de l'humanité, avec le *pater familias* romain. Selon lui, « bien que les femmes soient dès le départ inférieures physiquement, elles s'imposèrent dans les premières phases du développement de l'humanité car elles avaient la maîtrise des rites religieux », explique dans le *Zeit* le philosophe du droit Uwe Wesel. Celui-ci précise que Bachofen ne nourrit pas de nostalgie particulière à l'endroit de la supposée ère matriarcale. Au contraire : « L'humanité a vécu, au départ, sous la domination du principe matériel féminin, symbolisé par exemple par la déesse égyptienne Isis, avant que ne l'emporte le principe spirituel masculin, plus noble », écrit-il.

Dans le matriarcat originel tel que l'imagine Bachofen, le mariage n'existe pas encore, et l'on pratique l'amour libre. Un mode de vie qui complique singulièrement la connaissance de la paternité des enfants. Ils portent donc le nom de leur mère. Bachofen voit un exemple de ces pratiques chez les habitants de la Lycie (au sud-ouest de l'actuelle Turquie), tels que les décrit Hérodote.

Sa thèse eut une influence considérable. Comme le rappelle Wesel, c'est « en mêlant ses propres observations aux interprétations de Bachofen » que le célèbre anthropologue américain Lewis Henry Morgan écrivit en 1877 *La Société archaïque*, l'un de ses ouvrages majeurs. Il établit notamment que le système de parenté des Iroquois différait complètement du nôtre : « Chez eux, l'enfant n'est apparenté qu'à sa famille maternelle, pas avec celle de son père. »

Très contesté dès sa parution, *Le Droit maternel* de Bachofen le reste aujourd'hui. « Beaucoup de choses étaient fausses, confirme Wesel. Le matriarcat n'est pas la première étape de l'humanité et l'organisation familiale des sociétés est bien plus ancienne : elle remonte au paléolithique. » Malgré ces errements, le critique estime que le Suisse « a fait une grande découverte : la domination de l'homme sur la famille ne va pas de soi ».

Nous y acquérons la conviction que le matriarcat n'est pas la marque distinctive d'un seul peuple, mais bien de toute une période dans l'histoire de l'humanité. C'est l'identité du *principe* qu'il faut s'attacher à découvrir partout¹⁷⁵.

23 Ce matriarcat et les mœurs en découlant auraient alors produit une divinisation de la femme, notamment « la croyance entre l'union des mères immortelles et des pères mortels », la succession matrilineaire, la dénomination matronymique, l'émergence de « matries », le

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 26. C'est l'auteur qui souligne.

caractère inexpiable du matricide (les Euménides à la poursuite d'Oreste). La gynécocratie, de même, aurait été marquée par une organisation morale fondée sur l'amour maternel et les sentiments familiaux, par des états exempts de discorde, sur un esprit pacifique n'usant de répression sévère que pour punir les crimes de violence.

24 Le système matriarcal s'est donc substitué à l'hétaïrisme aphroditique mais l'éclosion et le développement rapide du culte dionysiaque devait à son tour triompher du système gynécocratique, engendrant parfois sa dégénérescence en amazonisme.

25 Il faut noter de plus que Bachofen considérait cette manifestation de résistance féminine comme universelle, se reproduisant un peu partout à un certain stade de développement des sociétés¹⁷⁶.

9. Les détracteurs

26 Les théories de Bachofen, que Nietzsche a utilisées et Engels adoptées (pour ce dernier l'avènement du patriarcat fut « la grande défaite historique de la femme »), suscitèrent, surtout après sa mort, plusieurs critiques sévères quant à sa thèse de la promiscuité originelle (Westermarck, 1891, et Schultz, 1902) et quant à son « évolutionnisme » (Marett, 1936, et Löwie, 1937). Par la suite, sur la théorie même du matriarcat, les critiques des ethnologues se généralisèrent tout en devenant, faute de tangibles arguments contraires, beaucoup plus floues. On lui reprocha, par exemple, d'avoir confondu matriarcat et matrilinearité, ce qui est inexact car il ne considérait celle-ci que comme une trace — décisive, il est vrai — d'un état matriarcal antérieur. Peut-être aussi eut-il le tort d'universaliser une succession de systèmes dont la chaîne ne s'est peut-être réalisée que quelques fois dans certaines régions de la planète (mais celles-là mêmes qu'on tient pour berceaux de l'humanité).

27 La principale attaque est venue de **Claude Lévi-Strauss** qui nie l'hypothèse d'un matriarcat universel primitif, assurant que « l'autorité publique ou simplement sociale appartient toujours aux hommes »¹⁷⁷. En fait, pour construire sa thèse, Lévi-Strauss utilise sensiblement la même méthode d'analyse que Bachofen, relevant des exemples contraires aux siens et les érigeant en vérité universelle. Il démonte l'argument de la matrilinearité en posant qu'elle peut exister sans matriarcat, préalable ou non, son antériorité probable n'inférant rien quant au matriarcat.

28 Ce que conteste l'ethnologue, c'est l'universalité d'un matriarcat primitif, et la validité de la preuve matrilinearité. Il ne rejette absolument pas l'idée qu'il y ait eu, ici ou là, des matriarcats ayant été détrônés ensuite par un pouvoir masculin, ni même que la matrilinearité lycienne ne vienne, quant à elle seulement, d'un éventuel matriarcat lycien. Pour Lévi-Strauss, la doctrine de Bachofen, avant tout, ne saurait être érigée en dogme.

29 C'est, assez paradoxalement, **Simone de Beauvoir** qui, en 1949, dans son *Deuxième Sexe*, a taxé les théories de Bachofen d'« élucubrations ». La femme a toujours été « l'Autre », elle ne pouvait être, pour l'homme, une semblable susceptible d'accéder au rôle de sujet, d'agent historique, et donc, *a fortiori*, au pouvoir politique et social. Elle s'appuie sur l'autorité qu'était

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 73.

¹⁷⁷ Cité par Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, t. 1, p. 112.

alors Claude Lévi-Strauss et conclut qu'« en vérité cet âge d'or de la femme n'est qu'un mythe ».

30 Cependant, au fil du discours de cette somme féministe qu'est *Le Deuxième Sexe*, son auteur semble faire quelques concessions accessoires, allusives, qui contredisent totalement le propos tenu précédemment, procédé qu'elle emploie d'ailleurs assez souvent.

31 Bien qu'ayant rejeté dans les limbes du mythe l'éventualité d'un matriarcat primitif, elle considère cependant qu'il y eut une évolution ou une révolution sociale instituant le patriarcat. Ce qui précédait n'était peut-être pas pour autant un matriarcat. Mais un peu plus loin, abordant le sujet religieux (faisant par ailleurs une large place aux problèmes de la sacralisation de la virginité féminine et des fonctions maternelles) et l'évincement des déesses antiques par les dieux mâles, elle semble affiner un peu sa pensée : « *Dans le monde reconquis par les mâles, c'est un Dieu mâle, Dionysos, qui a usurpé les vertus magiques et sauvages d'Ishtar, d'Astarté ; mais ce sont encore des femmes qui se déchaînent autour de son image : Ménades, Thyades Bacchantes appellent les hommes à l'ivresse religieuse, à la folie sacrée. Le rôle de la prostitution sacrée est analogue : il s'agit à la fois de déchaîner et de canaliser les puissances de la fécondité*¹⁷⁸.

32 En reconnaissant que le monde a été « reconquis par les mâles », Simone de Beauvoir reconnaît implicitement qu'ils en avaient, à un moment donné, perdu le contrôle. Ce moment, sans être premier dans l'histoire de l'humanité (ce que d'ailleurs Bachofen n'a jamais prétendu), a cependant bien existé.

10. Les émules

33 **Pierre Gordon** avait pourtant, trois ans auparavant, publié une très sérieuse étude ethno-sociologique, intitulée *L'Initiation sexuelle et l'évolution religieuse*, dans laquelle il établissait la liaison entre les cultes de la Grande Déesse, le système social matriarcal et l'amazonisme par le biais de la sacralisation du sexe et de l'initiation sexuelle. Ce disciple de Durkheim fonde son explication sur les mélanges culturels qui se sont produits, à l'époque néolithique, entre la civilisation agricole d'origine matriarcale (qui s'était développée d'abord au sud, sur les bords de l'Océan Indien) et une civilisation pastorale, nomade et patriarcale, venue du nord. Les groupements d'Amazones offriraient donc « le type d'une très ancienne combinaison culturelle entre les villages matriarcaux et les civilisateurs pastoraux ».

Ce qui embrouille d'ordinaire la question de l'amazonisme, c'est que l'on imagine à tort un *royaume spécial* des Amazones, d'où celles-ci se seraient répandues sur les divers continents pour constituer un vaste empire. En réalité, c'est après coup que l'on a fondu en un bloc les Amazones des divers pays. Ce qui a existé à l'origine, c'est la diffusion de la société agricole, assise sur le principe matriarcal. Ici et là des groupements indépendants les uns des autres, se sont à la longue constitués ; reposant sur les mêmes fondements, ils ont abouti à des organisations similaires. Mais ce n'était pas *des mêmes Amazones* qu'il s'agissait¹⁷⁹.

¹⁷⁸ C'est nous qui soulignons, comme dans la citation précédente.

¹⁷⁹ Pierre Gordon, *L'Initiation sexuelle et l'évolution religieuse*, p. 16-17. C'est l'auteur qui souligne.

34 Tout en considérant bien, à l'instar de Bachofen, que les Amazones sont une conséquence du matriarcat démétrique, Pierre Gordon les associe cependant au culte de la Déesse Mère, ce qui l'amène à conclure qu'il dut exister un noyau culturel originel. Il s'appuie sur les anciennes traditions pour situer ce foyer au bord de la mer Noire, non loin de Trébizonde.

35 Dans la dernière partie de *L'Initiation sexuelle et l'éducation religieuse*, Pierre Gordon consacre un chapitre à l'explication de l'amazonisme, c'est-à-dire de la formation de communautés exclusivement féminines, qu'il conçoit dans le cadre d'un système dualiste défini comme « l'organisation bipartite de l'exogamie ». La ségrégation sexuelle trouverait ses origines dans les rites d'initiation, naturellement différents pour les néophytes des deux sexes, et leur préparation. En somme « *l'amazonisme, où le sexe règle la bipartition, fut le simple prolongement de la période pré-initiatique, durant laquelle les jeunes filles vivaient à part, et cela, dans un milieu matriarcal où le mariage consistait non dans la cohabitation mais dans l'union rituelle* »¹⁸⁰. Dans d'autres cultures, le prolongement de cette période fut une hiérodulie, dont l'amazonisme possède bien des caractères. Il observe en outre que, dans beaucoup de peuples, la vie en commun des hommes et des femmes est indiscutablement une cause de troubles permanents et qu'une séparation temporaire apporte en général la solution.

36 **Robert Graves**, dans l'introduction à son étude, sans doute plus poétique que scientifique, sur les mythes grecs, avant de livrer ses analyses inspirées de chacun de ceux-ci, pose en axiome l'existence réelle au Néolithique d'un matriarcat européen.

L'Europe ancienne n'avait pas de dieux. La Grande Déesse était considérée comme immortelle, immuable et toute-puissante ; et le concept de la filiation par le père n'avait pas pénétré dans la pensée religieuse. Elle avait des amants mais uniquement pour son plaisir et non pas pour avoir des enfants avec un père. Les hommes, dans le système matriarcal, craignaient et adoraient la mère suprême et ils lui obéissaient. L'âtre dans la caverne ou dans la hutte était le plus ancien centre dans la société et le premier mystère était celui de la mère¹⁸¹.

37 Tout est dit désormais et la mythologie s'éclaire sous ce jour nouveau. La fécondation de la femme, à l'aube de l'humanité, fut d'abord considérée comme magique, d'où l'aura de puissance et de mystère entourant la Mère. La femme, dans une progression logique de ses fonctions naturelles, mettait au monde des enfants, les éduquait, les dirigeait ensuite pendant leur enfance, leur adolescence, leur vie d'adulte, jusqu'à ce qu'ils se séparent d'elle, pour aller se donner à une autre femme. S'il y eut un jour un droit d'ôter la vie, il fut naturellement donné en priorité à celle qui la donnait et la préservait. La construction religieuse qui se fit autour de la femme, bien qu'elle ne fût pas exclusivement lunaire (les déesses Héméra en Grèce et Grainne en Irlande furent des déesses solaires) se structura selon les trois phases de la lune — nouvelle, pleine et vieille —, rappelant les trois âges du matriarcat, « celui de la jeune fille, de la nymphe (la femme nubile) et de la vieille femme ». Ainsi se constitua donc la triade féminine initiale qui devait par la suite se structurer en se complexifiant au fil des siècles.

38 La thèse de **Robert Graves**, qui l'a conduit à écrire ses *Mythes grecs* et qui avait été précédemment exposée dans son ouvrage fondamental *The White Goddess*, a comme point de départ l'antériorité du culte lunaire de la Déesse Mère dans toute l'Europe, y compris dans ses parties occidentales et nordiques, et ses émergences mythiques. Ses interprétations

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 197-198.

¹⁸¹ Robert Graves, *Les Mythes grecs*, op. cit., t. I, p. 20.

lumineuses des mythes qui nous intéressent ici n'en sont que l'aboutissement logique. Au sujet particulier des Amazones, il pense que c'est l'étymologie arménienne, signifiant « **femmes de la lune** », qui doit être adoptée. Elles étaient des prêtresses armées de la déesse-Lune, Athéna en Grèce et/ou Artémis à Éphèse et, sans doute, en Tauride (Crimée).

11. Les amazones, guerrières de la différence

39 Au cours du xx^e siècle, au moins une quinzaine de chercheurs ont consacré un ouvrage entier aux Amazones. Les motivations de chacun sont extrêmement diverses, certains de ces auteurs s'étant orientés plutôt vers l'archéologie (Roman Girshman et Thérèse David), l'histoire (Guy Cadogan Rothery et Carlos Alonso del Real), sans négliger l'ethnographie (William Blake Tyrell), le folklore (Pierre Samuel) ou la philosophie (Geneviève Pastre), d'autres vers la littérature, antique (Josine Blok) et moderne (Abby Wettan Kleinbaum), vers la sociologie (Françoise d'Eaubonne et Helen Diner), la religion (Florence Mary Bennett) et, bien sûr la mythologie, grecque (Donald Sobol et Page du Bois) et latino-américaine (Jean-Pierre Sanchez). Tous sont influencés par les théories de Bachofen, même si parfois ils les rejettent, en tout ou partie. Un peu paradoxalement, les plus virulents adversaires de l'hypothèse d'une existence réelle des Amazones sont les mythologues (William Blake Tyrell) et non les historiens qui, à l'unanimité (Carlos Alonso del Real et Geneviève Pastre en particulier), ne peuvent imaginer qu'il n'y ait pas au moins un fond de vérité dans la légende.

40 En 1911, sortent deux ouvrages sur le sujet, celui de l'historien archéologue Walther Leonhard défendant la thèse de l'origine hittite des Amazones, et celui de l'Anglais Guy Cadogan Rothery. Ce dernier donne un panorama fort complet des Amazones recensées jusque-là, dans l'histoire et la préhistoire, continent après continent, à la lumière des théories de Bachofen. Cela le conduit à considérer les rapports entre amazonisme et matriarcat, recherchant après étude les traces de celui-là dans les émergences flagrantes de celui-ci. Rothery divise les récits en trois classes principales (les nations gouvernées par les femmes, les femmes vivant à part mais ayant des contacts occasionnels avec le monde extérieur et les femmes organisées en bandes armées) auxquelles l'histoire réservera un sort différent. Les premières étaient de petites nations (comme les Amazones de Damut ou les Bohémiennes de Wlasta) qui, parce qu'elles n'étaient pas fatalement d'invincibles guerrières, disparurent suite à des défaites militaires. L'existence des secondes est d'autant plus crédible qu'on peut en trouver des équivalences de nos jours. Les hommes adultes d'un peuple ou d'une tribu pouvaient partir ponctuellement pour la pêche (comme dans certains villages bretons) ou la chasse et rester absents de longs mois, et la communauté de femmes et d'enfants qui restait pouvait passer, aux yeux d'étrangers, pour un peuple d'Amazones. La troisième et dernière classe, les groupes de femmes organisées militairement, appartenaient au domaine de la religion. Elles étaient, selon Guy Cadogan Rothery, les prêtresses armées d'un culte, sous l'autorité d'un roi ou d'une reine comme il en a existé en Afrique au xx^e siècle, ou constituées en sororités vouées à quelque mission sacrée.

12. Le culte de la Grande Déesse

41 Cette dernière proposition de Rothery, qui peut aussi laisser imaginer une armée, plus ou moins nomade, de femmes missionnaires propageant ou défendant le culte de la Grande Déesse, appelait un développement religieux. C'est ce que réalise Florence Mary Bennett l'année suivante, en 1912, avec *Religious Cults Associated with the Amazons*. Elle y étudie et

décrit les liens entre les Amazones de la mythologie grecque, la Grande Mère, la déesse Cybèle sous ses différentes formes d'Artémis Ephesia, Lyceia, Touropolos et Astrateia, et Arès, pour en tirer la conclusion que les Amazones étaient avant tout des ferventes (votaries) de la Grande Déesse, intimement associées aux cultes des déités primitives de la fertilité et de la guerre. Trois des théories les plus courantes sur les Amazones lui semblent relativement crédibles : la première étant l'hypothèse cimmérienne, la seconde celle de prêtresses guerrières, hiérodulie de la déesse Hittite Mâ, la troisième le résultat d'une confusion des Grecs, pour lesquels ne pas avoir de barbe était une preuve d'essence féminine. **Florence Bennett** émet cependant quelques objections pour chacune d'entre elles et établit clairement, à la lumière des cultes pratiqués alors en Asie Mineure et au-delà, les relations entre la Déesse Mère, le matriarcat et les Amazones, en se fondant sur le caractère religieux et les fonctions sacrées de ces dernières.

13. La vision marxiste

42 La thèse qui, sans être absolument contraire, devait logiquement venir prendre le contre-pied matérialiste de celle de Florence Bennett, *The Amazons : A Marxian Study* d'Emmanuel Kanter, parut en 1926. L'auteur y développe les théories marxistes, elles-mêmes fortement influencées par celles de Bachofen. Avant lui, **Marx et Engels** avaient posé le problème du matriarcat en termes économiques. L'agriculture, domaine naturellement féminin qui impliquait aussi une sédentarisation et une certaine appropriation du sol, concurrença puis surpassa progressivement, en termes de rentabilité économique, le mode primitif de production alimentaire, la chasse. La femme devint donc la « classe dominante ». Le matriarcat aurait donc été un phénomène transitoire, assez bref mais suffisamment opérant pour produire la dialectique préhistorique qui aurait provoqué la constitution de communautés d'Amazones. C'est là justement le propos d'Emanuel Kanter qui pense que les Amazones ont apparu après cette période matriarcale, pour résister aux hommes qui s'approprièrent peu à peu la terre et les femmes qui la travaillaient. Elles auraient donc été, selon lui et rappelant en cela le point de vue de Chassipol au xvii^e siècle, « des communistes primitives qui avaient rejeté le joug de la servitude imposé par les mâles ».

43 Dans le dernier tiers du xx^e siècle, c'est principalement sous l'influence d'un féminisme en plein développement que se multiplièrent les études sur les Amazones, leur histoire et leurs mythes. Chaque chercheur a bien sûr tenté d'aborder plus ou moins toutes les facettes du problème mais cependant toujours en privilégiant tel ou tel aspect, telle ou telle science humaine. C'est pourquoi, un peu arbitrairement sans doute mais dans un but de clarification, on peut les dissocier en quatre groupes, dont les frontières sont évidemment très perméables, chacun dominé par l'ethnographie, l'histoire, la mythologie ou l'art.

44 **Helen Diner** présente son ouvrage, *Mothers and Amazons*, comme « la première histoire féminine de la culture ». Son but est d'illustrer les théories de Bachofen à l'aide des exemples précis qui lui sont fournis par la mythologie, l'ethnologie et la psychologie de Freud et de Jung. Helen Diner tente de retrouver les racines du sexe féminin dans ce matriarcat universel dont elle énumère les traces et les preuves. Elle retrace l'histoire de la féminité dominante, du matriarcat — depuis les cultes de la Grande Déesse jusqu'à ses vestiges les plus flagrants que sont les coutumes de la couvade et les émergences de peuples d'Amazones —, et en trouve des exemples dans l'histoire universelle.

14. L'éco-féminisme

45 C'est un peu le même type de travail qu'a réalisé par la suite **Françoise d'Eaubonne**, en 1976, avec son livre *Les Femmes avant le patriarcat*. Rédigé sans doute dans une optique plus militante, ce dernier ouvrage expose, outre les résultats très probants des recherches culturelles et ethnographiques de l'auteur, les bases de la théorie éco-féministe qu'elle défend et qui trouve aussi ses racines dans ce matriarcat anéanti *in illo tempore* par un mâle dominateur, peu respectueux de l'Autre, qu'il soit figuré par sa compagne ou son voisin, et méprisant tout autant son environnement et la planète entière que l'antique Grande Déesse. En versant au dossier bon nombre d'indices et de preuves supplémentaires, Françoise d'Eaubonne abonde clairement dans le sens de Pierre Gordon. Dans une note d'un autre livre, un peu plus ancien et consacré plus uniment à la cause des femmes, Françoise d'Eaubonne avait exposé explicitement son point de vue sur les Amazones.

« Mes recherches m'ont amenée à croire que c'est la défense, armes à la main, des richesses agricoles, qui est à l'origine des prétendues « légendes » des Amazones et de leurs combats contre les hommes chasseurs et bergers, la ségrégation sexuelle étant nécessitée par les tabous masculins contre la sexualité féminine »¹⁸².

46 Dans ce dernier ouvrage l'auteur développe déjà sa théorie de l'éco-féminisme, n'en dissociant absolument pas la lutte qu'il implique contre le phallocratisme, affirmant clairement que « dans l'immédiat, nous n'échapperons pas à la guerre des sexes » et que « nous devons nous y préparer ». Ainsi, au-delà du temps, le mythe rejoint la réalité depuis le début du patriarcat jusqu'à son éventuel renversement.

15. Lesbianisme et amazonisme

47 L'historienne philosophe **Geneviève Pastre**, qui avait déjà publié une étude sur *Athènes et le péril saphique*, y ajoute en 1996 un livre portant spécifiquement sur les Amazones de l'Antiquité. Ce texte reprend en partie les conclusions du livre de Françoise d'Eaubonne auquel d'ailleurs il ressemble par certains côtés. Le propos de Geneviève Pastre est avant tout de démystifier les Amazones, d'abord en les démythifiant littéralement, c'est-à-dire en ôtant le caractère sacré et figé du mythe, puis en les ramenant à un domaine plus universel, en fait en les rattachant à un archétype plus moderne, selon elle inséparable de l'homosexualité féminine. Celle-ci d'ailleurs aurait été le principal moteur des recherches actuelles, la curiosité des lesbiennes, selon l'auteur, s'étant « réveillée depuis une vingtaine d'années au sujet de leurs ancêtres probables, refoulées de l'Histoire, même de celle d'aujourd'hui : les Amazones ».

« Dans cet essai, je ne cherche pas à « souder » à n'importe quel prix le groupe (on dit la communauté) lesbien(ne), je cherche à susciter une réflexion sur des faits d'histoire et à savoir si les Amazones relèvent de l'universel, si, ayant existé, elles ont participé pour leur part à la construction de leur présent et de leur avenir et si, le cas échéant, elles agissent encore aujourd'hui parmi les causes même anciennes des transformations successives des peuples, de leurs structures politiques et sociales. Je me méfie beaucoup de ce qu'on appelle « le mythe fondateur », j'y vois de l'irrationnel dangereux, même concernant des « minorités » opprimées, j'y vois une exaltation inutile sauf aux leaders, car elle aveugle la masse, et l'énergie qu'elle décuple rend inapte à la réflexion féconde¹⁸³. »

¹⁸² Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, p. 114-115

¹⁸³ Geneviève Pastre, *Les Amazones*, p. 26-30.

48 Dans le cadre d'une étude protohistorique très détaillée, se fondant autant sur les textes (**principalement Hérodote, Diodore et Strabon**) que sur les données archéologiques, Geneviève Pastre établit un véritable itinéraire des Amazones, au sens propre comme au sens figuré, partant des grandes migrations indo-européennes du troisième millénaire avant Jésus-Christ jusqu'aux mouvements plus récents rapportés par les historiens de l'Antiquité, et arrive à établir une cartographie éclairante, bien qu'assez complexe, des pérégrinations des peuples dont les Amazones ont fait partie. Il reste que cette démonstration a un but militant affirmé (et c'est en cela que Geneviève Pastre se rapproche de Françoise d'Eaubonne). Faisant référence, pour conclure, au texte d'Hérodote qui décrit les Amazones s'agrégant aux Sauromates, elle défend l'idée que cette agrégation pourrait être comprise autrement, non comme un « polyculturalisme indifférent, inintelligent et passif » mais comme un élargissement.

49 Dans le même ordre d'idée, **Susan Cavin**, dans le cadre d'une théorie globale des origines lesbiennes fondée sur les ratios sexuels (les femmes, dans des sociétés où elles étaient largement plus nombreuses, auraient accaparé naturellement le pouvoir et pratiqué, toujours naturellement, le lesbianisme), pense que les communautés amazoniennes trouvent leur origine, au moins partiellement, dans une disproportion locale et ponctuelle de ces ratios. L'universitaire new-yorkaise pense d'ailleurs que l'origine de la société humaine en général est une gynécocratie (*gynosity*) et que beaucoup de formes de gynécocraties ont leurs origines dans des sociétés amazoniennes et/ou lesbiennes.

50 **Pierre Samuel** a fait paraître en 1975 ce qui est sans aucun doute la plus importante compilation effectuée à ce jour sur les Amazones historiques et littéraires. Travail d'autant plus vaste qu'il entend le mot « Amazone » au sens le plus large, c'est-à-dire incluant l'acception américaine de femme forte, physiquement puissante et musclée, voire géante, l'assimilant de même à la femme sauvage et gaillarde. Peu de choses sont oubliées dans cette somme encyclopédique, au demeurant plus structurée qu'une encyclopédie alphabétique, comme celle de Jessica Amanda Salmonson. Pierre Samuel ne fonde pas seulement sa recherche dans les textes anciens mais procède aussi à une exploration en profondeur du folklore universel, ce qui a le mérite d'asseoir le phénomène amazonien non plus seulement sur des textes réputés littéraires dont l'exégèse n'appartient qu'aux seuls initiés universitaires mais aussi sur des textes populaires, souvent de transmission orale, ancrés dans la mémoire des peuples, comme *Les Mille et Une Nuits*. Outre la préface de Françoise d'Eaubonne¹⁸⁴, intitulée *la Mystification des mythes*, qui est un véritable manifeste en faveur de l'éco-féminisme, les ***Amazones guerrière et gaillardes*** de Pierre Samuel induisent une attitude fondamentalement différente envers le féminisme et l'amazonisme, parce que, c'est sa conclusion, « les femmes ont été dépossédées de leur histoire », c'est leur en redonner une partie que de réhabiliter l'amazonisme, réhabilitation qui sera une victoire contre le sexisme et sans doute une avancée vers une « société libertaire et écologiste ». On le voit, le but de Pierre Samuel n'est pas seulement culturel, même s'il ajoute une pierre importante à l'édifice déjà considérable produit par le mythe des Amazones.

51 Ainsi, **depuis Strabon**, les Amazones ont suscité un grand nombre de réflexions et, surtout, de polémiques, centrées principalement sur leur existence réelle mais confirmant ou infirmant

¹⁸⁴ Françoise d'Eaubonne est elle aussi écologiste. Les rapports entre Amazones et écologie ont été longtemps occultés, mais le travail de ces deux chercheurs rend maintenant ce rapprochement incontournable.

celle-ci avec des arguments fondés essentiellement sur leurs différences, la nature et la vraisemblance. Le fait que des femmes aient pu vivre seules, de façon autonome, plonge l'homme dans un tel malaise qu'il se voit contraint soit, *in illo tempore*, de massacrer au plus vite toute émergence de peuple féminin, coupable de cumuler ces deux altérités insupportables, barbarie (altérité) et féminité, soit, à l'époque historique, de propager au mieux l'idée d'une merveille, d'une fable aussi fantaisiste que celles des Centaures ou des Sirènes, car une telle différence (la femme égale de l'homme, voire supérieure, et/ou susceptible de vivre sans lui) doit être invraisemblable.

52 Pour mettre d'abord un frein à ce rejet général, et masculin, d'un possible mode de vie féminin autonome et indépendant, nombre de philosophes et/ou historiens, au fil des siècles, se sont penchés, dès le XIII^e, sur cette question amazonienne (Alfonso X *le sabio*, Boccaccio, Christine de Pisan). À partir du XVII^e siècle, avec François de Chassignol, plusieurs auteurs publient des ouvrages entièrement consacrés aux Amazones, à leurs légendes et à leur éventuelle réalité. Tous concluent à cette réalité mais bien peu ne voient en elles autre chose qu'une anecdote historique troublante. F.G. Bergmann, toutefois, établit un lien essentiel entre ce peuple de femmes et le culte de la Déesse Mère, hypothèse que confirmera au XIX^e siècle le Suisse Johann Jakob Bachofen.

53 Les dernières recherches dont les Amazones font l'objet vont aussi dans le sens de différences assumées puis défendues *manu militari* : mode de vie agricole et sédentaire *versus* nomadisme et chasse, culte pacifique de la Grande Déesse *versus* polythéisme puis monothéisme masculins et guerriers, homosexualité féminine *versus* hétérosexualité optant pour un statut féminin inférieur. Françoise d'Eaubonne, Pierre Samuel et Geneviève Pastre, contribuent quant à eux, chacun dans leur domaine spécifique de compétences, à l'élaboration d'une signification plus complexe du mythe des Amazones, militante et féministe, liée autant à un probable passé glorieux des femmes qu'à un souhaitable et meilleur futur dont elles seules détiennent sans doute la clé. Les nouvelles acceptions émergentes du terme confirment cette volonté de combat pour le droit à la différence. Les nouvelles Amazones sont des femmes physiquement puissantes (aux États Unis, surtout, où le mot devient synonyme de culturiste, lutteuse ou géante), des femmes indépendantes et en lutte pour leur émancipation, des lesbiennes en rupture définitive avec la culture mâle dominante. En tout état de cause, l'Amazone est redevenue la Barbare (au sens étymologique d'étrangère), l'Autre.

16. NDLR : Nos conclusions

La thèse d Alain Bertrand a pour notre sujet « Ala recherche des Amazones » le grand mérite d'être synthétique des différents auteurs anciens et modernes ayant embrassé la question des Amazones dans le but d'éclairer les différentes sources majeures et d'essayer de répondre au problème posé : s'agit-il d'un mythe, d'une légende, d'une fable, une élucubration de poètes successifs ou d'une histoire véridique ?

Le premier auteur de l'Antiquité à se poser la question, en ces termes « pseudo-scientifiques » est bien le géographe (et historien) Strabon (85 – 24 av. J.-C.) originaire Pays des d'Amasée, ville de Paphlagonie, proche des Amazones du Thermodon (et des Gargaréens) ; ce qui explique peut-être l'intérêt qu'il porte à cette question, étant directement concerné.

Strabon avoue que la question « mythe ou réalité » le déconcerte car il ne peut pas distinguer le mythe (fabuleux) de la réalité (rapportée par l'oralité locale) alors que c'est, peut-être, simplement, que la « fable est authentique ! ». Il est même peut-être, à son époque, soit environ mille ans après les faits, enfermé dans le mythe en train de se concrétiser, et, à notre avis, par le doute qu'il exprime, il semble même y participer lui-même.

Car, en fait, ses doutes – ce qu'il ne peut pas croire ou tout au moins avouer devant ses congénères, ses amis et voisins à son époque, et devant la postérité de son œuvre – c'est que des femmes puissent être indépendantes, non-assujetties aux mâles, s'administrer elles-mêmes et leur faire la guerre, pour exister.

Cependant - et nous l'avons déjà souligné précédemment – Strabon, paradoxalement, apporte au dossier Amazones, des précisions géographiques et ethnologiques nouvelles, comme personne d'autres, sans doute par la parfaite connaissance des peuples de sa région.

Amazones, Monts Cérauniens, peuples des Gargaréens et des Chalybes, voire peut-être même des Tibaréens sont des précisions précieuses et véridiques qu'il nous livre sans s'en rendre compte d'ailleurs ; car de toute évidence, Strabon ne connaît pas les écrits de Denys de Mytilène (Skytobracion) sur le Périple des Amazones, venues de Libye jusqu'en Asie, écrits qui seront repris et divulgués par Diodore de Sicile. De ce fait, dans cette ignorance, il nous donne alors la preuve que Denys de Mytilène - ville créée par Myrina reine des Amazones originaires de Libye, du nom de sa sœur Mytilène,- sur l'île de Lesbos, dit vrai.

Strabon met tout en doute et écrit ne pas pouvoir croire à cette « fable » alors que les précisions qu'il nous apporte, par son témoignage, deviennent « historiques ». C'est même, là, un exemple probant – avec les Amazones – que les mythes contiennent une part de vérité historique.

De même, la plupart des auteurs anciens et modernes qui ont livré leurs réflexions sur ce « mythe », n'ont pas relié les différentes figures et les différents sites d'installation des Amazones, depuis leur pays d'origine la Libye, à celles du Thermoïon, du Caucase, de Crimée, de Scythie et peut-être même plus loin et plus tard, voire même aujourd'hui encore. Ce « mythe » n'en n'est pas un, ce n'est pas une fable mais un chapitre de l'histoire des relations entre hommes et femmes, Bachofen a sans aucun doute raison.

La preuve de la continuité amazonienne est apportée par la similitude entre les figures de Basiliéia et de Cybèle, la Grande Mère – que nous avons déjà relevée précédemment – l'une issue de la mythologie des Atlantes (peuple de l'Atlas), l'autre de celle d'Asie Mineure ; de toute évidence cette déité archaïque a été transportée de Libye en Asie Mineure par Myrina dans son périple, vu qu'elle l'appela dans sa détresse (nauffrage) et comme elle se plaisait là, elle l'installa sur l'île de Samothrace.

Citons Diodore de Sicile (Bibliothèque historique – Livre III-LX 7 : « *Elle (Myrina) s'empara aussi de quelques îles et principalement de Lesbos, où elle fonda la ville de Mytilène, du nom de sa sœur qui avait participé à son expédition. 8 Ensuite, comme elle était encore en train de soumettre*

certaines des autres îles, elle fut victime d'une tempête et, ayant adressé des prières pour son salut à la Mère des Dieux (ou Grande Mère – NDLR), elle fut jetée sur une des îles désertes ; elle la consacra à la déesse déjà nommée, conformément à une vision qu'elle avait eu dans ses rêves, et elle y établit des autels et y accomplit des sacrifices magnifiques ; elle appela cette île Samothrace.(...)lorsque les Amazones furent retournées sur le continent, la Mère des Dieux, qui se plaisait sur l'île, fit s'établir des colons, et, en particulier, ses propre fils que l'on appelle les Corybantes (NDLR : ou /et Curètes ou Dactyles) – qui est leur père, cela on l'apprend dans une formule secrète au cours de la cérémonie d'initiation. La déesse révéla aussi les mystères qui sont encore maintenant célébrés sur cette île et elle établit un sanctuaire édictant qu'il serait inviolable ».

Comme le fera justement remarquer Pierre Petit, la position de Strabon n'est, en fait, que le reflet des préjugés patriarcaux, machistes et phallocrates de son époque (1.000 ans plus tard), et ce d'autant plus qu'il est directement concerné par ce « mythe - réalité » encore aujourd'hui, bien vivace dans la région du Caucase, chez les Ingouches et les Tchétchènes. Quant à l'explication des « prédispositions naturelles » du déterminisme biologique des Amazones, elle ne saurait être retenue comme argument scientifique et même social.

De même il n'est pas nécessaire de vouloir rattacher, comme le fait Geneviève Pastre, les Amazones à l'homosexualité féminine, rien dans les textes des auteurs anciens ne le laisse supposer, bien au contraire puisqu'elles sont ouvertes aux Gargaréens, pour procréer, à chaque printemps et le rapport établi avec les jeunes Scythes, les amènent naturellement à la vie de couple, chacune choisissant le sien, pour créer la nouvelle ethnie des Sauromates : les Sarmates, ayant réussi à se faire respecter, elles autorisaient le mariage à condition de pouvoir continuer à monter à cheval et d'avoir déjà tué un homme, ce qui en constitue la preuve.

La fonction « sacrée » des Amazones découle logiquement du mystère – incompréhensible à l'époque – de la fécondation des femmes par le coït et l'on attribuait, aux temps archaïques, la paternité aux vents, aux fleuves, aux dieux, et ceci, dans le domaine du religieux, jusque et y compris à l'époque du patriarcat institué si l'on considère la parthénogénèse de la Vierge Marie, par le Dieu des Chrétiens lui-même, grâce l'entremise de l'Archange Gabriel, descendu des cieux sur terre. Seule la femme peut connaître la raison et éventuellement la personne responsable de sa fécondation.

La protection des Jeunes Filles nubiles vierges (Pallas), l'instauration du tabou de l'inceste et du viol, la défense armée de l'intégrité physique et mentale de celles-ci, aura généré l'apparition d'une Déesse autochtone tutélaire de la virginité(née sur les rives du fleuve Triton / Igharghar, venue au monde toute armée et poussant un grand cri de guerre, instaurant un « modèle » impératif, à suivre absolument, avec encadrement, entraînement et sans doute enseignement spécifiques pour être capable du tuer l'homme qui tente de les contraindre. Cette capacité amazonienne de « tuer », de sacrifier, instaure la « fonction sacré » ; de plus, l'arme des Amazones, la Hache bi-penne appelée selon « labrys » ou « sagaris », n'est autre que l'outil

archaïque du sacrifice du bœuf, encore utilisée aujourd'hui en Kabylie, appelée « amenta » et même en France il y a quelques décennies seulement dans les abattoirs.

Cette double-hache deviendra, après l'assimilation patriarcale d'Athéna, le « foudre » de Zeus.

Dès lors, l'exclusion systématique des « fausses vierges » (les Gorgones) apparaît logique et la révolte qu'elles provoquent aussi, leur image sur l'égide d'Athéna signifie l'interdiction d'aller plus avant sous peine de mort. Ces règles de vie que s'imposent les Amazones débouchent normalement sur une structure sociale organisée et pratiquée par la gente féminine : la gynécocratie, seule façon de mettre fin à l'hétérosexualité, au viol et à l'inceste et autres droits de cuissage imposés aux femmes par la loi du plus fort, celle du patriarcat.

Et ce d'autant plus qu'historiquement la mutation néolithique au Sahara, en Libye, en Egypte et dans tout le croissant fertile apparaît dès l'Épipaléolithique au Sahara central, au VIII^e millénaire av. J.-C. – à Ouargla, Touggourt, El Oued, situés dans la cuvette aujourd'hui couverte par le désert de dunes de sable du Grand Erg Oriental et des Chotts algéro-tunisiens -, et sans doute bien avant d'après Gabriel Camps ¹⁸⁵, dès l'Ibéro-maurusien dans le site d'Afalou Bou Rummel où la sédentarisation est manifeste. L'avènement de pratiques pré-néolithiques nécessite en effet la sédentarisation des groupes humains, rapidement suivie par la domestication des petits animaux (chien, mouton, chèvre) voire même du cheval¹⁸⁶, la sélection des semences et une pré-agriculture vivrière des « jardins » réalisées par les femmes, tel qu'elle le font aujourd'hui encore dans la campagne africaine sub-saharienne.

Leurs armes seront au départ défensives, l'égide en peau de chèvre, le cache –sexe sous lequel dissimuler le « mystère » de la procréation, le bouclier « pelta » en peau de serpent en forme de lune et la hache bi-penne « outil de sacrifice » qui sera dans un second temps la « foudre » de Zeus.

La déesse Neith « celle de Libye » est sans doute la déité première, primitive démiurge, de la mythologie égyptienne, « déesse de la guerre et de l'amour » ; cependant elle préexiste à l'unification des deux pays puisqu'elle symbolise le Pays du Nord, avec la couronne rouge de la Basse Egypte (delta du Nil, ville de Saïs et de l'oasis de Siwa). Les premières reines, dès la dynastie 0, portent son nom ; et la mythologie libyque indique la participation des Amazones à la Titanomachie, commandées par Athéna (leur déesse symbole de leur idéal), les guerriers libyens étant sous les ordres de Dionysos, pour la défense d'Amon, réfugié en Crète

Nous trouvons dans cette déité la volonté des femmes d'imposer le respect aux hommes, et d'être capable de se défendre à mort. Cependant la trahison d'Athéna qui s'en remet à Zeus l'Olympien, cautionnant le patriarcat, obligera les collèges de Jeunes filles (Pallas) à s'éloigner de la déesse, à durcir leur attitude en Amazonisme « pur et dur » et vivre à l'écart des hommes, jusqu'à s'expatrier, de proche en proche, en Asie Mineure, colportant leur idéal d'indépendance,

¹⁸⁵ D'après Ginette Aumassip- L'Algérie des premiers hommes

¹⁸⁶ Dr Y. Chaid-Saoudi, *Les origines d'equus caballus en Algérie et les Origines de domestication*, Université d'Alger.

la religion originelle de la Terre Mère avec elles ; tout en conservant à leur côté la ou les peuplades d'hommes, leurs frères de race depuis toujours, habitants du Hoggar et/ou le long du cours du fleuve Igharghar, avec lesquels procréer, les Gargaréens, et peut-être aussi les Chalybes ou Tibaréens forgerons métallurgistes (Toubous), dont parlent Strabon et Diodore de Sicile.

D'Athéna passée en Crète, on ne retrouve guère de trace si ce n'est un fleuve appelé Triton et l'idée que la déesse se cache au ciel, derrière un nuage, signe avant coureur, annonciatrice de l'orage (Zeus), et donc de la pluie bénéfique (en climat méditerranéen), elle deviendra comme toutes les déesses « apporteuse de la pluie » et déesse de la sagesse protectrice des cités, des arts et des artisans. La hache bi-penne « labrys » devient une référence décorative banalisée dans le Palais de Cnossos - le bœuf ne sera plus sacrifié après le labour (refus de Minos), et la danse de guerre des Amazones – ancienne prêtresses guerrières de la Lune deviendra une danse festive rituelle de printemps pour Jeunes Gens (danse de la perdrix ou de la grue et danse du cordax).

Les Lyciens et les Cariens, qui conservèrent longtemps le régime matriarcal, sont originaires de Crète (et sans doute avant de Libye) – de même les Philistins (Palestiniens), les « Keftious » amenés en Asie par Sarpédon, frère de Minos ; en Egypte la filiation dynastique est demeurée matrilineaire, en Israël la religion juive se transmet encore par les mères.

Quant à l'analyse dite « marxiste » elle apporte un tout autre angle d'appréhension par le rôle tenu par les femmes dans la production vivrière, l'émergence et le développement de la sédentarisation, la domestication des animaux et les premières plantations, devenant ainsi la nouvelle classe dominante au Néolithique, comme cela existe encore en Afrique noire par endroits. Refusant d'être exploitées, instrumentalisées par les hommes, elles se sont regroupées pour devenir autonomes et sont allées porter leur mode de vie et de production dans des territoires nouveaux à développer, bénéficiant de la stratégie particulièrement efficace d'attaque soudaine et de replis apprise des nomades libyens, augmentée de leur capacité de tirer à l'arc durant leur fuite - en se retournant sur leurs selles et protégées par leur fameux bouclier spécifique « pelta » en peau de serpent, en forme de lune.

Dionysos sera le premier dieu à avoir essayer d'instrumentaliser les Amazones, au départ simple alliées dans la défense d'Ammon (père de Dionysos), dans la mythologie atlante), pressé par Cronos et les Titans, mais par la suite il s'entourera des Menâtes , cortège féminin à sa solde, armes de tirs (lances munie d'un pampre de vigne) pour parcourir le monde afin de divulguer la culture de la vigne et du vin, et d'inféoder la gente féminine par l'artifice de l'ivresse qui permet d'aiguiser leur nature et les faire retourner à leur premier rôle orgiaque ou hétéroïque. De ce fait, les Amazones deviendront ses ennemies, qu'il combattra lors de son retour des Indes.

Selon la classification de Florence Mary Benett, les Amazones de Libye passées en Asie Mineure appartiennent à la troisième catégorie, celles des prêtresses armées d'un culte religieux qui ne peut être que celui de Basiléia / Cybèle / la Grande Mère – étroitement associé au culte de la Terre-Mère, déité primitive de la fertilité et de la guerre.

Cette analyse apporte des éléments nouveaux au « mythe » des Amazones qui, du fait des précisions fournies par Strabon – sans qu’il s’en rende compte – devient un temps « historique » des relations homme / femme qu’il faut comprendre dans le déroulement d’un continuum social et civilisationnel.

Cette époque « historique » devrait se situer entre l’Epipaléolithique et le Néolithique.

Le Matriarcat chez les Berbères

(recherche sur l'origine, mode de vie et les reliquats du Matriarcat)

IX. CHAPITRE 10 : Le MAGHREB AUJOURD'HUI

1. Le Maghreb : Haut lieu de la préhistoire mondiale

a) Généralités

Le Maghreb d'aujourd'hui (Tunisie, Algérie, Maroc, Mauritanie) n'est que la partie Nord-occidentale de la Libye de l'Antiquité, Libye qui comprenait ce que l'on connaissait à l'époque du continent africain dans son entier. Les recherches anthropologiques menées par ces pays, à la suite des puissances coloniales du XIX - XX ème siècles sont des plus riches et permettent désormais de mieux « cadrer » l'époque de ces Amazones de Libye et autres peuples que nous recherchons.

L'homme d'Ain El Ahmech, près de Sétif, un Homo Habilis (- 1,8 million d'années) est considéré comme le plus ancien gisement archéologique d'Afrique du Nord ; un second jalon préhistorique sur le site acheuléen de Tighennif (willaya de Mascara) appelé Atlanthrope est un Homo Erectus (-800.000 à 400.000 ans) ;

il faut citer aussi, au Moustérien l'Homme d'Irhoud (Maroc) représentant Néandertalien au Maghreb ;

pour en arriver, au Paléolithique Supérieur à l'Homme Atérien (-50.000 à -7.000 ans), – du site éponyme de Bir el Ater (proche de Tebessa) qui est déjà un Homo Sapiens, plus archaïque que Cro-Magnon européen, et qui nous livre une industrie originale et unique, d'outils microlithiques à pédoncule (pour être pourvus d'un manche) qui chasse éléphant, girafe et rhinocéros dans le Sahara alors véritable savane verdoyante et arborisée.

En filiation directe, il donnera naissance à l'Ibéromaurusien appelé Homme de Mechta-Afalou des sites de Mechta el Arbi – willaya de Mila et d'Afalou-bou-R'mel (S. Hachi)– willaya de Jijel, contemporain du Magdalénien et de l'Azilien en Europe, qui s'étendra sur toute la côte septentrionale d'Afrique et au bord des Sebkas méridionales.

L'Ibéromaurusien entrera en contact avec les Protoméditerranéens Capsiens apparus dans la région des Chotts algéro-tunisiens au VIIIème millénaire (et jusqu'au Vème), mangeurs d'escargots.

2. Les Capsiens sont-ils descendant des ?

En 1974, G. Camps dans « La civilisation préhistorique de l'Afrique du Nord et du Sahara » écrivait : « Quoi qu'il en soit nous tenons, avec les Protoméditerranéens capsiens, les premiers Maghrébins que l'on peut, sans imprudence, placer en tête de la lignée berbère. Cela se situe il y a quelque 9 000 ans ! Certes tout concorde à faire admettre, comme nous l'avons dit ci-dessus, que ces Capsiens ont une origine orientale. Rien ne permet de croire à une brusque mutation des Mechtoïdes en Méditerranéens alors que les Natoufiens du Proche Orient dont les caractères anthropologiques affirmés antérieurement aux Capsiens sont du même groupe

humain qu'eux et dans leur civilisation on peut retrouver certains traits culturels qui s'apparentent au Capsien. »

NDLR - C'est ici – avec l'arrivée des Capsiens néolithiques - qu'apparaît une divergence d'interprétation : pour certains ils seraient originaires de l'Orient, de souche Natoufienne (Croissant fertile), avec 2 millénaires de retard et pour d'autres, tout récemment (G. Camps, G. Aumassip, F. Wendorf), ils seraient seulement les descendants sur place des Ibéromaurusiens de Mechta-Afalou, alors installés au bord du « mythique » golfe et/ou lac Tritonis.

Mais selon G. Aumassip « *L'Algérie des premiers hommes* » – Editions de la Maison des sciences de l'homme – IBIS Press (p. 66) écrit en 2001: « *Les auteurs n'étaient toutefois pas d'accord quant à l'origine de ces populations. H. V. Valois la voyait au Proche-Orient où était reconnue une évolution de l'homme acheuléen (Néandertalien) en homme moderne (Homo sapiens – sapiens ou cromagnoïdes), J.-L. Phillips en Orient ou dans la vallée du Nil, J. Texier dans le nord du Soudan où l'on connaissait une population semblable. Mais ces populations sont plus récentes que celles du nord de l'Afrique, aussi, à l'inverse de cette idée d'un déplacement de populations d'est en ouest, F. Wendorf propose, lui, une origine nord-africaine aux populations du sud de l'Égypte.*

NDLR - Est-il pensable, à la suite de F. Wendorf, d'émettre l'hypothèse « inverse » c'est-à-dire de rechercher le mouvement de population allant d'ouest en est, du Sahara vers le Croissant fertile.

Aujourd'hui, on pense que l'homme de Mechta el Arbi serait l'aboutissement d'une évolution d'Atlantropus Mauritanicus. On ignore quels liens peuvent l'unir à l'homme de Cro-Magnon, mais il est de plus en plus difficile de retenir l'hypothèse d'une migration à partir du Proche-Orient qui prendrait en tenaille la Méditerranée du nord et du sud, et les ressemblances entre les populations Cro-Magnon et Mechta el-Arbi sont assez nombreuses pour poser autant une question de convergence, celles de migrations par l'Espagne ou plutôt l'Italie, aucune population cromagnoïde n'étant connue dans la péninsule Ibérique.

(...) Depuis, de multiples datations situent le développement de l'ibéromaurusien entre les XXIIe et IXe millénaires, quelques éléments ayant pu perdurer jusqu'au VIIIe. En remontant au XXIIe millénaire, l'ibéromaurusien occupe chronologiquement la moitié terminale de ce que l'on nomme ailleurs le Paléolithique supérieur, il est nettement antérieur au Capsien, seule sa fin chevauche peut-être les débuts de celui-ci. ».

b) Les principaux gisements ibéromaurusiens :

Vue longtemps comme inféodée au milieu côtier, la civilisation ibéromaurusienne a occupé un territoire bien plus vaste. Elle est identifiée sur le versant sud de l'Atlas saharien. Au Maroc, de petites stations en relation avec des points d'eau se trouvent jusqu'à 2000 m dans le Haut et le Moyen Atlas. Seule la Tunisie orientale n'en a livré aucun, mais on y connaît dès le XXe millénaire des industries lamellaires qui lui sont apparentées. Et, si l'on se rappelle qu'à l'époque où l'ibéromaurusien s'est développé, le rivage du golfe de Gabès se trouvait à quelque 200 km au large, on ne peut a priori éliminer l'idée d'en trouver trace sous les eaux.

(...) C'est peut-être la corniche jijellienne qui conserve les sites les plus importants dans les abris sous roche de Tamar-Hat, Afalou bou Rummel et Taza.

NDLR : Dans son magnifique ouvrage intitulé « *Aux origines des Arts premiers en Afrique du Nord* » le Pr. Slimane HACHI présente des objets-figurines de terre cuite retirés des fouilles réalisées sur le site Ibéromaurusien d'Afalou Bou Rummel (proche de Bejaïa, Algérie). Quelle que soit l'interprétation symboliques, utilitaires ou religieuses donnée à ces objets, il est évident qu'ils sont de fabrication manuelle intentionnelle, de cette époque c'est-à-dire du XVe millénaire avant J.-C.

Citons S. HACHI dans ses conclusions : « *Les objets d'Afalou, en même temps qu'ils permettent leur attribution à l'Homme de Mechta-Afalou, le Cro-Magnon d'Afrique de Nord, confèrent à l'art figuratif de cette région une ancienneté bien plus grande que celle admise jusque-là. Les statuettes en terre cuite d'Afalou sont, dans l'état actuel des connaissances, les manifestations artistiques les plus anciennes d'Afrique. Seules les figurines (anthropomorphes et animalières du Paléolithique Supérieur) de Dolni Vestonice et de Pavlov (Moravie /Brno - République Tchèque) leur sont pour l'instant, antérieures. Cela ouvre de nouveau le dossier de l'âge de l'art rupestre, notamment celui des phases les plus anciennes à faunes tropicales sauvages, ne montrant aucun élément indiscutable de néolithisation.* ».

c) Le Néolithique « pionnier » du Sahara central.

NDLR : le début de cette chronologie, trop longtemps diffusée où toute nouveauté était censée venir d'Orient, est désormais fondamentalement remise en cause par les trouvailles faites au Sahara central, citons G. Aumassip (p.127) : « *en 1964, J.-P. Maître, retirant des tessons de poterie d'un habitat préhistorique de l'Atakor, marquait le point de départ d'un bouleversement des conceptions de l'évolution humaine et du passage du Paléolithique – ou Age de la pierre taillée et de l'homme prédateur – au Néolithique – ou Age de la pierre polie et de l'homme producteur. Cette trouvaille, en effet, quand elle fut étayée par un certain nombre d'autres, devait accorder une haute ancienneté au Néolithique, au détriment de l'idée d'un Néolithique tardif qui était jusqu'alors admise. A un foyer de néolithisation unique, proche-oriental, elle substituait une pluralité d'origine et, niant une invasion de la zone saharienne qui aurait propagé le nouveau mode de vie dans le nord de l'Afrique, elle préférait une évolution locale.* »...

(p. 128)« *Ces transformations vont toucher l'ensemble du pays mais n'y sont pas synchrones, elles se manifestent dès le VIIIe millénaire, probablement avant au Sahara central, au VIe millénaire en Oranie, au IVe dans le Constantinois où, à partir du VIIe millénaire s'épanouit la culture capsienne. Elles n'ont pas non-plus la même origine. Le mode de fabrication de la poterie, en particulier par leurs caractères tranchés, permettent ainsi de distinguer de grandes provinces qui n'ont pas pratiqué les mêmes techniques.* »...

« *Un nouvel objet : le récipient en poterie...*

Dans le Sahara central, ce sont des pièces vastes, galbées, à fonds sphériques et large ouverture qui peuvent être munies d'un col très court et sont généralement couvertes d'un décors monotone. Elles ne possèdent pas d'élément de préhension. Ces récipients ont toujours été fabriqués de la même manière, selon une technique encore en vigueur dans l'Ahaggar, par moulage du fond puis ajout de bandeaux d'argile de manière à façonner la partie resserrée du récipient. Il n'est pas exclu que, dans certains cas, les bandeaux aient été des boudins d'argile,

prémices à la technique de montage par colombins encore utilisée dans de nombreuses régions pour fabriquer la poterie modelée. L'ajout de végétaux comme dégraissant était courant. ».

d) Les Capsiens

Le Capsien est une culture de l'Épipaléolithique d'Afrique du Nord. Il doit son nom à la ville de Gafsa, anciennement appelée *Capsa*, près de laquelle fut découvert le site d'El Mekta au début du vingtième siècle par Paul Boudy, Inspecteur des eaux et forêts.

Le Capsien dure d'environ 8 500 av. J.-C. à 5 400 av. J.-C. Il se traduit par des escargotières, amas de coquilles d'escargots et de cendres auxquelles sont mêlés des outils et des débris de cuisine. L'un des éléments culturels originaux du Capsien est la réalisation de gravures sur œufs d'autruche.

Il a été produit par des Hommes anatomiquement modernes de type méditerranéen.

Les Capsiens étaient des peuples de langue chamitique, ancêtres des Berbères (donc apparentés aux peuples de langues afro-asiatiques : Égyptiens, Couchites et Sémites). Ils étaient de race méditerranéenne (race d'Aïn-Méterchem, Tunisie).

Voici les stades qu'a connus leur civilisation :

- **Proto-Capsiens** Éburriens / Éburraniens du Kenya (-10000 / -3600)
Les Capsiens commencent à remonter vers l'Afrique du nord. Utilisation de microlithes géométriques.
- **Libyco-Capsiens** d'Haoua-Fteah (-8500 -6500 av. JC / -10400 / -8000 BC) : Les Capsiens s'installent en Cyrénaïque.
- **Capsiens typiques** (-7800 av. JC / -9500 -5700 BC) : Les Capsiens s'installent en Tunisie. Ils vivent de chasse et de cueillette et utilisent des microlithes géométriques. Ils recouvrent leurs morts d'ocre et pratique l'enlèvement des incisives inférieures et supérieures (probablement à cause de l'utilisation du labret) surtout chez les femmes.
- **Capsiens Tiarétiens néolithisés** (-5600 / -4900 BC) :
Sous l'influence des Cardiaux venus d'Europe, les Capsiens adoptent l'usage des poteries (peu décorées). L'agriculture et l'élevage sont également introduits mais peu pratiqués encore, la chasse à l'arc restant très utilisée. Les Capsiens s'infiltrèrent peu à peu vers le Sahara et l'ouest du Maghreb.
L'art des gravures rupestres et en pleine expansion : c'est l'époque de l'art "bubalin naturaliste". De grands dessins de bubales sont créés. Ceux-ci sont gravés dans le style à deux pattes dans l'Atlas et dans le style à quatre pattes au Sahara. Les lions sont représentés dans le style "Djattou". Des théranthropes (hommes-lycaons) sont également gravés, dans des scènes sexuelles dans l'ouest et dans des scènes de chasse à l'est. Un autre style de gravure, plus effilé, est également utilisé pour représenter des girafes et des gazelles sur des rochers horizontaux à surface très lisse : c'est le style "Tazina".
- **Capsiens Atlasiques néolithiques** (-4900 / -3300 BC) : Le pastoralisme se développe de plus en plus (plus avec les ovins et caprins qu'avec les bovins).

Le style des gravures devient moins soigné : c'est l'époque de l'art "bubalin sub-naturaliste" ou "bubalin décadent". Les cornes des bubales sont représentées sans leurs rayures caractéristiques. C'est l'époque aussi où des personnages ithyphalliques sont représentés.

Des sépultures sous tumulus (bazinas / idebnans) commencent à être utilisées : Dans le Fezzan on trouve des "tombes tronconiques en plateforme", rondes ou rectangulaires (elles se répandent jusqu'au Niger vers 4200 BC).

Dans le Ahaggar on trouve des "tombes à couloir et enclos" ou "tombes en trou de serrure" dont le couloir débouche à l'est (le tumulus central est parfois à cratère). Seuls des hommes sont enterrés. Ils sont couchés sur le côté, tête à l'est.

Dans le Fezzan, le Messak, et le Tamadjert, on trouve aussi des tumulus servant de sanctuaire. Ils ont une forme basse et sont munis d'antennes en "V". Plus au sud les tumulus coniques pénètrent jusqu'au nord du Niger.

- **Capsiens chalcolithiques** (-2600 -1200 av. JC / 3300 -1700 BC) :

Le pastoralisme est à son apogée. Ces peuples (appelés "Tehenou" par les Égyptiens) sont nomades, sauf ceux du Maghreb. C'est l'époque de l'art "bovidien gravé".

Des tribus capsienes (peuples d'Iheren Tahilahi) s'infiltrèrent dans le centre du Sahara, au Tassili et au nord du Niger où elles amènent l'usage des "tombes à couloir et enclos", des "tombes tronconiques en plateforme" et des "sanctuaires à antennes". Elles se mêlent aux peuples négroïdes de ces régions et adoptent leur usage de l'art peint.

De nouveaux types de tombes « bazinas » apparaissent :

Dans le Tadrart Acacus on trouve des "tumulus avec plateforme à dallage concentrique". Au début seuls les hommes y sont enterrés mais ensuite les femmes y sont admises également.

Dans le Fezzan, le Messak, le Ahaggar, l'Aïr, l'Azawagh, le Tassili et jusque dans le nord du Niger, on trouve des "tumulus en croissant". Les hommes y sont enterrés tête à l'est et les femmes (peu nombreuses) tête à l'ouest.

Dans le Tassili on trouve des "tumulus avec dallage concentrique".

Dans le Sahara du sud et au Niger, on trouve des "tumulus à alignements" (un alignement de pierres est placé à l'est du tumulus et un petit cairn tout contre à l'ouest).

Dans l'Aïr, le Tassili, le Djanet et le nord du Fezzan, on trouve des "sanctuaires à alignements".

Le cuivre commence à être utilisé.

- e) **Libyens / Équidiens / Caballins** (-1200 -300 av. J. C / -1600 -300 BC) :

Les "Peuples de la mer" Grecs venus d'Europe s'installent en Cyrénaïque et introduisent l'usage du cheval chez les Berbères Libyens ("Libous" en égyptien) descendant des Capsiens. Introduction du cuivre dans l'Aïr et le nord-est du Niger. C'est l'époque de l'art « équidien / caballin » qui représente des cavaliers. Les dessins sont gravés au nord et peints en aplats ocrés au sud (influence de l'art des négroïdes du Sahara).

Cet art passe par plusieurs phases :

- "Phase ancienne avec chars" : L'art est de plus en plus schématique. Les personnages sont bitriangulaires et les chevaux sont au galop volant. Les bovidés sont de moins en moins représentés,
- "Phase moyenne avec porteurs de hallebardes puis de lances" : Les personnages ont une tête trilobée. La perspective est tordue. Les chèvres remplacent de plus en plus les bovidés. L'écriture Tifinagh commence à être introduite sous l'influence des Carthaginois.

- "Phase récente avec porteurs de javelots" : Les tiffinagh deviennent communs. Les personnages ont une tête ronde ornée de plumes. Les chevaux sont levrettés. Les dromadaires apparaissent.

Des cavaliers sont représentés jusque dans le nord du Burkina-Faso, ce qui indique que des infiltrations de Libyens ont eu lieu jusque là. Les "tumulus en croissant" arrivent en Mauritanie. De nouveaux types de tombes « bazinas » apparaissent : Dans le Fezzan, le Tassili et le nord du Niger on trouve des "tumulus à cratère" (sans enclos). Les hommes comme les femmes y sont enterrés sur le flanc gauche, face tournée vers le nord. Dans le Tassili on trouve des "tumulus coffrés" cylindriques ou quadrangulaires. Dans le nord du Niger se répandent les tumulus lenticulaires, en calotte de sphère, à alignements et à plateformes cylindriques.

f) Berbères / Camelins (-300 / +600) :

Les chevaux sont remplacés par les chameaux. C'est la période de l'art "camelin" qui s'arrêtera avec l'Islam.

De nouveaux types de tombes apparaissent : Dans le Ahaggar, le Ahanet, l'Aïr et le Tassili on trouve des "tumulus en margelle de puits" appelés "chouchets" au Maghreb et "tighmarins" au Sahara. Dans le Tassili, le Fezzan et le Maghreb on trouve des "tumulus à base appareillée".

3. La progression du désert

Extrait de l'ouvrage: Rythmes des Climats d'Edouard Le danois.

L'évolution du Sahara paraît avoir été double à l'origine. Le grand désert comprend, en effet, deux régions, l'une orientale, l'autre occidentale, séparées par une crête médiane qui, à partir de la petite Syrte, est jalonnée par les Monts Matmata, le plateau du Tassili et le massif de Hoggar, les Monts du Tibesti et ensuite le bassin du Tchad. La partie de l'est correspond au désert de Lybie, celle de l'ouest au désert Mauritanien. Il faut noter que dans les temps anciens, le (Lac) Tchad n'avait pas les dimensions restreintes actuelles, mais constituait une véritable mer intérieure.

D'autre part, sur la côte Tunisienne, le Chott-el-Djérid et le Chott-el-Melghir s'unissaient en un vaste lac, le lac Triton, en communication directe avec la mer. Dans les eaux calmes de la Syrte s'élevait, à bonne distance de la côte marécageuse, l'île paisible des Lotophages, l'actuelle Djerba.

Entre les bassins du lac Triton et du lac Tchad, la région montagneuse jouissait d'un climat frais, des forêts s'élevaient sur ses pentes, de belles prairies et des champs cultivés s'étendaient dans la région de Tripoli et les eaux bienfaisantes du petit fleuve Cynips irriguaient les environs de la Grande Leptis.

De beaux cours d'eau, comme le Ger (Igharghar) appelé Triton par les Grecs, descendus du Tassili N'Ajjer et du Hoggar, coulaient librement dans la plaine. Sur la côte se pressaient les peuples de race méditerranéenne, Anou, Nasamons, Gyndanes, Lotophages, Machlyes, Zygantes, Maxyes et Numides. Dans l'ouest, les Maures se reliaient aux Atlantes et se livraient à la navigation et à la pêche; au pied de l'Atlas, les Gétules vivaient dans les hautes herbes des savanes avec des buffles et des éléphants; les Garamantes nomadisaient plus au sud d'un bout à l'autre de la grande steppe.

L'ancien Nil fertilisait la région actuelle du Bahr-bala-mâ et des prairies encerclaient la ligne des grandes oasis; dans ses eaux nageaient les hippopotames, consacrés à la déesse monstrueuse Thoueris. Le pays d'Agizymba, autour du Tchad, était la marche du sud de la civilisation Hamitique, qui à travers le Bornou, s'étendait jusqu'au pays Galla. Les paléolithiques Africains poursuivaient de leurs flèches les tribus de nègres, Niam-Niam, et autres, qui osaient sortir de leurs forêts pour se risquer dans la plaine.

Le changement du cours du Nil à l'époque du Déluge modifia profondément l'aspect de la steppe libyenne; les eaux du Bahr-bala-Mâ diminuèrent d'abondance. Les Anou se resserrèrent autour du nouveau fleuve où ils connurent les invasions successives des Sétiens roux venus du nord, puis des terribles Horites descendus des plateaux d'Ethiopie. Alors, dans la Lybie orientale, entre la mer et le Nil, dans le courant du deuxième millénaire, le sable fit son apparition. L'assèchement suivit une progression parallèle à celle du désert Arabe, puis les dunes commencèrent à s'accumuler de l'autre côté du fleuve. Le Bahr-bala-mâ se tarit complètement, les grandes oasis s'individualisèrent dans la ceinture odorante des palmiers; les collines mouvantes du désert roulèrent vers l'ouest et coupèrent les communications de la vallée du Nil avec l'oasis d'Ammon (Siouah) et de Taïserbo (Koufra). Les Libyens connaissent de grandes vicissitudes du fait des envahisseurs et de la marche du désert; certains, asservis par les conquérants, les fellahs, devenus cultivateurs, pratiquent l'agriculture dans les limons du fleuve; d'autres pourchassés par les Horites, comme les Anou et les Tamehou Sétiens, vagabondent et chassent dans les sables, gardant leur culture paléolithique.

A une époque indéterminée, sans doute dans le début du premier millénaire, à l'ouest de la chaîne centrale, le désert Mauritanien prit naissance, au pied du Tassili et du Hoggar. Il ne se développa qu'assez lentement; encore à l'époque Carthaginoise, les savanes de la Gétulie sont susceptibles de nourrir les éléphants de l'armée d'Hannibal. Dans la steppe nord-africaine, le cheval, importé par les Egyptiens, devient la monture favorite des Numides et leur cavalerie légère est redoutée des légions.

(NDLR : l'origine du cheval « barbe » est désormais contestée par les paléontologues algériens)

Les expéditions de Suetonius Paulinus et Cornelius Balbus montrent qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, le pays des Garamantes était encore garni de cités florissantes comme Garma ou Cydamus. Suetonius Paulinus s'avance jusqu'au fleuve Ger, Cornelius Balbus va jusqu'au Tibesti sans qu'il semble que leurs colonnes aient particulièrement souffert au cours de ces expéditions Sahariennes.

Dans la région de la crête centrale, du lac Triton au Tchad, la nature est encore prospère et fertile. On connaît le plaisant voyage que firent trois jeunes Nasamons qui, partis de la Cyrénaïque, s'avancèrent vers le sud jusqu'au lointain Azigymba, en marchant sur des steppes émaillées de fleurs. Un peu plus tard les centurions Julius Maternus et Septimius Flaccus s'enfoncent à leur tour dans le centre de l'Afrique et atteignent le Tchad.

C'est à partir du III^e siècle après J.-C. que la progression du désert s'accrut avec une rapidité inquiétante. Les sables ont envahi toute la Libye jusqu'au Bornou et au Fezzan; dans l'ouest, ils atteignent le Niger et la côte de la Mauritanie. Mais un événement inattendu vient au secours des indigènes éparpillés dans l'horizon sans limites des dunes. L'Empereur Septime

Sévère, Africain de Leptis-magna, marié à une Syrienne, fait venir des chameaux dont il a pu apprécier l'utilité en Asie intérieure; les Garamantes s'emparent avec joie du précieux animal et les nomades chameliers, ancêtres des Touaregs, commencent leurs randonnées et leur rezzou à travers le désert.

Celui-ci gagne toujours, la végétation décroît même sur la crête centrale, l'éléphant disparaît définitivement de la Gétulie, les chevaux se trouvent cantonnés en zone côtière et sur les plateaux, où l'alfa remplace les céréales. Les sables remplissent les Syrtes, bouchent le déversoir maritime du lac Triton qui se fragmente en étangs salés et l'île des Lotophages se trouve rapprochée de la terre, à tel point que l'on peut actuellement l'atteindre avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Encombrés par les dunes, les fleuves se transforment en oueds intermittents ou s'enfoncent dans le sous-sol.

Vers le VII^{ème} siècle, le Sahara s'étend de la Mer Rouge à l'Atlantique. Et comme si le désert leur avait fait signe, les Arabes envahissent le nord de l'Afrique; malgré l'admirable résistance de la Kahenna, ils subjuguent les cultivateurs Berbères; maîtres du terrain, ils brisent les dernières canalisations construites par Carthage ou par Rome et semblent vouloir partout faciliter l'accès des sables. Le croissant règne maintenant sur la côte Méditerranéenne de l'Egypte au Maroc, mais la fertilité du sol a disparu pour douze cent ans. Et il faudra attendre les victoires Françaises pour que l'œuvre de Bugeaud et de Lyautey fasse revivre, sous un climat devenu torride au cours des siècles, une prospérité oubliée.

4. Origine des Berbères (Gabriel Camps)

C.R.E.S.M, Éditions CNRS, Paris, 1981.]

Connus depuis l'antiquité pharaonique sous les noms de Lebu, Tehenu, Temehu, Meshwesh, les Berbères subsistent dans un immense territoire qui commence à l'ouest de l'Égypte. Actuellement des populations parlant le berbère habitent dans une douzaine de pays africains, de la Méditerranée au sud du Niger, de l'Atlantique au voisinage du Nil.

Mais cette région qui couvre le quart Nord-Ouest du continent n'est pas entièrement berbérophone, loin de là ! Aujourd'hui, dans cette région, l'arabe est la langue véhiculaire, celle du commerce, de la religion, de l'État, sauf dans la marge méridionale, du Sénégal au Tchad où la langue officielle est le français. Ainsi, les groupes berbérophones sont isolés, coupés les uns des autres et tendent à évoluer d'une manière divergente. Leur dimension et leur importance sont très variables. Les groupes kabyle en Algérie, Braber et Chleuh au Maroc représentent chacun plusieurs centaines de milliers d'individus tandis que certains dialectes, dans les oasis, ne sont parlés que par quelques dizaines de personnes. C'est la raison pour laquelle les cartes d'extension de la langue berbère n'ont pas grande signification. Le territoire saharien couvert par les dialectes touareg (tamahaq) en Algérie, Libye, Mali et Niger est immense mais les nomades berbérophones qui le parcourent et les rares cultivateurs de même langue ne doivent guère dépasser le nombre de 250 ou 300 000. Ils sont à peine plus nombreux que les habitants du Mzab qui occupent dans le Sahara septentrional, un territoire mille fois plus exigu. Le bloc kabyle est dix fois plus peuplé que la région aurasienne, plus vaste, où est parlé un dialecte berbère différent.

En fait il n'y a aujourd'hui ni une langue berbère, dans le sens où celle-ci serait le reflet d'une communauté ayant conscience de son unité, ni un peuple berbère et encore moins une race berbère. Sur ces aspects négatifs tous les spécialistes sont d'accord... et cependant les Berbères existent.

a) Légendes antiques et modernes sur les origines des Berbères

- **Hercule et les calembours**

Rares sont les peuples comme les Berbères dont les origines ont été recherchées avec autant de constance et d'imagination. Dès la plus haute Antiquité, des récits circulaient dans les milieux savants et chez les mythographes sur les origines des habitants de l'Afrique. Le plus connu, parce que des générations de lycéens pâlirent sur les pages du *De Bello Jugurthino*, nous est rapporté par Salluste.

La légende des origines perse et mède

Les premiers habitants de l'Afrique furent, dit Salluste, les Gétules et les Libyens, gens grossiers et barbares qui se nourrissaient de la chair des bêtes sauvages ou de l'herbe des prés, à la façon des troupeaux. Plus tard, des Mèdes, des Arméniens et des Perses conduits par Hercule en Espagne, passèrent en Afrique et se mêlèrent, les premiers avec les Libyens, les Perses avec les Gétules. Tandis que les Mèdes et Libyens, bientôt confondus sous le nom de Maures, eurent de bonne heure des villes et échangèrent des produits avec l'Espagne, les Gétules et les Perses condamnés à une vie errante, prirent le nom de Nomades. Cependant la puissance de ces derniers s'accrut rapidement, et sous le nom de Numides, ils conquièrent tout le pays jusqu'au voisinage de Carthage.

Cette légende, Salluste n'en revendique nullement la paternité ; il dit même qu'elle est contraire à la tradition la plus répandue (et que nous ne connaissons pas) mais qu'elle est, en revanche, admise par les indigènes. Il la rapporte d'après une traduction qui lui aurait été faite des livres puniques du roi Hiempsal (*libri punici qui regis Hiempsalis dicebantur*).

De la première époque, antérieure à Hercule, ou plus exactement Melqart, le dieu phénicien qui fut assimilé au fils d'Alcmène, Salluste donne le cliché habituel par lequel l'érudit moyen dépeint, à tort, les temps primitifs. Ces Libyens et Gétules, chasseurs et cueilleurs, sont bien évidemment des peuples de la Préhistoire que Salluste, ou plutôt Hiempsal, rejette dans les temps mythiques. Il nous faut cependant retenir l'existence de deux éléments de population dans l'Afrique la plus archaïque. Quel fait permettait d'établir cette distinction sinon une différence dans les genres de vie née elle-même des conditions géographiques et par conséquent de la localisation de ces peuples ? Or, de l'avis unanime des historiens anciens et modernes, les Gétules étaient des nomades dont on trouve les traces évanescentes depuis les rives de l'Océan jusqu'au golfe des Syrtes. Pour les écrivains classiques, étaient généralement qualifiés de Gétules tous les nomades méridionaux distincts des Éthiopiens et des Garamantes. Les Gétules étant nomades on en déduit que les Libyens d'Hiempsal, ceux qui "eurent de bonne heure des villes" étaient les ancêtres des sédentaires.

Cette distinction élémentaire, et banale, avait été faite bien avant Hiempsal ou Salluste puisque le père de l'Histoire lui-même, Hérodote (IV, 181, 186, 191), après avoir décrit une longue suite de peuplades depuis l'Égypte jusqu'au lac Triton, précisait :

"Je viens d'indiquer les Libyens nomades qui habitent le long de la mer. Au-dessus d'eux, à l'intérieur des terres, se trouve la Libye des bêtes sauvages... Mais au couchant du Lac Tritonis (c'est-à-dire au Nord étant donné l'orientation incorrecte attribuée à la côte à partir des territoires carthaginois) les Libyens ne sont plus nomades et n'ont plus les mêmes coutumes... ce sont des Libyens cultivateurs... Ils ont des maisons et sont appelés Maxyes". Dans un raccourci assez simpliste mais exact, Hérodote oppose *"la Libye orientale (où) habitent les nomades (qui) est basse et sablonneuse jusqu'au fleuve Triton, et celle à l'occident de ce fleuve, habitée par les cultivateurs (qui) est très montagneuse, très boisée... "*

Cette dernière phrase a une portée considérable car elle n'est pas applicable au seul territoire carthaginois du Sahel qui est particulièrement plat, mais à la totalité de l'Afrique du Nord, le pays de l'Atlas.

Le Triton qui s'identifie au golfe de Gabès est donc une limite géographique importante, particulièrement nette et précise dans l'esprit d'Hérodote, qui marque le partage entre les Nomades et les cultivateurs habitant des maisons.

C'est encore par les grands chotts tunisiens que les géographes font aujourd'hui aboutir la limite méridionale de l'Afrique du Nord ; la coïncidence serait curieuse si elle n'était précisément dictée par la nature.

Mais que viennent faire les Perses, les Mèdes et les Arméniens dans le récit des origines numides et maures ? Certes il est traditionnel, dans les textes antiques, que l'origine des peuples soit située en Orient et que des Orientaux soient impliqués dans le peuplement de la Libye occidentale, cela répond à un cliché habituel. Mais pourquoi les Perses et les Mèdes qui, Grecs et Latins le savaient bien, ne pouvaient être considérés comme des peuples de navigateurs? Revoyons de plus près le texte de Salluste : *"Les Mèdes, les Perses et les Arméniens qui faisaient partie (de l'armée d'Hercule mort en Espagne) passèrent en Afrique sur des vaisseaux et occupèrent les pays voisins de notre mer. Les Perses s'établirent plus loin que les autres, du côté de l'Océan... peu à peu ils se fondirent par des mariages avec les Gétules".* La localisation méridionale des prétendus Perses nous apporte paradoxalement l'explication de leur présence inattendue dans la partie occidentale de la Maurétanie, celle que les Romains nommèrent Maurétanie Tingitarie, dans le Maroc actuel. De nombreux auteurs grecs ou romains, Strabon, Pline citant Polybe, Pomponius Mela, Ptolémée, le géographe anonyme de Ravenne, Priscien de Césarée recopiant Denys le Périégète et bien d'autres que J. Desanges a patiemment relus, font connaître dans le Sud du Maroc, vraisemblablement entre l'Atlas, le Draa et le Guir deux peuplades, les Pharusiens et les Perorsi. La ressemblance entre les noms et une localisation très voisine ont fait admettre à certains auteurs, S. Gsell en particulier, qu'il s'agissait d'un seul et même peuple.

Ce n'est pas sûr, mais il est en revanche, tout à fait admissible que l'analogie ou l'homonymie factice entre Pharusii, Perorsi et Persae soit à l'origine de la prétendue arrivée des Perses en Maurétanie. De fait, Pline l'Ancien rappelle incidemment que les Pharusii, qu'il nomme parfois Perusii, sont les descendants des Perses conduits par Hercule aux limites occidentales du monde habité (V, 46).

Un autre calembour, mode de pensée analogique dont les auteurs de l'Antiquité étaient très friands, explique de même la présence des Mèdes en Afrique. De nombreuses tribus paléoberbères portaient, dans l'Antiquité, le nom de Mazices. Il s'agit en fait du nom que les Berbères se donnent eux-mêmes Imazighen (au singulier Amazigh.). Ce nom a été transcrit par les étrangers sous des formes variées : Meshwesh par les Égyptiens, Mazyes et Maxyes par les Grecs, Mazices et Madices par les Latins. Au XIV^e siècle, le grand historien Ibn Khaldoun explique qu'une branche des Berbères, les Branès, descend de Mazigh. Que certains habitants de l'Afrique antique aient déjà placé quelque ancêtre Mazigh ou Madigh en tête de leur généalogie ne saurait étonner puisqu'ils se sont, de tous temps, donné ce nom. De cette appellation viendrait donc l'apparition des Mèdes, ancêtres des Maures, en compagnie des Perses devenus les Pharusiens.

Quant aux Arméniens, leur présence légendaire doit s'expliquer par une semblable analogie avec quelque tribu paléoberbère dont le nom n'a malheureusement pas été conservé, à moins que l'on rapproche arbitrairement ces prétendus Arméniens de l'obscur tribu des Ourmana qui, au temps d'Ibn Khaldoun, c'est-à-dire au milieu du XIV^e siècle, nomadisait dans la partie orientale du Maghreb.

Origines cananéennes

Bien plus illustre est le récit, nettement plus récent puisqu'il date du VI^e siècle de notre ère, que nous donne Procope sur l'origine des Maures, terme générique qui, à l'époque, désignait tous les Africains qui avaient gardé leurs traditions et leur genre de vie en dehors de la culture citadine développée par Rome. Selon Procope, la conquête de la Terre Promise par Josué avait provoqué le départ des peuples qui occupaient le littoral. Ceux-ci, après avoir tenté de s'établir en Égypte qu'ils trouvèrent trop peuplée, se dirigèrent vers la Libye qu'ils occupèrent jusqu'aux Colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar) en fondant un grand nombre de villes. Procope précise : *Leur descendance y est restée et parle encore aujourd'hui la langue des Phéniciens. Ils construisirent aussi un fort en Numidie, au lieu où s'élève la ville de Tigisis. Là, près de la grande source, on voit deux stèles de pierre blanche portant gravée en lettres phéniciennes et dans la langue des Phéniciens, une inscription dont le sens est : " nous sommes ceux qui avons fui loin de la face du brigand Jésus (= Josué) fils de Navé " (II, 10, 22).*

Procope avait accompagné en Afrique le général byzantin Bélisaire et son successeur Solomon qui combattirent dans la région de Tigisis, au Sud de Cirta (Constantine) ; il avait vraisemblablement vu ou pris connaissance de l'existence de stèles puniques ou plus sûrement libyques. Cette région (Sigus, Sila, Tigisis) est précisément riche en grandes stèles, parfois véritables menhirs sculptés portant des dédicaces libyques. Ces énormes pierres (dont deux sont aujourd'hui au Musée de Constantine), supports d'inscriptions mystérieuses ou mal comprises de pauvres clercs de Numidie centrale, sont peut-être à l'origine du récit "historique" de Procope.

Ce récit s'appuie aussi sur une autre donnée dont nous trouvons la trace, un siècle plus tôt, dans une lettre de Saint Augustin. *"Demandez – écrit-il –, à nos paysans qui ils sont : ils répondent en punique qu'ils sont des Chenani. Cette forme corrompue par leur accent ne correspond-elle pas à Chananaeci (Cananéens) ?"*

On a longtemps discuté sur le fait que les paysans africains voisins d'Hippone aient encore parlé le punique au V^e siècle de notre ère, plus d'un demi millénaire après la destruction de Carthage.

C. Courtois (1950) s'était demandé si par l'expression "punice" Saint Augustin ne voulait pas désigner un dialecte berbère. Ses arguments n'emportèrent pas la conviction, et comme Ch. Saumagne (1953) et A. Simon (1955), je crois que Saint Augustin faisait réellement allusion à un dialecte sémitique. Bien qu'aucun texte ne vienne appuyer cette hypothèse, il est fort admissible que les Phéniciens aient eux-mêmes introduit le nom de Cananéens en Afrique. Plusieurs savants pensent même, comme A. di Vitta (1971), que le récit de Procope doit s'expliquer par le souvenir confus de la plus ancienne expansion phénicienne en Occident qui précéda largement la fondation de Carthage.

Autres origines légendaires de l'Antiquité

Elle n'est pas la seule que nous ait transmise l'Antiquité. S. Gsell, grâce à son incomparable érudition, a eu le mérite de les classer. Retenons les principales : selon Strabon, les Maures étaient des Indiens venus en Libye sous la conduite de l'inévitable Héraklès ; nous verrons que certains auteurs modernes ont voulu appuyer cette origine légendaire d'arguments scientifiques. Une origine orientale plus proche est proposée, pour les Gétules, par l'historien juif Flavius Joseph. Commentant le chap. X de la Genèse, il affirme tranquillement que l'un des fils de Koush, *Euilas* est le père des *Euilaioi* "qui sont aujourd'hui appelés *Gaitouloi* : Gétules". D'autres étymologies aussi fantaisistes parsèment le récit de Flavius Joseph : ainsi Ophren, petit fils d'Abraham, serait allé conquérir la Libye ; ses descendants auraient donné le nom d'Afrique au pays.

Mais d'autres origines leur sont prêtées, surtout chez les auteurs grecs ; ainsi Hérodote dit que les Maxyes, qu'on peut identifier à des Berbères sédentaires, cultivateurs, se prétendaient descendre des Troyens. En écho à cette tradition si répandue dans le monde classique, répondent plusieurs assertions : Hécatee mentionne une ville de Cubos fondée par les Ioniens auprès d'Hippou Akra, l'actuelle Bône-Annaba. Dans la même région était située la ville de Meschela qui était, selon Diodore de Sicile, une création grecque.

Ainsi Plutarque, qui s'inspire vraisemblablement de Juba II, le savant roi de Maurétanie contemporain de l'empereur Auguste, dit que Héraklès, toujours lui ! avait laissé, dans le Nord de la Maurétanie Tingitane, des Olbiens et des Mycéniens. Or Ptolémée cite parmi les peuples de cette contrée les Muceni dont le nom semble bien être à l'origine de cette autre légende.

Légendes médiévales sur les origines des Berbères

Les historiens du Moyen Age, par de nombreux traits, conservent cette mode de pensée antique et, en Orientaux étroitement asservis au système patriarcal, sont particulièrement friands de généalogies interminables aussi ont-ils donné ou répété de nombreuses légendes sur les origines des Berbères. Ibn Khaldoun, le plus grand d'entre eux, a consacré un chapitre entier de sa volumineuse *Histoire des Berbères* aux multiples généalogies que des écrivains de langue arabe, qui étaient souvent d'origine berbère, ont présentées avant lui. Tous donnent une origine orientale aux différentes fractions. La plus courante se rattache à celle déjà relatée par Procope. El Bekri les fait chasser de Syrie-Palestine par les Juifs, après la mort de Goliath. Il s'accorde avec El Masoudi pour les faire séjourner très peu de temps en Égypte. Selon d'autres, les Berbères seraient les descendants de Goliath (Djolouta). Or il n'est pas sans intérêt de noter que Goliath et Aguelid, qui veut dire roi dans les dialectes berbères du Nord, sont deux noms de la même famille. Ifricos, fils de Goliath, les aurait conduits en Afrique qui lui doit son nom (Ifrîqiya).

Ibn Khaldoun lui-même prend fermement position en faveur de ce qu'il appelle *"le fait réel, fait qui nous dispense de toute hypothèse... : les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé, ainsi que nous l'avons déjà énoncé en traitant des grandes divisions de l'espèce humaine. Leur aïeul se nommait Mazigh ; leurs frères étaient les Gergéséens (Agrikech) ; les Philistins, enfants de Casluhim, fils de Misraïm, fils de Cham, étaient leurs parents. Le roi, chez eux, portait le titre de Goliath (Djalout). Il y eut en Syrie, entre les Philistins et les Israélites, des guerres rapportées par l'histoire, et pendant lesquelles les descendants de Canaan et les Gergéséens soutinrent les Philistins contre les enfants d'Israël. Cette dernière circonstance aura probablement induit en erreur la personne qui représenta Goliath comme Berbère, tandis qu'il faisait partie des Philistins, parents des Berbères. On ne doit admettre aucune autre opinion que la nôtre ; elle est la seule qui soit vraie et de laquelle on ne peut s'écarter"* (traduction de Slane).

Malgré cette objurgation d'Ibn Khaldoun, nous devons également tenir compte, car elle n'est pas sans conséquence, d'une autre opinion qu'il nous rapporte avec précision : *"Tous les généalogistes arabes s'accordent à regarder les diverses tribus berbères dont j'ai indiqué les noms, comme appartenant réellement à cette race ; il n'y a que les Sanhadja et les Ketama dont l'origine soit pour eux un sujet de controverse. D'après l'opinion généralement reçue, ces deux tribus faisaient partie des Yéménites qu'Ifricos établit en Ifrikia lorsqu'il eut envahi ce pays.*

D'un autre côté, les généalogistes berbères prétendent que plusieurs de leurs tribus, telles que les Louata, sont Arabes et descendent de Himyer ..."

- **Du Caucase à l'Atlantide**

Les auteurs modernes, européens, ont longtemps été très partagés sur les origines des Berbères. Ils se sont montrés, tout en affectant d'appuyer leurs hypothèses d'arguments scientifiques, autant, sinon plus, imaginatifs que leurs prédécesseurs antiques ou médiévaux.

Au cours du XIX^e siècle et encore au début du nôtre, les explications et propositions diverses peuvent s'ordonner suivant deux types de recherches, les unes sont d'ordre philologique et présentées surtout par les érudits allemands, les secondes sont archéologiques ou anthropologiques et sont l'œuvre de Français.

Cananéens ou Indiens?

Philologues et orientalistes, s'appuyant les uns sur les récits grecs et latins, les autres sur des textes arabes, ont cherché à étayer l'origine orientale par des arguments nouveaux. Movers accorde toute créance aux récits de Salluste et de Procope. Il estime que les Cananéens fugitifs seraient passés en Afrique sur les vaisseaux des Phéniciens et, se mêlant aux Libyens primitifs qu'ils auraient initiés à l'agriculture, seraient devenus les Libyphéniciens que mentionnent plusieurs textes antiques. Nous avons vu, qu'à l'époque actuelle, certains auteurs, comme A. di Vitta, pensent effectivement que la tradition cananéenne conserve le souvenir estompé d'une expansion antérieure à la fondation de Carthage.

Le développement de l'égyptologie favorisa également la tradition orientale car plusieurs savants ont cru que les Hyksos, originaires d'Asie mineure et de Syrie, chassés d'Égypte, se réfugièrent en partie en Afrique et se seraient mêlés aux Libyens.

Kaltbrunner et Ritter apportent, eux, les "preuves" à l'appui de l'origine indienne des Maures proposée par Strabon ; ainsi selon eux le nom de Berbère est analogue à celui des Warlevera,

très anciens occupants du Dekkan. Le port de Berbera, en Somalie, les Barabra (singulier Berberi) qui habitent entre la première et la quatrième cataracte sur le Nil, et le toponyme Berber au Soudan leur semblent autant de jalons linguistiques entre le sous-continent Indien et le Maghreb.

Une origine grecque ou égéenne a été, en revanche, vigoureusement défendue par le Dr Bertholon dans les premières années du XX^e siècle. Il recensa avec une totale imprudence les noms et les mots berbères qui, selon lui, auraient une racine grecque ou préhellénique. En collaboration avec E. Chantre, il rédigea un volumineux ouvrage sur les *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale* (1913) où il appuie d'arguments anthropologiques, voire ethnologiques, son opinion sur les origines de ces populations. Bravement les auteurs osent écrire : *La céramique berbère se divise en trois grandes classes :*

1. céramique grossière à la main rappelant celle des dolmens, particulière surtout aux tribus de la grande race dolichocéphale ; son aire d'extension est celle de cet élément ethnique ;
2. céramique à la main rappelant les modèles primitifs de la mer Égée... Cette céramique correspond avec la répartition des populations comprenant une proportion appréciable de dolichocéphales de petite taille;
3. Céramique au tour, ornée par incisions, origine Gerba, pays de brachycéphales, a essaimé à Nabeul puis à Tunis, d'inspiration cyprïote, moins archaïque que la précédente (p. 560).

Voilà à quelles étranges conclusions aboutissent des recherches reposant sur des présupposés et la certitude d'une permanence absolue des types humains et des techniques à travers les millénaires !

Berbères, Gaulois et dolmens

La recherche des origines aurait dû, semble-t-il, tirer un bénéfice plus sûr du développement de l'Archéologie en Afrique du Nord, et particulièrement de la fouille des monuments funéraires mégalithiques si nombreux en Algérie orientale et en Tunisie centrale. Hélas ! dans ce domaine, plus encore qu'ailleurs, les préjugés ethniques, voire nationaux, devaient engendrer les pires erreurs. Les dolmens nord-africains attirèrent très tôt l'attention des voyageurs européens. Shaw, dès le milieu du XVIII^e siècle, signalait ceux de Beni Messous près d'Alger. En 1833 le capitaine Rozet les décrit sous le nom de "monuments druidiques voisins de Sidi Ferruch". Le chirurgien Guyon fut le premier en 1846 à y entreprendre des fouilles. Dans le compte rendu très sérieux qu'il présenta à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres il écrit : *"ils ont tout à fait l'aspect des monuments druidiques que j'ai vus à Saumur et sur d'autres points de la France. Aussi quelques archéologues les attribuent aux Gaulois qui servaient dans les armées romaines, mais on serait tout aussi autorisé à les rapporter aux Vandales..."*.

Le désir de retrouver, de part et d'autre de la Méditerranée, les mêmes faits archéologiques, expliquait et justifiait en quelque sorte la présence "celtique" puis française en Algérie. Cela paraît encore chez l'un des meilleurs archéologues et arabisants du Second Empire, L. Ch. Feraud qui commence ses recherches en 1860. Trois ans plus tard il entreprend, avec le paléontologue anglais Christy (celui-là même qui, avec E. Lartet, commençait l'exploration préhistorique de la vallée de la Vézère), les fouilles de la vaste nécropole mégalithique de Ras el

Aïn Bou Merzoug, dans le voisinage de Constantine et acquiert la conviction que les dolmens sont les tombeaux des "Gallo-romains" établis en Afrique.

À cette époque héroïque de l'archéologie préhistorique tous les arguments, même les plus spécieux, étaient présentés pour affirmer l'origine celtique, donc française, des dolmens algériens. En 1862 paraissait, dans la série des célèbres Guides Joanne, *l'itinéraire historique et descriptif de l'Algérie* de L. Piesse. À la page 71 de cet opuscule on trouve une description sommaire des dolmens de Beni Messous attribués à une "légion armoricaine". "Cette hypothèse, ajoute L. Piesse, peut s'appuyer sur une inscription tumulaire trouvée à Aumale. On y lit qu'un nommé Gargilius, tribun, commandant des vexillaires et d'un corps indigène était aussi chef d'une cohorte bretonne, décurion d'Auzia et de Rusguniae en l'année 263 de l'ère chrétienne ... ". Or Gargilius Martialis avait, en réalité, commandé la première cohorte des Astyres dans la province de Bretagne (c'est-à-dire la Grande Bretagne) avant de venir en Afrique où il périt sous les coups des Bavares révoltés. On voit que les rapprochements proposés par L. Piesse n'étaient qu'une amusante suite de contresens.

Origines nordiques

Progressivement se développa l'idée que les dolmens étaient antérieurs aux Celtes ou Gaulois, mais cette opinion chronologiquement plus exacte ne s'accompagna pas d'un examen plus attentif des faits. Ainsi, A. Bertrand (1863) comme grand nombre de ses contemporains, croit à l'existence d'un "peuple des dolmens" progressivement chassé d'Asie, de l'Europe septentrionale, des îles Britanniques puis de Gaule et d'Espagne pour venir s'établir en Afrique du Nord. Dans le même courant d'opinion, H. Martin, s'appuyant sur les découvertes de l'égyptologie naissante qui faisait connaître, parmi les peuplades libyennes qui attaquèrent l'Égypte au temps de Mineptah et de Ramsès III, des Tamahous blonds, explique que des "Gaulois" ayant franchi les Pyrénées et traversé l'Espagne auraient conquis l'Afrique du Nord et implanté la civilisation mégalithique avant de s'attaquer à l'Égypte.

La présence indiscutable des populations ou plutôt d'individus blonds aux yeux clairs dans plusieurs régions montagneuses proches du littoral et actuellement berbérophones accrédita longtemps la légende d'une origine nordique de ces peuples : européens constructeurs de mégalithes pour les uns, Gaulois mercenaires de Carthage pour les autres (on sait, ne serait-ce que par la lecture de *Salambô*, à défaut de la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile, le rôle tenu par les Gaulois dans la guerre des Mercenaires contre Carthage, entre les deux premières guerres puniques), Gallo-romains enrôlés dans les légions de l'Empire pour d'autres, ou bien encore descendants des pirates francs qui au III^e siècle fréquentaient les parages du détroit de Gibraltar, Vandales enfin qui, après un siècle de domination ne pouvaient avoir disparu sans laisser de traces dans la population. N'allait-on pas jusqu'à retrouver dans le nom d'une obscure fraction, les Germana (ou Djermana), le souvenir de ces Germains réfugiés en Petite Kabylie après leur défaite ?

D'autres arguments anthropologiques vinrent s'agglutiner aux divagations historico-archéologiques ; ainsi J. Bourguignat reconnaît, à la suite de l'anthropologue Pruner-Bey que les dolmens de Roknia étaient l'œuvre de tribus berbères mêlées d'Égyptiens et de Nègres "dominés par une race d'Arias descendant d'Italie en Sicile et de Sicile en Afrique" (1868).

Berbères, Ibères et Sumériens

Dans les recherches des origines européennes des Berbères la Péninsule ibérique a la préférence. Certaines identités toponymiques troublantes entre les deux rives du Déroit, noms de fleuves et de villes – récemment J. Desanges vient d'en donner un précieux inventaire – appuient cette argumentation. Des rapprochements, infiniment plus fragiles avec la langue basque permettent de rappeler que Berbères et Ibères sont aussi proches par l'onomastique que par la géographie. Comme l'Antiquité connaissait des Ibères au Caucase, qui pourraient eux-mêmes être les ancêtres des Ibères d'Occident, voici une autre origine possible des Berbères : une philologie de l'à peu près, expliquait aussi sérieusement, à l'aide de rapprochements des plus fantaisistes, que les Berbères descendaient des... Sumériens !

Tour à tour ont été évoqués l'Orient pris globalement (Mèdes et Perses), la Syrie et le pays de Canaan, l'Inde et l'Arabie du Sud, la Thrace, la Mer Égée et l'Asie mineure, mais aussi l'Europe du Nord, la Péninsule ibérique, les îles et la Péninsule italiennes... Il est sûrement plus difficile de rechercher les pays d'où ne viennent pas les Berbères

Il est vrai que pour d'autres littérateurs pseudo-scientifiques, la question trouve facilement sa solution : les Berbères sont tout simplement les derniers Atlantes. Les "preuves" ne manquent pas : l'Atlantide était située dans la partie de l'Océan proche de la Libye, les Canaries en sont les débris. Les premiers habitants de ces îles, les Guanches, ne parlaient-ils pas le berbère ?

b) Les données de l'anthropologie

La formation de la population berbère, ou plus exactement des différents groupes berbères, demeure une question très controversée parce qu'elle fut mal posée. Les théories diffusionnistes ont tellement pesé depuis l'origine des recherches que toute tentative d'explication reposait traditionnellement sur des invasions, des migrations, des conquêtes, des dominations. Et si les Berbères ne venaient de nulle part ?

Plutôt que de rechercher avec plus ou moins de bonheur de vagues ressemblances de tous ordres et d'amalgamer des données de significations différentes, voire contradictoires, ne vaut-il pas mieux commencer par examiner les Berbères eux-mêmes et les restes humains ultérieurs à l'époque historique, époque où, nous le savons, la population actuelle s'était déjà mise en place ?

En un mot nous devons logiquement accorder la primauté à l'Anthropologie. Mais celle-ci ne permet pas aujourd'hui de définir la moindre originalité "berbère" dans l'ensemble de la population sud méditerranéenne. Ce qui permet aujourd'hui encore de mentionner des groupes berbères dans le quart nord-ouest de l'Afrique est d'autre qualité, culturelle plus que physique. Parmi ces données culturelles la principale demeure la langue.

Nous examinerons donc successivement les données de l'Anthropologie et celles de la linguistique.

c) L'Homo sapiens du Maghreb

- **L'Homme atérien**

Sans rechercher les origines mêmes de l'homme en Afrique du Nord, nous devons cependant remonter allègrement les millénaires pour comprendre comment s'est constitué le peuplement de cette vaste région actuellement pincée entre le Désert et la Méditerranée. Plaçons-nous au

début de l'époque qu'en Europe les préhistoriens nomment Paléolithique supérieur : à ce moment vit déjà au Maghreb un homme de notre espèce, *Homo sapiens sapiens*, plus primitif que son contemporain européen, l'Homme de Cro-Magnon et qui est l'auteur de l'Atérien, culture dérivée du Moustérien. Cet homme atérien découvert à Dar es Soltan (Maroc) présente suffisamment d'analogies avec l'homme moustérien du Djebel Irhoud pour qu'on puisse admettre qu'il en soit issu. Plus intéressante encore est la reconnaissance d'une filiation entre cet homme atérien et son successeur, connu depuis fort longtemps au Maghreb sous le nom d'Homme de Mechta el-Arbi.

- **Origines de l'homme de Mechta el-Arbi**

L'Homme de Mechta el-Arbi est un cromagnoïde ; il en présente les caractères physiques dominants : la grande taille (1,74 m en moyenne pour les hommes), la forte capacité crânienne (1650 cc), la disharmonie entre la face large et basse, aux orbites de forme rectangulaire plus larges que hautes, et le crâne qui est dolichocéphale ou mésocéphale.

À ses débuts, l'Homme de Mechta el-Arbi est associé à une industrie, nommée Ibéromaurusien, qui occupait toutes les régions littorales et telliennes. L'Ibéromaurusien, contemporain du Magdalénien et de l'Azilien européens, a déjà les caractères d'une industrie épipaléolithique en raison de la petite taille de ses pièces lithiques. Ce sont très souvent de petites lamelles dont l'un des tranchants a été abattu pour former un dos. Ces objets étaient des éléments d'outils, des sortes de pièces détachées dont l'agencement dans des manches en bois ou en os procurait des instruments ou des armes efficaces.

Traditionnellement, on pensait que l'Homme de Mechta el-Arbi, cousin de l'Homme de Cro-Magnon, avait une origine extérieure. Les uns imaginaient les Hommes de Mechta el-Arbi, venus d'Europe, traversant l'Espagne et le détroit de Gibraltar pour se répandre à la fois au Maghreb et aux îles Canaries dont les premiers habitants, les Guanches, avaient conservé l'essentiel de leurs caractères physiques avant de se mêler aux conquérants espagnols.

D'autres pensaient que l'Homme de Mechta el-Arbi descendait d'*Homo Sapiens* apparu en Orient (Homme de Palestine) et que de ce foyer originel s'étaient développées deux migrations. Une branche européenne aurait donné l'Homme de Cro-Magnon, une branche africaine aurait mis en place l'Homme de Mechta el-Arbi.

Origine orientale, origine européenne, deux éléments d'une alternative que nous avons déjà reconnue dans les récits légendaires de l'Antiquité ou dans les explications fantaisistes de l'époque moderne et qui se retrouve dans les hypothèses scientifiques actuelles. Malheureusement l'une et l'autre présentaient de grandes anomalies qui les rendaient difficilement acceptables. Ainsi la migration des Hommes de Cro-Magnon à travers l'Espagne ne peut être jalonnée ; bien mieux, les crânes du Paléolithique supérieur européen ont des caractères moins accusés que leurs prétendus successeurs maghrébins. Les mêmes arguments peuvent être opposés à l'hypothèse d'une origine proche orientale des Hommes de Mechta el-Arbi : aucun document anthropologique entre la Palestine et la Tunisie ne peut l'appuyer. De plus, nous connaissons les habitants du Proche-Orient à la fin du Paléolithique supérieur, ce sont les Natoufiens, de type proto-méditerranéen, qui diffèrent considérablement des Hommes de Mechta el-Arbi. Comment expliquer, si les Hommes de Mechta el-Arbi ont une ascendance proche orientale, que leurs ancêtres aient quitté en totalité ces régions sans y laisser la moindre trace sur le plan anthropologique ?

Reste donc l'origine locale, sur place, la plus simple (c'est la raison pour laquelle sans doute on n'y croyait guère !) et, aujourd'hui la plus évidente depuis la découverte de l'Homme atérien. Les anthropologues spécialistes de l'Afrique du Nord comme D. Ferembach et M.C. Chamla, admettent aujourd'hui une filiation directe, continue, depuis les néandertaliens nord-africains (Hommes du Djebel Irhoud) jusqu'aux Cromagnoïdes que sont les Hommes de Mechta el-Arbi. L'Homme atérien de Dar es Soltane serait l'intermédiaire mais qui aurait déjà acquis les caractères d'*Homo sapiens sapiens*.

Le type de Mechta el-Arbi va s'effacer progressivement devant d'autres hommes, mais sa disparition ne fut jamais complète. Ainsi trouve-t-on encore 8% d'hommes mechtoïdes parmi les crânes conservés des sépultures protohistoriques et puniques (Chamla, 1976). De l'époque romaine, dont les restes humains ont longtemps été dédaignés par les archéologues "classiques", on connaît encore quelques crânes de l'Algérie orientale qui présentent des caractères mechtoïdes. Du type de Mechta el-Arbi il subsiste encore quelques très rares éléments dans la population actuelle qui, dans sa quasi totalité, appartient aux différentes variétés du type méditerranéen : quelques sujets méso ou dolichocéphales à face basse, de taille élevée, et au rapport cranio-facial dysharmonique, rappellent les principaux caractères des Hommes de Mechta el-Arbi. Ils représentent tout au plus 3 % de la population au Maghreb ; ils sont nettement plus nombreux dans les îles Canaries.

d) Les Protoméditerranéens Capsiens mangeurs d'escargots

On ne peut cependant placer l'Homme de Mechta el-Arbi parmi les ancêtres directs des Berbères.

- **Apparition des Méditerranéens**

À partir du VIII^e millénaire, on voit apparaître dans la partie orientale du Maghreb (nous sommes complètement ignorants de ce qui se passait au même moment, sur le plan anthropologique, dans les confins de l'Égypte et de la Libye), un nouveau type d'*Homo sapiens* qui a déjà les caractères de certaines populations méditerranéennes actuelles. Il est aussi de taille élevée (1,75 m pour les hommes de Medjez II, 1,62 m pour les femmes), mais il se distingue de l'Homme de Mechta el-Arbi par une moindre robustesse, un rapport cranio-facial plus harmonique puisque à un dolichocrâne correspond une face haute et plus étroite, les orbites sont plus carrées et le nez plus étroit. Les reliefs osseux de ce nouveau type humain sont atténués, l'angle de la mâchoire, en particulier, n'est pas déjeté vers l'extérieur, il n'y a donc pas extroversion des gonions comme disent les anthropologues. Or ce caractère est très fréquent, sinon constant chez les Hommes de Mechta.



(a) "Crâne de Taza" : Type Ibéromaurusien, composé en grande partie de sapiens à l'aspect "cromagnoïde".
 (b) "Hommes de Medjez" : Type capsien, considéré comme Proto-Méditerranéen.

Images extraites de l'article [Prothèse dentaire préhistorique ostéo-implantée](#)

Ce type humain a reçu le qualificatif de Protoméditerranéen. Des groupes anthropologiquement très proches se retrouvent, à la même époque ou un peu avant en Orient (Natoufiens) et dans divers pays de la Méditerranée où ils semblent issus du type de Combe Capelle (appelé en Europe centrale Homme de Brno) qui est distinct de l'Homme de Cro-Magnon. Aussi D. Ferembach suppose l'existence en Orient, au Paléolithique supérieur, d'un homme proche de Combe Capelle.

Manifestement l'Homme de Mechta el-Arbi n'a pu donner naissance aux hommes protoméditerranéen. Ceux-ci, qui vont progressivement le remplacer, apparaissent d'abord à l'Est, tandis que les Hommes de Mechta el-Arbi sont encore, au Néolithique, les plus nombreux dans l'Ouest du pays. Cette progression d'Est en Ouest indique bien qu'il faut chercher au-delà des limites du Maghreb, l'apparition de ce type humain protoméditerranéen. Un consensus général de tous les spécialistes. anthropologues et préhistoriens, se dégage aujourd'hui pour admettre qu'il est venu du Proche-Orient.

On peut, à la suite de M.C. Chamla, reconnaître parmi les Protoméditerranéens deux variétés La plus fréquente, sous type de Médjez II, au crâne élevé, est orthognate, le second, moins répandu, celui de l'Aïn Dokkara, à voûte crânienne plus basse, est parfois prognate, sans toutefois présenter les caractères négroïdes sur lesquels on avait à tort attiré l'attention.

- **La civilisation capsienne**

Ces hommes sont porteurs d'une industrie préhistorique qui a reçu le nom de Capsien, du nom antique de Gafsa (Capsa) auprès de laquelle furent reconnus pour la première fois les constituants de cette culture. Le Capsien couvre une période moins longue que l'Ibéromaurusien ; elle s'étend du VIII^e au V^e millénaire.

Grâce au grand nombre de gisements plaisamment nommés escargotières et à la qualité des fouilles qui y furent conduites, on a une connaissance satisfaisante des Capsiens et de leurs activités. On peut, dans leur cas, parler d'une civilisation dont les nombreux faciès régionaux reconnus à travers la Tunisie et l'Algérie révèlent certains traits constants. Sans nous appesantir sur l'industrie de pierre caractérisée par des outils sur lames et lamelles à bord abattu, des burins, des armatures de formes géométriques (croissants, triangles, trapèzes), nous rappellerons qu'elle est fort belle, remarquable par les qualités du débitage, effectué parfois au cours du Capsien supérieur par pression, ce qui donne des lamelles normalisées. Elle est remarquable également par la précision de la retouche sur des pièces d'une finesse extraordinaire, comme par exemple les micro-perçoirs courbes dits de l'Aïn Khanga. Mais le Capsien possède d'autres caractères qui ont pour l'archéologue et l'ethnologue une importance plus grande, je veux parler de ses œuvres d'art. Elles sont les plus anciennes en Afrique et on peut affirmer qu'elles sont à l'origine des merveilles artistiques du Néolithique. Elles sont même, et ceci est important, à l'origine de l'art berbère. Il y a un tel air de parenté entre certains de ces décors capsiens ou néolithiques et ceux dont les Berbères usent encore dans leurs tatouages, tissages et peintures sur poterie ou sur les murs, qu'il est difficile de rejeter toute continuité dans ce goût inné pour le décor géométrique, d'autant plus que les jalons ne manquent nullement des temps protohistoriques jusqu'à l'époque moderne.



(Image: [Logan Museum](#))

- **Les premiers Berbères**

Sur le plan anthropologique les hommes capsiens présentent si peu de différence avec les habitants actuels de l'Afrique du Nord, Berbères et prétendus Arabes qui sont presque toujours des Berbères arabisés, que les archéologues négligèrent de conserver les squelettes découverts dans les escargotières car ils croyaient qu'il s'agissait d'intrus inhumés à une époque récente dans les buttes que constituent les gisements. Un de ces crânes séjourna même un certain temps dans le greffe du tribunal d'une petite ville d'Algérie orientale, Ain M'Lila, car on avait cru à l'inhumation clandestine de la victime d'un meurtre

Quoi qu'il en soit nous tenons, avec les Protoméditerranéens capsiens, les premiers Maghrébins que l'on peut, sans imprudence, placer en tête de la lignée berbère. Cela se situe il y a quelque 9 000 ans ! Certes tout concorde à faire admettre, comme nous l'avons dit ci-dessus, que ces

Capsiens ont une origine orientale. Rien ne permet de croire à une brusque mutation des Mechtoïdes en Méditerranéens alors que les Natoufiens du Proche Orient dont les caractères anthropologiques affirmés antérieurement aux Capsiens sont du même groupe humain qu'eux et dans leur civilisation on peut retrouver certains traits culturels qui s'apparentent au Capsien.

Mais cette arrivée est si ancienne qu'il n'est pas exagéré de qualifier leurs descendants de vrais autochtones. Cette assertion est d'autant plus recevable qu'il ne subsiste que quelques traces des premiers occupants Mechtoïdes. Il est même troublant de constater que si Protoméditerranéens et Mechta el-Arbi ont pendant longtemps cohabité dans les mêmes régions, puisque ces derniers ont survécu jusqu'au Néolithique, même dans la partie orientale que fut "capsianisée" plus tôt, ils ne se sont pas métissés entre eux. L'atténuation des caractères mechtoïdes que l'anthropologue constate chez certaines populations antérieures à l'arrivée des Protoméditerranéens, ne peut s'expliquer que par une évolution interne répondant au phénomène général de gracilisation. De même, les Protoméditerranéens les plus robustes ou les plus archaïques ne présentent aucun caractère mechtoïde et les plus évolués s'écartent encore davantage de ce type.

- **La mise en place des Paléo-Berbères**

Si nous passons aux temps néolithiques il n'est pas possible de saisir un changement notable dans l'évolution anthropologique du Maghreb. On note la persistance du type de Mechta el-Arbi dans l'Ouest et même sa progression vers le Sud le long des côtes atlantiques tandis que le reste du Sahara, du moins au Sud du Tropique du Cancer, est alors uniquement occupé par des négroïdes. Les Protoméditerranéens s'étendent progressivement. Arrivés à l'aube des temps historiques nous constatons que les hommes enterrés dans les tumulus et autres monuments mégalithiques sont du type méditerranéen quelle que soit leur localisation, sauf dans les régions méridionales où des éléments négroïdes sont discernables. Le Maghreb s'est donc, sur le plan anthropologique "méditerranéisé" sinon déjà berbérisé.

- **Méditerranéens robustes et Méditerranéens graciles**

Mais une autre constatation s'impose immédiatement : certains de ces Méditerranéens sont de stature plus petite, leurs reliefs musculaires plus effacés, les os moins épais, en un mot, leur squelette est plus gracile. A vrai dire, les différences avec les Protoméditerranéens ne sont pas tranchées : il existe des formes de passage et de nombreuses transitions entre les Méditerranéens robustes et les Méditerranéens graciles. De plus, il n'y a pas eu élimination des uns par les autres puisque ces deux sous-types de la race méditerranéenne subsistent encore aujourd'hui. Les premiers forment le sous-type atlanto-méditerranéen bien représenté en Europe depuis l'Italie du Nord jusqu'en Galice le second est appelé ibéro-insulaire qui domine en Espagne du Sud, dans les îles et l'Italie péninsulaire.

En Afrique du Nord, ce sous-type est très largement répandu dans la zone tellienne, en particulier dans les massifs littoraux, du Nord de la Tunisie, en Kabylie, au Rif dans le Nord du Maroc, tandis que le type robuste s'est mieux conservé chez les Berbères nomades du Sahara (Touareg) dans les groupes nomades arabisés de l'Ouest (Regueibat), chez les Marocains du Centre et surtout du Sud (Ait Atta, Chleuh). Mais les deux variétés coexistent jusqu'à nos jours dans les mêmes régions. Ainsi en Kabylie d'après une étude récente de M.C. Chainla, le type méditerranéen se rencontre dans 70 % de la population mais se subdivise en trois sous-types : l'ibéro-insulaire dominant caractérisé par une stature petite à moyenne, à face très étroite et

longue, l'atlanto-méditerranéen également bien représenté, plus robuste et de stature plus élevée, mésocéphale, un sous-type "saharien", moins fréquent (15 %) de stature élevée, dolichocéphale à face longue.

Un second élément qualifié d'alpin en raison de sa brachycéphalie, sa face courte et sa stature peu élevée, représente environ 10 % de la population, mais M.C. Chainla répugne à les confondre avec des Alpains véritables et songe plutôt à une variante "brachycéphalisée" du type méditerranéen.

Un troisième élément à affinités arménoïdes, de fréquence égale au précédent, se caractérise par une face allongée associée à un crâne brachycéphale.

En quantités infimes s'ajoutent à ce stock quelques individus conservant des caractères mechtoïdes, quelques métis issus d'un élément négroïde plus ou moins ancien et des sujets à pigmentation claire de la peau, des yeux et des cheveux.

- **Complexité et variabilité**

Cet exemple montre la diversité du peuplement du Maghreb. Mais nous ne sommes plus au temps où la typologie raciale était le but ultime de la recherche anthropologique. Il était alors tentant d'assimiler les "types" ou "races" à des groupes humains venant s'agglutiner, au cours des siècles, à un ou plusieurs types plus anciens. Les recherches modernes, dans le monde entier, ont montré combien l'homme était, dans son corps infiniment plus malléable et sensible aux variations et particulièrement à l'amélioration des conditions de vie. La croissance de la taille, au cours des trois dernières générations, est un phénomène général largement ressenti et connu de l'opinion publique mais, aussi, facilement mesurable grâce aux archives des bureaux de recrutement. En moins d'un siècle la stature moyenne des Français a gagné 7 cm, ce qui est considérable et ne s'explique ni par une invasion ni par l'émigration systématique des hommes de petite taille. Cette croissance est due à l'amélioration des conditions de vie, à une alimentation plus riche et surtout à la disparition des travaux pénibles chez les enfants et adolescents. De fait, cette croissance de la stature est inégale entre les nations et, à l'intérieur de celle-ci, entre les régions en relation directe avec les développements économiques. Ainsi, entre 1927 et 1958, en quelques années, la stature moyenne à Tizi-Ouzou (Kabylie, Algérie) est passée de 164,6 cm à 167,4 cm alors que dans la région voisine plus deshéritée de Lakhdaria (ex. Palestro), de 1880 à 1958, l'augmentation ne fut que de 1,2 cm et ne semble pas significative.

D'autres travaux ont montré que la forme du crâne variait par "dérive génétique" comme disent les biologistes sans qu'il soit possible de faire appel au moindre apport étranger pour expliquer ce phénomène. Des variations séculaires ont pu être mises en lumière en France, ainsi les Auvergnats, de tendance dolichocéphale au Moyen Age, sont devenus brachycéphales ; leur crâne s'est raccourci et élargi sans que la moindre invasion de la "race" alpine d'Europe centrale ait pu modifier la composante humaine du Massif central.

Cette malléabilité, cette sensibilité aux facteurs extérieurs tels que les conditions de vie et une orientation imprévisible due au hasard de la génétique paraissent à bien des anthropologues modernes, suffisantes pour faire l'économie de nombreuses et mythiques migrations et invasions dans la constitution des populations historiques. De nos jours l'évolution sur place paraît plus probable. Ainsi M.C. Chamla explique l'apparition de la variété ibéro-insulaire à l'intérieur du groupe méditerranéen africain par le simple jeu de la gracilliation. Aucune

différence de forme n'apparaît entre les crânes des époques capsienne, protohistorique et moderne ; seules varient les dimensions et dans un sens général qui est celui de la gracilisation.

- **Une Constante pression venue de l'Orient ?**

Les Protoméditerranéens capsien constituent certes le fond du peuplement actuel du Maghreb, mais le mouvement qui les amena, dans les temps préhistoriques, du Proche-Orient en Afrique du Nord (**NDLR : ce qui est contesté par A. Hublin**), ne cessa à aucun moment. Ils ne sont que les prédécesseurs d'une longue suite de groupes, certains peu nombreux, d'autres plus importants. Ce mouvement, quasiment incessant au cours des millénaires, a été, pour les besoins de la recherche archéologique ou historique, sectionné en "invasions" ou "conquêtes" qui ne sont que des moments d'une durée ininterrompue.

Après les temps capsien, en effet, au Néolithique, sont introduits animaux domestiques, moutons et chèvres dont les souches sont exotiques et les premières plantes cultivées qui sont elles aussi d'origine extérieure : ces animaux et ces plantes ne sont pas arrivés seuls, même si les hommes qui les introduisirent pouvaient être fort peu nombreux. A cette époque la plus grande partie du Sahara était occupée par des pasteurs négroïdes. Il est possible que chassés par l'assèchement intervenu après le III^e millénaire, certains groupes se soient déplacés vers le Nord et aient atteint le Maghreb. Certains sujets négroïdes ont été reconnus dans les gisements néolithiques du Sud Tunisien, et au IV^e siècle avant J.C., Diodore de Sicile connaît encore des populations semblables aux Éthiopiens (c'est-à-dire des gens de peau noire) dans le Tell tunisien, dans l'actuelle Kroumirie. Mais cet apport proprement africain semble insignifiant par rapport au mouvement insidieux mais continu qui se poursuit à l'Age des Métaux lorsque apparaissent les éleveurs de chevaux, d'abord "Équidiens", conducteurs de chars, puis cavaliers qui conquièrent le Sahara en asservissant les Éthiopiens. Ces cavaliers, les historiens grecs et latins les nommeront Garamantes à l'Est, Gétules au Centre et à l'Ouest. Leurs descendants, les Berbères sahariens, dominèrent longtemps les Haratins qui semblent bien être les héritiers des anciens Éthiopiens.

Au cours même de la domination romaine, puis vandale et byzantine, nous devinons de longs glissements de tribus plus ou moins turbulentes à l'extérieur du *Limes* romain puis dans les terres mêmes de ce qui avait été l'Empire. Ainsi la confédération que les Romains nomment Levathae (prononcer Leouathae), et qui était au IV^e siècle en Tripolitaine, se retrouve au Moyen Age, sous le nom de Leuata, entre l'Aurès et l'Ouarsenis. Ces Louata appartiennent avec de nombreuses autres tribus au groupe Zénète, le plus récent des groupes berbérophones dont la langue se distingue assez nettement de celle des groupes plus anciens que l'on pourrait nommer Paléo-berbères. Les troubles provoqués par l'irruption zénète s'ajoutant aux convulsions politiques, religieuses et économiques que subirent les provinces d'Afrique, favorisèrent grandement les entreprises conquérantes des Arabes. Quatre siècles plus tard, la succession des invasions bédouines, des Beni Hilal, Solaym, Maqil, ne sont elles aussi, que des moments, retenus par l'Histoire parce qu'elles eurent des conséquences catastrophiques, d'un vaste mouvement qui débuta une dizaine de millénaires plus tôt.

- **Les apports méditerranéens**

Si la population du Maghreb a conservé, vis-à-vis du Proche-Orient, une originalité certaine, tant physique que culturelle, c'est qu'un second courant, nord-sud celui-ci, tout en interférant avec le premier, a marqué puissamment de son empreinte ces terres d'Occident.

Ce courant méditerranéen s'est manifesté dès le Néolithique. Le littoral du Maghreb connaît alors les mêmes cultures que les autres régions de la Méditerranée occidentale, les mêmes styles de poterie. Tandis qu'au Sud du détroit de Gibraltar apparaissent des techniques aussi caractéristiques que le décor "cardial" fait à l'aide d'une coquille de mollusque marin, style européen qui déborde sur le Nord du Maroc, à l'Est se répandent les industries en obsidienne venues des îles italiennes. En des âges plus récents, la répartition de monuments funéraires, comme les dolmens et les hypogées cubiques, ne peut s'expliquer que par un établissement permanent d'un ou plusieurs groupes méditerranéens venus d'Europe. Cet apport méditerranéen proprement dit a eu certes plus d'importance culturelle qu'anthropologique. Mais si certains éléments culturels peuvent, pour ainsi dire, voyager tout seuls, les monuments et les rites funéraires me paraissent trop étroitement associés aux ethnies pour qu'on puisse imaginer que la construction de dolmens ou le creusement d'hypogées aient pu passer le détroit de Sicile et se répandre dans l'Est du Maghreb sans que des populations assez cohérentes les aient apportés avec elles.

Sans réduire la primauté fondamentale du groupe protoméditerranéen qui est continental, originaire de l'Est et qui connut des enrichissements successifs, on ne doit pas négliger pour autant ces apports proprement méditerranéens, plus récents, moins importants sur le plan anthropologique, mais plus riches sur le plan culturel.

C'est de l'interférence de ces deux éléments principaux auxquels s'ajoutèrent des apports secondaires venus d'Espagne et du Sahara que sont nées, au cours des siècles, la population et la civilisation rurale du Maghreb.

e) Les données linguistiques

L'apport des études linguistiques ne peut être négligé dans un essai de définition des origines berbères dans la mesure où la langue est aujourd'hui le caractère le plus original et le plus discriminant des groupes berbères disséminés dans le quart nord-ouest du continent africain.

- **Une indispensable prudence**

Les idiomes berbères adoptent et "berbérissent" facilement nombre de vocables étrangers : on y trouve des mots latins, arabes (parfois très nombreux on compte jusqu'à 35 % d'emprunts lexicaux à l'arabe, en kabyle), français, espagnols... Il semble que le libyque était tout aussi perméable aux invasions lexicales, surtout en onomastique.

On doit par conséquent se montrer très prudent devant les rapprochements aussi nombreux qu'hasardeux proposés entre le berbère et différentes langues anciennes par des amateurs ou des érudits trop imprudents. D'après Bertholon le libyque aurait été un dialecte hellénique importé par les Thraces ; d'autres y voient des influences sumériennes ou touraniennes. Plus récemment l'archétype basque a été mis en valeur, avec des arguments à peine moins puérils. Les amateurs du début du siècle croyaient, en effet, pouvoir fonder leurs apparentements en constituant de longues listes de termes lexicaux parallélisés à ceux de la langue de comparaison. De tels rapprochements sont faciles, on peut ainsi noter de curieuses convergences de vocabulaire aussi bien avec les dialectes amérindiens qu'avec le finnois.

Ces dévergondages intellectuels expliquent l'attitude extrêmement prudente des berbérissants qui, inconsciemment sans doute, désireraient que soit reconnue l'originalité intrinsèque du

berbère. Cette attitude va même jusqu'à douter parfois de la parenté entre le berbère et le libyque, ou, plus exactement, leur prudence est telle qu'ils voudraient être bien sûrs que la langue transcrite en caractères libyques fût une forme ancienne du berbère.

Cette attitude plus que prudente apparaît dans un texte célèbre d'A. Basset : *"En somme la notion courante du berbère, langue indigène et seule langue indigène jusqu'à une période préhistorique... repose essentiellement sur des arguments négatifs, le berbère ne nous ayant jamais été présenté comme introduit, la présence, la disparition d'une autre langue indigène ne nous ayant jamais été clairement attestées"* (La langue berbère. L'Afrique et l'Asie, 1956).

- **Les inscriptions libyques**

Malgré leur nombre et un siècle de recherches, les inscriptions libyques demeurent en grande partie indéchiffrées. Comme le signalait récemment S. Chaker (1973), cette situation est d'autant plus paradoxale que les linguistes disposent de plusieurs atouts : des inscriptions bilingues puniques-libyques et latines-libyques, et la connaissance de la forme moderne de la langue ; car, si nous n'avons pas la preuve formelle de l'unité linguistique des anciennes populations du Nord de l'Afrique, toutes les données historiques, la toponymie, l'onomastique, le lexique, les témoignages des auteurs arabes confirment la parenté du libyque et du berbère. En reprenant l'argument négatif dénoncé par A. Basset, mais combien déterminant à mon avis, si le libyque n'est pas une forme ancienne du berbère on ne voit pas quand et comment le berbère se serait constitué.

Les raisons de l'échec relatif des études libyques s'expliquent, en définitive, assez facilement : les berbérissants, peu nombreux, soucieux de recenser les différents parlers berbères n'ont guère, jusqu'à présent, apporté une attention soutenue au libyque dont les inscriptions stéréotypées ne sont pas, à leurs yeux, d'un grand intérêt. En revanche, les amateurs ou les universitaires non berbérissants, qui s'intéressaient à ces textes en raison de leur valeur historique ou archéologique, n'étaient pas armés pour cette étude.

Enfin le système graphique du libyque, purement consonantique, se prête mal à une reconstitution intégrale de la langue qu'il est chargé de reproduire.

- **L'apparentement du berbère**

Cependant l'apparentement du berbère avec d'autres langues, géographiquement voisines fut proposé très tôt ; on peut même dire dès le début des études. Dès 1838, Champollion, préfaçant le *Dictionnaire de la langue berbère* de Venture de Paradis, établissait une parenté entre cette langue et l'Égyptien ancien. D'autres, plus nombreux, la rapprochaient du sémitique. Il fallut attendre les progrès décisifs réalisés dans l'étude du Sémitique ancien pour que M. Cohen proposât, en 1924, l'intégration du berbère dans une grande famille dite Chamito-Sémitique qui comprend en outre l'Égyptien (et le Copte qui en est sa forme moderne), le Couchitique et le Sémitique. Chacun de ces groupes linguistiques a son originalité, mais ils présentent entre eux de telles parentés que les différents spécialistes finirent par se rallier à la thèse de M. Cohen.

Ces parallélismes ne sont pas de simples analogies lexicales ; ils affectent la structure même des langues comme le système verbal, la conjugaison et l'aspect trilitère des racines, bien qu'en berbère de nombreuses racines soient bilitères, mais cet aspect est du à une "usure" phonétique particulièrement forte en berbère et que reconnaissent tous les spécialistes. Ce sont ces phénomènes d'érosion phonétique qui, en rendant difficiles les comparaisons lexicales avec le

Sémitique, ont longtemps retenu les Berbérissants dans une attitude "isolationniste" qui semble aujourd'hui dépassée.

Quoi qu'il en soit, la parenté constatée à l'intérieur du groupe Chamito-sémitique entre le berbère, l'égyptien et le sémitique, ne peut que confirmer les données anthropologiques qui militent, elles aussi, en faveur d'une très lointaine origine orientale des Berbères.

Laboratoire d'anthropologie et de préhistoire des pays de la Méditerranée occidentale

f) Gabriel CAMPS

Préhistorien (1927-2002) s'intéressant particulièrement aux origines pré et protohistoriques des Berbères, aux cultures préhistoriques méditerranéennes et africaines, à la faune de l'art rupestre nord-africain et saharien. L'essentiel de ses recherches a été mené en Algérie, mais aussi en Corse.

Gabriel Camps est « né le 20 mai 1927 à Misserghin, en Algérie, où il accomplit tout le cycle de ses études, du lycée d'Oran à l'université d'Alger, où il soutint ses thèses. La principale traitait des Origines de la Berbérie, en étudiant les monuments et les rites funéraires de la protohistoire ; en complément, un livre sur Massinissa, le grand roi numide, abordait les premiers temps de l'histoire de l'Afrique du Nord. A l'aube d'une grande carrière, Gabriel Camps avait ainsi déjà tracé les chemins qu'il poursuivrait pendant quarante années d'une production d'une abondance et d'une qualité également exceptionnelles.

À Alger, au sortir de la guerre d'indépendance, les responsabilités lui étaient vite échues : celle d'un grand laboratoire du CNRS, le Centre de recherche d'anthropologie, de préhistoire et d'ethnographie, couplée avec la direction du Musée du Bardo et celle d'une revue, *Libyca*. L'Algérie, c'était aussi le Sahara, arpenté dans l'espace mais aussi dans le temps, lors de nombreuses missions au Hoggar et au Tassili au titre de la direction de l'Institut de recherches sahariennes. » (extrait d'un article de Serge Lancel, *Le Monde*, 14 septembre 2002).

Jusqu'en 1969, il était directeur du Centre anthropologiques, préhistoriques et ethnologiques (CRAPE), ainsi que du Musée National d'Ethnographie et de Préhistoire du Bardo (Alger) et de l'Institut de Recherches Sahariennes.

Gabriel Camps a été ensuite professeur de l'université de Provence (à Aix-en-Provence). « C'est à cette époque qu'il a étudié les inscriptions libyques. C'est lui qui, pour la première fois a démontré l'existence d'un Âge de bronze en Afrique du Nord. Ses deux thèses étaient consacrées Aux origines de la Berbérie ; l'une sur les Monuments et rites funéraires protohistoriques et l'autre sur Massinissa est les débuts de l'histoire. » (kabyle.com). Pendant trente ans, à partir de 1970, il a dirigé la rédaction de *L'Encyclopédie berbère*.

5. Répartition des Berbères au Maghreb

(à développer)

6. Le phénomène berbère :

a) « Les portes de l'année » (Jean Servier) Paris, Robert Laffont, 1962.

Ce livre captivant décrit les rites et coutumes qui, chez les paysans berbères d'Algérie, accompagnent le déroulement de l'année agraire. « Les Portes de l'année », c'est le nom kabyle des solstices et des équinoxes qui ouvrent les saisons et jalonnent le cours du temps. Chacune de ces saisons a ses labeurs et ses préoccupations bien caractérisés, que les paysans ont entourés de gestes symboliques destinés à favoriser le déroulement des travaux des champs en renouvelant l'alliance avec le monde des morts, gardiens et propriétaires du sol, de qui viennent toute vie et toute fécondité, et dont la présence invisible est constamment associée par les hommes au rythme de la vie terrestre.

Cette présence innombrable des Invisibles sacralise le sol et lui donne en même temps valeur humaine. Le cycle des saisons et des récoltes devient celui de la vie et de la mort des êtres. C'est pourquoi les labours et les semailles correspondent à l'union sexuelle et sont entourés de rites de mariage et de fécondité tandis que la moisson s'accompagne de rites funéraires et se termine par la mise à mort rituelle de la dernière gerbe. Cependant les hommes trouvent dans cette mort saisonnière un grand espoir de résurrection, « l'espoir que les morts reviendront sur terre apporter aux hommes leur inépuisable fécondité » (p. 230).

Autour des rites agraires s'organise tout un symbolisme des autres techniques, dont les gestes sont également mis en rapport avec le cycle saisonnier. Ainsi le tissage étant le « symbole des noces et des labours » (p. 133), le métier est ourdi en automne, tandis que le tissu achevé ne sera détaché du métier qu'à l'époque de la moisson. De grandes alternances dominent ces conceptions saisonnières : principe mâle et femelle, fécondité et stérilité, vie et mort, humide et sec. Ces alternances sont marquées par divers symboles, en particulier par un cycle de nourritures, bouillies et gonflées en automne, grillées ou rôties en été.

A chacun des rites qui entourent la vie agraire correspond d'ailleurs une nourriture particulière et symbolique destinée à en assurer l'efficacité, car pour ces paysans méditerranéens, « les aliments de la vie quotidienne ne sont pas un élément passif du cycle de vie ; ils sont des signifiants » (p. 116). Ainsi chaque geste technique ou familier prend-il une valeur symbolique qui l'intègre dans le rythme du temps, dans la succession des travaux et des jours, de la vie et de la mort.

La thèse de l'auteur est de mettre en évidence la persistance chez les Berbères d'Afrique du Nord d'une tradition méditerranéenne remontant à l'antiquité. Les rapprochements qu'il établit sont frappants. Ce que nous pouvons connaître, à travers une tradition littéraire, des cultes archaïques de la Grèce concernant les morts, la fécondité, la fertilité, nous le retrouvons perpétué à travers les gestes symboliques des paysans algériens. Par confrontation avec ce contexte vivant, les symboles s'éclairent d'une lumière nouvelle. Ainsi la grenade que portait à la main Héra, déesse du mariage, trouve tout son sens de fécondité dans « l'humble geste de la paysanne kabyle agenouillée au-dessus de son foyer, mangeant la grenade du premier sillon pour que les graines de ses entrailles soient fécondées par l'Invisible » (p. 120).

Ainsi l'égide d'Athéna, dont l'origine libyenne est attestée, ne serait autre que l'écharpe de grosse laine (mais anciennement de peau de chèvre) que les femmes drapent sur leurs épaules, et qui est associée aux rites de pluie, car elle est « humide des outres ruisselantes ou des jarres pleines d'eau portées sur le dos des femmes » (p. 187). Lorsque la femme du laboureur, le jour de l'inauguration des labours, suit son mari en portant sur la tête un van contenant une lampe allumée et des objets symbolisant les nourritures et la prospérité de la maison, nous sommes convaincus que « le van, c'est le licnon de Déméter... La lampe allumée, c'est le kernos que les

femmes portaient sur leur tête à Eleusis pendant les Grands Mystères, avec des fruits et des graines » (p. 117).

On peut regretter que, dans ses rapprochements si féconds, l'auteur se soit borné à la Méditerranée et se soit refusé à faire appel (à de rares exceptions près) à l'Afrique noire, dont nous connaissons bien aujourd'hui les préoccupations symboliques, si proches de celles qui nous sont révélées ici chez les Berbères. Nous aurions pu avoir ainsi un lien irréfutable établissant la continuité de pensée entre la Méditerranée antique et l'Afrique (lien qui a déjà été mis en évidence pour l'Egypte).

Dans les grandes lignes, il s'agit bien du même souci fondamental d'assurer, par le jeu de l'action symbolique et le culte des morts, la survie du groupe et la fertilité du sol. Nous retrouvons le même symbolisme des techniques, les mêmes associations entre, par exemple, tissage, culture et fécondité. Ce sont les mêmes grandes oppositions qui dominent le déroulement de la vie humaine et celui de la vie cosmique.

Dans le détail, on pourrait se livrer à quantité de rapprochements. Pour en citer quelques-uns, notons que le « roi agraire » décrit par J. Servier, ouvrant le labour en état de pureté rituelle, chaussé de sandales de peau, portant une coiffure rituelle et tenant son aiguillon « à la fois lance et bâton » (p. 123) a bien des traits communs avec le roi africain (ou dans certaines régions le chef religieux), dépositaire de la fécondité de son peuple et pourvu d'attributs analogues. Les céréales de semence placées sous la couche du maître de maison, établissant le lien entre la fécondité humaine et végétale, se retrouvent avec la même signification au Mali. Le même souci de continuité, la même espérance de survie se retrouvent dans la prière des paysans berbères lors de la mise à mort rituelle du champ :

« Louange à Dieu ! A l'année prochaine Si nous sommes vivants! » (p. 227)

et dans la formule dogon d'offrande des prémices de la récolte :

« Dieu a fait sortir la récolte. Qu'il nous fasse voir la récolte l'année prochaine ! »

Il serait vain de prétendre, comme le note avec raison J. Servier, que ces conceptions se retrouvent dans toutes les civilisations. Les mêmes problèmes fondamentaux se posent un peu partout à l'homme, mais les solutions qu'il leur trouve sont originales. La continuité que nous constatons ici n'en est que plus remarquable. (Par Geneviève Calame-Griaule).

b) Dans son ouvrage « *Les Berbères* », collection Que sais-je ? (PUF), *Chapitre V-1 : Les Invariants de la pensée berbère*, Jean Servier précise son propos :

« Ces invariants sont, nous l'avons vu, ceux de la pensée des populations rurales ou d'origine rurale du Maghreb et au-delà de la Méditerranée. C'est du moins ce qui ressort d'études ethnologiques menées par des spécialistes dans des régions aussi différentes que les pays du Proche-Orient, de la Yougoslavie, de la Grèce, de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, avec de profondes remontées en Europe, tout particulièrement le long des voies navigables.

Un élément apparaît tout d'abord à l'observateur, évident, naguère et connaissant bien des survivances et résurgences aujourd'hui : l'importance du clan humain dans ce monde et dans l'autre.

Dans la pensée méditerranéenne, les morts et les vivants sont tellement mêlés dans la vie quotidienne, associés aux mêmes gestes et aux mêmes rites, qu'il est difficile de dire si les morts

sont encore liés à leurs clans terrestres, ou si les vivants participent encore ou déjà au plan des choses de l'Invisible.

Les rites de passage marquent les saisons de la vie de l'homme et, comme les rites agraires, sont empreints d'un caractère funéraire venu de la volonté des vivants d'associer les morts au rythme de la vie terrestre. Le deuil, pendant longtemps, n'a pas été une manifestation de tristesse subjective, mais une attitude prescrite pour que le groupe des vivants rejoigne par la pensée ceux que les paysans appellent les gens de l'Autre vie – At lakhert.

Il est impossible d'étudier un seul des aspects de la vie des paysans du Maghreb, sans se référer à ce monde des morts toujours présent dans leur pensée, à ces croyances nouées autour des stèles de pierre ou de bois, auxquelles les religions révélées qui se sont implantées çà et là, comme le judaïsme, puis le christianisme avant l'islam, ont dû, l'une après l'autre se soumettre.

Les hommes cramponnés à leurs terres, autour de l'Ancêtre, suzerain invisible, protecteur, n'ont accepté les idées nouvelles que dans la mesure où elles faisaient une place aux mêmes tombeaux.

(...)Les paysans ont demandés aux morts, à leurs saints protecteurs la fécondité des champs, des étables et des maisons, parce que c'est leur rôle dans l'harmonie de l'univers ; les morts donnent cette fécondité parce qu'ils la doivent aux vivants, leurs alliés par la viande partagée des sacrifices et des repas pris en commun. Ainsi s'équilibrent, dans la pensée méditerranéenne la vie et la mort nécessaires l'une à l'autre.

Il n'y a pas de prêtre à cette religion, il ne peut y en avoir. Chaque chef de famille, chaque maîtresse de maison ont seuls le pouvoir d'accomplir – selon leur sexe – les rites particuliers qui affermissent sur la terre, le groupe humain dont ils ont la charge. Les manifestations de ce culte ont pu, pendant longtemps s'accommoder de toutes les religions révélées.

Ainsi, de proche en proche, nous voyons se dégager un emploi logique de symboles, de gestes, d'institutions sociales et économiques qui apparaissent comme nécessaires, une fois connu le point de départ. Cette pensée est dualiste, dualistes aussi toutes ses manifestations, toutes les institutions des hommes, comme le cycle de leur vie, sans que l'on puisse dire si l'homme pense ainsi parce que son année est divisée en deux ou s'il a disposé son temps de la sorte, parce qu'il ne pouvait le concevoir autrement.

Dans les conceptions du nord de l'Afrique, le corps humain à l'image de l'univers est formé de couples. Le mot qui désigne la « personne » avec le sens réfléchi est dans les parlers berbères un masculin pluriel : iman. Il est habité par deux âmes : une végétative : nefs, et une âme subtile ou souffle : rruh :

- à l'âme végétative correspondent les passions et le comportement émotionnel, elle est portée par le sang, son siège est dans le foie ; nefs, l'âme végétative est le principe venu de la mère ;
- A l'âme subtile ou souffle correspond la volonté, elle circule dans les os, son siège est dans le cœur ; rruh l'âme subtile vient de l'Invisible.

Dans l'union sexuelle, l'homme accomplit un acte de possession, analogue à celui du laboureur qui prend possession d'un champ, par le tracé du premier sillon. La terre fournit la matière nécessaire, mais la graine déposée porte en elle la mystérieuse fécondité venue de l'Invisible qui

la fait germer, au lieu de pourrir. De là, par exemple, une conséquence importante dans les institutions : la femme ne peut prendre possession de la terre. Elle ne peut labourer ; en conséquence, pendant longtemps elle n'a pu prétendre à un héritage foncier, à l'encontre des différentes interprétations du droit musulman, aux termes desquelles la femme peut hériter d'une part égale à la moitié, au tiers, ou au quart de la part d'un héritier mâle.(...)Il n'y a à la base aucun « mépris » pour la femme, simplement la conséquence d'une certaine conception du monde et de la place de l'homme dans le monde.

La mystique berbère :« *Il n'est pas sûr que l'on puisse parler d'une conception de la vie spirituelle particulière aux seuls berbérophones ; toutefois, des traditions et des croyances sommairement énumérées ici, aussi de certains aspects de l'histoire de l'Islam au Maghreb, une pensée mystique particulière au Maghreb apparaît nettement.*

Tout d'abord, nous trouvons une constante : la primauté donnée à la vie spirituelle sur la vie matérielle : ce qui rend compte du succès rencontré auprès des masses berbères par le Donatisme au moment de l'expansion du christianisme ; par le Kharédjisme pendant la domination fatimide ; par l'accueil réservé aux missionnaires soufis à la vie édifiante ; enfin, jusqu'à nos jours, par un certain aspect du Mahdisme.

(...) Cette primauté du spirituel sur le matériel amène, dans le cadre de l'Islam, à des mouvements sociaux, toujours les mêmes, analogues à ceux qui ont agité les Berbères, lorsqu'ils étaient chrétiens : avec la même éternelle aspiration vers un idéal d'austérité. Toute civilisation matérielle étant à accueillir avec méfiance, tout bien-être vu comme une offense permanente plutôt que comme un exemple à suivre.

Le second élément est l'importance donnée aux rêves, dans l'Islam populaire, considérés comme messages de l'Invisible – une invite à participer pèlerinage particulier ; ou, pour quelques saints personnages, une vision qui récompense une vie de prières et d'ascèse.

La clé de voûte de ces croyances est le sentiment d'infériorité de l'homme, son besoin d'avoir près de lui un intercesseur auprès de Dieu. De là, sans doute ce qu'il a été convenu d'appeler le « culte des saints ». Mais n'est-ce pas là aussi une nécessité, pour les œuvres humaines, d'être sanctifiées par la Grâce venue de Dieu, sans laquelle toute vie matérielle est dérisoire ?

Enfin, le sentiment de la présence de l'Invisible en tout lieu est la base de ce que des observateurs superficiels ont appelé des « culte naturistes ». Tout lieu a son gardien disaient naguère les paysans berbères ; les Grecs, avant eux (NDLR : qu'est-ce qui permet d'affirmer cela ?), voyaient en tout lieu la présence du divin – de Dieu.

De là est née une pensée dualiste, vieille comme la Méditerranée : l'unité est faite de l'union de deux principes éternellement opposés, mais complémentaires. Ainsi ; un dicton kabyle dit : « L'homme, c'est la lumière, la femme (ce sont) les ténèbres. Mais que serait la lumière sans la nuit qu'elle éclaire et lui donne son être. Que serait la maison de l'homme attendant sa jeune épouse tenant une lampe allumée avec laquelle elle éclairera le foyer conjugal et allumera le premier feu ? » Unis comme les versants du toit, unis comme les deux tranchants de la hache bipenne de la Grande Kabylie, ainsi qualifie-t-on deux amis inséparables.

Ici il s'agit moins 'un aspect de la pensée mystique berbère que de la base d'une philosophie sociale et politique procédant d'une même conception du monde et de la place de l'homme dans le monde.

Dans sa conclusion : Jean Servier résume parfaitement son analyse ethnologique :

(...) Certes, ils ont été un peuple nombreux et vraisemblablement en accroissement démographique ; ce qui ne signifie pas qu'ils aient pu fonder les bases d'une nation, au sens que les Occidentaux donnent à ce terme, ni une entité économique significative.

Ils sont berbères d'origine quelle que soit la langue qu'ils parlent : l'un des parlers berbères ou l'arabe dialectal dont les origines remontent au punique. Ils sont la trame de la civilisation du Maghreb qui, elle, est restée présente sous le manteau de deux langues bases, des différents parlers du Maghreb, héritières de langues plus anciennes.

L'arabe ayant un support écrit s'est rapidement imposé comme langue véhiculaire, sans changer pour autant les croyances et les traditions populaires. La presse actuelle du Maghreb fait une très large place au français.

Les Berbères ont constitué, nous l'avons dit, la trame de l'histoire du Maghreb. Ils en ont été au fil des siècles, les principaux acteurs. Bien plus, ils ont également participé à l'histoire des peuples venus au Maghreb, infléchissant pendant un temps la politique de Rome et, sans doute pour longtemps, la politique et la morale politique de la France. Leur rôle dans l'évolution de l'Islam a été certain, réprouvant le faste des dynasties arabes au nom de la sourcilleuse austérité, et d'une certaine conception de la vie morale ou spirituelle, avec pour éternel argument la colère des montagnes et la révolte berbère.

Cependant, les Berbères portent en eux, comme un gène léthal, la division, l'amour du clan poussé jusqu'à la haine du clan voisin qui les amène à soutenir un ennemi commun, le temps d'une vengeance.

Les migrations vers les pays du Nord ont préparé de façon difficilement réversible dans l'esprit des peuples du Maghreb une certaine conception de leur place dans le monde moderne : y participant ou le refusant pour se mettre en retrait, en attente, pour un temps : le choc culturel avec l'Occident étant inévitable, la colonisation n'ayant été que l'une des formes possibles. Ses conséquences, l'amplitude des ondes de choc restent, elles, imprévisibles.

C'est sans doute cette pensée (invariante) qui subsistera, sans qu'il nous appartienne de dire s'il s'agit d'un bien ou d'un mal, c'est cette pensée que les Berbères eux-mêmes ne pourront pas détruire, même s'ils ont brisé certains des vestiges de leur passé, même s'ils ont par moment des périodes d'oubli, de mépris, de leurs parlers, de leur langue, et de leurs traditions.

c) Jean Servier,

Jean Servier, né le 2 novembre 1918 à Constantine (Algérie) et mort le 1er mai 2000, est un ethnologue et historien français, particulièrement connu pour ses activités en Algérie et pendant la guerre d'Algérie. Il a été professeur d'ethnologie et de sociologie à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Montpellier.

Jean Servier est un des meilleurs connaisseurs de la civilisation berbère, qu'il a mise en valeur après l'avoir étudiée sur le terrain de 1949 à 1955. Adoptant une méthode d'ethnologie comparée ouverte à l'histoire des idées, il s'est intéressé à de très nombreux sujets, incluant l'utopie ou l'ésotérisme, mais aussi l'Antiquité méditerranéenne et l'Algérie. Il travaillait à la fin de sa vie à l'étude des traditions orales d'Israël.

NDLR - Pourquoi faut-il aller chercher la survivance des rites et traditions de la Grèce archaïque chez les Berbères d'Algérie quand Hérodote, le Père de l'Histoire lui-même, rapporte qu'Athéna, les habits et les youyou des femmes grecques sont héritées des femmes berbères ! Quelle raison aurait poussé Hérodote à fabuler de la sorte, à tromper à ce point l'Histoire et/ou à se mettre à dos la postérité et les intérêts grecs si ce n'était pas la stricte vérité.

Les rites et traditions agraires « archaïques » conservés jusqu'à ce jour dans la culture berbère, dans ces montagnes de Kabylie, des Aurès, du Haut Atlas, du Hoggar et le Sahara où les peuplades autochtones se sont retirées pour échapper à tous les envahisseurs successifs, refusant ces civilisations nouvelles pour conserver la leur, sont encore présentes, effectives, opératoires parce qu'attachées au climat, au terroir, à la vie et à la mort.

Jean Servier a bien compris le fond de la pensée berbère où le concept premier duquel tout découle est que « les morts protègent les vivants »

7. La religion des Berbères (R. Basset)

Les Berbères de la plus haute antiquité ont eu une religion païenne, naturiste, autochtone qui attribuait des pouvoirs et portait un culte aux éléments de la nature : montagnes, rochers, gorges, précipices, volcans, les pierres, aérolithes, les cavernes, les divinités des eaux : les sources, les fleuves, les astres : soleil, lune, arbres, etc.

Aux îles Canaries : « dans les temps de détresse, les habitants, accompagnés par des religieuses appelées « magadas ou harimagadas » faisaient des pèlerinages à ces deux rochers, tenant dans les mains des branches de palmier et des vases remplis de lait et de beurre qu'ils versaient sur ces rochers, et chantant des chants lugubres comme des chants funèbres ...De là, ils allaient sur les bords de la mer et battaient fortement l'eau avec leurs baguettes en poussant des cris de leur voix la plus haute... »

« Amon (Hammon – Ammon) serait d'origine berbère, représentant le soleil couchant. Gurzil « le tonnant porteur de cornes », fils de Jupiter Ammon, qui l'avait eu d'une génisse, est considéré comme un Apollon, représenté par l'image du Taureau qu'on portait à la guerre. »

L'arc en ciel est appelé « la fiancée de la pluie » (la pluie se nomme Anzar), en Kabylie, au Mzab, à Ouargla, au Touat, on promène la cuiller de bois habillée en jeune fille en implorant la pluie.

Diodore nous dit que les rois étaient parfois divinisés par la population et les Guanches possédaient un dieu suprême appelé « Achaman » (le tout puissant).

R. Basset nous dit qu'il est probable que l'Afrique suivit l'exemple donné par Rome pour l'apothéose des empereurs (NDLR : ne serait-ce pas l'inverse !) et Pomponius Mela avait constaté fait : « *les habitants des rivages de l'Afrique, ont adopté en tout point nos mœurs et usages, si ce n'est que quelques uns ont conservé leur langue primitive ainsi que les dieux et le culte de leurs ancêtres.* ».

Les femmes berbères (chez les Touaregs à El Esnam, près de Ghadamès) prédisent l'avenir comme les anciens oracles et pratiquent la divination sur les tombes.

Les fêtes saisonnières sont les traces d'un culte « naturiste » auquel on peut associer des restes de rites agraires. Elles sont d'autant plus anciennes qu'elles sont pratiquées sans l'intervention de ministres spéciaux, célébrées près de tombeaux des Marabouts populaires et s'adressent à des formes invisibles et non à des personnalités sacrées.

Chez les Guanches, une caste de religieuses appelées « Harimaganas », qui vivaient en commun, faisaient vœux temporaire de virginité, instruisaient les enfants, et assistaient à certaines cérémonies pour obtenir la pluie ; il était interdit aux hommes de les regarder (Verneau « Cinq ans de séjour aux îles Canaries »)

Les femmes berbères ont la réputation d'être des « sorcières » ; elles pratiquent encore des incantations (dans le Djurdjura) avec certaines plantes.

Les Juifs d'Afrique du Nord (sauf ceux venus d'Europe) n'appartiennent pas à la race israélite, mais sont des Berbères convertis au Judaïsme.

8. Maghrébins : Adn et généalogie ou l'histoire de nos ancêtre

a) Généralités :

A partir d'un simple prélèvement salivaire, les généticiens sont désormais en mesure de retracer l'histoire des migrations des ancêtres de tout individu. Leurs techniques sont si performantes qu'elles permettent de remonter jusqu'à la préhistoire, soit 900 ans avant Jésus-Christ, juste avant l'arrivée, en 814 av. J.C., de Didon/Elyssa, fondatrice et reine de Carthage.

C'est au travers de l'haplogroupe que les généticiens sont capables de remonter la lignée généalogique sur autant de décennies. Les haplogroupes peuvent se définir comme les branches de l'arbre généalogique des Homo Sapiens, ils représentent l'ensemble des personnes ayant un profil génétique similaire grâce au partage d'un ancêtre commun.

On distingue deux sortes d'haplogroupe, le premier étant d'ADN mitochondrial et le second le chromosome Y. L'ADN mitochondrial (ADNmt) est transmis de la mère à ses enfants (fille et garçon), l'haplogroupe ADNmt réunit les personnes d'une même lignée maternelle. Le chromosome Y est transmis uniquement du père vers son fils, l'haplogroupe chromosome Y se compose des hommes partageant un ancêtre de la lignée paternelle.

Grâce à l'identification des haplogroupes et à leur comparaison entre populations, il est possible de connaître, avec une certitude relative, les déplacements migratoires réalisés par des peuples. Ces techniques permettent donc de déterminer la zone géographique dans laquelle nos ancêtres vécurent.

b) Lignée paternelle maghrébine : l'ADN du chromosome Y

Les principaux haplogroupes du chromosome Y des Maghrébins (berbérophones et arabophones) les plus courants sont : le marqueur berbère E1b1b1b (M81) (65 % en moyenne) et le marqueur arabe J1 (M267) (15 % en moyenne), soit au total 80 % des Maghrébins y appartiennent.

- E1b1b1b est le marqueur berbère. Il est caractéristique des populations du Maghreb. Dans certaines parties isolées du Maghreb, sa fréquence peut culminer jusqu'à 100 % de la population. Ce haplogroupe se retrouve aussi dans la péninsule Ibérique (5 % en moyenne) et à des fréquences moins élevées, en Italie, en Grèce et en France.
- J1 est un haplogroupe « sémitique » très fréquent dans la péninsule arabique, avec des fréquences avoisinant 70 % au Yémen. J1 est le marqueur « arabe ». 20 % des Juifs appartiennent aussi à J1. On en conclut que l'origine des Arabes est le Yémen. Le marqueur arabe se retrouve aussi en Turquie, en Europe du Sud et en France.
D'après les données du tableau intitulé « Lignée paternelle : l'ADN du chromosome Y » figurant dans l'article de Wikipédia relatif aux Maghrébins, nous avons calculé que, en moyenne, chez les Maghrébins, le marqueur berbère est majoritaire à 59,6%, et que le marqueur arabe est minoritaire à 20,6%.

c) Lignée maternelle : l'ADN mitochondrial

Selon le même tableau cité ci-dessus, les études montrent que la structure génétique mitochondriale générale des populations du Maghreb est composée majoritairement d'haplogroupes (H, J, T, V...) fréquents dans les populations européennes (de 45 à 85 %), d'haplogroupes L (de 3 à 50 %) très fréquents dans les populations sub-sahariennes, et d'autres haplogroupes très minoritaires.

d) Conclusions de la génétique

En moyenne, le Maghrébin est donc, globalement :

- à 60% d'ascendance berbère et à 20% d'ascendance arabe du côté paternel,
- à plus de 50% d'ascendances diverses, qu'il partage avec les Européens, du côté maternel.

Les défenseurs de l'hégémonie, voire même de l'exclusivité du caractère arabo-musulman du Maghreb, tentent de gommer de la mémoire collective toutes les autres composantes de l'identité nationale ou maghrébine et d'imposer une conception extraterritoriale de l'État nation, en l'occurrence la Oumma islamique, cet ensemble mou et informe, prélude à la dissolution de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc dans un califat archaïque et cauchemardesque. Mais là où le bât blesse encore plus, c'est que, alors que la plupart des sociétés modernes s'orientent vers le multiculturalisme et vers l'ouverture, le « monde arabe » semble à la recherche d'une pureté identitaire chimérique et complètement fantasmée.

9. L'héritage linguistique maghrébin

La langue berbère de nos premiers ancêtres maghrébins est devenue minoritaire aujourd'hui : quasiment éradiquée en Tunisie et en Libye, elle est encore vivante au Maroc et en Algérie.

Les Maghrébins actuels parlent, en majorité, une langue commune, la darija ou derji. Cet ensemble de parlars populaires est appelé maghribi par les linguistes, ou langue maghribia ou maghrébia. La Maghrébia est une langue issue du « mariage » des langues berbère et punique. Ces deux langues sont relativement proches car elles font partie de la famille linguistique chamito-sémitique. Elles sont aussi, historiquement, très antérieures à la langue arabe, la langue du Coran, dont la première preuve écrite indiscutable date du septième siècle (les plus vieux feuillets du Coran, visibles à la Bibliothèque Nationale de France, datent de 34 ans après

l'hégire). La langue maghrébia précède donc la langue arabe de plus mille ans : affirmer que la Maghrébia découle de l'arabe est donc un « non sens » historique.

Comme, par ailleurs, la langue phénicienne et la langue arabe sont des langues sémitiques, elles ont beaucoup de termes communs ou phonétiquement voisins. D'ailleurs les noms de beaucoup de lettres de l'alphabet arabe sont les mêmes en punique et signifient la même chose. Autrement dit, les langues maghrébine et arabe, issues du même ancêtre sémitique, sont des langues cousines, comme le sont par exemple l'espagnol et l'italien. Cet aspect linguistique explique pourquoi « l'arabisation » de la Berbérie s'est faite rapidement et facilement. En fait d'arabisation, les populations punico-berbère des villes et des côtes parlaient déjà la Maghrébia, une langue très proche de l'arabe. Avec les conquêtes arabes, la Maghrébia s'est enrichie de l'apport arabe, mais elle reste une langue distincte de l'arabe : lorsque deux Maghrébins parlent entre eux, un Saoudien ou un Syrien aura du mal à les comprendre.

Depuis ces temps préhistoriques, cette langue maghrébia – tant méprisée par les autorités politiques maghrébines, toutes tendances confondues – perdure et continue à vivre. Malgré toutes les lois et toutes les déclarations pompeuses, la langue arabe n'a jamais été et ne sera jamais la langue maternelle de quiconque, y compris à la Mecque, son lieu de naissance officiel. Elle ne perdure que grâce à deux phénomènes : (1) c'est la langue du Coran et (2) par la volonté politique des gouvernements des pays arabes.

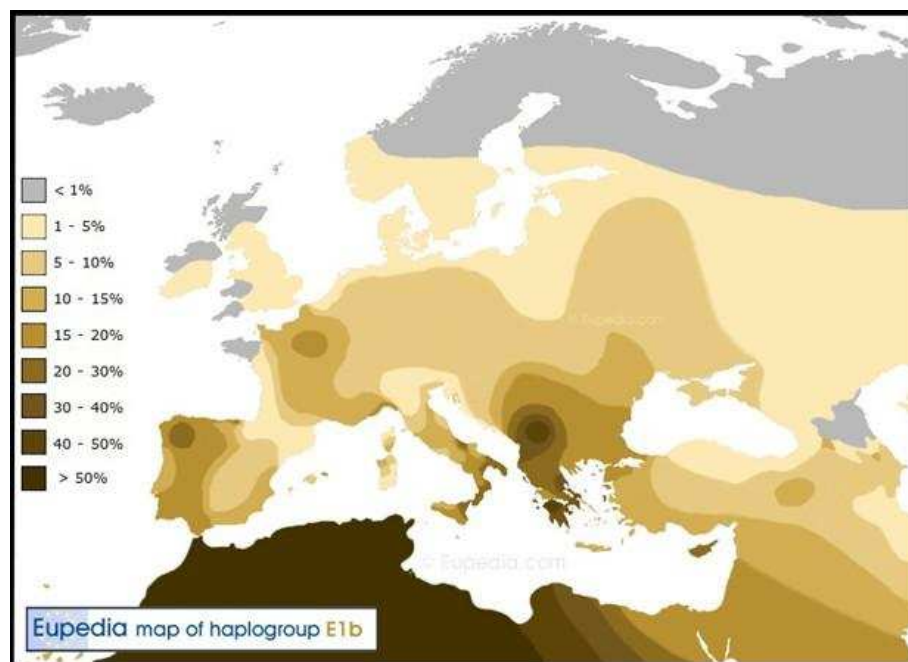


Fig : Carte de l'haplogroupe E1b, le marqueur berbère

NDLR.- L'analyse de cette carte mériterait d'être faite, elle démontre une forte pénétration du marqueur « berbère » toujours perceptible en Italie du Sud, Illyrie, Thessalie et dans le Péloponnèse, mais aussi à Chypre et en Troade.

10. Matriarcat berbère (G. Halimi)

Les Berbères (en berbère **Imazighen**, et au singulier **Amazigh**) sont un ensemble d'ethnies autochtones d'Afrique du Nord. Ils occupaient, à une certaine époque, un large territoire qui allait de l'Ouest de la vallée du Nil jusqu'à l'Atlantique et l'ensemble du Sahara et y fondèrent de puissants royaumes, formés de tribus confédérées. Connus dans l'Antiquité sous les noms de Libyens, Maures, Gétules, Garamantes ou encore Numides, ils connurent ensuite la conquête romaine, la christianisation, l'invasion vandale, la conquête arabe et la conversion à l'islam. Par contre chez les Touareg, c'est la femme qui choisit son futur époux. Les rites de mariages sont différents pour chaque tribu. Les familles sont soit patriarcales ou matriarcales, selon la tribu.

a) La femme est l'égale de l'homme

Les femmes détiennent un pouvoir absolu à l'intérieur de la tente. Depuis les invasions arabes, les berbères pratiquent un islam extrêmement tolérant, mêlé d'animisme. Hérodote (484-425 av. J.-C.) dit que les Maxyès — les Berbères — prétendent descendre des Troyens. Lorsque les Arabes ont d'abord attaqué Tunis en 683, le chef de la résistance berbère Kosaïla, une femme, les a vaincus. Mais a été tuée dans une bataille trois ans plus tard, en 686. Elle a été remplacée par une autre femme que les Arabes appelaient Kahina (sorcière), une veuve âgée qui a vécu 127 années d'après la légende. Même aujourd'hui, les peuples berbères d'Afrique du Nord attachent beaucoup d'importance aux prophéties quand à l'avenir. Il n'est pas rare que ces prophéties soient faites par une prophétesse qui est censée avoir des pouvoirs surnaturels.

b) La Kahina, une cheffe résistante à l'invasion islamique

Au VII^e siècle, Dihya (en arabe : sage, stratège), ou la Kahina (« sorcière » en arabe), est une reine guerrière berbère, qui unifia les tribus amazigh pour résister aux invasions islamiques. Elle gagna de nombreuses batailles et mis en échec les musulmans pendant cinq ans. Païenne, elle ne fut jamais mariée, eut des amants et des enfants hors mariage. Dihya, Tadmayt ou encore Tadmud pourrait signifier tout simplement « La belle gazelle ».

Cette cheffe de guerre unifia les tribus berbères de l'Ifrikiya : de la Méditerranée au Sahara, de l'actuelle Tunisie jusqu'à l'actuelle Algérie. Cette unification n'a jamais eut d'équivalent jusqu'à aujourd'hui. En 697, elle écrase l'armée d'Ibn en Nu'man près de l'Oued Nini, à 16 km d'Aïn al Bayda (est de l'Algérie). Les troupes imazighen font tant de victimes que les musulmans appelèrent le lieu « Nahr Al Bala », ce qui se traduit par « la rivière des souffrances ».

« Cinq ans pendant lesquels la Kahina règne sur toute la région. Elle administre, elle juge, elle protège. Les guerriers et les chefs de tribus reconnaissent ses qualités de stratège. Ils font allégeance à cette femme immensément belle dont le regard fascine, cette cavalière Amazigh (Amazone?) hors pair qui combat au milieu des siens, les armes à la main. » – Gisèle Halimi

Connue pour sa grande générosité, elle a libéré tous ses prisonniers arabes, sauf un, Yésid ou Khaled. **Elle adopta ce dernier en faisant le signe de l'allaitement, selon l'ancien rite matriarcal berbère.** Il devient certainement son esclave, mais aussi son amant, et ils tombent amoureux l'un de l'autre. Vaincue et traquée, elle se réfugie avec ses partisans dans l'arène Romaine d'El Jem (dans l'actuelle Tunisie), et y résista durant quatre ans. Selon la légende, elle fut trahie par son jeune amant arabe qui la poignarda et envoya sa tête embaumée au chef des armées ennemies.

c) Contre la marchandisation des femmes

« Ils s'étonnent de vous voir dirigés par une femme. C'est qu'ils sont des marchands d'esclaves. Ils voilent leurs femmes pour mieux les vendre. Pour eux, la plus belle fille n'est que marchandise. Il ne faut surtout pas qu'on la voie de trop près. Ils l'enveloppent, la dissimulent comme un trésor volé. Il ne faut surtout pas qu'elle parle, qu'on l'écoute. Une femme libre les scandalise, pour eux je suis le diable. Ils ne peuvent pas comprendre, aveuglés par leur religion. » – propos allégués à la Kahina

d) Les amazones de Libye

Selon l'historien Diodore de Sicile, les amazones africaines viennent de Libye. Elles avaient disparu bien avant la guerre de Troie alors que celles de Thermodon en Asie Mineure étaient en pleine expansion. Les Gorgones contre lesquelles avait combattu Persée étaient elles aussi originaires de la Libye.

11. TIN HINAN, reine berbère et sa sculpture-déesse aurignacienne

En 1925, à Abalessa, ancienne capitale du Hoggar, des archéologues ont découvert un caveau où se trouvait un squelette de femme bien conservé, ainsi qu'un mobilier funéraire, des bijoux en or et en argent et des pièces de monnaie à l'effigie de l'empereur romain Constantin. Ils définirent cette tombe, datée du IV^e ou du V^e siècle, comme étant celle de Tin-Hinan, l'ancêtre des Touaregs. La découverte a fait rêver bien des chercheurs et des écrivains. Nous essayerons, sur leurs traces, d'évoquer cette figure de femme que les Touaregs nomment « Notre mère à tous ».

La sépulture de Tin Hinan : L'expédition dans le Hoggar fut donc prête en 1925. Cette fois, Prorok s'était attaché un homme de renom, Maurice Reygasse, qui était alors directeur du Musée de préhistoire et d'ethnographie du Bardo, à Alger. Parvenu en vue d'Abalessa, il fallut non seulement convaincre les Touaregs de permettre qu'une armée de manœuvres s'attaque au formidable tumulus funéraire de Tin-Hinan, mais également déterminer avec précision sous quel angle il convenait de s'y employer. En effet, il se présentait sous la forme d'un «redjem», soit un monstrueux tas de cailloux. De plan sensiblement circulaire, son diamètre atteignait environ 25 mètres. En revanche, sa hauteur ne dépassait guère 4 mètres...

Un formidable coup de chance permit à Prorok de découvrir assez rapidement plusieurs salles remplies de terre et de décombres. Après les avoir fait vider et percer, il déboucha sur une autre salle, guère plus grande que les précédentes. Mais cette fois, une surprise l'attendait...

Dans la pénombre, il distingua un squelette, environné d'une multitude d'objets. La tête de la morte était coiffée de plumes d'autruche. Le corps était couché sur le dos, orienté vers l'est, les jambes et les bras légèrement repliés. Sans nul doute avait-il été déposé sur un lit funèbre; ainsi qu'en témoignaient les débris de cuir et de bois, dont le soi était jonché. Le squelette était encore vêtu d'une robe de cuir et ses bras garnis de magnifiques et lourds bracelets d'or et d'argent. Pêle-mêle, sur le sol, on pouvait voir des éléments de parure, les grains d'un collier fait de perles de calcédoine et de perles rouges, des fragments de verre, une petite statuette stylisée en plâtre poli et une écuelle de bois contenant des empreintes de monnaies romaines. Pour Prorok et Reygasse, il n'y avait plus de doute : ce squelette était celui de Tin Hinan, la reine mythique des Touaregs !

A l'examen, ce corps s'avéra bien être celui d'une femme, de race blanche et de grande taille - entre 1,70 et 1,75 m avec un thorax large, un bassin étroit et des jambes fines. Ce qui frappa plus particulièrement les archéologues en présence, ce fut l'existence parmi ce « mobilier » funéraire d'une statuette représentant une femme stéatopyge, d'un type que les préhistoriens appellent aurignacien, ce qui nous ferait remonter à peu près à l'époque où un cataclysme mit fin à l'hégémonie des Atlantes... Fort et fier de sa découverte, Prorok alla promener sa trouvaille jusqu'à New York. Et dans son irrévérence, nomma l'infortunée Tin-Hinan «l'Eve du Sahara».

Enfin, au terme de ce périple tapageur, elle entra solennellement au Musée d'ethnographie du Bardo, à Alger, et fut confiée aux bons soins de son codécouvreur Reygasse. Hélas, les hommes de science ne furent pas plus respectueux de cette relique. Remise entre les mains des praticiens de la Faculté de médecine d'Alger, elle dut subir toutes les avanies d'un squelette pour salle d'anatomie. Bardée de fer, munie d'un clou de suspension, on la badigeonna sans vergogne de goudron. Au point que pour rattraper cette bétise, il fallut l'immerger pendant plusieurs mois dans un bain décapant. Par la suite, elle gardera de cette mésaventure une étrange et belle patine sombre.

NDLR – Tin Hinan, femme de race blanche, reine ou non des Touaregs, d'époque romaine, conservait près d'elle sa statuette « stéatopyges aurignacienne » qui date du Paléolithique supérieur (-39.000 à -28.000 BP), c'est-à-dire, en Afrique du nord (de Mauritanie au Nil), de la civilisation Atérienne (site éponyme de Bir El Ater, dans les Aurès, Algérie. L'homme atérien est un Homo Sapiens archaïque. L'Atérien semble dériver du Moustérien : il associe la mise en œuvre du débitage Levallois à la confection d'outils sur éclat diversifiés (racloirs, denticulés, etc.) présentant fréquemment des pédoncules destinés sans doute à faciliter leur emmanchement. Cette technique du « pédoncule » est spécifique à l'Atérien.

12. Le Matriarcat berbère par Hélène CLAUDOT-HAWAD

La femme Touareg est au centre de toutes les décisions, elle fait la fierté de ses frères et de toute sa famille. Elle est respectée par tous les hommes en général. C'est dans la société Touareg que l'on considère réellement que la femme est la mère de l'humanité avec tous les droits qui lui sont dus. Ceci dit, la société des Kel Tamasheq est matriarcale.

a) Les seigneurs bleus du désert

Les Touareg (au singulier un Targui) ou, sous sa forme francisée, les Touaregs (au singulier un Touareg) ou encore *Kel Tamasheq* sont un peuple de Berbères nomades vivant dans le Sahara central, l'Algérie, la Libye et sur les bordures du Sahel, Niger, Mali, et Burkina Faso. Leur langue est le tamajaq ou tamasheq ou encore tamahaq selon les régions. Ils utilisent un alphabet appelé tfinagh (prononcer *tifinar*). Ce sont les descendants des premiers habitants de l'Afrique du Nord. Les Touareg sont souvent appelés par les occidentaux, les « hommes bleus », d'après la couleur de leur chèche. Teinte avec de l'indigo, elle décolore sur la peau avec le temps. Le mythe du Touareg (berbères de race blanche peu islamisés, guerriers farouches avec leur bouclier de peau d'antilope qui a macéré dans du lait aigre, société féodale basée sur le matriarcat, nomadisme assimilé à la liberté, la sagesse et la simplicité, « seigneurs du désert » mystérieux par leur tenue, leur voile) apparaît avec l'ouvrage d'Henri Duveyrier *Les Touaregs du Nord* en 1864.

b) La reine-mère des hommes bleus

Tin Hinan est l'ancêtre légendaire des Touaregs nobles du Hoggar. Il s'agit d'une femme de légende, que l'on connaît aujourd'hui à travers la tradition orale touarègue qui la décrit comme « *une femme irrésistiblement belle, grande, au visage sans défaut, au teint clair, aux yeux immenses et ardents, au nez fin, l'ensemble évoquant à la fois la beauté et l'autorité* ». Son nom veut dire en tamachek, « *celle qui se déplace* » ou « *ou celle qui vient de loin* ».

c) Seules les femmes sont capables de procréer sans hommes.

Les Touareg sont les descendants des Libyens dont parle Hérodote (géographe grec du Ve siècle av-JC), qui avaient leurs femmes en commun, qui ne demeuraient pas avec elles, et dont les enfants étaient élevés par les mères. Selon les récits de l'Antiquité, relatant les informations collectées pendant ses voyages en Afrique du Nord, les Libyens se disaient descendre des Troyens, par ailleurs le terme de « Maxies » était utilisé par les Africains pour se dénommer. Ils prétendaient que Minerve était la fille adoptive de Jupiter, car ils ne pouvaient admettre qu'un homme engendrât sans le secours de l'autre sexe : les femmes seules étaient capables d'un tel miracle.

d) Seule la mère importe

Chez les Touaregs, la femme jouit d'un statut privilégié et le matriarcat est de règle. Les Touareg ne possèdent qu'une parenté, la parenté utérine : la généalogie est féminine. Le Targui connaît sa mère et la mère de sa mère, mais ignore son père. L'enfant appartient à la femme et non au mari ; c'est le sang de celle-ci et non celui de son époux qui confère à l'enfant le rang à prendre dans la tribu et dans la famille. Ainsi donc, n'est retenue que la descendance féminine. La notion de « père » est secondaire dans leurs récits traditionnels. Les tribus Touaregs se revendiquent tous de grandes femmes-ancêtres légendaires.

e) Des femmes libres et puissantes

« *Dans la culture sahraouie nous ne considérons pas qu'il y ait de différence entre filles et garçons dans l'enfance.* » Les femmes sahraouies jouent également un rôle actif dans leur lutte politique. En terre sahraouie, selon la vieille tradition, ce sont les femmes qui détiennent les hautes responsabilités. Elles peuvent être ministres ou des ambassadrices.

f) La mère possède la terre

S'il est un point sur lequel la société targuie diffère de la société arabe, c'est par le contraste de la position élevée qu'y occupe la femme comparée à l'état d'infériorité de la femme arabe. Non seulement chez les Touareg la femme est l'égale de l'homme, mais encore elle jouit d'une condition préférable. Elle dispose de sa main, et dans la communauté conjugale elle gère sa fortune, sans être forcée de contribuer aux dépenses du ménage. Aussi arrive-t-il que, par le cumul des produits, la plus grande partie de la fortune est entre les mains des femmes. Anciennement, lorsqu'il s'agissait de distribution territoriale, les terres attribuées à chaque famille étaient inscrites au nom de la mère. Le droit berbère accorde aux femmes l'administration de leurs biens ; à Rhât, elles seules disposent des maisons, des jardins, en un mot de toute la propriété foncière du pays.

g) Des amazones cultivées et courtisées

La femme targuie est monogame, elle a imposé la monogamie à son mari, bien que la loi musulmane lui permette plusieurs femmes. Elle est indépendante vis-à-vis de son époux, qu'elle peut répudier sous le plus léger prétexte : elle va et vient librement. Ces institutions sociales et les mœurs qui en découlent ont développé extraordinairement la femme targuie ; « son intelligence et son esprit d'initiative étonnent au milieu d'une société musulmane ». Elle excelle

dans les exercices du corps ; à dos de dromadaire, elle franchit cent kilomètres pour se rendre à une soirée ; elle soutient des courses avec les plus hardis cavaliers du désert. Elle se distingue par sa culture intellectuelle : les dames de la tribu de Jmanan sont célèbres par leur beauté et leur talent musical ; quand elles donnent des concerts, les hommes accourent des points les plus éloignés, parés comme des mâles d'autruches. Les femmes des tribus berbères chantent tous les soirs en s'accompagnant sur le rebâza (violon) ; elles improvisent : en plein désert, elles font revivre les cours d'amour de la Provence.

h) Libre de son corps

La femme mariée est d'autant plus considérée qu'elle compte plus d'amis parmi les hommes ; mais, pour conserver sa réputation, elle n'en doit préférer aucun. *« L'amie et l'ami, dit-elle, sont pour les yeux et pour le cœur et non pour le lit seulement, comme chez les Arabes »*. Mais les nobles dames targuies ne sont point obligées de mettre leur conduite en contradiction avec leurs sentiments. Le mariage des Touareg n'est pas indissoluble, les couples peuvent se désunir facilement et les femmes convoler à de nouvelles unions.

i) Plus elle change de mari, plus son prestige est grand.

En Mauritanie, les femmes touareg sont maîtresses des affaires familiales. Le mari apporte en dote la grande tente familiale, mais sa présence y est interdite si son épouse en est absente. Contrairement aux autres pays islamiques, plus une femme mauritanienne change de mari, et plus son prestige est grand. Elle peut divorcer pour le moindre prétexte, si par exemple elle ne s'estime pas assez gâtée par son mari.

Les femmes occidentales ont acquis un grand respect de la part des Sahraouis. Dans la plupart des cultures musulmanes, une femme divorcée devient une paria. Mais dans la culture sahraouie, elle est à la fois plus respectée qu'une vierge célibataire, et plus séduisante. *'De toute évidence, une femme qui a déjà une expérience vaut mieux qu'une femme qui vous devez former en matière de relations avec les hommes, explique un mari nouvellement marié ' (pour la troisième fois).*

Le divorce n'est pas très onéreux ni très difficile dans le Sahara, les conjoints se mettent habituellement d'accord sur le fait qu'ils ne s'entendent plus, et le mari préfère partir. Trois mois après le divorce, l'ex-femme tiendra célébrera son nouveau statut unique. Mais ça ne dure pas longtemps : un nouveau prétendant se présente habituellement à la fête.

j) Elles possèdent tout : liberté sexuelle, garde d'enfants, bien mobiliers...

Chez les Touareg, les femmes jouissent d'une liberté de choix dans l'implication sexuelle, et poursuivent activement leurs préférences amoureuses. Elles peuvent avoir des visiteurs masculins quand leurs maris sont absents. Les femmes conservent également la garde de leurs enfants après le divorce. Les enfants sont sous la responsabilité financière de leurs pères, mais ils sont considérés par la nature et par la coutume comme appartenant à leur mère. Les tentes et leurs meubles sont la propriété personnelle des femmes. Quand une femme veut divorcer, elle prend le lit (le lit seulement dans la tente). Si elle est gravement malade, elle prend la tente entière, ainsi, le mari n'a plus de place où dormir, il doit trouver refuge auprès de sa mère.

13. Le statut de la femme touarègue : *Extrait de “ *Le statut privilégiée de la femme touarègue et son évolution actuelle, survie d’un matriarcat* », de Faïza SEDDIK ARKAM.

a) La mère, charpente de la société.

Chez les touaregs la charpente de la société est structurée autour de la femme. Elle est la matrice de cette culture. Dans l’institution maritale, elle joue le rôle central, depuis le mariage jusqu’à l’éducation des enfants en passant par la gestion du foyer. La femme touarègue a non seulement droit à la propriété, mais tout ce qui matérialise la cellule familiale lui appartient, en commençant par la tente et son contenu. En cas de séparation, l’homme n’a droit qu’à son apparat au sens strict du terme. C’est lui qui part du foyer et le laisse intact pour être livré à l’incertitude.

b) Aménokal, chef d’oncle à neveu maternel

Cette prépondérance matriarcale a consacré définitivement le droit du fils de la sœur de l’Aménokal (chef suprême des Touaregs) à prendre la relève du pouvoir aristocratique. La femme touarègue est aussi le support sur lequel repose toute la vie économique et l’avenir de la communauté. Elle propose les alternatives, gère et encadre le campement à l’absence de l’homme et participe à toutes les décisions en sa présence.

c) Asshak, l’éthique morale touarègue

La femme touarègue a accès à la propriété, à la liberté d’être, d’expression, de choisir son partenaire et d’être à l’abri des sévices corporels. Pour préserver ce fondement culturel de cette société, un code de conduite dénommé « Asshak » a été institué et imposé aux hommes. Dans cette démarche éthique morale, l’homme doit gérer son avantage physique afin de ne pas en abuser sur la femme et les faibles de la société. Cette règle garantit la totalité des droits de la femme et fait d’elle le facteur anoblissant l’homme. L’homme qui déroge à cette règle n’est plus noble et est déchu de ses droits. Il est banni. Ce sont les femmes qui prononcent cette exclusion.

d) Régime matrimonial de séparation de biens.

Avant de rejoindre son mari, l’épouse touarègue a toujours disposé d’une tente, de meubles et d’animaux de traite selon les capacités de ses parents. Elle rejoint son mari avec un capital qu’il doit préserver et faire fructifier en accord avec elle. Il convient de préciser que dans le mariage, c’est le régime de la séparation des biens qui prévaut. Aucun mari ne peut disposer des biens matériels inaliénables (ébawel) de son épouse sans son consentement. La femme touarègue choisit son mari, ou alors la famille le choisit avec son accord. Sa préférence est prépondérante, même si elle doit obéir elle aussi à des critères qui préservent la dignité et l’honneur de la famille, de la tribu ou de la fédération. Sa dot est toujours équivalente à celle qui avait été donnée à sa mère ; quel que soit le nombre de ses mariages, elle a droit à la même dot.

e) Un matriarcat affaibli par l’islam.

Aujourd’hui, son rôle dans la société est entamé par plusieurs facteurs endogènes et exogènes. (...) L’écriture berbère « Tifinagh » dont elle était détentrice et qu’elle transmettait aux enfants a été supplantée par d’autres langues, (...). Des comportements contraires au code et à l’éthique « Asshak » deviennent quotidiens et la polygamie commence à rentrer dans les mœurs du fait de la fragilisation de son statut.

14. Montagnes touarègues entre Maghreb et Soudan :Le fuseau Touareg par E. BERNUS

Qu'est-ce qu'une montagne saharienne ? Un massif bien individualisé, aux roches anciennes (granito-gneissiques) usées par l'érosion, ou aux formes hardies jaillies du socle grâce à des intrusions volcaniques récentes ? Des corniches abruptes de grès, avec des canyons profonds qui les entaillent, des buttes déchaquetées qui en sont les bastions avancés ? Les montagnes sahariennes combinent ces différentes formes : aux massifs centraux sont associés des cuervas majestueuses, tassilis grandioses formant des ceintures autour de ces châteaux d'eau d'où rayonnent des oueds. Ce qui frappe dans ces reliefs, c'est qu'ils se détachent, qu'ils surgissent du vide, d'un océan de dunes ou d'une plaine sans limite : ils sont des lieux où l'eau se trouve à faible profondeur, parfois en surface, des carrefours où se rassemblent des végétations venues de divers horizons, des centres d'attraction pour des hommes qui viennent puis poursuivent leur route; en tous les cas des pôles de vie permanents qui défient les siècles.

Plutôt que de chercher à classer ces montagnes selon des critères géologiques ou morphologiques en distinguant les montagnes aux appareils volcaniques récents (Ahaggar, Aïr, Tibesti), de celles aux profils usés (Adrar des Ifoghas, Ennedi), des corniches taillées dans les couches sédimentaires (Tassili des Ajjer, Adrar mauritanien, Ennedi également etc.), nous réunirons les montagnes conquises et habitées par les Touaregs : même si elles relèvent d'Etats différents, ces montagnes ont pour dénominateur commun un même peuple, une même civilisation, un même langage.

f) « Le fuseau touareg »

Les Touaregs possèdent un vocabulaire précis pour désigner les différents types de relief qu'ils ont l'habitude de rencontrer. Le terme générique attribué à la montagne est dans l'Aïr et plus au sud chez les Iwellemmeden, adghagh, -montagne, massif montagneux» (Ghoubeïd, 1980 : 21) et dans l'Ahaggar, adrar, montagne/mont, massif montagneux, chaîne de montagnes» / (Foucauld, 1951-52, I : 234). Plus précis, adreg, "massif montagneux ayant à son sommet un plateau» (Foucauld, 1951-52, I : 232). Enfin tastlé, désigne un «vaste massif montagneux couronné de grands plateaux rocheux sans sommets dominant notablement ces plateaux» // les tassilé sont des massifs montagneux d'un genre particulier, vastes, entièrement couronnés de plateaux rocheux plus ou moins accidentés, sans sommets dépassant de beaucoup le niveau de ces plateaux. Les plateaux supérieurs sont découpés par des vallées profondes, dont le nombre et l'escarpement font souvent des tassilé des lieux d'accès très difficile // les principales tassilé connues des Kel-Ahaggar sont : celle de l'Ajjer, celle de l'Immîdir, celle qui est entre l'Ahaggar et l'Aïr, celle qui est entre l'Ahnet et l'Adrar; la plus considérable des 4 est celle de l'Ajjer» (Foucauld, 1951-52 : IV : 1. 822).

Ce terme a été déformé et aujourd'hui figure sur toutes les cartes sous la forme de tassili, et celui de l'Ajjer que l'on appelle le plus souvent «des Ajjer», pour ses habitants, les Kel Ajjer, ou encore, au singulier, le Tassili-n-Ajjer. Le Tassili est maintenant lié à une région, celle de Djanel, et à une population; un tassili est une cuerva majestueuse avec une corniche abrupte et un plateau entaillé de vallées profondes. Le terme générique est identifié à une contrée précise, qui connaît aujourd'hui la célébrité grâce à ses paysages ruiniformes, grâce à ses peintures rupestres, grâce à sa faune et à sa végétation «fossiles»; mais il y a d'autres «tassili'.

Enfin, le terme Atakor, signifiant «partie extrême et renflée (noeud extrême) // se dit de toute extrémité renflée de corde, de ficelle, de fil, de bâton, de tige métallique, p. ex. d'un noeud fait à l'extrémité d'une corde, d'une ficelle,... "(Foucauld, 1951-52, IV :1. 891-92), s'applique à une

région précise, Atakor-n-Ahaggar, dans le sens de «nœud extrême de l'Ahaggar»; il définit parfaitement cette citadelle centrale du massif, hérissée de ses plus hauts sommets, d'où divergent les oueds. On conçoit bien qu'il n'y a pas d'atakor dans l'Air, qui possède un grand nombre de massifs individualisés. Nous avons tenu à donner les définitions du Père de Foucauld, qui, avec leurs répétitions, leurs énumérations, leur prodigieuse précision, permettent de cerner le sens de chaque mot : elles témoignent de cette cohérence du monde touareg, qui dans ses termes géographiques les plus simples, dans sa toponymie, affirme son identité, à travers le Sahara, du Maghreb au Soudan. Théodore Monod (1968 : 269-288), a proposé un double découpage du domaine saharien, l'un zonal, l'autre méridien, en intégrant toute une série de critères (climat, relief, structure, formes superficielles, distribution des êtres vivants, faits humains). Dans le premier il distingue deux zones, séparées par un faîte O-S-O/E-N-E, qu'on pourrait comparer à un toit à double pente s'inclinant vers la Méditerranée et le «Soudan». Dans le second découpage, il énumère une série de fuseaux méridiens «d'alternance rythmique». Fuseaux positifs et négatifs se succèdent, les premiers formant des axes entre les deux rives du Sahara et des domaines culturels originaux, les seconds constituant des no man'sland. De l'Atlantique à la Mer Rouge, alternent le fuseau maure, positif (I), puis l'ensemble de la Majâbat al Koubrâ, de l'erg Chech et du Tanezrouft, négatif (II), le fuseau touareg, positif (III), le Ténéré, négatif (IV), le pays Teda-daza, de la steppe sahélienne au Tibesti, positif (V), le désert libyque, négatif (VI), le massif arabo-nubien, avec la vallée du Nil, positif (VII). Dans le fuseau touareg s'inscrivent le massif de l'Ahaggar et ses apophyses méridionales de l'Air et de l'Adrar des Ifoghas avec leurs tassilis dont celui des Ajer, le plus remarquable, le plus continu, le plus connu, aujourd'hui Parc National pour protéger ses richesses biologiques et archéologiques. Le pays touareg est donc parfaitement délimité, on peut en tracer les contours. Il est un pont à travers le Sahara entre le Maghreb et la zone soudanienne, le lien entre les civilisations «arabo-berbères» et les «négro-africaines» (bambara, songhay, haoussa). Contrairement aux Peuls, autre peuple à tradition pastorale, disséminés dans un domaine zonal, de l'Atlantique au Nil, souvent minoritaires parmi des paysans soudaniens ou aux côtés d'autres éleveurs, les Touaregs possèdent un «pays» aux contours assez précis. Et au cœur de ce «pays» se trouvent des massifs qui en forment l'armature. Aujourd'hui, le fuseau touareg constitue l'axe principal de liaison entre le Maghreb et l'Afrique soudanienne. La construction d'une route goudronnée jusqu'à Tamanrasset en Algérie et jusqu'à Arlit au Niger, permet de traverser le Sahara avec des voitures légères «normales» comme avec des semi-remorques. Cette progressive avancée de ces routes à la rencontre l'une de l'autre, a donné à ce fuseau une vie nouvelle et ouvert le Sahara à un flux constant de véhicules qui atteint sa crue maxima en saison froide, de novembre à février, et son étiage d'avril à septembre, jamais d'ailleurs complètement interrompu. Avant cette récente fonction de liaison routière, on peut s'interroger sur le rôle de ces montagnes dans l'histoire des Touaregs; elles ont servi de refuge, de creuset où se sont formées des familles, de centres où se sont forgés les identités de «tribus», de «confédérations»¹ l'origine géographique de certaines «tribus» est révélée par un toponyme qui s'est maintenu dans leur dénomination, même après qu'elles se soient éloignées du lieu qui les désigne. Ces montagnes ont constitué pour les Touaregs autant de points de rencontre, de rassemblement, de fusion que de pôles de dispersion.

g) Citadelles-refuges et/ou pôles de dispersion.

- Les Touaregs semblent se diviser en 7 groupes principaux, Kel-Ahaggar, Kel-Ajer, Taitok, Kel-Air, Kel-Adrar, Ioullemmeden, Kel-Geres; les trois premiers habitent la partie nord du Sahara

et sont surtout en relation avec l'Algérie, les quatre autres habitent la partie sud du Sahara ou le Soudan et ont presque toutes leurs relations avec le Soudan».

Le Père de Foucauld (1858 - 1916) montre avec clarté l'extraordinaire adéquation entre les «principaux groupes» touaregs et les montagnes : les noms de groupes et de régions se recouvrent dans quatre cas, cinq même si on rattache les Taitoq aux Kel Ahaggar. Les deux autres, Iwellemmeden et Kel Geres ne sont pas concernés car ils vivent depuis plus de deux siècles hors des principaux massifs.

L'Ahaggar constitue un massif longtemps fermé, interdit aux occidentaux par ses farouches habitants :

- Ce caractère indompté, qui fait des Ahaggâr des hommes redoutés dans le Sahara, est, en dehors de la situation anarchique dans le pays, le résultat de nombreuses causes matérielles... dit Duveyrier (1864 : 370-371) : « *l'habitation dans un pâtre de montagnes déchirées, dénudées et d'une sauvagerie exceptionnelle, ou dans des déserts arides dont presque toutes les plantes sont épineuses; l'impossibilité de vivre des produits de leur sol, à moins d'avoir la sobriété du chameau; enfin l'abandon des routes commerciales qui longent ou traversent leur territoire et qui, jadis, suppléaient, par les bénéfices retirés du passage des caravanes, à l'improductivité de leurs montagnes et de leurs déserts. En tout pays, le caractère et la nature de l'homme subissent l'influence du milieu qu'il habite.... Il est cependant vrai qu'ils ont à peu près pour ennemis tous leurs voisins*».

Bien que Duveyrier prétende que si, entre 1859 et 1862, il n'a pas reconnu le massif comme il se le proposait, «ce n'est pas que les Kel Ahaggar s'y soient opposés», il avoue avoir renoncé à son projet pour des raisons de sécurité.

Une vingtaine d'années plus tard, la mission Flatters tente d'ouvrir une route qui permette de relier le Maghreb aux Etats haoussa et d'entreprendre des études en vue de la construction d'une ligne de chemin de fer. Après une première reconnaissance en 1880, la mission pénètre dans le massif l'année suivante : elle est attaquée, en partie massacrée, puis les survivants empoisonnés au cours de leur retraite par des dattes additionnées de jusquiamé pilée (Hyoscyamus falezlez) : seuls quelques uns d'entre eux, après s'être nourris de chair humaine, parviennent à Ouargla en mars 1881. Ce n'est qu'après le combat victorieux de Tit, où la troupe du lieutenant de Cottenest prouve aux Kel Ahaggar la supériorité des armes françaises que Moussa ag Amastan accepte de se soumettre à In Salah en 1904.

Si l'Ahaggar, pour des raisons diverses, qui tiennent autant à sa situation géographique qu'à ses habitants, est resté longtemps fermé aux étrangers et aux occidentaux, il a été occupé avant l'arrivée des Touaregs, comme les autres montagnes d'ailleurs, par des habitants dont on ne sait pas grand chose.

Isebeten, dit le Père de Foucauld (1951-52/Γ. IV : 1 803), est le nom pluriel -d'un peuple antique et disparu qui, dit-on, habita l'Ahaggar avant l'établissement de l'islam dans le pays. Il ne reste de traces des Isebeten que dans un petit nombre de légendes qui en font mention comme des gens à l'esprit borné, parlant la langue touarègue dans un dialecte spécial et grossier. Les Isebeten, disent certains, sont les ancêtres des amnd de l'Ahaggar, tandis que les nobles, venus d'une autre contrée à une époque postérieure, ont une origine différente.

Esebet s'emploie quelquefois comme expression de dérision, pour désigner quelqu'un de court d'esprit, par allusion à l'intelligence bornée attribuée aux Isebeten».

Il s'agit donc d'une population «primitive», que l'on rattache aux «plébéiens», aux «vassaux» (jmgħad), réputés éleveurs de chèvres par rapport aux nobles éleveurs de dromadaires. On leur attribue donc un caractère païen, voire idolâtre, une intelligence fruste, la pratique d'un langage touareg encore informe. Dans l'Air, des populations noires auraient précédé l'arrivée des tribus berbérophones. Populations qu'on a pu rapprocher de groupes résiduels qui parlent encore un langage songhay considéré comme archaïque par les linguistes, ou de certains groupes haoussaphones du sud qui estiment pour une part être originaires de l'Air. La légende de la butte gréseuse de Teleguinit, dans les plaines au sud-ouest de l'Air, reste toujours vivante : elle porte encore les stries des cordes dont les habitants anciens l'avaient entourée, dans le but de la tracter au cours de leur migration vers le sud. Les groupes touaregs se sont progressivement mis en place dans les massifs, mais beaucoup de «tribus» ont poursuivi leur migration après un séjour plus ou moins long : chaque arrivée peut provoquer, à plus ou moins longue échéance, le départ des précédents occupants. Le toponyme d'un puits, d'une vallée, d'une région donne souvent son nom à une tribu, à un groupe qui s'est constitué ou qui a trouvé là une nouvelle identité. Ainsi les confédérations touarègues, telles que les ont rencontrées les colonisateurs, résultent de la lente mise en place de tribus d'origines diverses. Les Kel Fadey qui vivent aujourd'hui au Niger aux environs d'In Gall, au sud-ouest de l'Air constituent une petite confédération d'une dizaine de tribus dirigée par un amenokal toujours choisi chez les Ighalgawen, une des deux tribus nobles; l'une et l'autre, Ighalgawen et Idarawen, comme le nom de la «confédération» — Kel Fadey — sous lequel on désigne l'ensemble du groupe, tirent leur nom de toponymes situés dans le nord de l'Air¹. Une tradition que nous avons récemment recueillie, rattache les Kel Fadey à la noble tribu des Imenan dont les chefs résidaient à Ghât et à Djanet. C'est dans l'Air, après leur départ du Tassili-n-Ajjer et à la suite d'alliances réalisées sur place, que se constitua ce nouveau groupement politique; les trois toponymes d'Aghalgu (pour les Ighalgawen), de Tadara (pour les Idarawen) et de Fadey (Kel Fadey) donnent les références géographiques précises des lieux de la formation de cette nouvelle communauté. La migration se poursuit par étapes vers le sud, jusqu'à la région d'In Gall où les Kel Fadey vivent aujourd'hui : si des tribus se sont détachées, d'autres rattachées à la chefferie, la petite «confédération» s'est maintenue avec des amenokal toujours pris dans la même lignée.

Les Kel Geres ont suivi un itinéraire assez voisin : originaires de Tripolitaine, ils se sont installés bien avant les Kel Fadey dans l'Air : ils ont occupé le sud-ouest du massif, alors que toute la partie nord-est était sous la domination des Itesen. Kel Geres et Itesen se partageaient l'Air jusqu'à l'arrivée des Kel Owey: venus également de Tripolitaine, ceux-ci occupèrent le nord du massif (Bonté, 1970 : 43-51). A la fin du dix-huitième siècle, les Kel Geres et les Itesen, après une longue période de conflits, quittèrent l'Air et s'installèrent aux frontières de la Nigeria (Gober-Tudu). Les principales tribus des Itesen et plusieurs tribus des Kel Geres portent un nom qui se réfère à des toponymes de l'Air : la tribu suzeraine de ces derniers, Tatamaqaret, a un nom issu du toponyme de la grande vallée d'Anu Maqaren, artère maîtresse de l'ouest de l'Air; bien des sites et de nombreux cimetières, en particulier celui de Jikat pour les Kel Geres, restent des lieux de pèlerinages fréquentés. L'Ahaggar a constitué comme l'Air un pôle d'attraction et de dispersion : pour les Taytoq qui ont quitté l'Ahnet au début du siècle pour se rendre dans les plaines du Tamesna, et pour les tribus

dites aujourd'hui des «Hoggar de l'Aïr» qui, un siècle plus tôt, sont venues s'installer sur le versant occidental du massif nigérien et dans les plaines environnantes.

Cette diaspora a provoqué des redistributions, des regroupements de populations touarègues. Dans bien des cas, même si leur arrivée remonte à plus d'un siècle, les tribus conservent leur nom d'origine. Dans les vallées du sud-ouest de l'Aïr, celle de Tchirozerin, de Tamazelak ou de Teden, les Ifoghas sont toujours désignés sous ce nom. «Les Hoggârs de l'Aïr», comme les a appelés l'administration coloniale dans ses recensements, regroupent des tribus dont les noms sont toujours présents dans l'Ahaggar : Kel Rebsa, Ikarameyen, Isokonaten, Tegehe-n-Efis, Iklan-n-Tawshit, etc.. Ainsi ces migrations, dont quelques exemples ont été donnés ici, montrent comment ces montagnes ont souvent constitué des aimants pour des éleveurs attirés par des vallées riches en eaux et pâturages, puis ont servi de points d'ancrage avant de nouveaux départs provoqués par des sécheresses ou de nouvelles arrivées. Ces montagnes touarègues n'ont jamais été des citadelles fermées.

Ces montagnes ont été occupées successivement par des groupes touaregs qui se sont livrés à l'élevage, parfois à l'agriculture et souvent au commerce caravanier. Si ces massifs ont parfois été volontairement fermés et interdits aux occidentaux, c'est le cas de l'Ahaggar au XIXème siècle mais non de l'Aïr, ils ont entretenu des contacts avec les régions voisines.

h) Initiatives agricoles et diversification des massifs

Jusque dans la deuxième moitié du XVIIème siècle, l'Ahaggar, l'Adrar des Ifoghas et l'Ajjer étaient sous le commandement de la tribu des Imenan dont le chef résidait à Djanet. Après 1660, cette unité disparaît et l'Ahaggar se détacha de la tutelle de la nouvelle tribu régnante aux Ajjer, les Oraghen : après une longue période d'anarchie, les Kel Ahaggar choisissent un amenokal reconnu par tous. Si les Kel Ajjer cultivaient depuis longtemps des jardins, les Kel Ahaggar, après de timides tentatives à Idelès et à Tazrouk, durent attendre la seconde moitié du XIXème siècle pour qu'un amenokal entreprenant prenne l'initiative de faire venir des jardiniers de Djanet, du Touat et du Tidikelt (Gast 1965 : 129-143).

Après cette scission, après ces initiatives agricoles, les ressources des deux groupes se diversifient : les Kel Ajjer contrôlent une route commerciale importante qui va de Gabès et de Tripoli à Ghadamès et Ghât avant de se diriger vers Kano via l'Aïr : ils tirent avantage de ce trafic en y participant, mais aussi en prélevant des droits de passage. Les routes caravanières évitent l'Ahaggar : par l'ouest, du Touat à l'Adrar des Ifoghas par Timissao et Tin Zawaten, à l'est, de Ghât à Agadez par In Azaoua; autrement dit les caravanes échappent aux Kel Ahaggar au profit des Ifoghas et des Kel Ajjer. De la même manière les Kel Owey, dans l'Aïr, participent aux caravanes qui relient Tripoli à Kano et constituent un maillon important de cette chaîne qui relie la Méditerranée au monde soudanien (Baier, 1980). Les Kel Ahaggar, exclus de ce commerce caravanier international, fréquentent surtout les marchés du Touat où ils se procurent des dattes et des tissus. A la fin du XIXème siècle, l'époque des rezzous se termine avec l'arrivée des militaires français : dès lors les Kel Ahaggar se lancent dans le commerce caravanier et ils vont échanger sur les marchés du sud (Ader ou Damergou au Niger) le sel de l'Amadrogh et les plantes médicinales de leurs montagnes, contre du mil qui constitue de plus en plus la base de leur alimentation. L'agriculture irriguée fournit non seulement un complément à l'alimentation des Touaregs, mais aussi des produits d'échange : les Kel Owey qui vivent dans les vallées de l'Aïr, après la réduction et la quasi disparition du commerce transsaharien, poursuivent et

intensifient leurs caravanes vers les oasis de l'Agram (Fachi) et du Kawar (Bilma) où, en échange du sel et des dattes, ils apportent non seulement le mil et les produits variés des marchés soudaniens, mais aussi les récoltes de leurs jardins : dans ce commerce triangulaire prend place leur propre production, principalement blé et tomates séchées. Les techniques agricoles varient dans les différents massifs, en raison des conditions pluviométriques différentes mais aussi en fonction des cultivateurs concernés. Les foggaras n'existent que dans les régions où les pluies ne reviennent pas à date fixe pour détruire les drains souterrains : s'il est possible d'entretenir ce réseau, de curer les canaux, de refaire les diguettes, il est difficile de le reconstruire chaque année. C'est pourquoi les foggara existent dans l'Ahaggar, mais sont absentes de l'Aïr ou de l'Adrar des Ifoghas.

Les techniques d'irrigation ont été introduites il y a moins d'un siècle dans l'Ahaggar, sans traditions agricoles, par des jardiniers spécialisés venus du nord : «Les noirs sahariens (Harrâtines), les Ahl'Azzi (Mérabtines), cultivateurs pauvres du Tidikelt et du Touat, les esclaves qu'on pouvait soustraire aux travaux dans les campements, allaient former la classe des quinteniers (kbammès) à laquelle furent appliqués les statuts déjà connus au Fezzan et au Touat. Sur les terrasses en bordure des oueds, ils ont mis en valeur les terres limoneuses et fertiles qu'ils arrosaient soit par puits à balancier (très vite disparus), soit par puits à traction animale, soit par drain ou foggara. Jamais en Ahaggar on n'a connu de cultures sur les retraits d'oueds comme cela existe au Tassili-n-Ajjer et en Mauritanie» (Gast 1968 : 30). Dans l'Aïr, les Kel Owey cultivent depuis plusieurs siècles, mais le travail de la terre n'est pas réservé à une catégorie spéciale de la société, à des groupes anciennement serviles par exemple : chaque homme peut selon les nécessités du moment — besoins de sa famille, disponibilités de ses parents, état du marché — se consacrer à l'agriculture irriguée, à l'élevage ou au commerce caravanier, cette dernière activité jouissant cependant du plus grand prestige. L'eau, extraite du puits, va irriguer successivement par gravitation les carrés préparés et plantés : il faut donc creuser un réseau de canaux hiérarchisés pour atteindre tous les carrés cultivés. Les terrasses des oueds présentent en général des surfaces relativement planes, mais il existe des ressauts et de petites buttes qu'il faut niveler et une pente régulière doit permettre à l'eau de s'écouler du puits jusqu'aux planches les plus éloignées. Pour cela, on utilise une sorte de «niveleuse» appelée ashek-n-egeri, mot à mot, «le bois tracté» (Bernus, 1986 : 358-359). Heinrich Barth, l'explorateur allemand, lorsqu'il voit à Aouderas en 1850 cet instrument aratoire, croit reconnaître un araire primitif : «A notre retour, je vis là un mode barbare de labour, trois captifs étant attelés à une sorte de charrue, et conduits comme des boeufs par leur maître. C'est certainement l'endroit le plus méridional en Afrique centrale où la charrue est employée» (Barth-Bernus, 1972 : 94). Il fallut attendre plus d'un siècle pour que cet instrument soit identifié et que l'erreur de Barth soit relevée : «la planche se déplace perpendiculairement au sens de la traction : elle joue le rôle d'une lame planeuse brisant les mottes et égalisant la surface de la terre» (Raulin, 1973 : 212) (cf. fig. 2).

On constate qu'un tel instrument existe pour un même usage en Syrie, pays aride confronté au même problème d'irrigation : dans les oasis (ghoutas) (cf. fig 3), -il faut d'abord que le champ soit apte à recevoir le flot d'irrigation qui, concentré sur quelques minutes ou quelques heures, agit par submersion. Chaque cellule irriguée doit former un casier parfaitement aplani, limité par des diguettes. Pour cela le paysan se sert d'un outil particulier, sorte de large pelle-racloir, qui se manœuvre à deux : l'un tenant le manche et l'autre tirant le fer avec une corde- (Weulersse, 1946 : 288-289).

Si la lame est ici en métal, là en bois, l'instrument est comparable et dans les deux cas a pour but de préparer et de niveler un terrain en vue de son irrigation.

Dans l'Air, le puits à traction animale constitue la technique presque exclusivement utilisée (mis à part les rares sources) : un échafaudage fait d'un cadre en bois s'élève obliquement au dessus du puits; il est soutenu par deux béquilles fortement inclinées en sens inverse. L'eau est puisée par un animal qui tire une puisette en peau, munie à la base d'un goulot tendu vers le haut par une cordelette pendant la remontée et libéré lorsque l'animal, arrivé au bout de sa course, a élevé la puisette au-dessus d'un tronc creusé de Palmier doum : il suffit alors au jardinier de jouer de la corde du bas pour libérer le goulot et provoquer le déversement du contenu de la puisette dans le canal en bois; cette technique a été introduite à une date relativement récente. La diffusion de cette technique se fit à partir d'Iferouane, où un pèlerin revenu de La Mecque avait rapporté, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, un modèle réduit sans doute vu au Fezzan. Ayant franchi le Sahara, cette technique nouvelle n'a pas conquis les régions méridionales, le pays haoussa par exemple, où seul le puits à balancier est utilisé (Raynaud, 1969 : 17-22). Raulin (1973 : 207-218) a analysé le processus de diffusion et de blocage de ces techniques d'irrigation qui existent de part et d'autre du Sahara, mais ne pénètrent pas la zone soudanienne (Bernus, 1986 : 361).

Ces massifs ont été des centres d'attraction pour de nombreux groupes touaregs. Les montagnes du sud, mieux pourvues en eau et en bois, ont été au Moyen-âge le foyer de civilisations urbaines : des villes ont connu un développement remarquable telle Es-suk (Tadamakka) dans l'Adrar des Ifoghas, Assodé dans l'Air, qui était encore habitée lorsque Chudeau la visita en 1905, et Agadez aux portes du massif. Ainsi, ces montagnes n'ont pas seulement constitué des parcours pour les troupeaux, grâce à des ressources en eau et en pâturages; elles n'ont pas seulement permis la mise en valeur de vallées fertiles pouvant recevoir des jardins irrigués où sont cultivés l'hiver des cultures méditerranéennes (blé, orge, tomates) et l'été des céréales soudanaises (mil et sorgho), avec des arbres fruitiers variés (dattiers, citronniers, grenadiers, figuiers etc..) et aujourd'hui tous les produits maraîchers vendus sur les marchés urbains.

Dans ces montagnes, en effet, les ruines abondent : celles de villes importantes déjà évoquées, avec des maisons innombrables qui varient par la taille et par la forme, avec des mosquées encore reconnaissables par leurs travées parallèles ou leur mirhab. Ailleurs ce sont des groupes de maisons, satellites des grandes cités ou bourgades plus modestes : toutes ces ruines ont résisté grâce à leur appareillage en pierres. A côté de ces habitats abandonnés, des mosquées, souvent isolées, ont été construites par de saints personnages (à Afis, Agellal ou Agalengha, par exemple, dans l'Air); à leur mort, elles deviennent lieu de pèlerinage. Ce sont des saints qui, dans l'Adrar des Ifoghas et surtout dans l'Air, ont introduit de nouvelles confréries et en particulier le soufisme.

Si l'industrie minière a provoqué la construction de villes nouvelles et la mise en service de routes goudronnées, ces massifs touaregs sont aujourd'hui de plus en plus visités par des touristes en mal de sensations. Pour préserver les paysages, les sites du passé (objets préhistoriques, peintures et gravures rupestres, ruines médiévales), la faune et la végétation, des parcs nationaux sont mis en place avec une législation qui en limite ou réglementent l'accès. C'est le cas du Tassili, de la réserve de faune de l'Air etc. , qui ont l'avantage de préserver

le patrimoine du pillage ou de la pollution, mais qui parfois excluent des éleveurs touaregs de parcours qui font partie de leur écosystème.

Ces massifs et leurs abords deviennent à la fois « pistes de jeux » pour de grands enfants qui, de l'occident, viennent se faire peur en se perdant dans le désert et en cassant leur mécanique perfectionnée, et « mondes perdus » que l'on peut visiter en hiver par une lumière limpide et une température tonifiante, alors que l'Europe grelotte et baigne dans les brumes.

15. Catal Hüyük : le Néolithique anatolien par le Prof. O. Pelon

Le Néolithique anatolien est de découverte récente. Alors que, dans les régions voisines, cette période de l'évolution humaine a été décelée très tôt, les grands sites d'Asie Mineure n'ont été reconnus et fouillés qu'à partir de 1950. Le plus important d'entre eux, celui de Çatal Hüyük (prononcer : Tchatal) ou « tell du confluent », repéré par l'archéologue anglais James Mellaart en 1952 dans la plaine de Konya, a été exploré par le même archéologue de 1961 à 1965. De nouvelles fouilles sont faites depuis quelques années sous la direction de l'Anglais Ian Hodder, et nous avons demandé à Olivier Pelon, professeur d'archéologie du Proche-Orient ancien à l'université de Lyon II, de nous en révéler les derniers résultats.

L'Anatolie fait partie du Croissant fertile, cette région du monde proche-oriental où les conditions naturelles ont permis le passage de l'économie paléolithique à l'économie néolithique avec le développement de l'agriculture et de l'élevage, deux activités qui attestent la prise de contrôle par l'homme de son environnement naturel. Occupant à peu près l'étendue de la Turquie actuelle, elle est connue dès le Xe siècle après J.-C. comme le « Pays du soleil levant », en grec *Anatolai*. Région de hauts plateaux – altitude moyenne : 1 132 m –, elle est bordée au nord comme au sud par deux chaînes continues : la chaîne Pontique au nord en bordure de la mer Noire et le Taurus au sud le long de la Méditerranée, et ponctuée de volcans, éteints aujourd'hui mais en activité encore au VIe millénaire avant J.-C.

À l'époque actuelle, la végétation du plateau est de caractère steppique, mais il est probable que le manteau boisé qui recouvre encore la chaîne Pontique s'étendait plus loin vers le sud, autorisant le développement d'espèces animales aujourd'hui disparues telles que l'aurochs, le cerf et le léopard. On peut attribuer la situation actuelle au déboisement systématique pratiqué depuis l'époque néolithique en vue de l'extension de la superficie cultivable.

Une expression de l'archéologue J. Mellaart définissait assez bien en 1965 l'importance du site de Çatal Hüyük, comparable, selon lui, à une supernova dans la galaxie assez terne des cultures paysannes contemporaines, même si, depuis cette date, d'autres sites remarquables ont été découverts dans le sud-est de l'Anatolie, tels que Çayönü ou Nevalı Çori. Quelques chiffres en souligneront l'ampleur : le tell néolithique mesure quatre cent cinquante mètres de long sur deux cent soixante de large, et sa superficie atteint près de treize hectares ; bien que ne formant qu'une ondulation peu marquée à la surface de la plaine, sa hauteur totale, entièrement constituée de couches artificielles, est de dix-sept mètres cinquante et il s'enfonce encore de quatre mètres au-dessous du niveau du sol actuel. Par comparaison, le site néolithique de Jéricho en Cisjordanie, le plus grand connu jusqu'alors, n'a que treize mètres soixante-dix de haut. Les analyses par le carbone radioactif (C14) ont permis de dater les douze niveaux d'occupation superposés entre 6500 et 5700 avant J.-C.

a) Un habitat de type troglodytique

L'agglomération de Çatal Hüyük offre la particularité d'être un habitat de type agglutiné sans rue intermédiaire ; seules des cours divisent le tissu urbain, mais elles ne servaient qu'à l'entassement des ordures.

Tout montre que les habitants se déplaçaient par les toits en terrasse et pénétraient dans les bâtiments par une ouverture à la verticale, à l'aide d'une échelle placée contre le mur sud. Les maisons reproduisent dans leur plan et leur dispositif intérieur les particularités d'un habitat troglodytique, laissant supposer que les habitants venaient d'une région montagneuse peuplée de grottes.

Tous les bâtiments ne sont cependant pas des maisons, selon Mellaart qui a voulu voir des « sanctuaires » dans beaucoup d'entre eux. Rien dans l'architecture ne permet de faire la distinction : même plan avec une unique grande salle entourée de petites pièces annexes, même système de plates-formes en légère surélévation sous lesquelles sont creusées les tombes des habitants, même présence dans la partie sud d'un four, d'un foyer et de l'échelle d'accès depuis la terrasse.

La différence se situe ailleurs, dans la décoration des murs et dans l'équipement du sol. À la pauvreté ou à l'absence de décor des maisons s'oppose la richesse de l'ornementation des « sanctuaires », peinte, modelée en relief ou découpée en creux sur un enduit d'argile claire.

En outre, face au dénuement du sol des maisons, les « sanctuaires » présentent une profusion de petits socles d'argile ornés d'une paire de cornes de taureaux, modelées ou naturelles, et de banquettes à cornes multiples.

La peinture est utilisée dans les emplois les plus variés. Rouge, noire ou blanche, issue du concassage de matériaux naturels mêlés à un liant, blanc d'œuf ou graisse animale, elle revêt de façon uniforme certains éléments de l'architecture – encadrements de portes, fonds de niches... – ou se combine en motifs géométriques qui couvrent les murs d'un simulacre de tapisseries, prototype de l'artisanat turc actuel des kilims. La valeur symbolique des couleurs et des motifs n'est pas aisée à démontrer bien qu'elle soit probable. Ainsi le motif des mains, alternativement rouges et blanches, s'inscrit dans la tradition du Paléolithique des grottes d'Europe occidentale.

b) Des peintures et reliefs à portée symbolique

Autre prolongement de l'art paléolithique, l'apparition, dans les niveaux les plus récents, de scènes à personnages, où l'on croit reconnaître le thème de la chasse au taureau, au cerf ou au sanglier : autour d'un animal de taille imposante évoluent des nuées de petits hommes stylisés, vêtus d'un simple pagne triangulaire en peau de léopard et brandissant une arme.

Une analyse plus poussée cependant complique l'interprétation. L'attitude des petits personnages est plus souvent celle de la danse que celle de la chasse ; l'un d'entre eux effectue un saut périlleux sur l'échine d'un taureau ; un autre se suspend curieusement à la langue pendante d'un cerf. En outre, quelques-uns, au lieu d'être peints d'une couleur brun rouge uniforme, apparaissent mi-blancs mi-roses, ce qui leur confère une étrangeté certaine. On a en fait l'impression d'être en présence de quelque cérémonie rituelle, construite à l'image d'une joute tauromachique, antécédent probable des jeux familiaux à la Crète minoenne des IIIe et IIe millénaires avant J.-C.

NDLR : La même scène est attestée par G. Aumassip dans « L'Algérie des premiers hommes » Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 2001, p.160 photo « Il L'abri du Taureau à Tin Hankaten (Tassilli n'Ajjer, Sahara central, Algérie) renferme deux scènes remarquables, (...) et un saut au dessus du taureau, scène d'initiation qui se pratique actuellement chez les pasteurs d'Afrique de l'Est. Epoque bovidienne. » (Vème millénaire). Cependant la représentation du bœuf est beaucoup plus ancienne, au Sahara, comme l'atteste la gravure de l'Oued Tidunadj (G. Aumassip, p. 100) datant du Pléistocène.(- 13.000 à - 10.000 av. J.-C).

Un autre symbolisme se développe autour de peintures en noir ou en rouge figurant de grands vautours, au bec acéré et aux larges ailes étendues, se jetant sur des petits personnages sans tête ; détail curieux, certains de ces rapaces sont dotés de jambes humaines. De telles scènes ne s'expliquent bien que dans un contexte funéraire : à l'instar de rites encore en usage au Tibet, les rapaces pratiquent ici le décharnement des morts, figurés symboliquement sans leur tête. Mellaart propose même de reconnaître sur un mur la représentation de l'enclos funéraire, fermé par une palissade de roseaux tressés, où les morts étaient exposés, et de voir dans les rapaces à jambes humaines des prêtres travestis pour accomplir les rites. Dans quelques cas, des crânes ont été retrouvés sur le sol des bâtiments, au pied même des vautours dont ils éclairent la fonction dans le contexte d'un culte des crânes.

Plus encore que par la peinture, la religion de Çatal Hüyük nous est révélée par le relief. Sur les murs se détachent des mufles de taureaux et de béliers et une étrange figure féminine, bras et jambes écartés et dressés vers le haut. Celle-ci est modelée en argile sur une botte de branchages et parfois peinte. Son sexe pourrait être ambigu en l'absence de seins, mais le nombril est apparent et parfois cerné de cercles concentriques mettant en valeur le ventre.

On reconnaîtra en revanche des seins féminins dans des rangées de protubérances au bout peint en rouge, façonnées autour d'ossements d'animaux prédateurs, belettes, renards ou même sangliers.

Enfin une quantité de petites figurines, pour la plupart en terre cuite, mettent en valeur un corps féminin aux formes stéatopyges. L'une, plus particulièrement remarquable, a été trouvée dans un silo à grains. Elle trône avec majesté sur un siège formé par deux léopards dont les queues lui remontent familièrement dans le dos ; entre ses cuisses écartées apparaît la tête d'un enfant qui donne tout son sens à cette scène inhabituelle d'accouchement.

L'ensemble de ces représentations souligne clairement l'importance de la femme d'un côté, du taureau de l'autre, l'un et l'autre conçus comme des symboles de fécondité. Cette même dualité se retrouve dans les têtes de béliers et dans les seins, dont la signification est éclairée en outre par leur constitution : ils réunissent en effet en eux force de vie et force de mort, deux faces d'une même réalité conçues à Çatal Hüyük comme étroitement solidaires.

La culture néolithique de Çatal Hüyük s'éteint soudainement vers 5 700 avant J.-C., et l'habitat se déplace sur le tell ouest, resté peu fouillé jusqu'ici. Le plateau connaîtra cependant peu après un développement nouveau avec le site d'Hacilar (prononcer : Hadjilar) dans la région de Burdur, à deux cents kilomètres plus à l'ouest. Ce site a livré, pour l'époque néolithique, une série unique de figurines féminines nues de terre cuite, et pour l'époque suivante, dite « chalcolithique » – entre 5400 et 5000 avant J.-C. –, une céramique peinte dont les motifs brun rouge sur fond clair dénotent une étonnante fantaisie d'inspiration.

NDLR – La statue anatolienne de la « Dame aux fauves » de Catal Hüyük se situe dans la chronologie temporelle entre les déesses Terre-Mère « aurignaciennes » et la déesse Grande-Mère « Basiliéia/Cybèle » portée par les Amazones de Libye en Asie Mineure mais aussi sur le parcours géographique de leur périple.

En effet, citons une fois de plus Diodore, au chapitre « Histoire des Amazones » LII.- 4: « Quant à Myrina, elle fit campagne, dit-on, à travers la plus grande partie de la Libye, et, passée en Egypte, elle conclut un pacte d'amitié avec Horus, fils d'Isis, alors roi d'Egypte ; puis, ayant mené jusqu'à son terme une guerre contre les Arabes, dont elle fit périr un grand nombre, elle réduisit la Syrie ; puis comme les Ciliciens étaient venus à sa rencontre avec des cadeaux et qu'il s'engageaient à obéir à ses ordres, elle leur laissa la liberté, puisqu'ils s'étaient rendus spontanément : voilà pourquoi on les appelle encore maintenant Eleuthéro-Ciliciens (Ciliciens libres). 5 Myrina vainquit également les peuples du Taurus, qui sont d'une rare valeur, et, par la grande Phrygie, elle descendit vers la mer ; ensuite, elle s'empare de la région côtière, avant de mettre un terme à son expédition au fleuve Caique. ».

Comment faut-il comprendre cette sympathie et entente entre les Ciliciens et les Amazones ? Catal Hüyük se trouve justement en Cilicie, dans la plaine, alors que la partie montagneuse, plus au nord, fait partie du massif du Taurus dont « les peuples (qui) sont d'une rare valeur », au combat sans doute.

On reconnaît dans cette ville néolithique du (xxx habitants) un caractère fondamentalement agricole qui correspond bien aux emblèmes de fécondité que sont et la « la Dame aux fauves » et le Taureau, et donc la présence d'une structure sociale basée sur le Matriarcat.

Sur le site de Catal Hüyük, « douze niveaux d'occupation superposés entre 6500 et 5700 avant J.-C. » et « les particularités d'un habitat troglodytique, laissant supposer que les habitants venaient d'une région montagneuse peuplée de grottes » invite à penser à colonie de diffusion des savoirs « agraires » et de la vigne comme s'il s'agissait d'un premier Dionysos encore allié aux Amazones de Libye. Peut-on aller jusqu'à émettre l'hypothèse, que cette « Dame aux fauves » représente déjà Cybèle et que Catal Hüyük est un jalon de ce périple de Myrina voire même un témoignage de plus de la réalité de l'existence des Amazones ?

- Les reines Amazones en Marmaride ?
- Que reste-t-il des Amazones en Tritonide ?
- Ceux qui se disent « Troyens »
- Pourquoi Myrina a-t-elle épargné Meninx la ville « sacrée » des Ethiopiens Ichtyophages ?
- Et si Myrina s'était appelée « Cyrina » ou « Smyrina » ?
- Tébéssa serait-elle la ville aux cent portes « hécatonpylos » fondée par Héraklès (Thebes / Tébéssa)
